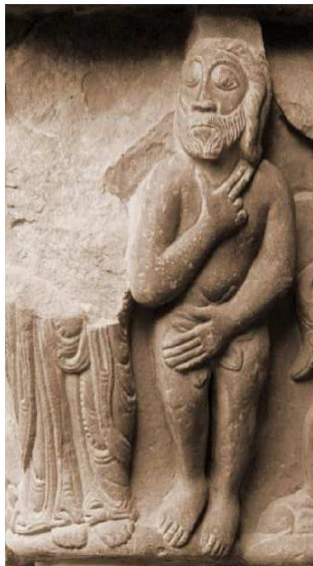


Georges-André Quiniou

Le Paradise



Le Paradise

DU MÊME AUTEUR

L'ABSENTE, roman, 2001.

YASMINA, nouvelle, 1994.

PALACE-HÔTEL, roman, 1993.

RUE DES CARMÉLITES, nouvelle, 1992.

LA MAISON SOUS LA PLUIE, roman, 1992.

LE REFUS, nouvelle, 1992.

CHRISTIANE, nouvelle, 1991.

TROIS COUSSINS JAUNES, nouvelle, 1991.

L'OLYMPE, roman, 1990.

RENDEZ-VOUS PLACE DE LA VICTOIRE, nouvelle, 1989.

GARE DE L'EST À CINQ HEURES, nouvelle, 1986.

LAGADU, nouvelle, 1983.

TRAIN CORAIL, nouvelle, 1982.

Site officiel de l'auteur :

<http://pagesperso-orange.fr/ga.quiniou/>

GEORGES-ANDRE QUINIOU

Le Paradise

ROMAN



Livres Ka, 1505 Chemin de la Malicorne, 03410 Domérat

© Georges-André Quiniou – 2008

La conversion de cet ouvrage au format eBook a été faite par Rick, vous pouvez le contacter à l'adresse rick.prince57@yahoo.fr

Le présent roman a fait l'objet d'un dépôt à la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD).

Toute reproduction intégrale ou partielle sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal et l'article L 122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle. Droits d'auteur enregistrés auprès de CopyrightDepot.com sous le numéro 44939.

ISBN 978-2-9528059-8-8

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre un : <i>Le premier jour du printemps</i>	8
Chapitre deux : " <i>Labor omnia vincit</i> "	20
Chapitre trois : <i>Réflexions sous la douche</i>	39
Chapitre quatre : <i>Un dîner à La Cigale</i>	48
Chapitre cinq : <i>Rencontre avec un lapin</i>	63
Chapitre six : <i>La fosse septique</i>	93
Chapitre sept : <i>Une invitation</i>	109
Chapitre huit : <i>Deux mètres de profondeur</i>	126
Chapitre neuf : <i>Personne au PARADISE</i>	150
Chapitre dix : <i>La montée des eaux</i>	168
Chapitre onze : <i>L'art de temporiser</i>	182
Chapitre douze : <i>Deux Blue Birds</i>	200
Chapitre treize : <i>Première visite</i>	228
Chapitre quatorze : <i>A l'horizontale ou à la verticale</i>	266
Chapitre quinze : <i>Changer son fusil d'épaule</i>	277
Chapitre seize : <i>Jour de pluie</i>	297
Chapitre dix-sept : <i>L'arrière-salle</i>	310
Chapitre dix-huit : <i>Un plancher sous les pieds</i>	360
Chapitre dix-neuf : <i>Dans l'attente d'une visite</i>	375
Chapitre vingt : <i>De la nécessité de choisir</i>	390
Chapitre vingt-et-un : <i>La terre du jardin</i>	423
Chapitre vingt-deux : <i>De la nécessité de respirer</i>	455
Chapitre vingt-trois : <i>Une ramette de papier</i>	480

Dans le milieu du livre se trouvait une feuille blanche doublée d'un filet d'or sur laquelle une sentence était inscrite ; et cette sentence quant à elle disait ceci : « Chacun a devant soi une image de ce qu'il veut devenir. Tant qu'il ne l'est pas, il n'est jamais parfaitement en paix. »

Theodor FONTANE, Le Comte Petöfy.

Cependant il faut que tout homme s'occupe à quelque chose, dans la mesure de ses facultés. (...) Prendre de la peine et lutter contre les résistances est un besoin pour l'homme, comme de creuser pour la taupe.

**Arthur SCHOPENHAUER,
Aphorismes sur la sagesse dans la vie.**

Tout en ayant conscience que rien n'est jamais certain, que rien n'est jamais parfait, nous devons, même au milieu de la pire incertitude, entreprendre et poursuivre la tâche que nous nous sommes donnée.

Thomas BERNHARD, Oui.

CHAPITRE UN

Le premier jour du printemps

Le jour où ces travaux ont vraiment commencé, je peux vous l'indiquer sans aucun risque d'erreur : c'était un mardi. J'ajouterai, pour plus de précision, le mardi 20 mars. Ce n'est pas que je sois doté d'une mémoire particulière des faits et dates – obsessionnelle seraient trop heureux de dire certains – pour m'en souvenir de cette façon. Non ; simplement j'avais choisi ce jour-là, après consultation du calendrier des Postes, parce que c'était le début du printemps et que cela me semblait mieux convenir en raison de considérations strictement techniques. En effet, en me lançant dès le tout début de cette période de l'année – sans ignorer, bien sûr, que cette date officielle ne correspondrait pas en réalité nécessairement à un changement

spectaculaire des conditions météorologiques – je pouvais compter avec certitude sur une amélioration progressive du temps (davantage de soleil, moins de pluie, des températures plus clémentes) et cela sur une durée suffisamment longue. On irait de toute façon vers les beaux jours et c'était ce qu'il me fallait, du moins des jours meilleurs que si j'avais commencé en hiver ou même l'été. Car je ne me faisais pas d'illusions, je ne suis pas fou : j'aurais besoin de beaucoup de temps, c'était un travail de longue haleine. Même en m'y prenant au plus tôt, et si tout se déroulait normalement, je n'en viendrais pas à bout avant la fin de la belle saison. C'est pourquoi j'avais choisi cette date-là, le premier jour du printemps, et avais scrupuleusement consulté le calendrier pour être certain de ne pas faire d'erreur, ne pas perdre, faute d'une information fiable, quelques précieuses journées, voire une semaine ou deux, qui sait ? La plupart des gens, si vous les interrogez, auraient plutôt tendance à situer le début du printemps vers avril ; mais cette imprécision, pour eux, ne tire pas à conséquence. En ce qui me concerne, je ne pouvais pas me permettre cela, dès le départ, à cause d'une approximation aussi facile à éviter. Voilà donc pourquoi j'avais arrêté cette date-là, et l'avais soigneusement vérifiée, au risque de paraître

exagérément tatillon ou conditionné par je ne sais quelles considérations symboliques qui n'ont pourtant rien à voir ici, je peux l'assurer : mardi 20 mars, premier jour du printemps ; c'est ce jour-là qu'il fallait commencer. Tout ceci afin d'expliquer pourquoi je peux m'en souvenir avec une telle certitude.

Il avait fallu auparavant, bien sûr, quelques préparatifs, prévoir du matériel, ne serait-ce que pour franchir le premier obstacle de la dalle de béton. Pour la suite, du moins au début, les outils ordinaires dont tout un chacun dispose chez soi auraient à la rigueur suffi ; ces outils-là, je les avais comme tout le monde. Mais pour ce qui est de la dalle de béton, force m'avait été de prévoir quelque chose, et d'ailleurs je ne l'ai pas regretté. Ce n'est pas muni d'un simple marteau et d'un burin qu'on vient à bout d'une dalle pareille. Je m'étais donc procuré chez Castorama, plusieurs jours à l'avance, un de ces petits marteaux-piqueurs électriques – modèle semi-professionnel, dans les sept ou huit kilos – équipé de plusieurs burins au tungstène de formes et de taille différentes afin de faire face à toutes les situations et ne pas me retrouver le bec dans l'eau au cas où la dalle se montrerait plus résistante que prévu, où je rencontrerais de gros cailloux, par exemple, de la

roche peut-être ; comment savoir sur quoi on allait tomber là-dessous ?

Et le jour dit par conséquent, ce mardi 20 mars, je suis descendu à la cave dès l'aurore.

Le premier choix à faire était celui de l'endroit où attaquer ; et ce n'était déjà pas si simple contrairement à ce qu'on pourrait croire. Dans un coin, de toute évidence, ce serait le plus discret et me laisserait davantage d'espace disponible. On hésite toujours, lorsqu'il s'agit de faire de gros dégâts, à entreprendre cela en plein milieu de l'endroit où l'on se tient. Mais par ailleurs un coin, outre qu'ils étaient tous les quatre encombrés et que cela nécessiterait pas mal de manutention, un coin ne présente pas le même confort de travail : on y est déjà forcément gêné ne serait-ce que par l'angle des murs, ce qui réduit considérablement le champ d'action si l'on est amené à tourner autour du chantier pour, par exemple, faire levier à l'aide d'une barre à mine et débloquer une pierre trop volumineuse, ou encore pour l'extraction des gravats qui peut nécessiter ultérieurement l'installation d'un dispositif spécial afin de les hisser plus facilement. Après réflexion, j'en suis finalement venu à un compromis, ce qui n'a rien de satisfaisant comme on peut le comprendre : ni en plein milieu de la cave ni dans l'un des coins ; mais au

milieu et presque au fond ; c'est la solution qui me parut la plus raisonnable ; je me préservais ainsi suffisamment de place devant pour y entreposer tous les matériaux dont j'aurais besoin, les outils, y stocker provisoirement les gravats et, tout autour du trou – puisque c'est bien d'un trou qu'il s'agit – l'accès resterait disponible pour y travailler à mon aise, et j'allais avoir à y travailler ! Ce fut donc décidé ainsi : au milieu mais dans le fond.

Ce problème-là réglé, il me sembla avoir fait déjà un grand pas ; je m'aperçus que j'y avais consacré presque une heure, à comparer avantages et inconvénients des diverses possibilités. Mais dans ces cas-là, c'est la décision initiale qui est souvent la plus difficile à arrêter, c'est d'elle que tout dépend ; ce n'était donc pas du temps perdu, c'est ce que je me suis dit.

La décision suivante était bien plus délicate encore quoique apparemment plus futile ; elle concernait la forme du trou. On n'imagine pas tous les choix qu'il faut faire avant de se mettre au travail, avant d'être enfin lancé et débarrassé de tous ces préliminaires pourtant incontournables. La forme de ce trou, j'y avais souvent réfléchi auparavant et croyais bien l'avoir déterminée. Mais lorsque vous vous trouvez au pied du mur (en l'occurrence "à pied d'œuvre" serait

plus exact puisque mon mur, à moi, s'avérait être un sol, plutôt à l'horizontale), sur le point de taper dans le vif des choses si l'on peut dire, de donner ce premier coup qui sera de toute façon irréversible, tout ce que vous aviez pu échafauder dans l'abstrait devient au dernier moment sujet à caution : et si vous alliez commettre quelque fatale erreur ? alors qu'il est encore temps de l'éviter ? Il est normal, et même recommandé à ce moment-là – c'est faire preuve de prudence et de la plus élémentaire responsabilité – de tout remettre une dernière fois en question. Même la forme d'un trou.

Car lorsqu'il s'agit de creuser un trou, la première idée qui nous vient spontanément à l'esprit – sauf évidemment s'il ne s'agit que d'un trou banal, à la forme en quelque sorte imposée par sa destination, je ne sais pas : creuser un puits, une tombe... – la première idée qui nous vient à l'esprit c'est de creuser un trou carré. Bon ; pourquoi pas si cela convient. Mais pourquoi pas aussi un trou rond ? Comme si les trous ronds n'étaient réservés qu'au papier (les trous des feuilles de classeurs), au bois que l'on traverse à la perceuse, au métal. Pourquoi pas un trou rond dans le sol ? Là se pose aussitôt le problème de la fonction du trou. Le mien, pour dire les choses rapidement, devait être mettons un passage, une sorte d'entrée. Et dans

ce cas effectivement rien ne justifiait qu'il fût carré ; imagine-t-on carrées les entrées d'un terrier ? Mais les terriers, dira-t-on, sont des trous d'animaux et cela n'a rien à voir ; les hommes, eux (homo "faber", justement), creusent avec des outils – la bêche, la pioche – droits, tranchants, métalliques, et du coup leurs trous sont carrés, à la limite rectangulaires ; et s'ils dépassent une certaine longueur alors on ne parlera plus de trou mais de tranchée, d'excavation, de fosse ; il ne s'agissait pas de cela ici. Donc, en ce qui me concernait, rien ne me portait à faire un trou carré plutôt qu'un trou rond. Rien sinon peut-être ce qu'il faudra bien appeler une sorte de déterminisme culturel qui doit chez nous fonctionner comme une seconde nature, à ce qu'on dit, et nous tenir lieu d'instinct ; cet "héritage cartésien" probablement qui me différencie du rat ou bien du blaireau – du moins sur ce point précis de la forme des trous – et m'a poussé presque malgré moi, au dernier moment, à opter pour le quadrilatère malgré tout le débat que je viens ici brièvement d'évoquer. C'était ainsi : je ferais un trou carré et j'entrepris d'en tracer aussitôt les limites sur le ciment grisâtre et souillé de ma cave, à l'aide d'une craie prévue à cet effet : un carré d'un mètre de côté.

Là non plus, contrairement à ce qu'on pourrait penser, cela n'allait pas de soi quatre-vingt centimètres, cela n'aurait-il pas suffi ? peut-être au contraire fallait-il un mètre vingt ? (J'écartai évidemment les solutions extrêmes du ridicule trou de trente centimètres de côté, où il m'aurait été impossible de descendre pour creuser, et du trou démesuré de trois mètres de large que rien ne pouvait justifier ; je ne suis pas fou, je crois l'avoir déjà dit, j'ai même plutôt l'impression d'avoir été doté d'un esprit suffisamment rationnel pour ne rien laisser au hasard). Balayant assez vite ces scrupules, j'ai donc tracé à la craie ce carré d'un mètre sur un mètre qui me parut convenir : quoi de mieux en effet qu'un carré d'un mètre carré ? qu'y trouver à redire et pourquoi hésiter à entrer dans ces normes-là qui n'ont rien que de géométrique ?

Ensuite, évidemment, cela se corsait ; et l'on peut dire que c'est là qu'allait commencer le véritable travail. Comme je ne disposais pas de lapidaire qui m'aurait permis de découper proprement le ciment selon mon tracé et que je craignais, en attaquant directement au marteau-piqueur, de fissurer tout le sol bien au-delà de ce qui était nécessaire, j'ai dû me résoudre à entreprendre une première découpe

superficielle à la main, au burin ; et cela m'a occupé tout le reste de la matinée.

Lorsque je suis remonté de la cave après toutes ces heures, le jour s'était depuis longtemps levé et le jardin était sous la pluie ; une pluie fine et pénétrante qui ne paraissait pas tant tomber du ciel que constituer le ciel lui-même tellement il me parut brouillé, sans nuages et sans profondeur. Rien de ces fameuses giboulées de mars, éphémères et roboratives, que l'on aurait pu attendre à cette saison ; non : une lente et insidieuse pluie d'automne qui ne laisse, même aux plus optimistes, aucun espoir d'éclaircie. Il convient de préciser, pour faciliter ici la compréhension, que ma cave – qui se situe sous la maison bien sûr – ne comporte pas d'accès par l'intérieur comme dans la plupart des maisons mais seulement par le jardin ; c'est-à-dire qu'il faut sortir pour s'y rendre. Ce qui explique qu'émergeant de cette cave après ces premières heures de travaux qui m'avaient fait perdre notion du temps – non seulement de celui qui passait mais du temps qu'il faisait – j'aie eu la surprise de me retrouver sous cette pluie déjà bien installée que rien ne laissait présager lorsque j'étais descendu. Quand on pense que j'avais choisi le printemps pour être à l'abri de cet inconvénient et que, dès le premier jour, comme par

un fait exprès, c'était le temps que je voulais éviter qu'il me fallait subir ! J'ai couru jusqu'à la porte de la cuisine et j'ai vigoureusement essuyé mes semelles sur le paillason avant d'entrer. Après tout, qu'il pleuve n'avait pour le moment pas beaucoup d'importance ; mon chantier était bien à l'abri, là en bas, et cela ne m'empêcherait pas de continuer ; il ne faudrait pas que cela dure, voilà tout, parce que d'ici deux ou trois jours, tout au plus, je serais dans l'obligation de travailler aussi à l'extérieur et par un temps comme ça... Je risquais effectivement de prendre du retard, mais, bon, on verrait.

Avant de me laver les mains et de me sécher je mis à réchauffer un peu de café. Il était déjà près d'une heure de l'après-midi et j'aurais dû songer à déjeuner plutôt qu'à prendre un café. Mais il y a certaines tâches qui perturbent complètement votre rythme de vie, que vous ne parvenez jamais à interrompre à l'heure où vous devriez le faire et qui, lorsque enfin vous les interrompez, vous incitent justement à prendre un café alors qu'il serait plutôt temps de s'occuper d'autre chose, déjeuner ou dîner par exemple. C'est ainsi que vous vous trouvez progressivement décalé et finissez par ingurgiter des repas sur le pouce, à trois heures de l'après-midi ou minuit, selon l'avancement du travail. Moi, de toute

façon, qui n'ai pas d'horaires réguliers pour les repas, pas d'horloge dans le ventre comme on dit, ces légers déphasages ne m'ont jamais dérangé. Je ne m'efforce pas aussitôt (comme plusieurs de mes amis qui ne supportent pas un quart d'heure de retard pour prendre leur repas) de revenir tant bien que mal à l'horaire habituel quitte à manger sans faim, sans avoir digéré le repas précédent, uniquement parce que c'est l'heure. Je trouve même un certain plaisir à laisser glisser ainsi peu à peu l'organisation de mes journées ; comme si, libéré de la ponctualité de ces rythmes quotidiens qui nous conditionnent, je me confiais en toute sérénité au cours profond du monde, à quelque puissance cosmique qui régirait secrètement nos besoins, nos envies, les fluctuations de notre énergie. Je préfère, lorsque le décalage devient trop flagrant au point de me peser (que le jour et la nuit en viennent à s'inverser, par exemple, et que plus aucune vie sociale n'est possible), je préfère une bonne fois me faire violence afin de tout remettre dans l'ordre d'un seul coup, tel ce soldat qui, conscient d'avoir depuis un moment perdu la cadence au cours d'un défilé, se résout au prix de deux ou trois sautilllements disgracieux à se remettre au pas de ses camarades. C'est ainsi que je procède : un beau matin, si tard que je me sois couché, je me lève à sept heures

pile et déjeune à midi et demie, rien que pour reprendre le rythme.

Mais nous n'en sommes pas là. Pour le moment je ne fais que siroter mon café à une heure de l'après-midi, en regardant tomber cette pluie fine et drue qui a tellement assombri la cuisine qu'il m'a fallu allumer l'électricité ; je déguste tranquillement mon café alors qu'il serait plutôt temps de déjeuner. Assis de biais au coin de la table, jambes croisées comme lorsque l'on prend ses aises à la fin d'un repas, je fais le bilan de la matinée : mon trou est commencé ; j'en ai profondément entamé le pourtour au burin ; c'est là qu'il sera, impossible à présent de faire marche arrière ; j'ai hâte d'attaquer la deuxième phase au marteau-piqueur ; cela devrait aller vite, il n'y a que la dalle à faire sauter ; ensuite il ne restera plus qu'à creuser.

CHAPITRE DEUX

Labor omnia vincit.

Déjà, en redescendant à la cave après avoir terminé mon café (j'avais finalement décidé de me passer de déjeuner), j'ai pu me féliciter d'avoir entrepris cette tâche. Tandis que je me lançais sous la pluie, le cou rentré et les épaules arrondies, pour atteindre au plus vite l'escalier et me mettre à l'abri, je savais que j'allais retrouver mon chantier (c'est ainsi que je l'appellerai désormais). A la lumière de l'unique ampoule nue à peine suffisante pour éclairer tout l'espace, il y avait ce périmètre d'un mètre de côté entaillé dans le sol ; le marteau et le burin traînaient là parmi les éclats de ciment, à proximité de l'emballage de carton de mon marteau-piqueur que je n'avais pas encore essayé. Tout cela dans le fond de ma cave, à la limite d'une pénombre qui, si elle n'était

guère propice au travail – comme j'en avais fait l'expérience ce matin en me tapant plusieurs fois sur les doigts faute d'y voir suffisamment –, me semblait comporter quelque chose de confortant et d'intime (il faudrait tout de même que j'installe un éclairage supplémentaire, juste au-dessus du trou, dès que je commencerais à creuser). C'était là un univers rassurant et secret, protégé de tout événement extérieur, auquel il me serait loisible de revenir chaque fois qu'il me plairait et qui constituait, indépendamment de sa finalité ultime, à lui seul déjà un projet, de quoi occuper les semaines et les mois à venir, les années peut-être. Dorénavant, chaque matin, je pourrais me lever en sachant à quoi consacrer ma journée, aiguillonné par l'impatience d'y retourner poursuivre l'ouvrage abandonné la veille ; et le soir, au moment du coucher, je m'endormirais avec la satisfaction du progrès réalisé et cette bonne vieille fatigue qui procède d'un travail accompli, prometteuse de sommeils profonds et réparateurs. C'était là les premiers bénéfices que j'allais tirer de ce trou et non des moindres (qui d'entre nous ne souhaiterait une vie ainsi organisée ?) ; et dès ce premier jour j'en goûtai délicieusement les prémices, avec le sentiment que, quand bien même cette entreprise se révélerait

illusoire, comme le sont presque toutes nos activités ici-bas, du moins me procurerait-elle provisoirement les moyens de l'oublier, et cela, déjà, n'était pas rien.

Il va de soi qu'au moment de s'y remettre il nous faut nécessairement passer par une courte période de flottement – tous ceux qui se sont trouvés dans des situations analogues ont certainement connu ça –, quelques instants consacrés à la contemplation de l'état des lieux, à se demander par où continuer à présent ; en fait quelques instants de mise en train. C'est source à la fois de satisfaction et d'une légère angoisse parce que nous sommes pris là, comme dans le déroulement même de notre vie – toutes proportions gardées, cela s'entend, et de façon pour ainsi dire minuscule –, entre un passé déjà révolu et l'incertitude de l'avenir immédiat ; angoisse qui fort heureusement dans ce cas-là ne dure jamais, se dissipe dès que nous serons de nouveau engagés au cœur de l'action, et qui, du coup, se laisse apprécier – pour qui est sensible à ces choses évidemment – avec une certaine délectation subtile.

J'en étais là, après être redescendu dans ma cave, à considérer cette entaille dérisoire dans le sol cimenté, une écorchure à peine dans l'écorce du monde, en me disant que tout pourrait encore s'arrêter, qu'il n'était pas encore trop tard pour abandonner, qu'il suffirait

d'un peu de mortier à gâcher pour effacer en quelques minutes les traces de cette initiative inconsiderée. Et je continuerais de vivre comme avant, sans ce fardeau que je venais de m'imposer, libre en quelque sorte de profiter de tout mon temps comme je voyais faire les autres, voisins et amis, qui ne se privaient pas de répondre à toutes les sollicitations de la vie – restaurants, voyages, cinémas –, consacraient leurs dimanches au jogging et aux promenades à vélo, à la cueillette des mûres et des champignons dès que s'annonçait la saison d'automne. Oui, je pouvais encore tout suspendre, d'autant plus facilement que j'avais à peine commencé, et oublier ces quelques journées d'égarement au cours desquelles j'avais si soigneusement préparé, pensé et repensé mon projet. Mais gardons-nous de céder à ces sortes de tentations, si séduisantes et libératrices qu'elles se montrent, car elles ne sont jamais que les apparences qu'usurpe pour mieux nous abuser le vieux démon du renoncement, toujours prêt à bondir sur la moindre de nos faiblesses, la plus petite de nos abdications, pour tenter insidieusement de nous convaincre de nous laisser aller à cette résignation qui ne peut mener qu'à la mort. Je le connaissais si bien, ce vieux démon, que j'avais appris à parer tous ses coups, quoique cela dût me coûter, et que je riais de lui, de le

voir si marri chaque fois que je l'avais démasqué, que j'avais repoussé l'une de ses sournoises offensives. Pas question d'abandonner, non, au contraire ; car, je le savais aussi, à peine me serais-je remis au travail que les vapeurs de ce mauvais génie se résorberaient comme par enchantement, et je n'aurais plus qu'à revisser prestement le bouchon de son flacon pour le mettre hors d'état de me nuire, en être débarrassé une fois encore. Ah, ce génie ! Il irait presque jusqu'à me manquer, tant nous sommes faits l'un à l'autre, et complices, si parfois je le tenais enfermé trop longtemps. Mais passons ; j'aurai peut-être encore l'occasion de parler de lui...

Ce jour-là donc, il n'était pas question de la moindre complaisance à son égard. J'ai sans tarder repoussé du bout du pied le marteau et le burin, traîné le lourd carton du marteau-piqueur à proximité de mon futur trou et j'ai entrepris aussitôt de le déballer.

Les outils, je l'ai constaté, nous sont parfois d'un puissant secours. Non qu'ils nous facilitent l'accomplissement de certaines tâches – cela, c'est une évidence – mais parce que c'est en eux que nous trouvons la force de les accomplir, ce regain d'une motivation trop souvent défaillante. Nous croyons qu'ils ne nous aident que sur le plan de la réalisation

strictement matérielle alors que c'est sur un plan pour ainsi dire affectif et moral qu'ils se montrent le plus efficaces. Telles sont en effet la débilité de notre nature et la fragilité de nos déterminations qu'il nous faut le support des moyens pour espérer parvenir à nos fins, la plupart du temps trop abstraites et lointaines. C'est ainsi que le chauffeur de poids lourd, par exemple, que vous rencontrez sur une aire d'autoroute, puise la force de rouler douze heures par jour, loin de sa famille et de ses amis, davantage dans la relation de tous les instants qu'il entretient avec son camion que dans la mission de transport qu'il est pourtant en train d'accomplir pour le compte de son entreprise et qui constitue la véritable finalité de son labeur. Ce qui en réalité le soutient, tout au long de ces journées monotones sur la route, c'est moins la perspective de mener son fret à bon port, ou même l'appât du salaire indispensable qu'il percevra en fin de mois, que cette oscillation familière de la cabine suspendue de son semi-remorque lorsqu'il remonte à bord après qu'il est allé se rafraîchir et satisfaire un besoin naturel, le feulement puissant des 250 chevaux qui réjouit son oreille dès qu'il a lancé le moteur et ce large volant de bakélite noire, presque à l'horizontale entre ses fortes mains, qu'il manœuvre en souplesse pour sortir du parking entre les jeunes pins parasol

nouvellement plantés. C'est en eux que, sans le savoir, il trouve en fait l'énergie nécessaire, dans cette sorte de symbiose qui s'est instaurée entre son outil et lui, bien plus que dans un vague sentiment de son devoir à l'égard du client qu'il doit livrer ou dans la conscience de participer tant soit peu, à son échelle, au grand mouvement des échanges qui fait tourner l'économie européenne. Nous sommes effectivement tellement misérables et chancelants que ce sont nos moyens, la plupart du temps, qui justifient nos fins ; d'où cette fonction morale de nos outils, quels qu'ils soient : aussi bien son camion pour le chauffeur routier que les pinceaux et les tubes de couleur pour le peintre, sa palette ; l'amour de son instrument pour le musicien.

En ce qui me concerne ce jour-là, rien n'assure que j'aurais aussi facilement résisté aux tentations de mon génie si je n'avais eu ce marteau-piqueur neuf à étrenner, qui m'incitait en quelque sorte à me mettre au travail, ne serait-ce que pour le plaisir de le faire fonctionner. Mon trou, je peux dire que c'est ce marteau-piqueur qui l'a commencé ; non seulement parce qu'il m'a permis de le creuser mais peut-être aussi, en me fournissant au moment crucial l'impulsion décisive, parce que c'est lui qui m'a encouragé à le faire. C'est ainsi.

Je l'ai donc déballé, mon marteau-piqueur ; j'en ai rapidement parcouru la notice qui ne comportait aucune information qui m'apprît quoi que ce fût d'indispensable, j'ai déroulé le fil et je l'ai branché. Ces petits marteaux-piqueurs électriques ont ceci de particulier qu'ils n'entrent vraiment en action – ne se mettent à percuter – qu'à partir du moment où ils se trouvent en contact avec le matériau qu'ils doivent attaquer. Dans un premier temps, lorsqu'on vient de les mettre en marche, on est un peu déçu de n'avoir entre les mains qu'un engin qui s'apparente plutôt à ce que serait une très grosse perceuse : un bruit de moteur et c'est tout. Mais dès qu'on appuie le burin sur le sol c'est tout un vacarme de secousses qui se déclenche et vous ébranle les avant-bras jusque dans les épaules. Le ciment volait en éclats ; en éclats d'ailleurs beaucoup plus importants que je ne l'aurais souhaité, moi qui avais si soigneusement délimité auparavant le périmètre de mon trou. Cela se lézardait de façon incontrôlable de part et d'autre de la modeste ligne que j'avais cru prudent de creuser dans la matinée. Et j'avais beau soulever la machine, m'efforcer de la remettre dans le tracé initialement prévu, ses soubresauts me contraignaient à déborder grossièrement de chaque côté. Après quelques minutes de ces ravages opiniâtres, j'ai coupé le

contact et j'ai enfin eu droit au silence. J'ai reposé le marteau sur le sol afin de réfléchir calmement à tout cela.

D'abord il était évident que je n'avais pas suffisamment creusé le sillon initial dans le ciment ; impossible, du coup, malgré tous mes efforts, d'y maintenir le burin tressautant de la machine ; sans doute aurait-il fallu, pour y parvenir, une longue pratique et une force qui me faisaient défaut. Ensuite il fallait bien admettre que ce type de matériel n'était pas conçu pour des travaux de précision ; il était fait pour casser, fissurer, éclater, pas pour découper de façon nette comme permettrait de le faire un lapidaire. C'était donc une erreur de ma part – une illusion ? – que de m'être imaginé pouvoir suivre proprement au marteau-piqueur le tracé que j'avais naïvement préparé ; ce n'était pas l'outil adapté ; par contre, c'était bien celui qu'il me fallait pour creuser. Et j'en suis arrivé à cette idée (ou m'y suis résigné plutôt, oui) qu'on ne pouvait entreprendre d'aussi importants travaux sans en assumer aussi les dégâts et qu'avant de creuser il fallait bien la briser, la défoncer cette fameuse dalle qui me donnerait accès, on pouvait l'espérer, à une terre relativement meuble, plus facile à excaver selon le plan préconçu. Cela heurtait, bien sûr, certain trait de mon tempérament

qui me porterait plutôt à la méthode et la méticulosité et m'avait amené, je dus bien le reconnaître, à perdre mon temps ce matin en m'échinant, à coups de marteau et de burin, à délimiter ce parfait tracé préalable de ce que devait être la forme idéale de mon trou, alors que j'aurais mieux fait de m'y attaquer directement au marteau-piqueur, sans y réfléchir, puisque de toute façon il fallait la casser cette dalle. Ce n'était pourtant pas du temps perdu, me suis-je dit, puisque j'y avais gagné cette expérience qui m'apprenait qu'il est préférable, devant certaines difficultés, de foncer – en l'occurrence défoncer, si je peux me permettre – au lieu de prévoir et tergiverser comme j'avais trop tendance à le faire. Foncer sans trop se soucier du dégât, c'est à quoi je me suis résolu en reprenant le marteau-piqueur en main pour le planter en plein milieu de mon trou où il a commencé à trépider, percuter, fendiller, si bien que le ciment disloqué se défit bientôt par plaques entières que je soulevais d'un brusque mouvement de levier pour attaquer la couche suivante. En moins de dix minutes la dalle était percée.

J'arrêtai le marteau-piqueur. Il ne restait plus rien du périmètre que je m'étais appliqué à tracer : j'avais devant moi un trou informe, irrégulier, dont on pouvait à la rigueur supposer qu'il avait dû

vaguement être carré à l'origine, et dont les limites se prolongeaient encore dans le sol intact par quelques lézardes tentaculaires qui me parurent un instant désastreuses. Mais après tout j'étais venu à bout de la dalle, c'était ce qui comptait, et ces lézardes pourquoi donc s'en soucier ? Lorsque tout serait terminé il faudrait nécessairement aménager l'entrée du trou par quelque travail de maçonnerie ou de béton ; j'en profiterais alors pour noyer ces fissures et, pourquoi pas, entourer le trou lui-même d'une sorte de plateforme surélevée qui le protégerait du ruissellement de l'eau si la cave devait être un jour inondée comme cela arrivait parfois lors de trop fortes pluies qui faisaient monter le niveau de la nappe phréatique. Je n'avais par conséquent qu'à me féliciter de ces dégâts imprévus (et de toute façon incontrôlables) qui venaient de me fournir l'idée de cette margelle que je réaliserais par la suite pour isoler les abords de mon trou. Cela me redonna du cœur à l'ouvrage de constater que, plus on avançait, plus on résolvait de difficultés et que finalement il n'y avait pas à craindre de se lancer dans certaines entreprises sous le prétexte qu'elles nous paraissaient hasardeuses et au-dessus de nos forces mais qu'au contraire ces difficultés-là nous trouverions à les résoudre à mesure qu'elles se présenteraient, qu'elles ne devaient

pas nous inhiber par avance. Il n'y a rien qui soit au-dessus de nos forces à partir du moment où nous l'avons entrepris, me suis-je dit ; entreprendre, voilà bien la seule véritable difficulté. "Labor omnia vincit improbans" : "le travail vient à bout de tout, s'il est opiniâtre..." Je ne sais pourquoi cette réminiscence d'un vers de Virgile, la seule qui subsiste de mes lointaines humanités, s'imposa comme un obsédant leitmotiv dans le petit discours que je me tenais tout seul en contemplant l'amas des gravats que je venais de rassembler et qui, maintenant que tous ces fragments de ciment et de béton étaient entassés au bord du trou, me paraissait beaucoup plus impressionnant que prévu.

"Labor omnia vincit...", oui, il fallait l'espérer ; j'allais en avoir en effet du travail pour évacuer tout cela, ces "délivres" comme les appellent si pertinemment les ouvriers du bâtiment ; et ce n'était là que le début, je n'avais même pas encore commencé à creuser ! Mais cette perspective ne me prenait pas au dépourvu ; le problème de l'évacuation des gravats je l'avais depuis longtemps envisagé et j'avais des solutions toutes prêtes, du moins en ce qui concernait les premières semaines de travail : je savais qu'existait dans le jardin une ancienne fosse septique qu'il serait facile de combler avec les

premiers mètres cubes ; une fois qu'elle serait pleine je pourrais encore entasser de la terre çà et là sur les différents massifs, voire même sur la pelouse jusqu'à un certain point ; ensuite, bien sûr, il faudrait voir ; trouver quelque chose ; je n'avais pour le moment rien prévu de très précis, ne sachant pas au juste quel volume j'aurais à déblayer ni ce que cela représenterait une fois mis au grand jour. Une chose cependant était certaine : pour creuser un trou, c'est-à-dire faire un vide, il fallait nécessairement par ailleurs combler un plein, c'est l'une des lois immuables de la Nature ; il n'y avait pas moyen d'y échapper ; un vide, un plein. Un "trop-plein" aurais-je été tenté d'ajouter si je n'avais senti là une complaisance par trop romantique, une forme d'exagération hystérique peu compatible avec la rigueur que j'avais toujours tenté de m'imposer : non, pas question de parler de "trop-plein", aussi séduisant que cela puisse paraître, ce ne serait là qu'une facilité abusive puisque le plein qu'il me faudrait déblayer ne serait jamais, scientifiquement parlant, que l'exacte mesure du vide que j'aurais préalablement creusé. Aussi satisfaisante qu'elle semble pour l'esprit cette mise au point ne résolvait pas pour autant le problème ; il faudrait bien me le coltiner ce plein, un jour ou l'autre, mais je n'en étais pas encore là ; on

aviserait en temps utile ; pour le moment il n'était même pas question d'aller combler la fosse septique, sous cette pluie. Je n'avais donc qu'à repousser dans un coin ces gravats avant de me remettre à creuser en espérant une journée plus propice pour commencer à m'en débarrasser.

Sous la dalle, je m'y attendais, se trouvait un remblai bien tassé composé d'un mélange de cailloux et d'une sorte de mâchefer comme on en utilisait autrefois pour les fondations (à l'époque où nous avons encore dans le Nord une solide industrie métallurgique) pour assurer la stabilité du sol en même temps qu'une protection naturelle contre les remontées d'humidité. C'était gris-noir et poreux, avec un aspect peu ragoûtant et cendreux de scories, mais je savais que c'était efficace. Je ne pouvais que me féliciter d'avoir un sous-sol constitué de ce matériau traditionnel ; bien que cela paraisse plutôt sale (ne parle-t-on pas aussi de crassier pour désigner ces scories ?) et peu conforme aux normes contemporaines, c'était la garantie d'une construction robuste et saine. C'est cela une véritable construction, me suis-je dit au moment d'attaquer à la pioche la couche noirâtre qu'il fallait maintenant évacuer, c'est faire d'un rebut ignoble le soubassement de l'édifice propre et net que l'on se propose d'élever ; qui sait si,

par ailleurs, tout ce que nous admirons et envions ici-bas ne repose pas de même sur le fondement de quelque répugnant déchet dont le bâtisseur a su faire son assise et qui confère au tout son aplomb, sa force, salubrité et beauté ? Qui sait ?

Bon. J'ai lancé le premier coup de pioche avec la satisfaction de constater que l'amalgame de mâchefer et de pierres était resté relativement meuble malgré toutes ces années, au point qu'on aurait presque pu le déblayer directement à la pelle sans piocher. C'est alors que j'ai compris ce qui me rendait les choses si faciles depuis que je m'étais remis au travail cet après-midi et qui m'avait fait tant me réjouir de découvrir le mâchefer sous la dalle : il n'y avait ni béton ni ciment armé comme je l'avais craint avant de commencer ; je n'avais pas eu à me battre avec des ferrailles noyées dans la masse qu'il aurait fallu longuement dégager une à une et scier à mesure que je disloquais la dalle, comme autant de résistances à laborieusement forcer avant de faire sauter le couvercle de mon futur trou. Non ; tout s'était finalement fait en douceur – si l'on excepte les ravages excessifs de mon marteau-piqueur –, sans effort particulier et pour ainsi dire de soi-même. Et là, il ne me restait plus que cette couche de mâchefer à évacuer, qui d'ailleurs paraissait s'y prêter bien

volontiers, légère et consentante comme si elle n'avait attendu que cela depuis tant d'années, que je la déblaye.

La déblayer était tout de même un peu vite dit. Comme je l'ai déjà expliqué, il n'était pas question en fait, par ce temps, de déblayer quoi que ce soit. L'insidieux crachin, dehors, s'était mué sans que j'y prenne garde en déluge qui ruisselait sur les degrés de pierre de l'escalier jusqu'au siphon du tout-à-l'égout à l'entrée de la cave. Moi, j'étais ici bien à l'abri, tout à mon occupation souterraine, et je percevais l'odeur fraîche de la pluie pénétrant par la porte que j'avais laissée ouverte. En réalité donc, cette couche de mâchefer, je ne pouvais pour le moment que la déplacer, creuser et la rejeter, pelletée par pelletée, sur l'amoncellement des gravats que j'avais déjà rassemblés à proximité et j'étais bien conscient que ce n'était là qu'accomplir une partie du travail, un travail du coup dérisoire et peut-être même totalement inutile puisqu'il n'aurait pas pour résultat de m'en débarrasser pour de bon mais qu'il faudrait un prochain jour reprendre et manipuler de nouveau tout cela pour, cette fois, définitivement l'évacuer. Cette pensée, je dois le reconnaître, refroidit brusquement mon ardeur et pour un peu j'aurais baissé les bras, même provisoirement. C'eût été un

gain de temps, bien évidemment, d'énergie, que de pouvoir pelleter ce remblai directement dans des seaux que je serais allé aussitôt déverser dans la fosse du jardin au lieu de l'accumuler ainsi au bord de mon trou pour être obligé de le reprendre plus tard. Il s'en est donc fallu de peu, cette fois-ci encore, que je m'interrompe. Puis j'ai réfléchi, comme je le fais toujours lorsque je me trouve en difficulté, et me suis bientôt donné deux bonnes raisons de continuer. D'abord, ces travaux, je venais à peine de les entreprendre ; eh quoi ! je renâclerais, temporiserais sous le premier prétexte venu au bout de quelques heures ? Ce serait vraiment mal partir après m'être si longuement préparé. En second lieu, ce qui importait avant tout c'était d'avancer, de creuser, et je dois dire que j'étais impatient de découvrir ce qu'il pouvait bien y avoir là-dessous (déjà de la terre ? du rocher ? un second remblai plus grossier ?) ; c'est cette curiosité, quelque peu puérule je l'admets – qui ne tenait aucun compte de la rationalité d'une démarche plus économique qui m'aurait dispensé de manipuler deux fois le même mâtchefer –, c'est cette curiosité-là surtout qui l'a finalement emporté, m'incitant à reprendre pelle et pioche avec une détermination raffermie maintenant que c'était décidé : eh bien oui, je me lançais à corps perdu dans une tâche plus ou

moins inutile, c'était vrai, mais en toute connaissance de cause et au moins aujourd'hui, ce premier jour, je pourrais dire que j'avais progressé, je saurais exactement à quoi m'en tenir quant à ce que recouvrait cette fichue dalle, à quoi m'attendre pour la suite. Il me semble l'avoir déjà noté : dans l'action, tous nos scrupules s'évanouissent ; c'est donc ragailardi et en plein accord avec moi-même que, pendant plus d'une heure, je transpirai à piocher, pelleter, repiocher jusqu'à complètement dégager cette première couche de crassier qui faisait bien trente ou quarante centimètres d'épaisseur.

Dessous, c'était la terre ; une terre ocre pâle, compacte et lisse comme une couche d'argile grasse imperméable. Meticuleusement, à l'aide d'une balayette et d'une simple pelle de ménage, avec autant de soin que l'archéologue mettant au jour quelque précieux témoignage des siècles passés, je la débarrassai des dernières traces noirâtres de scories. Elle présentait ainsi une surface claire et propre, d'un aspect plutôt satisfaisant pour l'esprit. Je me dis que je venais de franchir une étape suffisamment importante et décidai, pour ce jour-là, de m'accorder congé. Vouloir continuer, après toutes ces heures de travail et malgré la fatigue qui commençait à se

manifeste, aurait relevé d'une précipitation suspecte à laquelle, par principe, je refusai de me laisser aller.

CHAPITRE TROIS

Réflexions sous la douche.

J'ignore ce que vous ressentez lorsque, après avoir mené à bien quelque tâche que vous vous étiez assignée, vous décidez que votre contrat tacite a finalement été rempli et que vous êtes en droit de vous reposer. Il y en a, paraît-il, que cela déprime, qui ne supportent pas de se retrouver tout à coup inactifs, dépourvus de projet immédiat, après cette trop forte dépense d'énergie. Moi, dans ce cas-là, je me sens bien. Non seulement du fait de la bonne conscience et de la satisfaction que cela suscite, ce qui semblerait normal, mais surtout parce qu'à ce moment-là le monde entier retrouve à mes yeux son assise, reprend sens, et que dans ce monde-là – redevenu lumineux et limpide à la manière d'un paysage qu'aurait apuré une bonne pluie – j'ai l'impression d'évoluer avec une

aisance que j'ai rarement l'occasion d'éprouver, sans plus remettre en cause la place que j'y occupe, pour ainsi dire tel un poisson dans l'eau. Cet état de grâce peut durer quelques heures, voire une journée entière au cours de laquelle il m'arrive de ne même plus jalouser ces bienheureux élus qui paraissent (et c'est avec la prudence qui s'impose que je dis bien "paraissent") en bénéficiant en toute inconscience à longueur d'année. Fort d'une confiance et d'un aplomb qui me rendent pour un temps le monde habitable, je n'ai qu'à me laisser porter ; mes propres limites elles-mêmes (car je ne les oublie pas, conservant la lucidité de pas me croire autre que je suis), au lieu de handicaps qui habituellement me briment, ne représentent plus, claires, nettes, évidentes, que le champ offert à mon futur épanouissement ; un épanouissement que je me propose de tout mettre en œuvre aussitôt pour atteindre, sans tergiversations ni doutes intempestifs, et que je vois se développer là, devant mes yeux, dans une sorte d'harmonieuse plénitude. Après quoi, bien évidemment, tout redevient normal, c'est-à-dire sens dessus dessous, oppressant et frustrant, répétitif, absurde et sans espoir. Mais j'ai eu le temps de me dire, durant ces quelques heures, qu'il n'était peut-

être pas impossible d'échapper à la malédiction d'être là et de faire quelque chose de sa vie.

C'est dans de semblables dispositions que je remontai de la cave. Ni la tombée du soir – assombrissant un ciel déjà gris et chargé – ni l'immuable pluie, verticale et tranquille – qui détrempait les troncs noircis des arbres, dégouttait lentement des toitures – n'affectèrent en quoi que ce soit mon humeur. La nuit tombait ? Eh bien quoi ? n'était-ce pas naturel à cette heure ? et puis les jours ne feraient qu'allonger désormais ; quant à la pluie, si elle n'avait pas cessé c'est qu'on était à peine au sortir de l'hiver – d'ailleurs ne devinait-on pas déjà les prémices du printemps à cette subtile transparence de la lumière que filtrait le crépuscule grisâtre ?

Je revins donc dans la maison avec l'idée de prendre une douche afin de parfaire par le bien-être de mon corps cette équanimité qui apaisait déjà mon esprit. Et c'est ce que je fis. Heureux de sentir l'eau brûlante, émolliente, dissiper la fatigue et les contractures de l'effort, je prolongeai délibérément ce plaisir – m'aspergeant avec délices le dos et la nuque, la poitrine, les épaules – bien au-delà de ce qui était strictement nécessaire pour se laver. Ce faisant, je songeais à mon chantier temporairement interrompu, là, dessous, dans le silence et l'obscurité de la cave ;

mon trou avait pris forme (si l'on peut employer l'expression compte tenu de l'imprécision, justement, de ses contours), en tout cas existait, comme l'attestait l'amoncellement déjà impressionnant des gravats à proximité ; et tout cela attendait, pour l'instant abandonné et sans vie, que j'entame l'étape suivante, ce que j'entreprendrais demain matin.

Une tâche bien remplie offre cet avantage de vous laisser le cœur léger, disponible, libre de vous donner en quelque sorte congé à vous-mêmes. Or s'il est quelque chose qui me pesait depuis que j'avais été dispensé de toute activité c'est bien de ne plus jamais me trouver en congé. Le travail, si décrié qu'il soit par ceux qui en sont pourvus, présente au moins cet intérêt – que bien peu seraient prêts à reconnaître, c'est pourquoi on en parle si rarement – de périodiquement prendre fin et nous permettre ainsi d'apprécier, outre le repos nécessaire, cette heureuse disponibilité que l'on désigne communément par "congé" ou "vacances" lorsqu'elle s'étend sur un certain nombre de jours ou de semaines mais dont le bénéfice n'est pas fondamentalement différent lorsqu'il ne s'agit que de la fin d'une journée, sorte de micro-congé auquel on ne prête pas suffisamment d'attention, qui ponctue pourtant notre vie de façon essentielle. D'accord, dira-t-on, mais ces congés dont

vous parlez sont payés ; en quoi devrait-on considérer comme un privilège d'être payé à ne rien faire, une situation dont la plupart des chômeurs – les vrais – sont d'accord pour se plaindre ? C'est que, précisément, dans le cas du congé nous ne sommes pas payés à ne rien faire, comme pouvaient s'en indigner les patrons au temps du Front Populaire, au contraire : nous sommes payés pour ce que nous avons fait et ce que nous allons faire, payés exactement ce qui est nécessaire à la reproduction de notre force de travail pourrait-on dire si cette terminologie trop marquée n'était pas devenue aujourd'hui sujette à caution. Et dans ce cas-là, sans aucun doute, le congé constitue un véritable bonheur, simplement parce qu'il est par nature éphémère et nous permet donc de disposer librement de nous-mêmes sans le souci de savoir ce que nous allons en faire puisque nous n'aurons pas le temps d'en faire quoi que ce soit, qu'il faudra demain – dans deux jours, deux semaines, peu importe – retourner au travail. C'est paradoxalement ce qui fait le prix du congé : ne pas durer et nous permettre ainsi de nous adonner sans scrupule ni arrière-pensée à diverses petites activités secondaires apparemment dénuées d'importance.

A ce stade de mes réflexions, je fermai le robinet d'eau froide puis, précipitamment, celui de l'eau chaude afin de ne pas être ébouillanté. Il faut préciser qu'à l'époque je n'étais pas encore converti à ces mitigeurs sophistiqués, pourvus d'une manette unique que l'on ne sait jamais, une fois sur l'autre, exactement dans quel sens actionner. J'étais resté un adepte de nos bons mélangeurs classiques, à deux robinets, qui équipaient tous les points d'eau de la maison et me paraissaient en quelque sorte plus sportifs, pourrait-on dire, particulièrement au moment de couper l'eau sous la douche ce qui exigeait une célérité que l'on n'acquerrait pas sans quelque entraînement – l'eau froide, hop ! l'eau chaude – comme un minuscule exercice de virtuosité somme toute qui, en considération du risque encouru, ne laissait pas de procurer après coup une petite satisfaction légitime. Je fermai donc cette fois-ci encore avec succès, presque simultanément, mes deux robinets et saisis le drap de bain rose pour m'en envelopper. Mon soliloque intérieur à propos des congés me revenait par bribes à l'esprit tandis que je me frictionnais vigoureusement ici et là, le dos, les jambes. J'ai toujours de ces pensées décousues lorsque je suis sous la douche, des pensées, du moins, dont la cohérence se satisfait d'associations vagues

autour de thèmes récurrents, sorte de monologue continu, plus ou moins contrôlé, qui me tient lieu de ces ritournelles que d'autres peuvent siffloter ou chanter en se lavant. Cela ne va jamais très loin et en général c'est en m'essuyant, je ne sais pourquoi, que je fais le point, m'efforçant d'en tirer tout de même quelque chose d'immédiatement constructif. Tout était parti cette fois-ci du congé que je m'étais accordé en sortant de la cave ; un congé dont j'étais en droit de profiter sans état d'âme puisqu'il était l'aboutissement d'un labeur préalable. En terminant de m'essuyer, puis en préparant tous les accessoires nécessaires pour me raser, je me mis à envisager concrètement l'utilisation de cette disponibilité que je venais de m'octroyer. Bien sûr, je pouvais toujours m'installer pour lire tranquillement dans un fauteuil ; ou pour écouter de la musique ; ou encore consulter les programmes au cas où il y aurait quelque film acceptable à la télé. Mais comme je m'étais douché, rasé, que je me sentais propre et dispos, j'optai tout compte fait pour une petite balade en ville et peut-être même, pourquoi pas, une pizzeria, ne l'avais-je pas bien mérité ? (Evidemment comme toujours, ce projet de pizzeria, je le laissai plus ou moins en suspens, me réservant jusqu'au dernier moment la possibilité du choix, l'illusion d'une totale liberté).

Puisque rien ne me pressait, que la douche m'avait ragaillardisé, plutôt que de prendre ma voiture ou le tramway je préfèrai gagner à pied le centre ville. Il ne faisait pas tout à fait nuit et si les réverbères ne s'étaient mis déjà en veilleuse, ponctuant les façades de ces halos de lumière orangée que produisent maintenant les lampes au sodium de l'éclairage urbain, on aurait pu encore se dire qu'il faisait jour. Un jour, certes, plus ou moins brouillé et crasseux, bien que la pluie ait provisoirement cessé, mais suffisant tout de même pour tenir la dragée haute aux lumières de la ville et s'efforcer quelques instants encore de rabattre leur caquet, contenir leurs impatientes prétentions : « Attention, attention... Pas de précipitation, je n'ai toujours pas disparu, moi ; tout n'est pas terminé... » Et pour moi, qui marchais d'un bon pas dans cette rue crépusculaire à la douceur presque printanière, entre chien et loup c'est le cas de le dire, cela fit naître un bizarre sentiment de compassion à l'égard de ce jour pathétique qui tentait de faire valoir jusqu'au bout des prérogatives que je savais imminemment condamnées, à tel point que je me surpris à lui adresser in petto ces quelques paroles de réconfort, comme aux divagations obstinées d'un vieux compagnon qu'il faudrait ramener à la raison : « Tu sais bien que c'est inutile... Il n'y a plus rien à

faire qu'à attendre ; la nuit a gagné désormais... » Je crois même que j'ai ajouté : « Allez, à demain. » Oui, je lui ai dit « à demain » en levant les yeux vers un ciel qui s'assombrissait davantage à mesure que s'intensifiait l'éclat immobile des réverbères. J'ai plongé les mains dans mes poches en accélérant le pas vers le bout de ma rue, le long du trottoir désert ; et la nuit, effectivement, est alors presque aussitôt tombée.

CHAPITRE QUATRE

Un dîner à La Cigale.

C'est ce soir-là que j'ai rencontré Cynthia ; donc le mardi 20 mars. J'ai déjà expliqué pourquoi je me souviens aussi précisément de cette date. Elle était habillée en lapin mais, sur le coup, je n'ai trouvé là rien d'étrange. D'ailleurs il n'y avait pas de confusion possible, il ne s'agissait que d'une vague évocation de lapin : au sommet d'un bonnet de fourrure synthétique rose, à poils ras – une sorte de passe-montagne plutôt –, oscillaient assez gentiment à chacun de ses mouvements deux lamentables oreilles de peluche grise, à l'intérieur blanc (dont l'une, intentionnellement cassée, était probablement censée faire encore plus "lapin") ; une grosse houppette de fourrure, blanche elle aussi, mystérieusement fixée au bas des reins, rappelait la petite couette qui

caractérise ces animaux-là, surtout dans les dessins animés. Mais les attributs la rattachant à la famille des léporidés se limitaient à cela car pour le reste (les incisives proéminentes sous un museau fendu en bec de lièvre, ces globes inexpressifs des yeux disposés chez les lapins de chaque côté de la tête), cela n'avait rien à voir : sa parfaite denture que révélait son sourire de commande, l'éclat enjoué de son regard étaient bien ceux d'une jeune femme tout à fait normale ; et même un peu au-dessus de la normale, ajouterai-je.

J'avais déambulé un bon moment autour de la place du Commerce et de la rue Crébillon, dans toutes ces petites rues animées du centre. Après une journée passée accroupi dans ma cave, je ressentais le besoin de marcher, de respirer. Il avait cessé de pleuvoir mais la chaussée, les trottoirs, luisaient de tous les reflets des lumières de la ville. L'air était humide et doux si bien qu'on avait l'impression – quoique le temps soit resté objectivement maussade – d'une exceptionnelle embellie qui faisait de la marche un véritable plaisir. Depuis que je me trouvais ici, mêlé à la foule particulièrement dense de ce quartier en début de soirée, j'avais dû renoncer à l'allure régulière et rapide que j'avais adoptée en quittant la maison une demi-heure plus tôt. Mais cela ne me dérangeait

pas puisque rien ne me pressait, que je n'allais nulle part. Je dirais au contraire que cela revêtait un certain charme d'être contraint à flâner ainsi malgré moi : il y avait suffisamment longtemps que je marchais d'un bon pas et il me semblait du coup être enfin arrivé ; je pouvais donc me permettre de prendre mon temps. Sans y rien chercher de précis, je regardais distraitement les vitrines éclairées, les vestes, pantalons, pulls, chaussures, et cela me réjouissait de constater que nous avions, en cas de besoin, tout cela à notre disposition. Devant les magasins de prêt-à-porter féminin je m'étonnais que les mannequins soient si petits et menus alors qu'ils auraient dû nous paraître plus imposants au contraire dans ces devantures surélevées par rapport au trottoir. Les vraies femmes ne sont tout de même pas comme cela, me disais-je, tâchant d'évaluer la silhouette et la taille de celles que je ne cessais de croiser et dont il arrivait que certaines, se méprenant sans doute sur mes intentions, me rendaient au passage un regard appuyé avant de s'éloigner et de disparaître à jamais. J'en avais fini par conclure que les commerçants, vraisemblablement, ne présentaient toujours que les plus petites tailles de leurs modèles d'imperméables ou de tailleurs ou alors qu'ils ne disposaient que de mannequins systématiquement plus petits que les

femmes réelles, une seconde hypothèse en flagrante contradiction avec l'image que l'on nous donne des top-models à la télé ou dans les magazines et qui sont, elles, en général plus grandes que la normale.

C'est à ce genre de réflexions vagabondes que je m'adonnais tout en remontant la rue Crébillon sur le trottoir de gauche jusqu'à la place Graslin où, au dernier moment, je renonçai à faire demi-tour, persuadé que redescendre maintenant sur le trottoir d'en face, avec d'autres vitrines et de nouveaux mannequins, n'apporterait aucun élément déterminant pour la solution de mon problème. Je restai donc indécis à l'orée de cette place (qui, comme chacun sait, présente une forme parfaitement circulaire délimitée, sauf du côté du Théâtre, par les harmonieuses façades concaves d'immeubles du XVIIIème siècle), indécis quant au choix du demi-cercle par la droite pour la traverser ou du demi-cercle équivalent par la gauche puisqu'il était hors de question de la couper diamétralement parmi le manège de la circulation incessante à cette heure. A droite, il n'y avait rien à voir que l'imposant théâtre néo-classique tout en haut de ses marches tandis que sur la gauche s'offraient les couleurs éclatantes de tapis orientaux, verticalement dressés comme des tentures murales dans deux devantures fortement

éclairées, et, au-delà, au travers de ses carreaux biseautés, les chaleureuses lumières de la brasserie La Cigale, fameuse pour son décor 1900. Mû par un naturel phototropisme, ni plus ni moins que n'importe quel papillon, j'optai donc pour le luxe et la facilité rococo, sans regret pour les colonnades austères du faux temple. Devant le magasin de tapis, je me suis octroyé une halte prolongée pour admirer deux Bakhtiars magnifiques – les seuls que je sache à peu près reconnaître –, rêvant à l'improbable éventualité, à long terme, de garnir peut-être le sol de mon trou de spécimens aussi riches. Puis j'ai continué ma flânerie jusque devant La Cigale où j'ai pu voir que les couverts étaient dressés sur d'impeccables nappes blanches parmi le décor mural de faïence polychrome. Comme il n'y avait encore pratiquement aucun client, deux serveurs prenaient le temps de bavarder avec le barman, accoudés, leur serviette sur le bras, au long comptoir de bois sombre. J'ai vu tout cela en passant, plus ou moins déformé à travers les prismes des vitres, et me suis demandé si j'avais vraiment décidé de manger ce soir une pizza. Pas vraiment, me suis-je répondu. Alors pourquoi ne pas entrer plutôt ici, où m'avaient conduit le hasard et l'inspiration du moment ?

C'est ainsi que j'ai levé la main vers la poignée de cuivre massif et poussé le lourd battant aux petits bois surchargés d'une vieille peinture sombre, ce qui a suscité, sur chaque biseau des vitres, une fugitive multitude d'arcs-en-ciel minuscules. Je suis entré.

Mais ce n'est pas là que j'ai rencontré Cynthia, non : il y a beau temps que la Lola de Jacques Demy ne se produit plus sur la scène de La Cigale ; d'ailleurs il n'y a pas de scène ici, seulement ce long comptoir et des tables ; et puis Cynthia n'a vraiment rien à voir avec Lola. C'est néanmoins à Lola que j'ai pensé à cet instant précis, en poussant la porte de La Cigale, allez savoir pourquoi ; sans doute une de ces idées qui vous viennent comme ça ; il en vient tellement de ces idées-là lorsqu'on a pris l'habitude de déambuler seul dans les rues. Après coup je me suis dit qu'elle pouvait revêtir quelque caractère prémonitoire – bien que je n'accorde pas grand crédit à ces choses-là – et que l'image de cette Lola qui venait de m'assaillir, dansant dans le film de Jacques Demy que tout le monde associe à la fameuse brasserie, annonçait peut-être ma rencontre prochaine avec Cynthia, une sorte de danseuse à sa manière elle aussi. Mais sur le moment, bien sûr, je n'étais pas encore en mesure de faire ce rapprochement. Je suis simplement entré et j'ai choisi une table parmi toutes celles qui étaient

disponibles, un peu retirée dans un box près des fenêtres, tout contre l'obscurité de la rue.

Assis là et confortablement adossé à la banquette, j'ai pu contempler tout à mon aise le célèbre décor 1900, archiconnu et que d'ailleurs je connaissais déjà. Je le découvrais pourtant cette fois-ci sous un jour nouveau ; non plus comme le témoignage d'une brillante époque de mondanités dont, quelque part, nous conservons tous une secrète nostalgie (sans penser que nous n'aurions vraisemblablement pas appartenu alors à ce petit nombre de privilégiés qui jouissaient de ces mondanités-là), mais comme un luxe faux et ostentatoire, superficiel, plaqué, tape-à-l'œil pour tout dire et dont je n'aurais certainement pas voulu – quand bien même la chose aurait été réalisable – pour l'aménagement futur de mon trou. Et pour cause, ajoutai-je en moi-même, car ce n'est là finalement qu'un luxe de lieu public, conçu pour des allées et venues, des conversations et des rires ; or quoi de plus éloigné d'un lieu public que mon trou ? Je n'eus pas le loisir de développer davantage ces considérations car on vint prendre à ce moment-là ma commande.

Malgré tous mes efforts, je ne parviens pas à me souvenir de ce que j'ai mangé ce soir-là ; sans doute cela n'a-t-il pas de réelle importance, et comme je

tiens à ne relater ici que des faits avérés, fussent-ils de simples détails, sans altérer ou enjoliver en quoi que ce soit ce qui s'est passé, je préfère honnêtement reconnaître que je ne m'en souviens plus.

Ce dont je me souviens par contre, avec une netteté surprenante, comme si cela ne datait que d'hier ou que j'en avais la photo sous les yeux, c'est du couple qui dînait ce soir-là sur ma gauche, devant le comptoir, à trois tables de moi. Lui, je ne le voyais que de trois-quarts dos – un homme autour de la soixantaine, les cheveux en broussaille déjà bien grisonnants ; un traditionnel costume sombre –, mais elle, elle me faisait juste face ; toute jeune femme aux vastes yeux sombres étonnés qu'encadraient de courtes boucles noires, elle mangeait avec application tout en acquiesçant à chaque instant aux propos de son compagnon qui n'arrêtait pas de discourir sans toucher au contenu de son assiette. Evidemment, n'ayant pas d'autre centre d'intérêt, je ne me privais pas d'élaborer toutes sortes de supputations quant à leur possible relation (père – fille ; amant – maîtresse ; mari et femme, pourquoi pas ? et je ne sais quoi d'autre) mais ce qui a dû me marquer, je suppose, c'est la tenue vestimentaire de la femme, si peu compatible avec celle de son commensal, car elle portait une veste de parka militaire kaki ouverte sur

un tee-shirt blanc ce qui ne laissait pas d'évoquer certaines femmes soldats – israéliennes peut-être ? – qui avaient dû récemment faire l'objet d'un quelconque reportage télévisé et me la rendait difficile à situer dans mes différentes conjectures. Je me demandais du coup ce qu'elle pouvait bien faire ici, à La Cigale, et en compagnie de ce type que je voyais plutôt comme un homme d'affaire ou un avocat, à forte tendance intellectuelle en tout cas si l'on prenait en compte la tignasse argentée – parfaitement soignée tout de même ! – et sa propension à monopoliser la parole. De quoi déjà, par conséquent, éveiller suffisamment la curiosité d'un dîneur solitaire. Ce qui en outre m'a piqué au vif, alors que nous étions les seuls clients dans cette partie de la salle, c'est que pas une seule fois au cours du repas – le leur et le mien qu'on venait de me servir –, pas une seule fois cette fille, assise là en face de moi, ne m'a accordé la moindre attention ; pas même le coup d'œil distrait, à simple titre informatif pourrait-on dire, que l'on porte de temps à autre, presque malgré soi, au seul convive qui partage, même anonymement, votre soirée. Ou bien ce que lui racontait son vis-à-vis revêtait pour elle une extrême importance, ou bien – force m'était d'envisager cette seconde hypothèse – je n'avais pas à ses yeux la plus infime existence, moi,

qui n'avais rien d'autre à faire que les regarder. Que lui, qui me tournait le dos, ne m'ait pas aperçu, admettons (encore qu'il soit fréquent qu'on se retourne au moins une fois, discrètement, à l'arrivée d'un nouveau client dans un bar ou un restaurant), mais elle ? Assise presque en face de moi ? Et comme elle ne disait rien, se bornant à écouter, manger et acquiescer entre deux bouchées, je me trouvais de surcroît dans l'impossibilité de saisir la moindre bribe du propos qui les occupait si intensément, ce qui aurait au moins constitué, entre eux et moi, un embryon de lien (me donnant l'illusion de partager, même ainsi par la bande, quelques miettes de leur vie), voire fourni l'occasion d'attirer finalement leur attention (comme cela arrive souvent lorsque des voisins de table s'aperçoivent que vous épiez leur conversation et finissent par vous gratifier, vous qui êtes seul, d'un regard presque complice, d'un sourire, avant de se pencher davantage l'un vers l'autre et de baisser la voix). Ici, rien : non seulement ils ne me voyaient pas, mais ils ne me laissaient rien entendre. Autant dire qu'ils niaient carrément ma présence ; et encore, cela eût été trop beau : ils ne prenaient même pas la peine de la nier, ils l'ignoraient.

Ils m'ont ignoré ainsi jusqu'à la fin du repas ; et lors même qu'ils se levaient de table, après avoir

repoussé leurs chaises, tandis qu'animé d'un fol espoir je guettais l'instant propice où, nécessairement, ils auraient à me frôler pour gagner la sortie afin de lever le nez au bon moment de mon assiette et leur adresser comme il se doit un discret signe de tête en guise d'adieu – ce qui aurait remis les choses en place et rendu, même tardivement, un semblant de normalité à nos relations –, eh bien même à cet instant-là ils ont paru ne pas me remarquer ; l'homme s'est seulement effacé devant ma table pour laisser passer sa compagne sans cesser de lui parler, au point que je n'ai pas osé, moi non plus, me détourner pour les reconduire d'un dernier regard jusqu'au sas de l'entrée. Ce n'est qu'un soudain courant d'air froid sur les jambes qui m'a averti qu'ils étaient sortis et que la porte venait de se refermer sur eux.

Je dois reconnaître que, sur le coup, j'en fus affecté de manière incompréhensible. C'est peut-être cela qui, plus tard, m'incita à rechercher la compagnie de Cynthia, ce qui n'est pourtant pas dans mes habitudes.

A présent que j'y réfléchis de nouveau, aujourd'hui, je comprends que ce n'est pas tant la singularité vestimentaire de la jeune femme qui m'a fait conserver un souvenir aussi vif de cette rencontre que

ce comportement à mon égard, le comportement de ce couple d'inconnus par qui, durant plus d'une heure, je n'ai pas même été considéré comme un autre inconnu, leur égal, mais comme, à proprement parler, rien du tout, nul, un zéro.

A tel point que j'en suis arrivé à me poser des questions sur – comment pourrait-on dire ? – mon éventuelle "transparence sociale" ou, si l'on veut, une sorte de défaut de visibilité de ma personne qui ferait que les autres ne me remarqueraient pas alors que moi je les voyais. Etait-il possible que je passe à ce point inaperçu tandis que je marchais dans les rues, moi qui voyais tout le monde normalement et me sentais disposé à tant de sympathie, prêt à répondre à la moindre manifestation d'amabilité ? Etait-il possible que les autres n'aient même pas idée que je puisse être l'un des leurs ?

Je me souvins alors heureusement de quelques unes de ces femmes, croisées devant les vitrines de la rue Crébillon, dont j'avais trop innocemment jaugé la silhouette en la comparant à celle des mannequins. A leurs yeux, indéniablement, j'étais quelqu'un ; qu'elles soupçonnaient peut-être de la pire impudence mais qu'importe ; elles avaient répondu à mon regard, m'avaient vu, reconnu, et peut-être méprisé comme le dernier des goujats (et encore n'en suis-je pas

certain...), mais tout n'était-il pas préférable à l'insupportable déni d'existence dont je venais d'être l'objet ? En tout cas ce point me semblait établi : j'étais aussi visible que n'importe qui ; et je me pris à sourire gauchement pour en avoir un instant douté. Non, ce qui venait de se passer à La Cigale n'était en rien de mon fait, ne révélait aucune infirmité ou défaut dont j'aurais eu lieu de m'inquiéter ; cela venait d'eux, uniquement, de l'exceptionnelle capacité de distraction ou d'indifférence de ce couple, dont lui seul était responsable et qu'il aurait peut-être un jour à payer, qui sait ? Je n'étais pas mis en cause. Et d'ailleurs, me suis-je entendu renchérir (et je m'entends encore, sur ce ton de hargne vengeresse qui masquait sans doute la profondeur de ma blessure), d'ailleurs grand bien leur en fasse : en quoi me concernerait leur pauvre médiocre vie, probablement des plus banales si l'on pénétrait le cercle de leur intimité, occupée de projets, de soucis, d'ambitions qu'ils devaient tenir pour les plus importants au monde mais qui pesaient quoi, en réalité, au regard de l'entreprise essentielle dans laquelle j'étais, moi, engagé et qu'ils n'avaient pas même soupçonnée, moi qu'ils avaient avec une telle superbe ignoré ? Et cela, je le ruminais encore sur le trottoir, après avoir réglé mon addition et être sorti

dans le froid de la nuit, un peu désemparé de n'avoir pour autre perspective que de rentrer chez moi et me coucher tandis qu'eux, on pouvait le supposer, continueraient quelque part leur soirée, dans quelque bar de luxe peut-être, autour d'un dernier verre tous les deux, ou rejoints par des amis devant lesquels il pourrait continuer de pérorer, briller tout à son aise, certain de l'admiration qu'il ne manquait pas de susciter. Peut-être encore la ramenait-il chez lui (ou chez eux puisqu'elle pouvait aussi bien être sa femme, sa fille) ; et je les voyais monter dans la grosse BMW noire et se glisser sur le cuir confortable des sièges en fermant les portières ; et toutes ces douces lumières orangées du tableau de bord s'allumant pour eux seuls lorsqu'il mettait le contact ; et le vaste living de l'appartement, son mobilier moderne et riche, où ils allaient probablement s'installer pour bavarder encore un peu après avoir ôté leurs vestes. Tout cela je le voyais très distinctement tout en me mettant à marcher dans la rue et là, je me suis dit : « halte ! qu'est-ce que tu es en train d'imaginer ? Ils ne t'intéressent pas. Si ça se trouve, d'ailleurs, dès la sortie du restaurant ils se sont dit au revoir pour partir chacun de son côté ; ils ne se connaissent même pas, de simples relations d'affaires, de travail, cela ne va pas plus loin et cela ne t'intéresse pas. Toi, tu

descends la rue Piron vers le parking de la Petite Hollande et le froid de la nuit commence à se faire sentir. Une bise humide remonte du bas de la ville entre les immeubles. Tu ferais mieux de fermer ton blouson. Et pourquoi descendre cette rue glaciale au lieu de rentrer par le chemin le plus court ? Ici il n'y a pas un chat. »

J'ai fermé mon blouson et j'ai continué à marcher. C'est arrivé en bas, sur le Quai de la Fosse, que j'ai pris la décision de tourner à droite au lieu de rejoindre la Place du Commerce pour rentrer en tramway. Là, le vent ne soufflait plus du tout et la tentation m'est venue de prolonger ma promenade. A quelques dizaines de mètres brillait une enseigne au néon ; bleue, verticale, qu'il m'a fallu plusieurs secondes pour correctement décrypter :

**P
A
R
A
D
I
S
E**

C'est là que j'ai rencontré Cynthia.

CHAPITRE CINQ

Rencontre avec un lapin.

Le PARADISE n'était qu'un bar de nuit tout à fait ordinaire mais, ne fréquentant guère ce genre d'établissements, je pouvais difficilement m'en rendre compte ; ce n'est qu'aujourd'hui que je peux le dire. Vu de l'extérieur, à part son enseigne au néon, il ne se signalait que par un étroit verre bleuté, en losange, encastré à hauteur des yeux dans une porte sombre et massive. Et comme il n'y avait pas de réverbère à proximité, ce verre bleu dans l'obscurité prenait une allure mystérieuse de vitrail éclairé du dedans, prometteur de cette sorte de spiritualité profane que seraient la lumière, la chaleur et la convivialité de l'intérieur. Après avoir poussé cette porte imposante – qui, contre toute attente, déjoua l'effort que j'avais pressenti en s'ouvrant presque seule, mais

n'est-ce pas le cas de beaucoup de portes ? – je me suis trouvé à l'extrémité d'une longue pièce en forme de couloir baignée d'une fade lumière rose bleuté. Entre le bar, à droite, décoré de panneaux de miroirs au tain rose, et les cinq ou six tables perpendiculaires au mur de gauche, que séparaient des banquettes de velours mauve, ne subsistait qu'un passage étroit conduisant à une arrière-salle qu'on devinait plus vaste, plongée dans une pénombre chatoyante de dancing. Il en provenait une musique indéfinissable, douce et lente, où la voix d'un saxo soprano, peut-être, s'efforçait de dégager quelque vague mélodie d'un fond de cordes plus ou moins sirupeux et confus.

Aussitôt je me mordis les doigts d'être entré au PARADISE : dans cette première salle, hormis le barman qui lisait un journal étalé sur le zinc, il n'y avait pas un chat ; pas grand monde dans l'autre non plus sans doute. Pour moi, qui ne venais chercher là qu'un peu de chaleur humaine, c'était vraiment le bon choix ! Mais il était trop tard pour se raviser : l'homme, derrière le bar, avait brièvement levé les yeux de son journal pour m'adresser un léger signe de tête et je me sentis en quelque sorte redevable envers lui ; si je devais être l'unique client de la soirée je pouvais d'autant moins me dérober. Je n'osai pas faire demi-tour pour sortir.

Je m'appliquai donc à choisir une table, hésitant entre celle du fond, contre la cloison, et la précédente vers laquelle je me dirigeai finalement, comme si je n'étais venu que pour m'installer là, en vieil habitué, à ma place attitrée. Sur l'épaisse moquette mauve assortie aux sièges on avait l'impression de ne se déplacer que sur la pointe des pieds.

Ce fut précisément à ce moment-là, tandis que je me calais sur l'assise rebondie de la banquette, face à l'arrière-salle, qu'apparut le premier lapin. Il émergea de la pénombre de la piste de danse et se tint quelques secondes immobile sur le seuil, entre les tentures qui séparaient les deux pièces, comme pour prendre l'exacte mesure de la situation avant de se décider à venir vers ma table. En même temps j'en distinguai tout au fond un second qui se déplaçait aux bras d'un petit homme replet dont la chemise blanche, passant de l'ombre à de changeantes lumières roses et bleues, retint un instant mon regard. Les longues oreilles de ce lapin-là oscillaient laborieusement en fonction d'un rythme qui devait correspondre à celui de la musique et il tournait régulièrement la tête, à droite, à gauche, selon que son cavalier l'entraînait dans un sens ou dans l'autre.

« Bonsoo-oir !... » modula Cynthia dans un éblouissant sourire de star.

Confus de ma distraction, je relevai les yeux vers elle. Elle se tenait si près de moi que je n'aurais même pas eu à tendre le bras pour toucher l'arrondi de sa hanche qu'une sorte de combinaison collante, d'un gris pelucheux, moulait exagérément. Carmin vif, avec cette rutilance des rouges à lèvres à la mode en ce moment, son sourire était demeuré comme figé tandis que ses yeux, dans l'attente d'une réaction normale venant de moi, erraient ailleurs, quelque part bien au-dessus de ma tête. N'ayant le choix qu'entre sa hanche et ses lèvres, je parvins tout de même à trouver une contenance dans la contemplation de la fourrure grise et blanche de ses oreilles ; je m'efforçai de reconstituer là-dessous ce que pourrait être l'intégralité d'un visage de femme – sa chevelure, le modelé particulier de sa joue – et du coup je ne dus pas avoir la répartie suffisamment rapide à son goût. « Bonsoo-oir ! » insista-t-elle patiemment, reproduisant la même modulation accompagnée du même éblouissant sourire. « Bonsoir... » finis-je par articuler en désespoir de cause, ce qui n'était sans doute pas exactement ce qu'elle attendait puisqu'elle changea avec agacement de jambe d'appui et daigna baisser les yeux sur moi pour s'enquérir de façon plus explicite – tellement je devais ne rien comprendre –

sans plus faire les frais de sa gracieuse modulation, avec vulgarité presque : « Vous prendrez quoi ? »

C'est cela qui la perdit – enfin, qui la mit à ma portée, je veux dire –, le fait de retomber de ses hauteurs apprêtées, à cause de la fatigue peut-être ou peut-être par dédain pour ce client qu'elle jugeait ne pas en valoir la peine. Elle était redevenue une simple femme, une banale serveuse qui faisait son boulot, plutôt pitoyable même dans cet accoutrement de lapin ridicule.

« La même chose que vous, lui dis-je, à condition que vous le preniez avec moi. »

D'un regard elle consulta le barman et ils échangèrent d'imperceptibles signes de connivence que je ne saisis pas.

« Champagne, dit-elle.

— Alors, champagne » acquiesçai-je, sans discerner si c'était une suggestion qu'elle venait de me soumettre ou si elle avait ainsi, d'autorité, passé déjà la commande.

Avec quelque difficulté du fait de son encombrante queue de lapin, elle s'assit en face de moi sans prononcer un mot de plus. C'est alors que je remarquai que le vert de ses yeux n'était pas si mal

assorti que ça au gris clair de sa fourrure. Je demandai :

« Je peux vous poser une question indiscrete ? »

Ce fameux sourire qu'elle arborait de nouveau depuis qu'elle était parvenue à s'asseoir s'est progressivement effacé pour faire place à une expression de lassitude ; je ne sais pas ce qu'elle était allée s'imaginer aussi poursuivis-je sans attendre son accord : « Elle tient comment, votre queue ? C'est cousu ? »

Voir que je ne parlais que chiffons dut la rassurer ; elle rit de façon tout à fait naturelle ; l'amusement illuminait son visage ; elle tortilla le bassin pour presser contre son derrière le coussin de fourrure blanche qui, effectivement, paraissait fermement accroché :

« C'est fixé par du Velcro, précisa-t-elle ; ça ne peut pas bouger. »

Elle tritura encore deux ou trois fois son coussin pour bien me démontrer qu'en effet ça ne bougeait pas et me regarda avec un tel air de satisfaction qu'on pouvait supposer qu'elle était elle-même l'inventeur de ce procédé-miracle. Toute à ces considérations techniques, elle semblait ne pas soupçonner ce que pouvaient avoir de troublant pour son vis-à-vis ces

innocentes manipulations de l'appendice postiche lié à son postérieur. Contente d'elle, elle souriait naïvement de ce qu'elle prenait chez moi pour un étonnement admiratif devant tant d'ingéniosité.

« Pas très commode tout de même pour s'asseoir... suggèrai-je pour en finir avec ce sujet.

— Pas plus que les faux-culs que les femmes portaient autrefois... On s'y habitue, vous savez ; faut bien faire avec... »

Elle se donna une dernière tape familière, affectueuse presque, sur ce qui lui tenait lieu d'arrière-train. Je compris soudain que cet accoutrement, que je pensais devoir lui peser, comporter même quelque chose d'humiliant pour les filles qui s'en trouvaient affublées, lui était finalement cher quelque part et qu'au-delà de la contrainte professionnelle qui le lui imposait elle se l'était en quelque sorte approprié, prête à le revendiquer comme une partie d'elle-même, me dis-je, tels ces curés à l'ancienne mode dont on peut comprendre, malgré l'anachronisme et la gêne que représente leur soutane, qu'ils y soient tout compte fait attachés, s'identifiant ainsi à leur fonction, y trouvant réconfort et même, pourquoi pas, raison d'être. Je fus effleuré par le fugitif regret de n'avoir jamais eu moi aussi de

queue de lapin, ou quelque chose d'analogue qui soit distinctif d'un métier et dont j'aurais pu m'enorgueillir secrètement tout en m'en plaignant au grand jour comme d'un attribut incommode et désuet inhérent à la tradition de quelque ancienne profession. J'en aurais plaisanté devant les amis et l'aurais dénoncé, avec une conviction que j'aurais crue sincère, comme un archaïsme réactionnaire et pesant qu'il serait temps, nous les jeunes, les modernes qui vivions avec notre époque, de remettre en question et de dépoussiérer. Mais je ne suis ni prêtre ni soldat, pas même magistrat, et ne peux récuser le port de quelque uniforme que ce soit, soutane ou toge ornée d'hermine ; il m'arrive de le déplorer. Pour ne rien cacher de la vérité je n'étais alors pas grand chose et là, face à l'ingénuité de Cynthia, j'aurais pu me satisfaire même d'une tenue de lapin grotesque pour peu qu'elle me procure le sentiment d'être quelqu'un de reconnu, confortablement installé dans son rôle social.

« Le champagne ? » s'enquit le barman comme si, dans le coup de feu d'une salle bondée, il préférerait s'assurer qu'il ne commettait pas d'erreur dans le service. Il portait une fine moustache noire à la Django Reinhardt et se tenait excessivement droit, presque raide, pour compenser une petite taille que je

n'avais pas remarquée tant qu'il était dissimulé par son bar. Chacun se donne les illusions dont il a besoin, me dis-je en le regardant déposer sur notre table le seau argenté avant de se retourner prestement pour saisir les deux coupes qu'il avait laissées sur le zinc. Un zinc, soit dit en passant, qui n'était fait en l'occurrence que de cuivre et qui, dans cet environnement de lumières et de miroirs rosés, renvoyait des luisances d'antique bassine à confiture soigneusement astiquée.

Comme il mettait une particulière application à extraire de son seau à glace la bouteille dégoulinante pour emplir d'un geste élégant nos deux coupes, l'idée me vint que je n'avais pas passé commande d'une bouteille et que c'était sans doute là sa petite stratégie personnelle pour en quelque sorte me faire avaler la pilule et tenter de justifier le prix exorbitant que j'aurai probablement à payer. Je constatai cela sans aucun sentiment de révolte ou d'indignation, avec plutôt un curieux détachement fataliste, comme qui se dirait qu'après lui le déluge. Ce n'était pas que le charme de Cynthia m'ait fait perdre toute mesure (c'était bien pourtant sa fonction auprès des clients trop naïfs), non, Cynthia n'avait alors aucun charme notable à mes yeux et j'aurais aussi bien invité n'importe quelle autre serveuse à sa place ; je me dis

simplement que c'était ainsi ; puisque j'avais omis de préciser que je désirais seulement deux coupes, il me fallait porter l'entière responsabilité d'une légèreté sur laquelle il était trop tard pour revenir. Les oreilles légèrement inclinées, Cynthia regardait avec un demi-sourire son collègue nous servir. A ce moment-là je la soupçonnai de partager avec lui le bénéfice de cette innocente arnaque dont je venais d'être la victime ; mais peut-être ne souriait-elle ainsi que dans l'attente d'une conversation dont elle se souciait peu de faire les frais puisque, après tout, c'est moi qui l'avais sollicitée. J'attendis que Django ait terminé son office et retourne derrière son comptoir où, d'un seul coup, il grandit des vingt bons centimètres qui lui manquaient, retrouvant une taille presque normale. Sans plus s'occuper de nous, il reprit son journal là où il l'avait laissé et nous restâmes seuls, elle et moi, face à face, sur le fond de musique encore plus alanguie d'un nouveau slow émanant de l'arrière-salle.

Je pris ma coupe et la levai à hauteur de mon nez en une ébauche de toast que je ne sus pas, au dernier moment, à qui porter.

« Vous vous appelez comment ? » demandai-je alors à Cynthia, la coupe toujours en suspens si près de mon visage que je sentais pétiller contre mes joues le champagne fraîchement servi. Lorsqu'elle me dit ce

nom-là, Cynthia, j'eus du mal à la croire. « Pas le nom que vous utilisez pour le travail, insistai-je, votre prénom, le vrai. » Elle ne se vexa pas. Elle paraissait trouver au contraire divertissante mon incrédulité, un peu comme la femme qui, portant un authentique titre de noblesse tellement prestigieux, serait habituée à ce que tout le monde en doute :

« Mais c'est mon vrai prénom, Cynthia ! C'est comme ça que j'ai été déclarée à l'Etat Civil : Cynthia Louise Marie... »

Je saisis cela au bond, comptant faire oublier mon indélicatesse :

« Louise ? J'ai connu autrefois une poupée qui s'appelait Louise... » Mais je pris aussitôt conscience de l'ambiguïté blessante de mon propos et, devant la réaction renfrognée de Cynthia, tout de suite sur la défensive, je m'empressai de préciser qu'il s'agissait d'une véritable poupée, une poupée de chiffon. « Elle appartenait à une petite fille... que j'avais rencontrée dans un parc... » Cynthia s'était attendrie ; un large sourire faisait remonter ses pommettes que comprimait la cagoule de lapin : « C'est gentil, Louise, pour une poupée... » Elle parut se laisser aller à une vague rêverie à l'évocation de cette poupée qui, comme elle, s'appelait Louise et je dus brusquer un

peu les choses en tendant ma coupe vers la sienne pour achever mon toast interrompu : « A Cynthia ! » lui dis-je. Elle leva aussi son verre, avec un enjouement factice plus ou moins accordé au mien : « Et vous, c'est comment votre prénom ?

— Maxence » répondis-je comme cela me venait (sans d'ailleurs savoir d'où cela venait) et nous entrechoquâmes nos deux coupes avec un tintement mat de faux cristal. « Alors à Maxence... » fit-elle avant de porter la sienne à ses lèvres.

Il faut bien reconnaître que nous n'avions pas grand chose à nous dire. Probablement Cynthia ne pensait-elle qu'à la fin de son service – minuit ? deux heures du matin ? –, au moment où elle pourrait enfin rentrer chez elle, se coucher. Rester là sans rien faire, dans ce bar pratiquement désert, ou passer le temps qui restait avec moi, cela devait lui être indifférent. Quant à moi, je n'attendais rien d'elle ; je me demande même ce qui m'avais pris de l'inviter à ma table au lieu de boire un verre ici tranquillement pour m'en aller aussitôt. Maintenant que s'étaient estompés les effets bénéfiques de la douche, je ressentais le contrecoup de ma première journée de travaux et j'en avais une deuxième en perspective dans quelques heures, peut-être plus dure encore car je commencerais à creuser et à me coltiner de lourds

seaux de gravats qu'il faudrait bien se décider à évacuer si le temps s'y prêtait. Ceci pour dire qu'à présent j'avais plutôt hâte de me coucher moi aussi et que s'il n'y avait pas eu cette bouteille de champagne entre nous et un minimum de correction dont je me sentais redevable à l'égard de Cynthia, il y a longtemps que j'aurais tout plaqué là, aurais payé et serais parti.

La musique soudain cessa et le second lapin, celui qui dansait avec le gros type, fit irruption dans notre salle pour dire quelques mots au barman, sans doute une nouvelle commande à passer, son client ayant l'air de s'incruster. Voir ces deux lapins en même temps, en tous points identiques, avait quelque chose de déprimant : cela balayait l'illusion d'être soi-même quelqu'un de particulier, un individu particulier, moi, attablé ce soir-là avec une certaine serveuse appelée Cynthia tout au fond de ce bar, LE PARADISE. En rappelant que ces deux filles étaient l'une l'autre interchangeables, des produits de série en quelque sorte, anonymes, et que chacune faisait simplement son boulot, cela me ravalait au statut de l'autre client solitaire ; je n'étais plus qu'un client ordinaire, tout comme lui. En regagnant l'arrière-salle, l'autre lapin échangea avec le mien un regard qui en disait long, qui disait (c'est comme cela que je le compris) : « Ma

pauvre fille, t'es pas encore sortie de l'auberge avec celui-là... Je vois que nous sommes logées à la même enseigne. »

La musique reprit tout à coup et j'avais vu que c'était le barman qui avait manipulé une mini-chaîne encastrée entre les rangées de verres ; il venait de mettre un autre CD et préparait maintenant un whisky sur le comptoir. Lui non plus n'avait pas l'air de s'amuser. Tout en versant l'alcool sur les glaçons qui emplissaient déjà la moitié du verre, il continuait à lire son journal par intermittences. Il redevint étonnamment petit en quittant le plancher surélevé du bar pour porter la consommation dans l'autre salle. J'imaginai l'humiliation que ce devait être, chaque fois qu'il redescendait de son avantageux piédestal, de se retrouver ainsi au-dessous du niveau de la mer, au-dessous de la marée humaine des gens de taille normale, je veux dire. Mais peut-être cela le laissait-il complètement indifférent, comment savoir ce que vivent les autres puisqu'on n'est pas à leur place ?

« Maxence... reprit pensivement Cynthia ; Maxence, ce n'est pas un prénom très courant, ça ? »

Lentement, elle faisait tourner sa coupe contre le bord de ses lèvres, y aspirant de temps à autre de

minuscules gorgées d'oiseau. Sous l'effet grossissant du liquide et du verre je distinguais jusqu'au moindre pli de sa lèvre inférieure, écarlate et luisante, palpitant de la vie d'une étrange anémone dans une mer d'ambre blond. Je bus moi aussi, longuement, surtout pour me donner le temps de réfléchir, puis je répondis que non, ça n'était pas courant mais c'était comme cela que l'on m'avait inscrit à l'Etat Civil moi aussi : Maxence Grégoire Victorien, les prénoms de mes deux grands-pères. Elle fut secouée d'un curieux petit rire acide qui manqua faire verser son champagne :

« Je ne crois pas que je connaisse de poupée qui s'appelle Victorien, pouffa-t-elle.

— Un nounours, peut-être ?

— Non, pas d'ours non plus... »

Il a suffi de cela pour briser la glace entre nous. Elle resta me regarder avec des yeux pétillants de rire rentré comme quelqu'un qui s'attend à une nouvelle vanne imminente. Mais je n'avais aucune vanne à lancer ; j'étais plutôt gêné de lui avoir donné tout à l'heure un faux nom, à elle qui m'avait si ingénument confié le sien ; je ne comprenais pas pourquoi j'avais fait cela, par on ne sait quel excès de prudence instinctive sans doute. C'était pourquoi, parmi les

trois prénoms que je venais de m'attribuer, j'avais glissé le véritable, pour tenter de me racheter sans toutefois prendre le risque de tout à fait me démasquer. Mais ce rire, qui indiquait assez qu'elle ne m'avait pas pris au sérieux (elle était peut-être habituée à ce que les clients dissimulent ainsi leur identité), ce rire qui avait pourtant détendu l'atmosphère me fit sentir encore plus coupable à son égard. Comment lui dire la vérité, à présent, sans admettre que je lui avais d'abord menti, sans avouer que j'avais confusément été influencé par le préjugé qui veut qu'on ne livre pas inconsidérément son nom à la première venue, une fille comme elle ?

Elle, pourtant, paraissait sincèrement s'amuser (je dis bien "paraissait" car je n'ignore pas qu'elle était en fait payée pour donner cette impression), en tout cas je lui sus gré de ne pas manifester ouvertement son ennui, un ennui que j'aurais compris parfaitement et qu'avait d'ailleurs évoqué sans ambigüité le regard de sa collègue tout à l'heure. Je lui demandai :

« Et l'autre lapin, votre amie, elle porte aussi ce genre de prénom-là, Cynthia ? »

Elle faillit s'étrangler avec son champagne, réprimant avec peine un fou rire silencieux. Décidément cette affaire de prénoms avait le don de

la réjouir. Ou peut-être se moquait-elle de moi sans trop oser le montrer. Une grande oreille fléchie tressautait en s'inclinant dangereusement vers sa coupe sans qu'elle paraisse vraiment s'en rendre compte. Je pensai : elle a dû boire déjà avant que j'arrive ; elle est à moitié saoule ; comment expliquer autrement qu'elle se mette à pouffer ainsi pour un oui pour un non, à chacun de mes propos. J'allais dire : « Attention ! vous trempez votre oreille dans le champagne ! » lorsqu'elle parvint à se contrôler enfin, prenant du coup, par contraste, un air exagérément grave et las :

« Pourquoi voulez-vous ? Elle s'appelle Julie, tout simplement... »

Cela sonnait comme un reproche amer, on aurait dit qu'elle m'en voulait de cette curiosité qui soulignait – assez lourdement, reconnaissons-le – l'incongruité de son propre prénom ; peut-être en souffrait-elle secrètement et aurait-elle souhaité s'appeler Julie elle aussi ; sans doute n'étais-je pas le premier à manifester son incrédulité lorsqu'elle déclarait s'appeler Cynthia, à en plaisanter. Puis je pensai aussi – mais je suis persuadé que cela n'avait aucun fondement – que j'avais probablement commis un nouvel impair en m'intéressant au lapin concurrent, qu'elle en avait peut-être pris ombrage

dans sa demi-ivresse car cela enfrenait de façon trop grossière le subtil code social qui régit les rapports de cette faune de bar. Lorsqu'on a choisi d'inviter l'une des filles à sa table, ce n'est évidemment pas pour lui parler des autres... Aussi restai-je désemparé, à court de répartie, après cette laconique réponse de Cynthia qui excluait tout commentaire, excluait surtout de persister dans cette direction-là. Elle s'était remise à effleurer, du bout des lèvres, le bord de sa coupe, entièrement concentrée, semblait-il, sur l'effet que pouvait produire ce contact du verre avec l'une des parties les plus sensibles de sa chair. Je ne pouvais tout de même pas la regarder faire ça pendant des heures ; alors je lui dis (et d'ailleurs c'était vrai que son accoutrement me gênait depuis le début) :

« Vous ne pourriez pas retirer ça, maintenant ? vos oreilles ? Je n'arrive pas à tenir une conversation normale avec un lapin en face de moi. Je ne sais même pas si vous êtes brune ou blonde...

— *ou rousse ?* — *Je l'ignore,* » enchaîna-t-elle avec un malicieux sourire qui me fit douter qu'elle fut ivre (Qu'avait-elle bu d'ailleurs jusqu'à présent ? pratiquement rien).

Sans songer que je remettais sur le tapis le délicat problème des prénoms, je complétais :

« *Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore...* » et m'arrêtai là.

Elle chercha quelque chose au-dessus de la tête du barman puis, sans quitter des yeux l'assortiment de bouteilles alignées au ras du plafond :

« Moi, c'est de la suite du poème dont je ne me souviens plus.

— Vous le connaissez ?

— Ben, oui : Verlaine... On l'a étudié pour le bac de français !

— Vous voyez, je suis comme vous : j'ai oublié la suite. »

Elle paraissait ne pas m'entendre, le regard toujours perdu parmi les bouteilles.

« Oh, zut ! fit-elle soudain, agacée ; mais je le savais par cœur ! »

Le barman leva brièvement la tête puis, constatant que tout se passait normalement, se replongea aussitôt dans son journal qu'il souleva des deux mains pour le replacer mieux à sa guise sur le zinc. Je m'attendais à ce qu'il s'agisse du quotidien local ou de quelque presse spécialisée genre "Paris-Turf" qui correspond à l'idée qu'on se fait des lectures d'un barman. C'était *Le Monde* et j'en étais à supputer

quels articles il pouvait bien lire dans *Le Monde* lorsque Cynthia déclara forfait dans son combat contre l'oubli :

« Eh, merde ! Tant pis ! ça me reviendra plus tard. »

C'était à moi qu'elle s'adressait.

« C'est pas grave, lui dis-je.

— Mais si, c'est grave : ça m'agace ! »

Comme par un fait exprès, juste à ce moment-là, ce fut à moi que cela revint. Je pris une longue inspiration et me lançai. La regardant droit dans les yeux, je récitai :

*« Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila... »*

Balançant ses interminables oreilles sur le rythme des vers avec une application sage d'écolière, elle continua lentement avec moi :

*« Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues... »*

Nous terminâmes presque ensemble, en nous souriant, avec un léger décalage dans l'unisson qui conférait cette vibration particulière à nos voix. Sur le coup j'eus un peu honte de cette récitation incongrue

dans un bar mais Cynthia en paraissait toute ragaillardie.

« Ouais, c'est ça ! s'exclama-t-elle d'un ton triomphal – tout juste si elle ne battit pas des mains –, je savais bien que je m'en souvenais ! »

Django avait de nouveau levé la tête. Il nous vit prendre nos coupes et trinquer à notre victoire commune contre l'oubli. Entre les tentures, dans la pénombre de l'arrière-salle, je n'apercevais plus l'autre lapin et son cavalier ; ils avaient dû regagner leur table. Les lumières roses et bleues continuaient à tourner pour rien, dans le vide, mais la musique douce n'avait pas cessé. Dès que nous reposâmes nos coupes, je revins à la charge, la priant une nouvelle fois de retirer ses oreilles. Elle était tout à fait de bonne humeur à présent et je comprenais qu'elle allait accepter. Elle demanda :

« Alors, à votre avis, je suis brune ou blonde ?

– Brune, répondis-je à tout hasard, sans doute parce que j'avais encore à l'esprit l'autre fille, celle de "La Cigale".

– Brune... Vous êtes sûr ? Vous pariez ? » Rien qu'à son air déçu je devinai que j'étais tombé juste. « Vous pariez ? répéta-t-elle dans l'espoir de me faire changer d'avis.

— Brune » maintins-je.

Presque à contre cœur, car elle ne pouvait plus compter sur aucun effet de surprise, elle leva les bras pour s'exécuter et ôter sa cagoule. J'avais gagné : en même temps que sa capuche, s'était soulevée une abondante chevelure auburn qu'elle s'empessa de faire bouffer de trois ou quatre gestes précis de la main. Elle avait de jolis cheveux, mi-longs, ondulés et bouclés, avec une frange horizontale sur le front qui lui donnait un air espiègle de gamine. Etalées sur la table, perpendiculaires l'une à l'autre et formant une sorte de croix mollasse, ses longues oreilles de Buggs Bunny n'étaient plus que des peluches inertes. Moi, je ne parvenais pas à reconnaître Cynthia. L'espèce de familiarité ludique qui s'était instaurée avec le lapin me faisait cruellement défaut face à cette jeune femme. « Je préférerais que vous remettiez vos oreilles » fus-je tenté de lui dire. Mais, outre le fait que je ne voulais pas passer pour quelqu'un d'aussi versatile, je ne savais pas trop comment elle prendrait cela. Pour un jugement sur ce qu'elle était réellement ? Un jugement, d'ailleurs, qu'elle attendait avec une certaine inquiétude, je le voyais bien ; non qu'elle le redoute – car je suppose qu'elle savait très bien qu'elle était belle fille et que, de toute façon, elle se fichait pas mal de ce que je pouvais penser d'elle –

mais parce que, quelles que fussent les circonstances, elle venait malgré tout de se dévoiler, de se montrer à moi telle qu'elle était (enfin, telle qu'elle paraissait plutôt car ce qu'elle était, qui elle était, je n'étais pas, bien sûr, encore en mesure de le savoir).

Elle restait là me regarder, l'air de dire : « Bon, alors vous êtes content maintenant ? Qu'est-ce qu'il faut encore que je fasse ? » Et comme je ne désirais qu'elle fasse rien de particulier sinon effacer ce qui venait d'avoir lieu et remettre son accoutrement comme avant – ce qui était impossible –, je tâchai de trouver le ton le plus enjoué pour constater :

« Eh bien, j'ai gagné... »

Je crus lui voir une fugitive expression de désarroi, comme si j'avais réellement gagné quelque chose qu'elle serait mise en demeure de me payer sur le champ. Mais elle retrouva aussitôt son aplomb, avec même une certaine arrogance :

« Gagné ? Vous n'avez rien gagné du tout ! On n'a pas parié... »

— Si : j'ai gagné de vous voir. »

Elle réfléchit un instant, perturbée, comme si elle prenait conscience tout à coup que ça en valait peut-être la peine, qu'elle avait joué trop gros et qu'elle était perdante. Puis, d'un geste exagérément ralenti,

elle reprit sa coupe, y but une gorgée, les coudes appuyés sur la table, avant de laisser tomber :

« Alors cela, ça vous fait une belle jambe... » Et sur ce point, je commençais à n'être plus tout à fait d'accord avec elle : je m'habituais peu à peu à son nouveau visage, aux bouclettes brunes lui encadrant les joues, à cette frange droite, trop longue, qui lui faisait l'air buté. Le maquillage excessif de ses yeux et ses lèvres détonnait étrangement avec cette coiffure de fillette. Les premiers efforts de certaines adolescentes pour paraître davantage que leur âge ont ainsi quelque chose de troublant. Mais Cynthia n'était plus une adolescente et c'était l'inverse qui se produisait chez elle : ce qui troublait, c'était que la femme fut encore à ce point marquée par la légèreté de l'enfance. Bien sûr, je ne pouvais pas le lui dire ainsi ; elle était encore trop jeune pour prendre cela comme un compliment.

Le barman nous observait du coin de l'œil. Cela devait l'inquiéter qu'une hôtesse, attablée avec un client, ait retiré sa tenue de travail. Je supposais qu'elle se ferait certainement taper sur les doigts dès que je serais parti et je voulais en avoir le cœur net ; je ne tenais pas à ce qu'elle soit réprimandée par ma faute, mise à l'amende peut-être. Je lui demandai ce qu'elle risquait, si elles étaient autorisées à se

débarrasser de leurs oreilles avant la fin du service. Elle haussa les épaules :

« Ben non, vous pensez bien...

— Pourquoi vous avez accepté de le faire, alors ? »

Elle lança un bref regard vers le bar.

« Parce que je fais ce que je veux, moi. On est des salariées, non ? Pas des esclaves...

— Vous risquez quoi, exactement ? une engueulade ?

— Même pas ! En réalité il s'en fiche... Du moment que je vous ai fait casquer ça... »

D'un mouvement négligent du menton elle avait désigné la bouteille à peine entamée dans son seau et maintenant, visiblement, s'amusait, dans l'attente de ma réaction. Je pris sa petite provocation comme je pus et mis mon mouchoir dessus comme on dit. Sûr que Cynthia ne vous laissait pas l'illusion d'être là simplement pour vos beaux yeux... Je pris appui sur la table pour discrètement soulever une fesse et me recalier sur la banquette ; le velours, il y a des moments où ça accroche et faut savoir trouver sa place si l'on veut vraiment se sentir à son aise.

« Du moment que vous faites correctement votre travail, quoi...

— Ben oui. C'est normal, non ? »

Effectivement c'était normal. Moi, je n'étais jamais que le client ; et elle, l'entraîneuse, qui n'avait d'autre préoccupation que de me faire consommer le plus possible. Quelle autre relation pourrait-il exister entre nous ? Pourtant Cynthia paraissait éprouver quelque remords de me l'avoir rappelé avec un tel cynisme. Peut-être que présenter les choses uniquement sous cet aspect la laissait insatisfaite elle aussi, frustrée de s'être elle-même réduite à sa stricte fonction mercantile. Le sourire qu'elle m'offrit n'avait plus rien à voir avec son éblouissant sourire de star ; ce n'était plus qu'un petit sourire de bête craintive, comme lorsqu'elles s'aplatissent pour vous approcher, et ce sourire-là me fit plaisir car il me disait (du moins est-ce ainsi que je l'interprétei) : « Bien sûr que je vous ai fait payer cette bouteille de champagne mais vous savez bien que ce n'est pas là l'essentiel, nous le savons tous les deux... Hein ? J'espère tout de même que vous le savez ? » Et je lui répondis : « Oui, je sais... » ce qui lui fit prendre un air encore plus gêné, malheureux. Elle demanda :

« Vous m'en voulez de vous avoir dit ça ?

— De m'avoir dit quoi ?

— Que mon job, ici, c'est de vous faire casquer un max... »

Je lui dis que non, que c'était normal, du ton de quelqu'un que ça laisserait complètement indifférent de payer ceci ou cela sept ou huit fois son prix. Mais cela ne suffit pas à dissiper ses scrupules.

« Je ne voudrais pas que vous pensiez... » reprit-elle.

C'est alors que, pour la seconde fois, je lui mentis :

« Je ne pense pratiquement jamais, la coupai-je pour mettre un terme à cette ridicule histoire de champagne qui nous menait je ne sais où. Ne vous en faites donc pas pour ça. »

Le petit animal s'était suffisamment rapproché maintenant pour que je puisse lui caresser le dessus de la tête sans qu'il s'effarouche, mais je m'en gardai bien. Je saisis la bouteille par le goulot pour l'extraire de la glace et nous resservis en faisant dégouliner pas mal d'eau sur la table.

« Puisque de toute façon je l'ai payée, comme vous dites, autant en profiter...

— Vous êtes sympa... » fit-elle ; sans que je puisse savoir si c'était parce que je lui versais à boire que j'étais sympa, ou parce que je lui avais pardonné son arnaque. Ce n'était sans doute pas parce que je lui

payais à boire car elle tendit deux doigts aux ongles nacrés au-dessus de sa coupe : non, non, merci ; elle ne buvait pratiquement pas pendant les heures de travail. « Sinon, vous imaginez... »

Je remis la bouteille en place en fourrageant parmi les glaçons à demi fondus pour la faire aller jusqu'au fond. Oui, j'imaginai, je comprenais.

« Mais je trinquerai tout de même avec vous » reprit-elle avec gentillesse.

Nous trinquâmes.

C'est dans ces circonstances-là que j'ai rencontré Cynthia, si du moins j'ai rapporté fidèlement le détail de notre conversation. Nous avons ensuite bavardé encore un peu. C'était moi surtout qui lui posais des questions – sur les conditions de son travail, le comportement des clients. Cela la faisait rire, la plupart du temps, que l'on puisse s'intéresser à ces choses-là ; ou peut-être se moquait-elle gentiment de ma naïveté ; je n'y connaissais rien, moi, au monde des bars de nuit, à sa faune, ses habitudes. Elle me renseignait avec une sorte de condescendance amusée mais j'ai vite soupçonné qu'elle y trouvait son compte elle aussi : outre que me satisfaire ne lui demandait guère d'efforts d'imagination, je suppose qu'elle devait se sentir en quelque sorte valorisée d'être ainsi

interviewée par un néophyte aux yeux de qui elle se trouvait détentrice d'une expérience et d'un savoir qu'elle n'aurait jamais crus aussi précieux. Lorsque le client solitaire de l'arrière-salle est sorti, faisant une halte auprès de nous pour serrer la pince au barman (il avait rendossé la veste de son complet gris et je n'ai retenu de lui qu'une précoce calvitie couronnée de bruns cheveux frisés comme en ont souvent les petits gros), j'ai compris que l'on n'attendait plus que moi pour fermer. La musique s'était arrêtée et le barman n'en avait pas remis. Je me suis levé ; je suis allé régler ma note au comptoir.

« A bientôt ? » a demandé Cynthia en guise d'au revoir.

J'ai regardé le seau à glace avec la bouteille encore à demi pleine, nos deux coupes, les pitoyables oreilles qui faisaient le grand écart sur la table.

« Pour me faire casquer une autre bouteille de champagne ? » ai-je plaisanté assez grossièrement sous le coup de la douloureuse dont je venais de prendre connaissance.

Elle a eu l'air sincèrement chagriné.

« Pas nécessairement. Non, pour bavarder... »

J'ai été pris d'un remords, j'ai dit :

« Alors peut-être... »

Elle s'est remise à sourire et je me suis dirigé vers la porte. Je ne saurais dire pourquoi mais j'étais soulagé de partir sur ce sourire-là de Cynthia.

Dehors, la nuit était toujours aussi noire devant le PARADISE. J'ai remarqué que les deux réverbères voisins étaient en panne. Au loin, du côté de Chantenay, arrivait une rame de tramway ; ce devait être l'une des dernières. Je me suis dépêché de traverser pour l'avoir ; je ne me sentais plus le courage de rentrer à pied à cette heure-ci.

CHAPITRE SIX

La fosse septique.

Se "remettre au travail", cela n'a rien à voir avec ce que l'on entend communément par "reprendre le travail", que ce soit après des vacances ou un simple week-end. Pour les salariés d'une entreprise ou d'une administration – qu'ils soient conducteurs de tramway, caissières dans un supermarché, employés de banque – "reprendre le travail", en fait, ce n'est que retourner travailler car leur travail, lui, a tout bonnement continué sans eux, rien ne s'est arrêté du fait de leur absence et l'on reprend donc le travail là où il en est, pour ainsi dire à la volée, comme qui prendrait le train en marche. Ce qui malgré tout n'exclut pas, évidemment, certain flottement que tout le monde a connu, un nécessaire temps d'adaptation. Si vous avez déjà pris le train en marche, vous

concevrez volontiers la nécessité d'acquérir d'abord de l'élan et, une fois sur le marchepied, de retrouver votre équilibre un instant compromis pour peu que votre propre vitesse et celle du convoi ne soient pas parfaitement identiques. Cela se passe toujours ainsi lorsqu'on reprend le travail et ne présente généralement pas, pour la plupart des gens, de difficulté particulière. En quelques heures, parfois seulement quelques minutes, on est à nouveau dans le bain comme on dit avec raison, entraîné, emporté par le mouvement immense du labeur universel qui fait marcher le monde et dont on n'est soi-même qu'une particule infime, tellement infime qu'elle pourrait aussi bien ne pas compter et que vous n'avez par conséquent aucune question à vous poser, ni sur ce que vous faites, ni sur le pourquoi de ce que vous faites. Tout au plus avez-vous à vous inquiéter du comment : que vous le fassiez bien, que vous le fassiez mal, avec négligence ou application, c'est cela qui détermine le degré de ce qu'on appellera votre conscience professionnelle et la majorité des travailleurs bénéficie de l'inappréciable avantage – que bien peu seraient prêts à reconnaître alors que tous s'en félicitent secrètement – de n'avoir à se préoccuper que de cela : la qualité du travail et non pas sa nature ou sa raison d'être.

Mais se "remettre au travail", c'est tout autre chose ; cela veut dire reprendre son travail là où on l'a laissé, sans aucun espoir que quelqu'un l'ait continué à notre place. Plus question alors de prendre le train en marche : il n'y a plus de train, tout est resté immobile, figé en l'état où vous l'avez abandonné ; rien n'a progressé pendant que vous vous étiez arrêté ; le mouvement (il y a nécessairement mouvement lorsqu'on parle de travail), vous en aviez donné seul l'impulsion initiale, l'aviez entretenu, accéléré, orienté à la sueur de votre front, tenu à bout de bras pourrait-on dire ; vous vous y étiez exténué. A présent vous remettre au travail cela signifie remettre en branle toute cette masse de mouvement, si l'expression a quelque sens, retrouver l'énergie nécessaire pour relancer tout cela, non seulement le travail à faire, que vous avez devant vous, mais aussi celui qui a déjà été accompli, de manière à faire se mouvoir à nouveau tout l'ensemble et redémarrer. S'il y avait un train – pour revenir une dernière fois là-dessus – il ne s'agirait plus de le prendre en marche, non, mais de, vous-même et vous seul, parvenir à le pousser, le déplacer, ne serait-ce que de quelques centimètres et ce n'est plus du tout la même chose.

Ce sont là les réflexions auxquelles je me livrais ce matin, avant d'ouvrir la porte du jardin pour me

rendre à la cave. Et ces réflexions-là ne m'incitaient pas du tout à y aller de bon cœur, quelle que fût mon impatience à rejoindre mon chantier. En portant mon bol vide sur l'évier, puis en passant un rapide coup d'éponge sur la toile cirée, je voyais là une autre forme de paradoxe, remarquant combien il était étrange que ce soit vers les activités qui nous tiennent le plus à cœur que nous allions ainsi à reculons, inventant tous les prétextes imaginables pour temporiser, reporter le moment de nous y remettre. C'est ainsi que mon bol, pour ne prendre que cet exemple, au lieu de le laisser sur l'évier où je venais de le poser, j'éprouvai encore le besoin de le ranger dans le lave-vaisselle, avec la cuiller et le couteau à beurre, et que je repris l'éponge pour essuyer les quelques gouttes de café qui maculaient le dessus de la gazinière. Ce n'est bien sûr, dans ces cas-là, que reculer pour mieux sauter dit-on souvent mais – et c'est la question qui m'occupait tandis que j'accomplissais toutes ces menues tâches qui n'avaient rien d'indispensable – sautons-nous vraiment mieux que si nous y étions allés tout de suite ?

Comme toujours arriva le moment où reculer n'était plus possible, où rien ne pouvait plus justifier de tarder davantage ; il en allait de l'estime à conserver à ses propres yeux. J'eus encore le temps de

me dire – tandis que je me séchais les mains avec application et raccrochais le torchon à son piton – que ce comportement n'était peut-être pas sans rapport avec notre attitude à l'égard de la mort. Nous refusons de la voir venir, différons le plus possible, jusqu'au moment ultime où force nous est de reconnaître qu'elle est là, qu'il faut bien s'y abandonner, s'y jeter de tout son corps car il n'y a plus d'échappatoire. Mais cette idée-là me parut trop confuse (quelle relation sérieusement établir entre la mort et le travail ?) et je préférai ne pas m'y attarder. Cela relevait de ces pensées sans fondement vers quoi glisse fréquemment un esprit que l'on laisse trop complaisamment flotter à sa guise et j'étais trop coutumier du fait pour n'avoir pas appris à n'en tenir compte qu'à moitié. Il n'était plus temps, d'ailleurs, de réfléchir à ce genre de problème. J'ouvris la porte vitrée du jardin et sortis dans la fraîcheur de l'aube.

La journée serait sans doute belle, constatai-je, avec un ciel complètement dégagé où se pressentait la montée d'un soleil encore hivernal. Le chant d'un oiseau invisible – merle ou grive, je confondais toujours – saluait le point du jour, soulignant le silence de la ville encore endormie. Ce beau jour, j'allais le passer dans ma cave, à creuser ; mais il me réjouissait : cela confortait mon choix de commencer

au printemps et je m'en félicitai comme si les saisons avaient tourné une page et que ce temps-là devait inaugurer une longue période de soleil, alors que je n'ignorais pas qu'il y en aurait encore des grisailles et des pluies, et du froid, avant que l'été puisse enfin s'établir. Personne pourtant ne parvient à se défaire de cette faiblesse d'imaginer, dès qu'il fait beau, que le beau temps va désormais perdurer ou, lorsqu'il fait mauvais, qu'il n'en a jamais été autrement ; de la même manière que nous entretenons l'illusion, tant que nous sommes jeunes, que nous le serons éternellement, toute la vie, et que pour nous il n'y aura jamais de vieillesse.

Mais ce n'est pas à cela que je songeais en descendant les quelques marches conduisant à ma cave ; je n'avais en tête qu'une pensée : retrouver mon chantier, même si je savais devoir passer par une première phase de désillusion et de découragement avant de pouvoir me remettre au travail. N'est-ce pas ainsi pour tout, pour les activités les plus importantes comme les plus anodines ? Ne serait-ce qu'à l'occasion d'un bain de mer, par exemple : alors que décidé et plein d'allant vous venez de mettre vos pieds dans l'eau, déjà cela vous glace les chevilles, interrompt tout net votre élan. Vous tergiversez, biaisez, parcourrez la plage de long en large, de l'eau à

peine aux genoux – est-il vraiment nécessaire de se baigner ? il fait beaucoup moins chaud que vous pensiez. On se dit que ce n'est déjà pas si mal d'avoir enfilé son maillot de bain et d'être descendu sur la grève ; on prend l'air, le soleil, on a déjà fait un effort. Pourtant on se dirige tout de même résolument vers le large ; cela n'a rien d'agréable, l'eau vous est montée jusqu'à la ceinture. Alors il n'y a plus d'autre solution que de s'asperger, la poitrine, et les bras, et la nuque, avant de s'y jeter, de nager. Et l'on nage ; on ne pense à rien d'autre ; les hésitations que l'on a connues, tous ces minuscules combats de la volonté sont réduits à néant, mieux : transformés en victoire. On est là et l'on nage, étonné que cela soit si simple et procure tant de plaisir.

Je ne m'inquiétais donc pas, en allumant la lumière, de l'impression désastreuse que me fit mon chantier. Au lieu de la cave propre et rangée que j'avais connue jusqu'alors, c'est tout un désordre d'outils éparpillés sur le sol qui s'offrait à mes yeux, un amoncellement de gravats fuligineux mêlant plaques de ciment et mâchefer, sans parler du trou proprement dit, absurde, irréparable, que j'aurais mieux fait de ne pas entreprendre de creuser. Il arrive toujours un moment lorsqu'on a entrepris un travail, quel qu'il soit, où l'on se prend à regretter de n'avoir

pas laissé les choses en l'état : non seulement on n'aurait rien à faire, on aurait le loisir de s'occuper autrement, mais surtout on n'aurait pas à supporter le spectacle déprimant des dégâts que cela occasionne ; tout serait resté comme avant, ma cave propre, avec son sol de ciment impeccablement balayé. Ce qui dans ces cas-là nous tourmente, c'est que nous aurions pu ne jamais commencer, nous épargner tous ces désagréments et désordres, mais que nous l'avons fait, justement, et que nous avons à présent tout cela sur les bras – ces gravats, ce trou qui nous semble aberrant – sans possibilité de revenir en arrière, de se dire « non, décidément je ne le fais pas ; laissons les choses telles qu'elles sont... » Ce qui nous tourmente alors, c'est, je crois, l'expérience concrète de l'irréversible, pour le dire ainsi, le fait d'éprouver, à propos des travaux manuels les plus terre-à-terre, que le tragique de notre destinée réside – j'en suis désormais convaincu – non dans le fait que le temps passe, comme l'ont déploré nombre de philosophes et de poètes, mais dans le fait qu'il passe précisément de cette façon-ci dans laquelle nous sommes irrémédiablement engagés, excluant toutes les autres possibilités qu'à un moment donné nous aurions pu élire (ne pas creuser ce trou, par exemple). Que le temps passe, moi, je n'en suis pas particulièrement

affecté ; je dirais même que j'envisage avec horreur l'idée d'un temps qui ne passerait pas, figé dans quelque marmoréenne éternité. Mais j'aurais préféré qu'il ne passe pas de cette manière implacablement univoque et nous laisse, en quelque sorte, un éventail de plusieurs vies parallèles, entre lesquelles il nous serait loisible de naviguer, au gré de nos humeurs et de nos goûts du moment, sans qu'aucune d'elles n'exclue obligatoirement toutes les autres. C'est cela, de mon point de vue, qui constituerait un véritable exercice de notre liberté au lieu de ce concept de prétendu libre-arbitre dont il faudrait qu'on se satisfasse et qui ne fait, au bout du compte, que nous emprisonner dans le réseau de tous nos choix antérieurs, de je ne sais quel déterminisme dont la compréhension nous échappe.

Bref, en allumant la lumière, ce matin-là, je m'étais donc retrouvé devant l'amoncellement de mes gravats, spectacle qui avait suscité cette première réaction d'abattement à laquelle, fort heureusement, je m'attendais. Aussi ai-je pu rapidement reprendre les choses en mains. Ce qui ne signifie pas, notons-le, que je me suis aussitôt remis au travail ; non, cela ne se fait pas comme cela. J'ai repris les choses en mains dans ma tête si l'on peut dire, commençant par relativiser ce bref désarroi en le mettant à proprement

parler entre parenthèses (il était là, c'était normal, il n'y avait rien à faire, je m'en occuperais plus tard si nécessaire) de manière à envisager l'organisation de la journée. Là, c'était beaucoup plus simple : comme il faisait beau, il fallait en profiter pour évacuer les délivres et donc, dans un premier temps, dégager le regard de l'ancienne fosse septique, là-haut, dans le jardin, afin d'y transporter tout cela. Il n'y avait pas à tergiverser et ce sont ces situations-là qui me conviennent. Je me suis emparé d'une bêche et j'ai remonté l'escalier vers la lumière du jour. Je n'avais accordé aucune attention à mon trou, auquel pourtant je n'avais cessé de penser depuis le réveil, tout en prenant mon petit déjeuner. Ce trou, pour le moment, ne présentait de toute façon aucun intérêt particulier et je savais que si je m'étais attardé à le considérer malgré tout j'y aurais perdu un temps précieux pour l'avancement du travail, je me connais. C'est en me félicitant d'avoir échappé à cela, de ne pas m'y être laissé prendre, que je remontai la dizaine de marches de pierre qui me ramenaient au niveau du jardin. Il est des cas, me disais-je, où se détourner de l'objet de son travail constitue le meilleur moyen de le faire progresser ; j'en avais là un exemple évident et de le constater, de constater combien, pour une fois, la pratique s'accordait à la théorie, me dota d'une bonne

conscience et d'une énergie, là-haut, arrivé sur la pelouse, qui n'était pas loin de s'apparenter au bonheur. Je donnai le premier coup de bêche dans une sorte d'innocente euphorie.

J'en donnai beaucoup d'autres par la suite, bien plus que j'avais prévu ; si bien qu'une heure plus tard j'avais retourné et fouillé plusieurs mètres carré de pelouse avant de tomber enfin sur la petite trappe de béton qui donnait accès à la fosse. Le soleil s'était levé sans que je m'en aperçoive. Il éclairait autour de moi, lorsque je me suis redressé, tout un coin de jardin dévasté : un labour irrégulier de terre grasse, noire, piétinée par endroits, profondément creusée à d'autres, d'où émergeaient çà et là, chamboulées et souillées, de pathétiques mottes de gazon s'efforçant de me crier leur réprobation – oui, je l'entendais crier ce pauvre gazon massacré sous un si beau soleil matinal, j'entendais ses récriminations impuissantes, il ne comprenait pas quelle mouche m'avait piqué. C'est que cette trappe, que je m'étais figuré pouvoir localiser avec une relative précision, j'avais en fait complètement oublié où elle se trouvait. Je venais certes, enfin, de la mettre à jour mais à quel prix ! me dis-je, appuyé sur ma bêche, ruisselant de transpiration, et contemplant le désastre. Comme s'il ne suffisait pas de cet amoncellement de saletés, en

bas, dans ma cave, sans occasionner de surcroît tous ces dégâts inutiles dans le jardin. Et là, malgré ma relative victoire – puisque j'avais réussi à dégager la trappe –, j'eus un sérieux accès de faiblesse et de doute devant l'absurdité de tous ces efforts : comment ? creuser des trous afin de les combler avec les gravats d'un autre trou ? et pourquoi ne pas en faire encore un autre, un peu plus loin, que je remplirais avec le surplus de ceux-ci, et ainsi de suite ? Si l'on envisageait les choses de cette façon, il y avait lieu effectivement de s'interroger sur le bien-fondé de toute cette activité, qui aboutissait à quoi en fin de compte ? à translater des gravats d'un trou à l'autre ? A bien y réfléchir évidemment (et c'est justement ce que je faisais, appuyé sur le manche de ma bêche afin de récupérer de l'effort soutenu que je venais de fournir), on peut considérer que personne ne fait rien d'autre dans la vie qu'enchaîner des sortes d'opérations transitives de cette nature : faire la vaisselle pour bientôt la resalir et faire de nouveau la vaisselle ; manger et éliminer afin de retrouver de l'appétit pour manger ; travailler en attendant de se reposer pour pouvoir se remettre au travail ; dormir et cætera... De sorte que ces activités de translation ne seraient finalement que notre lot commun, auquel nul ne saurait échapper, l'essence même de notre

condition si l'on veut. Considéré ainsi, cela n'a plus rien d'inquiétant, au contraire (quoi de plus rassurant que de se sentir semblable aux autres, innocenté, pourrait-on dire, du fait que les autres sont logés à la même enseigne ?). Mais lorsqu'il ne s'agit plus de généralités et que vous êtes confronté à la réalité concrète du terrain (c'était bien mon cas !), que vous vous dépensez, transpirez, pour tout à coup vous rendre compte que, au lieu de progresser, vous ne faites que déplacer les problèmes, que pour résoudre le premier vous en créez un nouveau, n'y a-t-il pas de quoi tout remettre en question ? du moins douter un instant du bien fondé de toute l'entreprise ?

J'en étais là, appuyé sur ma bêche, au milieu de ma pelouse retournée, dans les premiers rayons de ce soleil printanier, épuisé, il faut bien le dire, et découragé dès le matin. Ma méthode habituelle – qui consiste à toujours persévérer malgré tout, à mettre provisoirement les doutes entre parenthèses – ne m'était cette fois-ci plus d'un grand recours. J'en arrivais à douter de la méthode elle-même : ne cacherait-elle pas finalement une ruse des plus insidieuses pour m'abuser moi-même, m'empêcher de voir les choses en face, telles qu'elles sont ? Et lorsqu'on regarde vraiment les choses en face cela vaut-il la peine, sincèrement, de continuer à faire quoi

que ce soit ? Je me trouvais donc dans cette douloureuse impasse, incapable d'en sortir par un raisonnement auquel je ne croyais plus, lorsqu'inopinément Cynthia vint m'offrir son secours. Je vis soudain son visage, auréolé de ses bouclettes brunes, l'anémone écarlate de sa bouche. Que penserait-elle de moi, me suis-je dit, si elle me savait empêtré dans de telles niaiseries (à ses yeux), dans l'impossibilité de mener à bien un travail pourtant si simple (transporter des gravats dans un trou) et que j'avais moi-même décidé ? Sans doute partirait-elle de l'un de ses fous rires, qu'elle contiendrait pour ne pas me blesser, ou se désolerait-elle secrètement de me voir tellement impuissant, arrêté pour si peu de choses. « Vous n'allez pas laisser cela comme ça, me dirait-elle ; regardez dans quel état vous avez mis votre jardin !

— Mais je n'avais pas le choix, je n'y suis pour rien : je ne trouvais plus la fosse...

— Maintenant vous l'avez trouvée, non ? Alors remplissez-la ! Qu'est-ce que vous attendez ? »

Je serais bien forcé de lui dire que je n'attendais rien. Elle me ferait son plus gentil sourire, pour ne pas trop me brusquer, avec une petite pointe de malice dans ses yeux lumineux et limpides : « Eh ben,

allez-y... » dirait-elle comme si cela allait de soi. Et je n'aurais plus qu'à y aller car effectivement cela allait de soi ; où était le problème puisque j'avais localisé la trappe et n'avais plus qu'à y transporter mes gravats ? Cynthia m'avait sauvé. Je me promis de le lui dire un jour. C'est à ce moment-là que je décidai de retourner la voir, pour lui expliquer, si tant est qu'on puisse expliquer ces choses-là ; elle n'y comprendrait probablement rien.

Il faut croire que je m'étais suffisamment reposé car j'entrepris de dégager la trappe de ciment avec une ardeur nouvelle. Elle se trouvait à une trentaine de centimètres sous le niveau du sol ce qui m'obligea à bêcher largement tout autour pour éviter que la terre ne s'éboule lorsque je la soulèverais. Un gros anneau de fer, rongé de rouille, avait été prévu pour l'enlever. J'y glissai le manche de la bêche, fis levier. Il n'y eut pas de miasme putride ou d'odeur, contrairement à mon attente, lorsqu'elle céda et que je la posai sur le côté ; seulement une bouffée de silence caverneux, d'obscur silence telle une sorte de résonance d'outre-tombe. Agenouillé sur la terre fraîchement remuée, je me penchai sur le néant mystérieux que cette béance exhalait. Il en montait un froid sourd et humide que dissolvaient les rayons du soleil me réchauffant le dos. Je me convainquis

rapidement qu'il n'y avait rien à tirer de ce gouffre ; il n'y avait là qu'une ancienne fosse septique désaffectée, un banal cube de béton enfoui depuis longtemps, vide, oublié, et qui ne recelait nul mystère, nul secret, rien qui fût susceptible de nourrir tant soit peu nos puérils fantasmes de trésors cachés. J'y enfonçai presque entièrement la tête, un peu déçu mais rassuré de n'y entendre le souffle d'aucun reptile monstrueux, aucune hydre infernale que j'aurais imprudemment libérée. Non, c'était vide, silencieux ; et je me dis soudain que j'étais seul avec moi-même, que c'était ainsi. Il n'y a aucune aventure à attendre, pas le moindre imprévu, pour nous distraire de la monotonie quotidienne ; rien n'est enfoui nulle part, aussi profondément que nous puissions creuser.

Je suis redescendu à la cave. En quelques pelletées j'ai rempli les deux seaux de maçon que j'avais achetés. Et, une anse dans chaque main, j'ai remonté l'escalier pour en déverser le contenu dans la fosse. Il ne m'a fallu que trois voyages pour venir à bout de ces premiers gravats, mais ce n'était que le début d'un chemin de croix dont je ne m'étais pas imaginé l'ampleur.

CHAPITRE SEPT

Une invitation.

Je me suis remis à creuser ; mais ce ne fut pas si facile et je n'ai guère progressé ce matin-là. J'attaquais maintenant une terre glaise qui résista aux premiers coups de bêche que j'ai voulu donner. J'avais saisi à deux mains le manche de la bêche et frappé verticalement, de toutes mes forces, comme avec un pilon. J'avais aussi tenté d'enfoncer à coups de pied le fer de la bêche et qu'est-ce que cela avait donné ? presque rien, tout juste une éraflure sur cette couche de glaise plus dure que de la terre battue. C'est à la pioche qu'il m'a fallu recourir, et encore : frapper avec la tranche plate du fer n'avancait pas à grand chose, j'avais l'impression de tasser la terre davantage que de la creuser. Je me suis donc rabattu sur le côté avec le pic et là, oui, je parvenais tout de même à

effriter la surface, sur quelques centimètres de profondeur, faisant sauter de petites mottes de terre jaune ; mais très rapidement je fus épuisé. J'ai dû me reposer, inondé de sueur et les bras flageolant. J'en ai profité pour réfléchir : je me suis dit que j'avais à résoudre trois problèmes avant de continuer et que, de toute façon, continuer ainsi il n'en était pas question.

Piocher dans un trou d'un diamètre relativement restreint, comme le mien, cela peut à la rigueur aller tant qu'on est en surface, mais ensuite ? Plus on s'enfoncera, plus l'amplitude des mouvements de la pioche sera limitée par les bords du trou si bien qu'arrivera un moment où cette amplitude, cet élan que l'on donne de très haut à la pioche et qui fait son efficacité, se trouvera réduite à presque rien, autant piocher avec une fourchette. Dans mon cas de figure, donc, la pioche ne semblait pas l'outil adapté, inutile de s'éreinter, au sens propre du mot pour une fois. L'outil adapté, ici, c'était de toute évidence le marteau-piqueur et je me suis à nouveau félicité d'avoir prévu cet achat ; dans ma demi-défaite, ce me fut un premier motif de réconfort : mon problème n'était pas résolu, loin delà, du moins avait-il été préalablement bien pensé ce qui était l'essentiel. J'abandonnai pioche et bêche au bord du trou et,

puisque j'avais progressé dans la réflexion, je jugeai indispensable d'avancer d'autant sur le terrain. Je pris donc une pelle et entrepris de débarrasser le fond du trou du peu de déblais que j'avais si péniblement produits pour en emplir la moitié de l'un de mes seaux de plastique gris, de manière à ce que ce problème-là soit réglé, que la place soit nette, prête pour le travail au marteau-piqueur.

Le second de mes problèmes tenait justement à ces fameux seaux destinés à transporter les gravats. J'en avais deux, prêts à remplir, posés au bord du trou. Mais il sautait aux yeux que si je continuais au marteau-piqueur, travaillant donc beaucoup plus vite, mes deux malheureux seaux auraient vite fait d'être pleins (le premier l'était déjà à moitié). Il me faudrait alors cesser de creuser pour monter les vider dans la fosse, les redescendre, reprendre le marteau-piqueur. Or je n'envisageais pas de m'interrompre ainsi à tout bout de champ dans ma tâche. Tous les gens qui ont tant soit peu creusé un jour quelque part comprendront que lorsqu'on creuse, on creuse ; il faut n'avoir l'esprit qu'à cela ; on n'arrête pas si facilement de creuser histoire de se débarrasser des gravats. Creuser est une chose, les gravats en sont une autre, dont on ne doit s'occuper que plus tard, le moment venu, à la fin d'une phase de terrassement par

exemple, à l'occasion d'une pause, mais qui doit venir d'elle-même, naturellement. (Il ferait beau voir, tout de même, que ce soit ce sous-produit, les gravats, qui impose son rythme au travail principal ! S'il est une chose que je me suis toujours attaché à nettement distinguer dans ma vie, c'est l'essentiel de l'accessoire ; or il était clair dans le cas présent que creuser représentait bien l'essentiel de ma tâche, la production de gravats, leur évacuation, n'en constituant qu'un épiphénomène, incontournable certes, néanmoins secondaire). Par conséquent les deux seaux que j'avais prévus se révélaient tout à fait insuffisants ; s'en tenir à eux constituait même un véritable risque pour le bon déroulement de l'entreprise : à monter et descendre sans cesse ces deux seaux, n'allais-je pas gaspiller des forces précieuses, voire perdre tout ou partie de mon énergie ? (On m'objectera, je le sais, que la masse de gravats à déplacer sera la même, que j'aie deux seaux pour les transporter ou cinquante, ce que j'admets volontiers. Mais ce n'est là qu'un point de vue de physicien, relevant d'une logique mécaniste que je récuse car elle met délibérément de côté l'impondérable facteur humain : s'astreindre à monter deux seaux toutes les cinq minutes ou consacrer une demi-heure, lorsqu'on a fini de creuser,

à en vider une vingtaine, ce n'est pas du tout la même chose ; le "travail", bien sûr, est le même si l'on veut, en termes de physique ; mais moi, je fais partie de ces gens qui préfèrent s'atteler entièrement à une tâche pour ensuite se consacrer à une autre – creuser d'abord, débarrasser ensuite – au lieu de tout mélanger ainsi, essentiel et accessoire, si bien qu'on ne sait plus exactement ce que l'on fait. C'est une question de méthode, de tempérament). Bref, je suis arrivé à la conclusion qu'il n'était pas possible de travailler ainsi, avec seulement deux seaux, et qu'avant toute chose il était indispensable de m'en procurer quelques autres – au moins une dizaine – que je disposerais autour de mon trou, ce qui me permettrait de creuser tranquillement, l'esprit libéré de toute autre préoccupation, jusqu'à ce qu'ils soient tous pleins. Je sais qu'il y a des gens qui peuvent se lancer dans n'importe quel travail de façon désorganisée, sans prévoir, et qui improvisent. Moi, non ; il faut que tout soit prêt, que j'aie sous la main tout ce qui me sera nécessaire afin d'être dans une disposition d'esprit favorable ; il n'y a que dans ces conditions que je travaille de manière efficace.

C'est la raison pour laquelle j'ai si peu avancé ce matin-là. J'ai passé le reste de la matinée à faire des courses à Castorama où je suis retourné me procurer

dix seaux de terrassier, tous ceux qu'il y avait à ce moment-là dans le rayon, ce qui, soit dit en passant, n'a pas manqué d'inquiéter la caissière. Lorsqu'on utilise deux ou trois seaux, sur un chantier ordinaire, c'est bien le bout du monde (à moins qu'il s'agisse d'une grosse entreprise de bâtiment mais qui, alors, ne se fournit pas dans ce genre de magasin). Elle a haussé des sourcils incrédules en me voyant empiler ça sur son tapis roulant mais n'a fait aucun commentaire (et ce n'était pas à moi, tout de même, de lui fournir des explications ; je ne vois pas pourquoi j'aurais dû me justifier). Elle en a déboîté un pour saisir le code et a tout enregistré sans rien dire. Je suis passé comme cela, comme si de rien n'était, comme un client quelconque. J'en avais profité pour prendre aussi une baladeuse, avec une rallonge – encore un détail que je n'avais pas initialement prévu –, mais cela, c'est passé comme une lettre à la poste ; quoi de plus commun que d'acheter une baladeuse lorsqu'on entreprend des travaux ? Et puis, la baladeuse, je n'en avais acheté qu'une.

Cette baladeuse-là représentait la solution du troisième problème qui m'avait arrêté ce matin. Mon trou, en effet – une fois cassée la dalle de béton et la couche de mâchefer déblayée –, avait maintenant une quarantaine de centimètres de profondeur. Il était

situé, comme on le sait, tout au fond de ma cave. Or celle-ci n'avait d'autre éclairage qu'une simple ampoule suspendue au milieu. Il est aisé de comprendre que, dans ces conditions, le fond de ce trou commence à se trouver dans l'ombre que lui faisaient les bords et que, plus je creuserais, moins j'y verrais clair (sans même envisager le moment où, ayant creusé suffisamment profond, j'entreprendrais d'élargir l'excavation ; à ce moment-là, sans la baladeuse, je me trouverais dans le noir absolu). C'est pourquoi la première chose que je fis en rentrant, vers midi, après avoir descendu tout mon matériel, fut de suspendre la baladeuse à un clou juste au-dessus du trou.

Je la branchai. Et ce fut un changement du tout au tout : nu, sans aucune ombre portée, le fond du trou m'apparut plus petit, dénué de tout mystère, assez ordinaire somme toute et j'en fus plutôt déçu. Je pus constater l'inanité de mes efforts du matin, à la pioche, et cela me conforta dans ma décision de changement de stratégie ; j'avais bien fait de m'arrêter, de ne pas insister ; à quoi cela m'aurait-il mené de m'obstiner ? Une authentique connaissance de soi, remarquai-je alors, indispensable à la réussite dans quelque domaine que l'on envisage, consiste précisément à savoir distinguer l'opiniâtreté de

l'obstination, de manière à ne pas se fourvoyer en vain dans des tâches qui seraient au-dessus de nos forces. Bien entendu cela reste assez délicat et il peut arriver que, croyant échapper à celle-ci, on renonce à celle-là prématurément. Combien d'entreprises ambitieuses n'ont-elles pas été vouées à l'échec, combien de vies gâchées faute de n'avoir su opérer ce subtil *distinguo* ? En ce qui me concernait, et dans le cas présent, il n'y avait pas de doute possible : la lumière crue de ma baladeuse confirmait de toute évidence le bien fondé de mon choix ; jamais je ne serais parvenu à quoi que ce soit en continuant à piocher de la sorte ; la couche de glaise, malgré mon acharnement de ce matin, je ne l'avais pas entamée de plus de deux ou trois centimètres, et encore seulement au milieu. Si je n'avais pas fait grand chose aujourd'hui (à part l'orifice de la fosse que j'avais dégagé), ce n'était tout de même pas du temps perdu : j'avais fait le bon choix de l'outil à utiliser, j'avais mes seaux sous la main, j'avais la lumière. Les meilleures conditions se trouvaient réunies.

Plutôt satisfait de cette mise au point, je décidai d'aller déjeuner avant de reprendre le travail, un travail qui se présentait bien désormais ; et lorsqu'un travail se présente bien, il n'y a pas de risque à provisoirement l'abandonner, aussi paradoxal que

cela puisse paraître. Ce qui est dangereux, ce qui risque de tout compromettre, c'est abandonner un travail qui se présente mal car il sera d'autant plus difficile à reprendre. Mais ce n'était pas le cas ; je n'avais pas à me soucier de cela (si j'insiste, c'est que je me surprends souvent à me préoccuper malgré tout de ce dont je n'aurais pourtant pas à me soucier). Ce n'est donc que par pure précaution, afin que tout soit fin prêt, que j'ai disposé, avant de remonter préparer mon repas, mes douze seaux au bord du trou, alignés l'un contre l'autre, en deux rangées de six. J'ai jeté un dernier coup d'œil sur l'ensemble avant de débrancher la baladeuse ; puis j'ai éteint l'ampoule et je suis remonté.

Finalement j'avais vu juste en décidant de commencer au printemps ; les conditions ne pouvaient pas m'être plus favorables : la journée était splendide. Tout allait donc pour le mieux, c'est ce que je me suis dit en émergeant de ma cave pour rejoindre la cuisine. Lorsque cela va bien, je ne rate jamais l'occasion de me le dire – pourquoi s'en priver ? – et il ne s'agit pas de quelque simpliste technique d'auto-persuasion, genre méthode Coué, puisque, on a pu le constater, quand ça va mal, je me le dis aussi. Non, il s'agit seulement d'apprécier les choses telles qu'elles sont, en toute honnêteté, afin de ne pas laisser la part

trop belle à cette hypocondrie endémique qui fait suffisamment de ravages parmi nos semblables. Parfois, en effet, cela ne va pas si mal ; il est important de le reconnaître et je n'y manque jamais.

Je m'étais prévu un repas des plus simples, de manière à ne pas perdre de temps : deux œufs sur le plat accompagnés d'un peu de riz qu'il n'y avait plus qu'à faire réchauffer. Mais je me suis senti dans de telles heureuses dispositions en pénétrant dans ma cuisine ensoleillée que j'ai résolu de m'octroyer un extra, quitte à y consacrer dix minutes. Je me préparai donc un petit saladier de carottes râpées, arrosées d'une vinaigrette enrichie de quelques gouttes de jus de citron dont l'acidité se marie si bien à l'arrière-goût sucré des carottes lorsqu'elles sont fraîches.

Il faut dire que j'adore éplucher les carottes, les belles carottes, régulières et suffisamment grosses. Pas avec un couteau, en grattant, ce qui produit un crissement désagréable et fait gicler partout de minuscules particules d'épluchure et de jus ; non, pour les carottes, je préfère l'un de ces ustensiles à pommes de terre que l'on appelle je crois "économiseurs" et qui vous font de belles lamelles de peau presque translucides tout en parachevant la forme initiale du légume que l'on fait tourner dans sa

main. C'est pour moi un plaisir, une satisfaction intellectuelle, dirais-je presque ; une tâche que l'on accomplit sans effort et dont le résultat, immédiat, n'a jamais rien de décevant. La tâche idéale autrement dit, telle que devraient être toutes celles que nous entreprenons. Mais restons réalistes, nous ne pouvons pas faire qu'éplucher des carottes, aussi gratifiant que ce soit. Je me limitai donc aux deux carottes qui m'étaient nécessaires, que je râpai en quelques secondes d'un coup de mixer. Tout compte fait cela n'entraînerait aucune perte de temps de manger ces carottes puisque de toute façon il fallait laisser les œufs mijoter dans la poêle et mettre chauffer le riz au bain-marie.

Le téléphone a sonné au moment où je tirais la chaise pour me mettre à table. Je reçois si peu de coups de téléphone que cela me fait toujours sursauter. Cela me semble toujours surprenant qu'un appel puisse venir de l'extérieur et m'atteindre jusqu'ici, quand je suis tranquille chez moi, accaparé par mes occupations. J'ai repoussé la chaise et suis allé dans le séjour décrocher. C'était Jean-Louis.

« Grégoire ? a-t-il fait. Ca va ? Jean-Louis...

— Je t'avais reconnu, je lui ai dit.

— Moi aussi je t'ai reconnu, gars, qu'est-ce que tu crois ? »

Je voyais mal quel mérite il avait à reconnaître ma voix quand c'est lui qui appelait, chez moi, et qu'il y avait déjà pas mal de temps que je vivais seul. En tout cas cela le faisait rire. Il faut préciser que Jean-Louis rit presque en permanence ; il n'arrête pas de blaguer et de rigoler de ses propres blagues, quel que soit le sujet de la conversation. Certains de nos amis, à cause de cela, le jugent plutôt immature et superficiel ; moi, non. Je lui ai dit à mon tour :

« Ca va ?

— Ca va, pas de problème... Mais toi, dis donc, on ne te voit plus ? C'est pire que quand tu bossais ! (Il s'est remis à se marrer et moi, ça me faisait du bien de l'entendre plaisanter de cela). Justement, c'est à propos de ça je t'appelle (il s'était calmé) : on s'est dit tout à l'heure, avec Marianne, puisqu'il ne passe pas de lui-même, cet idiot-là, faudrait peut-être qu'on aille le chercher. Ce soir, tu serais libre ?

— Ce soir ? (Deux idées interféraient dans ma tête, l'une passant sans cesse devant l'autre ce qui m'empêchait d'y voir clair : le gaz, que j'avais allumé sous mes œufs sans parvenir à me rappeler si je l'avais laissé à feu vif pour les saisir ou si je l'avais

déjà baissé ; et le PARADISE, dont je me rendais compte tout à coup que j'avais plus ou moins l'intention d'y aller ce soir).

— Vers huit heures, comme d'habitude... On devait d'abord seulement prendre un pot avec les Henry ; puis on s'est dit, avec Marianne, que ce serait aussi sympa de faire un petit truc... simple, hein, bien sûr !

— Je vous apporte quelque chose, alors... un dessert ? (Je venais de comprendre, en proposant cela, que j'avais accepté son invitation et que je n'irais pas au PARADISE ce soir-là).

— Sûrement pas ! Rien du tout ! Marianne a déjà tout prévu. On est un couple moderne, nous, tu sais : quand on reçoit les copains elle prépare tout (il a ricané comme je sais très bien qu'il fait, entre ses dents serrées ; ça produit un chuintement bizarre ; puis il a repris son sérieux). Alors c'est d'accord, on t'attend ?

— D'accord, je lui ai dit. Tu es sûr que j'apporte rien ? (Mais je pensais déjà à autre chose : puisque j'allais chez eux à huit heures, je devais me remettre au travail au plus tôt ; il faudrait arrêter vers sept heures pour prendre une douche et je voulais que mon après-midi soit bien rempli afin d'avoir la conscience tranquille et profiter de ma soirée. Et puis

il y avait toujours le problème de mes œufs qui me turlupinait ; je me préparais à une catastrophe).

— Sûr ! a-t-il tranché. Ne t'en fais pas pour ça, gars. Allez, à ce soir. »

Dans mon impatience d'aller voir ce qui se passait, j'ai raccroché presque avant lui pour me précipiter à la cuisine en espérant qu'il ne s'en était pas rendu compte.

Je m'attendais au pire : le beurre brûlé et de la fumée partout. Il n'en était rien. Les œufs mijotaient en grésillant comme il faut ; j'avais baissé le gaz avant de partir. Il n'y avait qu'un point sur lequel mon programme serait perturbé : ils étaient déjà cuits ; il fallut les arrêter le temps de manger mes carottes et, du coup, au lieu de savourer mon entrée l'esprit tranquille, je dus l'ingurgiter un peu à la va vite. Je ne m'en suis pas formalisé, au contraire ; cela montrait – si la démonstration était nécessaire – combien peu souvent la réalité correspond à nos attentes, à la façon dont nous l'avions préalablement pensée. Il suffisait d'un rien – un coup de fil inopiné – pour que le petit plaisir que nous nous étions promis en préparant un repas se transforme en incontournable contrainte et perde toute saveur : s'il n'y avait pas eu ces carottes râpées, j'aurais pu commencer tout de suite par les

œufs, qui étaient à point, tandis que là, non seulement je n'apprécierais pas comme il faut les carottes mais sans doute aurais-je aussi des œufs trop cuits. Pourtant, comme je viens de le dire, je ne m'en suis pas formalisé outre mesure car, d'une part il y a toujours satisfaction à tirer la leçon du moindre inconvénient ou accident imprévu de la vie, et d'autre part le contexte était désormais complètement différent : étant invité ce soir, il fallait mettre à profit les quelques heures qui me restaient dans l'après-midi pour faire avancer mon travail, étrenner les seaux neufs que je venais d'acheter. Je n'avais plus qu'une idée : expédier mon repas au plus vite pour redescendre à la cave.

Cet après-midi-là, on peut dire que j'ai été content de moi. Le dispositif que j'avais prévu s'est montré particulièrement efficace. Je défonçais la glaise au marteau-piqueur puis j'emplissais les douze seaux rangés au bord du trou. J'allais les déverser là-haut, dans la fosse, deux par deux, en six voyages. Ce n'était ni trop long ni trop fatigant, juste ce qu'il fallait ; un parfait équilibre entre les impératifs d'un rendement raisonnable et mes possibilités physiques. A chacun de ces cycles, je pouvais constater le progrès accompli : mon trou s'approfondissait chaque fois d'une bonne vingtaine de centimètres si bien qu'à la

fin de la journée il avait atteint au moins un mètre de profondeur et qu'il fallait désormais y descendre pour creuser. C'est à partir de ce moment-là qu'il est devenu à proprement parler un trou, à partir du moment où j'y suis descendu ; car qu'est-ce qu'un trou dans lequel on ne peut même pas descendre ? C'est à partir de ce moment-là aussi que j'ai pu apprécier le choix judicieux de ses dimensions : un mètre sur un mètre, c'était exactement l'espace nécessaire pour y pouvoir travailler à son aise ; plus grand, je me serais épuisé à charrier inutilement des volumes de terre superflus ; plus petit, je n'aurais rien pu y faire. Un mètre carré c'était donc la taille idéale et je n'avais pas à regretter d'y avoir si longuement réfléchi la veille. Cela aussi constituait une parfaite réussite, avoir trouvé le point d'équilibre entre la réflexion et l'action : trop réfléchir m'aurait sans doute bloqué et je n'en serais pas là où j'en étais aujourd'hui ; à l'inverse, commencer à creuser inconsidérément aurait pu donner un trou aux dimensions inadéquates et je m'en serais mordu les doigts. Or là, ce trou était exactement ce qu'il fallait qu'il soit ; il était à ma taille.

C'est la réflexion que je me fis, là, au fond de mon trou, les coudes naturellement appuyés sur le bord de ciment comme à l'appui de ma fenêtre. Cela produit

une étrange impression de s'accouder ainsi sur le sol de sa cave, cela modifie considérablement notre perspective, notre façon de voir les choses les plus familières. Ne serait-ce que pour cette impression-là, me suis-je dit, cela valait déjà la peine d'entreprendre ce travail.

CHAPITRE HUIT

Deux mètres de profondeur.

Le lendemain je me suis levé beaucoup plus tard que d'habitude. C'est la soudaine crépitation d'une averse sur l'appui de zinc de ma fenêtre qui m'a réveillé. J'avais dormi jusque là d'une seule traite, d'un sommeil profond. Je me suis dit qu'il ne devait pas être loin de neuf heures car le jour pointait derrière les persiennes. Tout d'abord je ne me suis rien rappelé des travaux entrepris dans ma cave, comme si ma vie n'avait pas changé depuis ces deux jours. La première chose qui m'est venue à l'esprit c'est la soirée de la veille chez Jean-Louis et Marianne, le sentiment de m'être couché trop tard qui expliquait que j'aie si longtemps dormi, moi qui ordinairement ne fais jamais de grasse matinée. Et puis j'ai pris conscience de cette fatigue nouvelle,

presque douloureuse, au niveau des reins, qui persistait quelle que soit la façon dont je me tourne dans le lit ; j'ai compris que mon sommeil si lourd cette nuit-là tenait surtout au maniement du marteau-piqueur et de la pelle, au transport des seaux chargés de terre, qui m'avaient occupé tout l'après-midi. Les yeux fixés sur la vague nitescence qui nimbait l'encadrement de la fenêtre, je suis resté un bon moment allongé sur le dos, à ressasser ces premières impressions qui m'assaillaient au réveil : la sourde douleur, m'avertissant que peut-être je n'étais plus tout jeune et ne pourrais plus désormais exiger impunément de mon corps le moindre effort qui sortirait tant soit peu de l'ordinaire ; le repas chez Jean-Louis, qui me laissait l'arrière-goût déprimant, après coup, de ces réunions de vieux amis où rien de ce qui nous était essentiel n'était jamais abordé ; mon trou enfin, le centre de mes préoccupations à présent, qui demeurerait ignoré de tous et qui, s'il ne l'avait pas été, ne serait probablement compris par personne. Je remuais toutes ces pensées anarchiques, se bousculant l'une l'autre pour occuper tour à tour l'avant-scène de mon esprit vacillant sans que j'y puisse rien, incapable que j'étais de les arrêter un instant pour au moins me dire « je pense à cela, c'est à cela que je réfléchis tandis que le demi-jour gris

semble se lever peu à peu, à mesure que mes yeux s'y accoutument, et que crépité de plus belle l'averse sur le zinc. » Et c'est pourquoi je me suis levé, pour leur échapper, à ces pensées, pour que les muscles de mon dos meurtri puissent à nouveau se détendre, s'échauffer, pour que la vie reprenne son cours car nous n'avons pas d'autre choix.

D'ailleurs il fallait bien que je me lève ; il était grand temps. Comme je reprenais peu à peu mes esprits, les priorités m'apparaissaient de nouveau plus clairement et parmi celles-ci (après un bon petit déjeuner, bien sûr) la nécessité de se remettre au travail si l'on voulait que ça avance tant soit peu. Il n'y avait que deux jours que j'avais commencé et, bien que n'ayant aucun retard à me reprocher, ce n'était tout de même pas le moment de baisser les bras, de musarder, même si aucune contrainte extérieure, aucun impératif de calendrier ne m'imposait de délai à respecter. Ce qui compte, dans ce genre de choses, c'est de ne pas laisser retomber sa détermination, son énergie, quoiqu'il arrive ; à plus forte raison lorsqu'il n'arrive rien.

Je me suis donc levé ainsi que je continuais de le faire inutilement depuis deux ans, depuis que Mathilde était partie, c'est-à-dire sans allumer la lumière, à tâtons dans la pénombre. Cela ne

préservait plus l'illusion qu'elle était toujours là, tapie dans sa moitié de lit, à guetter le moment où le café serait prêt pour me rejoindre à la cuisine. (Elle se laissait guider par les bruits : un claquement des fermetures magnétiques du placard, le crissement de l'allume-gaz, le choc d'une casserole trop pleine d'eau sur les grilles de la gazinière ; je crois que c'est lorsqu'elle m'entendait enfin couper le pain qu'elle se décidait à se lever à son tour). J'avais maintenu cette habitude lorsqu'elle était partie : me lever à l'aveuglette dans l'obscurité, sans allumer la lumière de crainte de l'éveiller. Mais il y avait déjà longtemps que cette sorte de rituel avait perdu sa véritable fonction ; car un rituel n'est jamais rien d'autre que l'extériorisation d'une croyance ; or ma religion à moi n'avait plus de dieu ; Mathilde, je n'y croyais plus ; elle avait tout fait pour cela. Du bout du pied, j'ai trouvé sans hésiter mes chaussons que je laisse toujours le soir au même endroit, pour être certain de les retrouver le lendemain justement. J'ai enfilé ma robe de chambre. Dans la cuisine, j'ai actionné l'interrupteur, en fermant les yeux afin que l'éclat soudain de la lumière ne blesse pas ma rétine. J'ai préparé mon café ; puis je me suis assis devant mon bol, seul dans le silence de la maison vide.

C'est en général à ce moment-là de la journée que ça commence à aller mieux ; au tout début. Ne serait-ce qu'à cause du petit déjeuner (la première gorgée brûlante de café, le pain-beurre et le miel) ; le plaisir qu'il me procure m'a rarement fait défaut. Et aussi parce que j'élabore alors mon programme, en savourant tranquillement mes tartines, et que ce programme-là est encore réalisable, qu'il m'ouvre la perspective d'une journée neuve et pleine, vierge encore de tous les menus renoncements auxquels il faudra se résigner, d'heure en heure, à mesure que le temps manquera pour mener à bien ce que j'avais prévu. Ce programme, pourtant, me paraît chaque fois tout à fait raisonnable ; je l'organise en tenant compte de mes multiples expériences antérieures, excluant délibérément toute ambition utopique qui outrepasserait les limites de ce que je sais pouvoir faire d'ici le soir. Je vais même parfois jusqu'à m'octroyer une confortable marge de sécurité, afin d'éviter les mauvaises surprises et être certain d'arriver jusqu'au bout. « Si tu ne faisais que cela, ce serait déjà bien » me dis-je, mis de belle humeur à l'idée de cette journée de semi-liberté que je viens de m'accorder, insouciant et légère ainsi qu'une fille jeune dont la robe d'été vole au vent. C'est pourquoi les matins constituent pour moi les moments les

meilleurs ; et ce matin-là comme les autres, tout en trempant une seconde tartine dans le café jusqu'à ce que le beurre y fonde à demi, j'entrepris de mettre au point mon programme.

Dans ses grandes lignes, maintenant que j'avais mon trou, il était des plus simples : il n'y avait qu'à continuer à creuser, quoi faire d'autre ? Ce qui restait seulement à déterminer c'était jusqu'où creuser aujourd'hui, car il faut bien se fixer aussi des objectifs sans quoi le travail perdrait tout son sens et l'on pourrait creuser indéfiniment, sans retenue, peut-être jusqu'au cœur de la nuit. Etant donné le rythme auquel j'avais hier progressé (grâce à la méthode des douze seaux), il me parut réaliste d'envisager atteindre ce soir les deux mètres de profondeur. Ces deux mètres constituaient une étape extrêmement importante puisque c'est à partir de ce moment-là que je pourrais commencer à creuser latéralement, à élargir ce qui n'aurait été jusqu'alors qu'une sorte de puits pour réaliser la première chambre – si l'on peut l'appeler ainsi. La configuration de cette chambre – sa forme et ses dimensions – je l'ignorais encore ; il y aurait là des décisions à prendre, toute une réflexion à mener qui devrait aboutir à l'élaboration d'un plan précis de ce que serait le trou définitif. Mais cette réflexion-là je pouvais la reporter à demain, si tout se

passait bien ; sans doute nécessiterait-elle un arrêt momentané des travaux, peut-être pendant un jour ou deux ; en tout cas je savais qu'il ne faudrait pas se précipiter, se lancer à la légère, car cette phase serait cruciale et ne souffrirait pas la moindre erreur de conception. Bien entendu j'y avais déjà plus ou moins songé, j'y pensais même depuis le début (comment aurais-je pu m'engager là-dedans sans avoir au moins une vague idée de ce que serait le résultat final ?) mais je m'étais refusé à mettre cela de façon plus précise sur le papier avant de commencer ; il y avait déjà suffisamment de problèmes à régler ; chaque chose en son temps.

Donc je me fixai cet objectif-là pour la journée : deux mètres ; ce qui était peut-être déjà exagérément optimiste si l'on tenait compte – comme je le fis aussitôt – de deux circonstances qui allaient certainement me retarder. La pluie d'abord (accompagnée de bourrasques soudaines la précipitant furieusement sur la vitre de la porte-fenêtre), qui semblait bien établie comme je pouvais le constater maintenant que le jour se levait ; inutile de compter sur la moindre éclaircie pour transporter mes gravats dans le jardin. La profondeur même du trou ensuite qui, plus cela irait, rendrait d'autant plus difficile et fatigante l'extraction des délivres. Ce qui

me fit prendre conscience d'un curieux paradoxe : en effet plus je progresserais, plus il deviendrait pénible et lent de continuer à progresser. Je n'avais jamais envisagé les choses sous cet aspect et là, mon bol de café chaud entre les paumes, les deux coudes appuyés sur la table, je me pris à imaginer avec une certaine inquiétude, tout en absorbant de petites gorgées de café, que ce phénomène relevait peut-être de quelque loi générale qu'on pourrait représenter graphiquement par une sorte de courbe asymptote, telle qu'arriverait un moment où progresser tant soit peu exigerait de moi des efforts tellement considérables que je m'y épuiserais pratiquement pour rien. Je méditai quelques instants sur cette extrapolation qui ne me paraissait pas dénuée de fondement puis je me dis que cela n'avancait à rien d'envisager cette lointaine extrémité, la limite à l'infini de cette courbe où mon travail deviendrait dérisoire au regard des proportions énormes qu'aurait pris le chantier, où je ne serais plus qu'une fourmi solitaire œuvrant dans le dédale babylonien de son souterrain. Il n'était pas même nécessaire d'y penser, me dis-je, puisque probablement je n'arriverais jamais jusque là ; penser au travail immédiatement à venir, cela seul importait et suffisait largement à nous occuper.

Je reposai mon bol pour me couper une troisième tartine. Non pas que j'aie encore vraiment faim, mais comme une sorte de thérapie qui me ramènerait à des réalités tangibles – le couteau-scie détachant une belle tranche régulière de la miche –, de ces réalités indéniables et odorantes comme la mie de ce pain, réfractaires à toute spéculation pernicieuse. Car j'avais bien compris ce qui se passait tandis que je rêvassais en buvant mon café ; c'était encore un coup de mon vieux démon, un coup discret et suprêmement habile, que de me présenter – fallacieuse démonstration à l'appui – l'inanité de tous mes efforts. Il ne m'incitait plus maladroitement à renoncer, non, car je l'aurais aussitôt débusqué ; il suggérait, comme l'aboutissement d'une innocente réflexion sur la difficulté croissante à extraire les gravats, que je m'étais engagé dans une tâche impossible ; pas à proprement parler impossible d'ailleurs (cela encore aurait été trop grossier, je ne m'y serais pas laissé prendre), infinie plutôt, c'est-à-dire qui n'aurait pas de fin, dans tous les sens du terme, et par conséquent (mais il s'était bien gardé d'aller jusque là, pour ne pas me mettre la puce à l'oreille) sans véritable raison d'être. Mais je l'avais deviné à demi-mot, je l'avais vu venir et m'étais mis à couper ma tartine.

Je la beurrai généreusement, de larges copeaux raclés sur la plaquette un peu trop dure qui sortait du frigo. Et j'y mordis à pleines dents. Mon démon fit grise mine et se retira sans demander son reste, sur la pointe des pieds pourrait-on dire si tant est que ces êtres là en soient pourvus, faisant comme si je ne l'avais pas vu afin d'éviter d'assumer ouvertement sa défaite. Je trempai résolument la tartine dans mon bol et j'y mordis une nouvelle fois. Le problème que je devais affronter ne se réduisait plus qu'à une simple difficulté technique dont je tenais d'ailleurs déjà la solution tout en mâchant la mie compacte qui exsudait contre mon palais son délicieux jus tiède de café et de beurre fondant : puisqu'il ne s'agissait que de la profondeur du trou, j'installerais tout simplement un treuil pour hisser les gravats ; une poulie suspendue à une poutre, quelques mètres de corde et un crochet feraient l'affaire. J'avais tout cela sous la main dans ma cave. C'est la première chose à quoi je m'occuperais une fois descendu.

Cela réglé, je repensais à ce qu'avait dit Marianne hier soir alors que, je ne sais plus exactement par quel biais, on en était venu à évoquer ma situation. « Greg, il rebondira toujours de toute façon, je ne m'en fais pas pour lui, avait-elle dit. Les gens comme lui, qui ont l'esprit tellement biscornu qu'on les croirait un

peu paumés, en général ils s'en sortent. » Elle avait accompagné cela d'un sourire adorable, sa main affectueusement posée sur la mienne comme pour tempérer ce qu'elle venait de dire et s'excuser, un peu gênée, à cause de "l'esprit biscornu" sans doute. Jean-Louis avait ricané entre ses dents :

« C'est parce qu'ils sont innocents qu'ils s'en sortent ? c'est ça que tu veux dire ? »

De la pointe de son coude, elle lui avait flanqué une grande bourrade dans le bras qui l'avait fait se recroqueviller en rigolant.

« Je n'ai pas dit "innocent !" "Biscornu", ce n'est pas la même chose. » Elle s'était de nouveau tournée vers moi, comme pour solliciter mon appui : « Tu avoueras que tu as tout de même l'esprit un peu biscornu, non ? » Ce n'était que pure gentillesse de sa part ; nous étions tous en train d'en rire. Il faut dire que la fin du repas nous trouvait un peu échauffés et qu'à force de raconter des conneries n'importe quoi nous faisait nous esclaffer sans raison. J'ai admis que j'avais l'esprit biscornu, pour lui faire plaisir et ne pas la contrarier ; elle s'est alors mise à parader devant son mari, tout en lui envoyant deux ou trois coups de coude supplémentaires :

« Ah, tu vois ! Tu vois bien...

— In-no-cent ! insistait-il.

— Non : moi, j'ai dit "biscornu" ; et il est d'accord. Hein, Greg, tu es d'accord ?

— In-no-cent !

— Mais c'est complètement idiot, c'est exactement le contraire !

— Vous avez fini de vous étripier, oui ? s'est interposée Julie de sa petite voix tellement féminine. (Julie, c'est la femme de Serge Henry ; elle s'appelle Julie comme la copine de Cynthia). Vous avez pas fini ? a-t-elle dit. D'abord Grégoire, en fait, il a l'esprit plutôt baroque, voilà ; baroque. C'est pas vrai, Greg ?

— C'est un peu mieux » ai-je acquiescé ; mais personne n'a entendu parce que Marianne parlait en même temps que moi (« C'est bien ce que je disais : baroque, c'est un peu comme biscornu, non ? ») et Jean-Louis aussi : « Mmouais... alors rococo peut-être » siffla-t-il entre ses dents en me jetant un œil jaune car il savait bien qu'il était en train de m'allumer, en toute amitié, ce qui pourtant fit bondir sa femme :

« Ah non ! Rococo ça fait ringard ; y a une connotation nettement péjorative.

— Pas du tout ! ça ferait plutôt un peu viennois, je trouve...

— C'est ça : viennois, autrement dit décadent, hein ? Kitsch, quoi. T'es complètement à côté de la plaque, mon pauvre chéri ; Grégoire n'a jamais rien eu de kitsch. Tu te sens kitsch, toi, Grégoire ? »

Tout le monde s'est bidonné, moi y compris. Je ne me sentais pas du tout kitsch ; pas davantage rococo ou baroque. Depuis que Marianne m'avait trouvé biscornu je ne parvenais plus à me défaire de l'image de mon vieux démon, tels que se présentent les faunes de la mythologie, avec leurs deux courtes cornes sur la tête et ce petit air de perversité rigolarde. Sans s'en douter, c'est elle qui avait vu juste, plus juste qu'elle ne le pensait car c'était précisément le mot qui caractérisait le mieux ma forme d'esprit : biscornu ; non pas au sens où l'avaient pris les autres (tordu, tarabiscoté) mais dans son sens propre : qui a deux cornes, les deux cornes du démon familier avec qui je ne cessais de dialoguer. Ces deux cornes-là, c'est évidemment lui et moi, pensais-je, toutes les deux sur la même tête.

J'entendais les autres continuer leur débat, aussi virulent que fantaisiste ; ils s'étaient pris au jeu ; je ne sais même pas s'ils se souvenaient encore qu'il s'agissait de moi. Julie n'arrêtait pas de revenir à la charge, sans parvenir à se faire écouter : « Mais pourquoi ne voulez-vous pas de mon "baroque" ?

C'est tout de même ce qu'il y a de plus simple ! – Trop excentrique, objectait Marianne tandis que Jean-Louis répétait pour lui seul à intervalles réguliers : « Rococo... rococo... » comme une évidence qu'il n'avait plus l'espoir désormais d'imposer. Serge, lui, restait à distance de tout cela, tirant méthodiquement sur sa pipe, l'œil amusé. Son collier de barbe poivre et sel évoquait la figure lointaine de mon faune.

Je repensais donc à tout cela en terminant mon petit déjeuner. Nous avons passé là une agréable soirée, simple et chaleureuse comme d'habitude. Mais c'est surtout ce qu'avait dit Marianne qui m'avait marqué. Quelle intuition tout de même chez certaines femmes, m'étonnais-je, dont elles-mêmes ne sont parfois pas conscientes. Alors que nous, les hommes, nous échinons à analyser, raisonner, tourner autour du pot pour ainsi dire sans jamais mettre le doigt sur l'essentiel, elles font cela presque miraculeusement. Par le choix de ce simple adjectif, "biscornu", Marianne avait débusqué l'existence de mon vieux démon dont je venais à l'instant de repousser une nouvelle attaque. Mais pouvait-on encore parler d'une attaque alors que lui et moi ne faisons qu'un comme elle l'avait si finement pressenti ? C'est tout de même un peu fort, me disais-je, que Marianne – qui ne me connaît finalement pas plus que ça – vienne pointer

avec une telle justesse, même si elle ne l'avait pas fait exprès, le manège auquel je me complaisais depuis des années et que ce soit elle qui me rappelle que lorsque je bataille si commodément avec mon démon ce n'est jamais qu'avec moi-même que je me débats. Du coup je m'inquiétai, non sans une certaine nostalgie, à l'idée qu'elle l'avait peut-être définitivement supprimé ce démon et que jamais plus je ne pourrais faire appel à lui pour justifier mes faiblesses, les combattre, parfois les surmonter. Comment désormais sans mauvaise foi recourir à un artifice qu'elle avait éventé sous mon nez ? Comment faire semblant de croire encore à cet autre, cet être néfaste qui m'exonérait de mes fautes et de mes petitesse en les prenant à son compte, quand elle m'avait rappelé que « attention : toi et lui vous ne faites qu'un, il n'est rien qu'une émanation de ton esprit bicornu ? » Et là, dans ma cuisine qu'avait envahi un jour gris à présent complètement levé, devant mon bol vide et froid tandis que tambourinait la pluie sur la vitre, je me suis dit : « Halte-là ! Tu divagues ; n'exagérons rien : tu le savais depuis longtemps que ton démon n'existait pas ; qu'est-ce que cela change ? » Et je me suis répondu, oui je me suis répondu à voix haute avec la plus extrême

gravité : « Bien sûr je le savais, mais personne jusqu'à aujourd'hui ne m'avait forcé à le reconnaître... »

Il n'est pas si facile de faire son deuil même d'une pauvre chimère. Je crois qu'à ce moment-là j'en ai vraiment voulu à Marianne, bien qu'elle n'y soit pour rien ; je lui en ai voulu de m'avoir privé d'un compagnon imaginaire qui faisait, malgré tout, que je n'étais pas complètement seul à supporter les vicissitudes d'ici-bas.

Bien évidemment je me suis ressaisi ; je ne suis pas du genre à me laisser aller à l'attendrissement sur soi-même, pas plus que sur les autres d'ailleurs ; je serais plutôt quelqu'un d'actif. J'avais mis au point le programme de ma journée et ce programme-là me semblait suffisamment chargé. Pas question de rester traîner après le petit déjeuner. J'allais rapidement débarrasser la table et tout ranger dans le lave-vaisselle, enfiler mes vêtements de travail et rejoindre mon chantier. Et c'est exactement ce que je fis, sans m'attarder davantage sur la perte de mon démon, me disant que j'y reviendrais en temps utile avec l'espoir, peut-être, de parvenir encore à le ressusciter si cela m'était nécessaire ; mais je savais que ce n'était plus possible. On se raconte ainsi des histoires auxquelles on ne croit pas le moins du monde, ce qui n'empêche pas de se les raconter, de faire malgré tout

provisoirement comme si on y croyait. Pour l'instant, je n'avais pas besoin de lui ; le problème ne se posait pas. L'un de mes principes consiste à ne s'occuper des problèmes que lorsqu'ils se posent. J'ai toujours considéré que c'était un bon principe, en théorie du moins ; car qu'on n'aille pas s'imaginer que cela suffit à simplifier la vie ; est-on jamais certain, en effet, qu'un problème se pose ou ne se pose pas ? Mais ce n'était pas l'heure d'en débattre. Je fis donc comme s'il ne se posait pas car, dans l'immédiat, j'avais une tâche urgente à réaliser, dont dépendait la bonne exécution de mon programme : l'installation du treuil au-dessus de mon trou, qui me permettrait de hisser les gravats. Je m'y suis mis aussitôt, dès que je suis descendu à la cave.

La journée s'est plutôt bien passée malgré la pluie. J'ai finalement atteint mon objectif et je pouvais être content de moi. Le soir venu, debout au fond du trou et tendant le bras vers le haut, mes doigts arrivaient tout juste au niveau du sol. J'ai estimé que cela faisait largement les deux mètres mais, ne voulant pas me satisfaire d'une approximation, je suis remonté chercher mon mètre-ruban que j'ai déroulé jusqu'à ce qu'il touche le fond : cela faisait exactement deux mètres quinze. J'ai laissé le mètre se réenrouler, ce qu'il a fait d'une seule traite avec ce claquement

caractéristique de ruban flexible qui me rappelle toujours, quoi que je mesure, ces petits gadgets métalliques en forme de conque que nous ne cessons de faire claquer avec le pouce quand nous étions gosses, au grand dam des parents, je m'en souviens ; on appelait ça des "criquets", je crois. Et du coup j'ai toujours plaisir à entendre mon mètre se rembobiner, surtout lorsqu'il le fait avec ce bruit particulier et cette facilité, sans se gripper, sans qu'il soit nécessaire de le pousser et de forcer pour qu'il réintègre son boîtier ; cela me paraît de bon augure, comme un signe que le travail est bien fait, que ça roule – c'est le cas de le dire – et que cela va continuer ainsi.

Évidemment si je considérais les abords du trou et l'ensemble de la cave le spectacle n'avait rien de réjouissant. Au début, j'avais empli normalement les douze seaux mais ensuite, comme je n'avais rien pu porter au-dehors de tout l'après-midi tant la pluie était restée forte, il avait bien fallu commencer à verser les gravats sur le sol. J'étais donc entouré d'au moins deux mètres cube de terre jaune mélangée de caillasse que j'avais dans un premier temps répartie à l'entour de l'excavation mais qui avait gagné, de proche en proche, seau par seau, la presque totalité de la surface. Cela avait fini par former un paysage incongru de minuscules terrils humides et gras, un

peu malsains pour tout dire, parmi lesquels je ne me déplaçais plus qu'avec difficulté, les chaussures crottées d'une épaisse gangue argileuse et collante. C'est tout de même inconcevable, me disais-je en contemplant ce chaos, la place que peut prendre la terre une fois qu'on l'a extraite du sol ; jamais on n'imaginerait avoir tout cela sous les pieds. Cette constatation, par ailleurs, ne laissait pas de m'inquiéter car si, pour un simple trou de deux mètres, j'avais accumulé un tel volume de déblais qu'en serait-il lorsque j'entreprendrai de l'agrandir ? (Or c'était bien cela le projet : l'agrandir ; qu'aurais-je fait, sinon, de ce puits inutile tout au fond de ma cave ?). Avec ce qu'il y avait déjà là, je me rendais compte que la fosse du jardin serait probablement comblée ; et le reste, par la suite, qu'allais-je en faire ? Je ne disposais pas des moyens – camionnette ou remorque – qui m'auraient permis de l'évacuer hors de la maison ; il faudrait forcément tout garder, tout accumuler dans le jardin, au risque évidemment que cela se voie, que quelqu'un s'étonne un jour ou l'autre de la provenance de cette terre et me demande ce que j'étais en train de faire. Je serais alors amené à parler de mon trou ce qui – en admettant que j'en sois capable, que je puisse justifier l'entreprise par une argumentation recevable – me vaudrait probablement

les regards alarmés des amis et ces sortes d'acquiescements réservés qui dissimulent si mal une totale absence de compréhension. Oui, je devais certainement me préparer à cela un jour ou l'autre, à plus ou moins brève échéance, lorsque, mes déblais ayant tout envahi, il ne me serait plus possible de tenir secrète mon activité souterraine. Mais je n'en étais pas encore là et, pour reprendre une de mes expressions favorites, le problème dans l'immédiat ne se posait pas.

Celui qui se posait, par contre, c'était de décombrer ma cave où il n'était plus possible de travailler. Si j'avais aujourd'hui atteint mon objectif (les deux mètres de profondeur), je ne pouvais pourtant pas m'en tenir pour entièrement satisfait car – pour être honnête – force m'était de reconnaître que je ne l'avais atteint qu'à demi, bien que je n'en sois pas entièrement responsable : il me restait toute cette terre à évacuer pour que les choses soient nettes et que je puisse passer à une nouvelle étape. Pour le moment, sous les poutres basses où ne brillaient que les deux ampoules nues, avec cet amas de déblais alentour et la grossière corde de chanvre sur sa poulie au-dessus du trou, j'avais le sentiment de me trouver au fond d'une ancienne galerie de mine, abandonnée en cours d'exploitation, ou plutôt au cœur de quelque

rudimentaire ouvrage militaire, un genre d'abri, de casemate telle que l'on en creusait sur la ligne de front en 14 – nous avons tous vu cela dans divers documents d'archives – dans la perspective d'une longue guerre de tranchées. Et cette impression-là exerçait sur moi je ne sais quel trouble charme, comme si elle eût exaucé la pression de désirs obscurs ou réveillé les souvenirs d'une sorte de vie antérieure où j'aurais, moi aussi, connu des conditions comparables à celles des poilus. J'en fus le premier surpris : quoi ? ce décor de chantier en plein terrassement au beau milieu de ma cave – qui n'était pas de mon fait mais seulement une conséquence de ce fâcheux contretemps de la pluie –, ce désordre de monticules glaiseux sous la faible lumière des ampoules, au lieu de m'indisposer voilà qu'il ne me conviendrait pas si mal, que je m'y trouverais finalement à mon aise, comme dans mon élément familier ? Bien sûr, me disais-je, il ne s'agit là que d'une situation transitoire, dès demain – pourvu que le temps veuille s'y prêter – j'aurai nettoyé tout cela, tout sera rentré dans l'ordre. Pourtant j'aurais confusément souhaité que cela continue ainsi, pouvoir tout entasser autour de moi (sachant fort bien par ailleurs que ce n'était pas possible, que j'aurais fini enseveli sous les monceaux de déblais de

mon trou) ; ce que j'aurais voulu, en fait, c'est garder tout avec moi.

Il va de soi que cette découverte m'a fait réfléchir ; et comme j'étais passablement fatigué, qu'il était déjà plus de vingt heures et qu'il fallait s'arrêter, je me suis donné tout le temps d'y réfléchir tandis que je rangeais mes outils. J'apprécie de réfléchir en m'acquittant de ce genre de tâche qui justement me laisse l'esprit libre et, au lieu de la vacuité quelque peu hébétée à laquelle souvent nous nous abandonnons tandis que nos mains sont ainsi occupées, d'avoir toujours quelque chose dans la tête qui me donne le sentiment de ne pas perdre mon temps. C'est en accomplissant tous ces gestes faciles – remonter le marteau-piqueur pour le débrancher, aligner la pelle et la pioche contre le bord de mon établi – que j'ai mis le doigt sur une idée qui ne m'avait jamais auparavant effleuré à savoir que, lorsque l'on creuse un trou, les décombres que l'on en retire valent au moins autant que l'excavation que l'on creuse et que c'est donc une grande erreur de les tenir pour quantité négligeable, pour une sorte de sous-produit, résidu dont il faudrait se débarrasser au plus vite, alors qu'ils sont en réalité l'essentiel, "l'âme" du trou si l'on peut dire ainsi ; car il est bien évident qu'un trou, une fois dégagés tous les déblais, n'est

plus rien qu'un vide. Non pas vide de sens, bien entendu, – puisqu'il revêt en général une fonction, qu'on sait au moins pourquoi on l'a creusé – mais vide ontologiquement parlant, oserais-je dire, en quelque sorte vide d'être. On m'objectera – et je n'ai pas manqué de me faire moi-même l'objection – que c'est là précisément sa nature de trou, que personne n'irait imaginer un trou plein. Eh bien c'est sur ce point précisément que j'avais achoppé, sur le fait qu'un trou soit nécessairement vide, que l'on fasse tout son possible pour le vider et faire disparaître ce qui l'avait rempli. Le bien-être que je ressentais, entouré de mes monceaux de gravats dans ma casemate de poilu – une sorte de bonheur diffus peut-être –, tenait justement à la proximité de cette "âme" du trou qui en faisait quelque chose de vivant, un trou en pleine activité si l'on veut.

J'en déduisis deux remarques dont l'une, quelque peu paradoxale, était que l'âme, loin d'être simple et pure comme on le pense, serait plutôt composite et souillée (du moins l'âme des trous, amalgame de terre plus ou moins glaiseuse et de caillasse) ; mais je remis l'examen de cette idée-là à plus tard car c'est la seconde remarque qui requit alors toute mon attention ; je venais en effet de me dire que plus mon trou serait propre (j'allais évidemment nettoyer tout

ce chantier dès demain et désormais évacuer les gravats au fur et à mesure) moins il présenterait d'intérêt et que du coup – ce qui était plus alarmant – il en présenterait encore moins lorsqu'il serait entièrement terminé. Ce qui nous intéresse le plus dans un trou (bien que nous renâcions à franchement nous l'avouer), c'est finalement de nous coltiner avec toute cette terre, ouvrir la terre humide pour en exhumer les remugles, la fouiller, l'entasser, s'en mettre partout et se salir, piétiner dans la boue. Et s'il en est ainsi, que nous restera-t-il une fois que tout sera fini, tous les outils rangés et le sol nettoyé, les parois du trou lisses et nettes ? que nous restera-t-il pour peu que le trou lui-même n'ait pas la fonction absolument indispensable qui justifierait tout ce labeur (par exemple un puisard ou quelque canalisation de drainage) ?

J'ai préféré remettre aussi cette question à plus tard ; je n'avais plus rien à faire dans ma cave aujourd'hui ; je devais me laver, dîner ; peut-être irais-je prendre un verre au PARADISE après le repas. J'ai éteint une ampoule, puis l'autre ; j'ai refermé la porte et suis remonté.

CHAPITRE NEUF

Personne au PARADISE.

J'ai débarqué du tram d'assez belle humeur. Le trajet – dix minutes à peine – m'avait semblé des plus agréables. Il n'y a rien de tel, pour se sentir en harmonie avec le monde, que partir de chez soi en sachant où l'on va. C'est ce qui arrive quotidiennement à tous les gens qui ont un travail ; ne serait-ce que pour cette raison, ils ne sont pas tant à plaindre. A moi, cela n'arrive que beaucoup plus rarement à présent et lorsque c'est le cas, je dois dire que je m'en trouve particulièrement heureux. Ce soir-là, j'étais parti avec l'idée d'aller au PARADISE prendre un verre ; je savais exactement à quelle station je descendrais et pourquoi. Du coup, c'est l'ensemble du trajet qui devenait un plaisir.

Comme il était encore relativement tôt il y avait pas mal d'affluence dans la rame et je n'ai pas trouvé de place assise ; mais cela ne m'a pas contrarié. Je suis resté près des portes, les reins appuyés au dossier de la double banquette derrière moi, parmi les autres voyageurs qui n'avaient pas l'air de souffrir non plus d'être debout mais de trouver cela plutôt normal. Il y en avait qui se parlaient, un bras passé presque autour du cou de leur voisine car ils s'étaient assuré une prise très haut sur le pilier central auquel elle s'adossait, là où est accrochée la machine à composer les tickets ; et elle, elle ne cessait de se déplacer, de s'excuser à chaque arrêt, lorsque les nouveaux arrivants désiraient composer. Moi, je me trouvais plutôt bien parmi tous ces gens ; cette fille blonde avec des lunettes, qui acquiesçait sérieusement à tout ce que son compagnon racontait, j'avais un peu l'impression de la connaître ; n'étions-nous pas passagers du même tram, après tout ? Et si jamais devait survenir quelque catastrophe (un tremblement de terre, un attentat – peut-on savoir ? –, ou même une simple coupure d'électricité qui nous laisserait tous en plan) je me sentirais encore plus proche d'elle, d'eux tous, car nous étions là tous ensemble et c'est ce qui compte dans les transports en commun ; sans doute même pourrais-je leur adresser la parole pour

échanger quelque commentaire sur ce qui nous arrivait et, peut-être, selon la gravité de l'événement et l'effolement qui s'en suivrait, aurions-nous l'occasion de nous entraider, de faire montre de cette solidarité affairée qui se manifeste spontanément dans des cas semblables, on en voit souvent des exemples dans les reportages télévisés.

Il ne s'était pourtant rien passé de la sorte lorsque le tram a ralenti pour s'arrêter à la station "Médiathèque" mais j'étais content tout de même. Dès que le bouton rouge s'est allumé, j'ai appuyé dessus pour faire ouvrir les portes et j'ai laissé descendre avant moi la blonde aux lunettes avec son ami, qui ont souri pour me remercier, puis je suis descendu à mon tour. Ils étaient déjà loin sur le trottoir mais cela n'avait plus tellement d'importance car, moi, je traversais directement les voies pour me rendre au PARADISE dont l'enseigne bleue brillait à quelques mètres de là et je les ai bientôt oubliés.

La porte s'ouvrit comme par enchantement, presque seule lorsque je la poussai, comme si quelqu'un l'avait tirée de l'intérieur. Mais cette fois-ci je n'en fus pas surpris car j'avais dosé mon effort en conséquence et fis donc une entrée on ne peut plus naturelle, désinvolte, sans cet infime déséquilibre qui m'avait perturbé avant-hier. C'est le genre de détail

que j'enregistre presque malgré moi et je peux dire qu'aucune porte, aussi traîtresse soit-elle, ne m'a jamais pris une seconde fois au dépourvu, même après un assez long laps de temps. Je suis donc entré dans les meilleures conditions, un peu comme en pays conquis, et cela tenait aussi à ce court voyage en tramway qui m'avait mis dans de si heureuses dispositions que tout me paraissait simple et facile, léger, pousser la porte d'un bar aussi bien que creuser le sol de ma cave ou descendre d'un tramway en m'effaçant avec élégance pour laisser le passage à un couple d'amoureux (bien que sur ce dernier point – qu'ils soient amoureux – je ne puisse me référer à rien d'autre qu'à mon intuition). J'ai adressé un signe de tête au barman, qui ne m'a pas regardé, et me suis dirigé vers le fond de la salle, vers ma table, à pas de loup dans l'épaisseur de la moquette.

Bien que la soirée ne soit pas très avancée, il y avait déjà pas mal de monde dans cette première salle ce qui m'a surpris, des gens qui parlaient à voix presque basse. Peut-être le jeudi était-il ici un jour d'affluence à cette heure-ci ; je n'en savais rien. En tout cas ma table – c'est-à-dire celle que j'avais occupée la dernière fois et je n'imaginais pas en occuper une autre –, par chance était libre et je m'y installai avec soulagement car il faut bien reconnaître que la

traversée d'un bar dans toute sa longueur lorsqu'il est déjà empli de nombreux clients – sous leurs regards donc –, et malgré le silence de nos pas qui nous assure l'entrée la plus discrète possible, constitue tout de même une sorte d'épreuve dont on n'est pas mécontent, une fois assis, de s'être à peu près honorablement tiré. A présent qu'on est là, parmi eux, à l'abri – je dirais même protégé par tous ceux qui nous entourent et dont on redoutait il y a un instant l'hostilité – on s'apprête à regarder soi-même entrer les nouveaux arrivants, surtout lorsqu'on est seul ; on les suivra aussi des yeux jusqu'à ce qu'ils s'asseyent, sans songer que c'est un peu comme si nous portions sur nous-mêmes ce regard dérangeant. Mais le monde est ainsi fait que personne jamais n'a le moindre souci de se penser à la place des autres ; je ne fais pas exception à la règle. Moi, de toute façon, je ne verrais pas entrer quiconque puisque j'étais tourné vers le fond, ayant instinctivement repris la place que j'occupais avant-hier, lorsque j'avais Cynthia en face de moi. Je n'avais vu que ces deux-là, l'homme et la femme, parce que je m'étais retourné (ce que l'on peut encore se permettre lorsqu'on vient de s'installer et que l'on prend ses repères ou qu'on fait semblant de chercher la serveuse). J'avais vu que, une fois sur leurs sièges, ils s'étaient débarrassés de leurs

manteaux et que la femme avait laissé tomber le sien autour de ses reins si bien qu'il y formait une sorte de bourrelet sombre et qu'on l'aurait crue assise sur l'une de ces grosses chambres à air noires que les gosses autrefois emportaient à la plage pour leur servir de bouée avant qu'il n'y ait tous ces marsouins, crocodiles et canards de plastique gonflables, à une autre époque donc. Mais il ne serait pas décent de s'éterniser dans une telle position et il a bien fallu que je me rasseye normalement, le dos à l'entrée ; je ne pouvais plus rien voir ; devant moi la salle du fond était vide, lumières éteintes. J'ai pensé que c'était normal puisque personne encore, à cette heure-ci, ne devait danser avec les lapins ; la dernière fois que j'étais venu, il était beaucoup plus tard. Je me demandai même si les lapins étaient déjà là ; je ne les voyais nulle part. Après tout il serait fort possible que le PARADISE ne fonctionne certains jours qu'en tant que simple bar, sans entraînuses ni piste de danse. J'étais peut-être tombé sur ce jour-là. C'est au moment où je me disais cela, alors que je commençais à regretter d'être venu (puisque j'aurais pu aussi bien aller prendre un verre ailleurs, et pour beaucoup moins cher) qu'elle est apparue auprès de moi, son collant de peluche grise juste contre le bord de ma

table. J'ai aussitôt levé les yeux mais ce n'était pas Cynthia.

« Je vais prendre une bière » lui ai-je dit sous son regard interrogateur.

Elle m'a énuméré toute une ribambelle de marques de bière dont je ne connaissais pas la plupart (en bières, je n'y connais rien) et j'ai commandé la dernière, la seule dont je me souvenais. De manière à ce que ça ne paraisse pas une question, j'ai affirmé :

« C'est une blonde, hein ? »

Elle a confirmé : « C'est une blonde » avant de tourner les talons sans m'accorder davantage d'attention.

Vue de dos, j'aurais pu imaginer que c'était Cynthia qui s'éloignait : la même queue de fourrure blanche sur le derrière, le même collant et des oreilles tout à fait semblables. Je n'en ai que davantage ressenti son absence. C'était pour elle que j'étais venu ici. Mais que l'on n'aille pas se méprendre, en déduire que j'expose ici les prémices d'une sorte d'histoire d'amour – qui serait d'ailleurs bien banale – ; non : je n'ai jamais été amoureux de Cynthia, pas ce qu'on pourrait appeler amoureux. Si j'étais là, ce n'était que pour la remercier du soutien qu'elle m'avait apporté lorsque je dégageais le regard de la fosse septique dans le

jardin ; car c'est en pensant à elle que j'étais parvenu à mener à bien cette opération sans me décourager ; sans doute en serait-elle la première surprise et probablement n'y comprendrait rien. Et c'est pourquoi, au fond, je n'étais pas fâché, au lieu d'avoir affaire à elle, d'être tombé sur sa collègue. Si je lui avais raconté cela, pour qui risquait-elle de me prendre ? un esprit pour le moins "biscornu" comme avait dit Marianne ; au pire pour quelqu'un d'un peu dérangé dont elle aurait eu à se méfier et il n'est jamais agréable de lire ce genre d'appréciation dans le regard des autres, on peut toujours craindre qu'ils ne soient dans le vrai. Du coup le fait d'être venu sans qu'elle soit là m'arrangeait plutôt : j'avais plus ou moins tenu la promesse que je m'étais faite de la remercier (et j'accorde une importance quasi superstitieuse au respect de ces sortes d'engagements) sans avoir à en affronter les conséquences. Le genre de situation qui me convient le mieux, faut reconnaître.

Tandis que je réfléchissais à tout cela – et arrivais à la conclusion que je m'en tirais plutôt bien –, le lapin de service était revenu porter ma bière et de la voir là, devant moi, dans le frémissement de ses oreilles de peluche grise, raviva de nouveau l'image de Cynthia ; si bien que je lui demandai de but en blanc :

« Cynthia n'est pas là ? »

Elle esquissa un sourire ambigu qui me fit avoir honte de ma question avant de répondre, laconiquement, que c'était son jour.

« Son jour de congé ? lui ai-je fait préciser alors que j'avais très bien compris.

— Évidemment ! Son jour, quoi ! Si vous tenez absolument à la voir, y faudra venir demain... »

Je n'ai pas osé insister pour savoir si elle travaillait tous les autres jours de la semaine, me contentant d'enregistrer in petto que le jeudi en tout cas Cynthia n'était pas là. Elle m'a si vivement tourné la croupe que la fourrure blanche oscilla le temps de disparaître derrière le comptoir et j'ai dû m'efforcer de tremper les lèvres dans ma bière en sachant qu'elle m'observait de là-haut, accoudée au bar, et s'imaginait je ne sais quoi sous prétexte que j'avais demandé après Cynthia. C'est avec soulagement que je la vis retourner en salle peu après, ce qui m'autorisa enfin à siroter ma bière tranquillement.

Le PARADISE n'avait pas changé, bien sûr, mais la dernière fois je n'y avais pas prêté beaucoup d'attention. Les miroirs roses, le comptoir de cuivre, les lumières bleues, tout cela me parut soudain assez décevant tout compte fait, malgré le luxe de la

moquette et le velours épais des sièges. Comme l'arrière-salle, à laquelle je faisais face, était éteinte, dénuée de cette fascination mystérieuse qu'exerçait son éclairage tournoyant, je n'avais devant moi qu'un trou noir qui aurait aussi bien pu ne receler que les réserves de n'importe quel banal bistrot, des empilements de casiers à bouteilles et de packs de Coca. Il n'y avait pas non plus de musique et c'était étrange de n'entendre que le brouhaha étouffé des conversations dans lequel on distinguait de temps à autre – comme pour prouver que ce n'était pas un rêve – une voix un peu plus forte suivie d'un éclat de rire féminin ou le tintement des verres que la serveuse rapportait sur le zinc. Et tout cela dans mon dos si bien que j'avais l'impression, moi qui évidemment ne parlais pas, d'entendre passer le temps des autres, sans y rien comprendre, entendre seulement le temps passer comme si je m'étais trouvé isolé dans un monde parallèle au leur, sans que personne puisse se douter de ma présence. Au début j'avais hésité à changer de place, à contourner ma table pour m'asseoir de l'autre côté afin de bénéficier du spectacle de la salle devant moi. Mais que penserait-on d'un client qui ferait cela ? surtout s'il est seul ? Qu'il cherche à pouvoir tout à son aise reluquer les femmes installées devant lui ? épier

quelque conversation ou surveiller quelqu'un ? J'ai par conséquent choisi de ne pas bouger et, du coup, face à l'obscurité de l'arrière-salle, je me sentais encore plus seul avec ma bière ; il ne me restait plus qu'à la boire et à m'en aller.

C'est donc ce que j'ai fait : boire ma bière avec application, sans en avoir vraiment envie. Entre chaque gorgée – que je m'efforçais de raisonnablement espacer – il y avait ce temps mort durant lequel je n'avais rien à regarder, rien à dire, rien à faire. Je reposais alors ma chope sur la rondelle de carton (où il y avait "Amstel" imprimé en lettres gothiques rouges), sans même ôter les doigts de son anse, et attendais, prêtant vainement l'oreille à la rumeur de vie qui bruissait dans mon dos, de pouvoir prendre la gorgée suivante. A ma droite, de temps à autre, surgissait dans mon champ de vision le postérieur blanc de Julie qui, entre deux commandes, regagnait le bout du bar et sans doute, derrière le comptoir, devait s'occuper à laver les verres ou ranger je ne sais quoi ; du moins je l'espérais car cela m'aurait gêné de savoir qu'elle n'avait rien d'autre à faire que m'observer accoudée au bar, le menton appuyé dans la paume de sa main, tout cela parce qu'elle s'ennuyait et que je lui avais parlé de Cynthia.

Je suis tout de même venu à bout de ma bière et me suis retourné pour faire signe à Julie ; je voulais payer, tout de suite, puis partir. Je me disais qu'il était encore tôt, que j'avais le temps de faire une petite balade en ville – ne serait-ce que pour voir des gens, des lumières – et que je reprendrais le tramway deux ou trois stations plus loin, du côté du Château. Elle est arrivée aussitôt, avec déjà le ticket de caisse avant que je lui ai rien demandé. J'en ai déduit qu'elle avait compris que je ne resterais pas et cela m'a un peu vexé car je ne voyais pas sur quels indices elle avait pu se fonder pour le deviner ; est-ce que je n'étais pas un client comme les autres, susceptible par conséquent de rester aussi longtemps qu'eux, tout le temps qu'il me plairait ? Elle avait dû se dire que je n'étais venu que pour Cynthia et que, puisque Cynthia n'était pas là, je n'avais qu'à débarrasser le plancher au plus vite. Oui, cela m'a vraiment vexé ; et c'est peut-être ce qui m'a incité – elle avait posé le ticket près de ma chope et je sortais mon portefeuille pour payer – à entamer avec elle une conversation, ne serait-ce que pour lui prouver que je n'étais pas si pressé que cela, qu'on ne pouvait pas me traiter de façon aussi cavalière, et l'obliger à me consacrer un petit peu de son temps, à m'accorder la considération à laquelle j'avais droit, tout de même.

« Vous êtes bien Julie, n'est-ce pas ? » ai-je dit en lui tendant mon billet de dix euros.

Elle a pris le billet, ce qui lui octroyait un délai de réflexion, et j'ai bien vu qu'elle hésitait à aller chercher la monnaie. Elle est restée près de ma table, le billet à la main ; je l'avais décontenancée ; elle ne savait trop comment réagir. Du coup moi aussi je me suis trouvé en désagréable posture, les yeux levés vers cette belle fille qui ne disait rien, debout devant moi, en collant de peluche grise. Par bonheur elle a décidé de suspendre les hostilités, s'est même mise à sourire d'un air assez flatté ; elle faisait partie de ces filles dont tombent toutes les défenses dès qu'on s'intéresse à elles tant soit peu. Soudain radoucie, elle m'a demandé :

« Comment vous avez su mon nom ? »

J'ai dit : « C'est Cynthia... », et là, rien qu'à son sourire, j'ai su qu'elle était une amie de Cynthia car c'était un sourire heureux, plein de tendresse et d'indulgence.

« Vous avez parlé de moi ? »

— Bien sûr ! C'est moi qui lui ai demandé comment vous vous appeliez...

— Parce que vous teniez tant que ça à le savoir ? »

C'est là que je me suis empressé de faire marche arrière ; parce je me suis aperçu que Julie minaudait, qu'elle avait pris une pose plus ou moins avantageuse, légèrement déhanchée, et que j'avais regagné ses bonnes grâces au-delà de ce que j'aurais souhaité.

« Je voulais seulement savoir si vous portiez le même genre de prénom qu'elle » ai-je précisé pour rabattre ses illusions à des proportions plus conformes à la réalité. Elle a accusé le coup, reprenant appui normalement sur ses deux jambes, à la fois dépitée et un peu honteuse de s'être si vite emballée. J'ai vu le moment où elle allait repartir chercher ma monnaie sans m'adresser un mot de plus. Mais elle a demandé : « Quel genre de prénom ?

— Quelque chose dans le genre de Cynthia, qui fait un peu...

— Qui fait un peu quoi ? »

Ce n'était même plus une question, presque une agression bien que ces propos soient toujours tenus à mi-voix, au diapason de l'ambiance générale du lieu, et sans se départir de l'indifférence courtoise qui régit les relations entre une serveuse et un client ; il était évident qu'elle m'attendait au tournant, persuadée d'avoir pris le dessus et je dois reconnaître que j'ai eu quelque difficulté à m'en sortir :

« Eh bien qui fait un peu... comme un pseudonyme, vous ne trouvez pas ? Le genre de pseudonyme que pourraient prendre... des artistes de la chanson par exemple, non ? »

Elle s'est gentiment foutu de moi :

« Parce que vous trouvez qu'on a l'air d'artistes ?

— Des artistes de cabaret, peut-être ?

— Avec ce truc-là sur la tête ? Vous trouvez ? (Elle agitait ses longues oreilles flexibles dans un mouvement désordonné).

— Eh bien oui, pourquoi pas ?

— Julie ! » appela le barman. Il lui désigna du menton un gros type qui levait le bras à une table près de l'entrée.

Elle plongea aussitôt la main dans la peluche de son ventre pour en sortir une poignée de pièces qu'elle compta en les posant sur mon ticket de caisse. Je réalisai alors qu'elle ne serait de toute façon jamais allée chercher ma monnaie au comptoir puisque ces serveuses-lapins étaient pourvues d'une sorte de poche ventrale, à la manière des kangourous, qui leur permettait d'encaisser elles-mêmes les consommations. Elle y glissa mon billet et me laissa en plan après m'avoir rapidement souhaité bonne soirée. J'ai ramassé ma monnaie et me suis levé,

adressant au passage un petit signe de tête au barman qui m'a répondu de même, et j'ai de nouveau traversé toute la salle. Julie était occupée à la table d'autres clients qui renouvelaient leur commande, attentive et souriante ; elle ne m'a même pas vu sortir.

C'est ainsi que je me suis retrouvé sur le trottoir, dehors dans la nuit, à une heure où il était encore trop tôt pour rentrer chez soi et déjà un peu tard pour faire quoi que ce soit de sa soirée (un quelconque film en deuxième séance ou la recherche d'un autre bar pour prendre un verre). J'ai regardé autour de moi : une rame de tramway, toutes fenêtres éclairées tel un grand aquarium silencieux, glissa jusqu'à la station, s'immobilisa et reparti ; la station était pratiquement vide. Quelques rares voitures circulaient sur le Quai de la Fosse : des phares puis des feux rouges, s'éloignant dans un sens ou dans l'autre, mais rien qui fût susceptible d'indiquer la moindre orientation à donner au reste de ma soirée. Je me retournai, levant les yeux vers l'enseigne impassible du PARADISE dont les lettres s'empilaient à la verticale dans un fouillis de néon bleu que j'aurais été bien en peine de déchiffrer si je n'en avais détenu auparavant la signification. C'est là que j'étais venu ; et j'en étais ressorti ; si bien que cette enseigne-là ne pouvait rien m'apporter non plus que le souvenir de l'heure que je

venais en vain d'y passer. Il n'était donc pas nécessaire de m'y attarder en imaginant que le cours des choses aurait pu être différent de ce qu'il était ; et c'est pour éviter cela que je me suis mis en marche.

Je suis parti vers le centre de la ville, vers ces quartiers où il y aurait encore des lumières, des passants, des vitrines éclairées, des bars et des cinémas. Je pensais à Julie, à l'impression que j'avais bien pu lui laisser. Comment présenterait-elle à Cynthia la bizarre requête de ce client qui l'avait demandée ? Elles en rigoleraient toutes les deux, forcément, car Cynthia se souviendrait de moi. Cela me déplaisait de savoir que l'on parlerait de moi de cette façon en mon absence. En marchant dans cette direction, je me rapprochais de chez moi, c'est-à-dire que je commençais à rentrer, porté par mes pas, sans en avoir encore pris la décision, laissant ainsi ouvertes jusqu'au dernier moment toutes les autres possibilités, de très hypothétiques et vagues possibilités auxquelles je ne parvenais d'ailleurs pas moi-même à croire.

C'est exactement ce qui s'est passé : je suis rentré ainsi à pied, de proche en proche, reportant, devant chaque station, la décision de prendre là le tramway pour arriver directement à la maison ; jusqu'au moment où je me suis trouvé tellement près de chez

moi qu'il est devenu évident que j'étais rentré, que ma soirée était terminée et qu'il n'y avait plus d'autre perspective que de se coucher et dormir ; pour attendre la naissance d'un jour nouveau ; un jour qui m'apporterait l'illusion, comme chaque fois, qu'il serait peut-être en quelque chose différent de la veille.

CHAPITRE DIX

La montée des eaux.

En regagnant ma cave, le matin de ce troisième jour, je savais pertinemment sur quoi j'allais tomber, je m'y étais préparé : des amas de terre glaise et de cailloux recouvrant tout le sol et, tout au bord de mon trou, l'alignement de mes douze seaux de terrassier, pleins à craquer, qu'il faudrait, avant d'espérer entreprendre quoi que ce soit, se coltiner deux par deux jusque dans le jardin. De quoi par avance baisser les bras, penserait-on, mais je m'y étais préparé : qui peut raisonnablement s'attendre, chaque matin, à trouver autre chose que ce qu'il a laissé en plan la veille au soir ? Que peut-on s'attendre à trouver d'autre ? Je m'y attendais donc et, psychologiquement, j'étais prêt ; j'avais décidé – puisque par chance il ne pleuvait pas – de consacrer

la première partie de la journée à déblayer tout cela et n'ai donc pas été affecté outre mesure, après avoir ouvert la porte et allumé l'électricité, par l'impression déprimante que me fit ce spectacle. Si je m'étais senti à mon aise, hier soir, parmi toute cette terre c'est parce que je me trouvais alors dans le plein feu de l'action ; ces gravats, je ne les entassais que parce qu'il fallait bien les extraire pour creuser ; l'essentiel à ce moment-là était de creuser et je n'attachais guère d'importance au reste. C'était tout à fait différent aujourd'hui : ils me paraissaient avoir été déversés là pendant mon absence par quelque personne étrangère, quelque intrus indélicat qui aurait entrepris à mon insu, dans ma propre maison, je ne sais quels travaux de terrassement pour me laisser ensuite, à moi, la corvée de tout remettre en ordre. Mais aussi désagréable que puisse sembler ce premier coup d'œil sur l'état de mon chantier, je suis facilement passé outre comme prévu, ayant au préalable décidé de n'en pas tenir compte et de me mettre au travail aussitôt. C'est ce que j'étais sur le point de faire.

Il y a des tentations cependant auxquelles on ne résiste pas, auxquelles on n'aurait d'ailleurs aucune raison de résister, comme par exemple celle d'aller constater avant toute chose l'avancement des travaux

réalisés la veille, ne serait-ce que pour sa satisfaction personnelle, afin de commencer la journée sur une note positive. J'ai donc enjambé mes mini-terrils de terre jaune, écrasant sous les semelles de mes bottes les quelques mottes d'argile qui s'étaient éboulées, pour m'approcher du trou. On en voyait dépasser les montants d'aluminium de l'échelle double qui me sert d'ordinaire à élaguer les arbres du jardin et dont j'avais hier utilisé une moitié – dès que le trou eut atteint une certaine profondeur – pour y descendre et remonter à mon aise. Ils luisaient étrangement sous l'éclat de la baladeuse suspendue à proximité de la poulie, comme si la lumière ne provenait pas seulement d'en haut mais aussi du fond qui se dérobaient encore à ma vue ; on aurait dit que le trou lui-même irradiait cette lumière.

J'ai fait un dernier pas, englué dans la glaise. Je me suis penché.

Là, tout au fond du trou, à proximité du reflet de l'ampoule, j'ai aperçu mon image, la silhouette sombre de mon buste incliné, mon visage qui me contemplait dans un silence immobile : le pied de l'échelle était dans l'eau ; une eau claire et décantée, pareille à celle d'un puits limpide, et dont j'évaluais la profondeur à une trentaine de centimètres. Dans la transparence, on distinguait nettement chaque

accident du fond – des traces de pelle et de marteau-piqueur, des cailloux oubliés – que recouvrait déjà, tels ces vestiges de villages engloutis dans les lacs de retenue, une infime et délicate pellicule de vase ocre, plus claire encore que la terre dont elle était issue et qui l'avait tamisée.

C'était tellement inattendu, empreint d'une telle sérénité, qu'au lieu de réagir en pestant contre cette nouvelle difficulté en travers de mon chemin (qui allait non seulement me retarder mais peut-être tout remettre en cause), au lieu de cela je me suis laissé prendre au charme de cette eau calme dormant sous la terre et suis resté regarder. Puis, de même que les enfants, dès qu'ils en ont l'occasion, au bord d'une mare ou d'un étang, ne peuvent s'empêcher d'y lancer quelque chose, je n'ai pu résister au besoin de pousser du pied quelque caillou qui traînait sur le bord, par pure curiosité d'entendre le "ploc !" que cela pourrait faire et de voir se troubler l'impeccable surface cristalline. La baladeuse et l'échelle ont dansé longtemps tout au fond, ma tremblante silhouette aussi, et j'ai attendu que cela s'apaise, que les traits perturbés de mon visage cessent enfin d'évoquer ces abominables masques distordus des films de Wes Craven. Et lorsque tout fut enfin rentré dans l'ordre d'un parfait miroir, j'ai décidé d'examiner posément

ce nouveau problème qui remettait en cause l'organisation de ma journée.

Tout d'abord, me suis-je dit, il n'y a rien de surprenant à ce que de l'eau se soit infiltrée dans mon trou, il fallait s'y attendre (et je m'y étais attendu, en réalité, dès le départ, mais avais résolu de ne pas prendre cette éventualité-là en compte pour l'instant). Je savais que la nappe phréatique affleurerait à une faible profondeur puisque j'avais dans le jardin un puits toujours plein et qu'après chaque période de fortes pluies l'eau suintait sur le sol de ma cave par la moindre fissure. Il était donc normal qu'ayant creusé un trou de deux mètres je le voie peu à peu se remplir. Mais à quoi cela m'avançait-il de le constater ? Je n'avais tout de même pas l'intention de creuser un deuxième puits dans ma cave ! Ce qui importait, c'était l'évacuation de cette eau ; et non pas de l'évacuer provisoirement, à l'aide d'une simple écope et d'un seau par exemple, mais définitivement c'est-à-dire, dans le cas précis, en permanence puisque plus je creuserais plus le niveau de l'eau vraisemblablement monterait, ce qui est le principe même du puits. Ce qu'il me fallait, par conséquent, c'était une pompe qui assécherait mon ouvrage tout le temps que dureraient les travaux, et même au-delà, qui l'assainirait durablement. Ce n'était pas cette

pompe qui me posait problème – on en trouve toutes sortes de modèles dans le commerce pour un prix abordable et je pris sans hésiter la décision d'en acquérir une le jour même. Le véritable problème tenait à la structure même de la chambre que j'envisageais à présent d'aménager. Cela signifiait qu'il faudrait prévoir – donc imaginer – un efficace système de drainage souterrain pour recueillir l'eau que la pompe ensuite aspirerait et aussi une sorte de cuvelage étanche – tel qu'on en réalise pour les fondations en terrain humide de certains immeubles – afin de garantir des conditions de salubrité acceptables dans mon trou. Car, bien sûr, il était hors de question que je puisse m'accommoder d'un trou inondé, ou même éventuellement inondable ; pour l'utilisation que je comptais en faire il était impératif qu'il demeure sec et sain. Il fallait donc concevoir un dispositif de pompage approprié, qui fonctionnerait automatiquement, dès que cela deviendrait nécessaire, peut-être même en continu, et pour que ce dispositif fonctionne il faudrait que le trou soit parfaitement isolé.

Cette conclusion me fit venir une idée, sans rapport direct – reconnaissons-le – avec la difficulté technique que j'avais à résoudre mais cela m'arrive souvent : que je me trouve confronté à quelque

problème pratique, tout ce qu'il y a de plus terre à terre et concret, et cela déclenche chez moi une véritable chaîne de spéculations plus ou moins abstraites ou générales qui ne me sont d'aucune utilité immédiate, voire entraveraient plutôt ma capacité de décision. Ce à quoi je pensai cette fois-ci (je le livre ici pour ce que cela vaut), c'est qu'il n'y a pas de repos possible dans une vie et que cela constituerait même le caractère spécifique de toute vie. Quoi que vous entrepreniez, vous pourrez être certain de ne jamais en finir ; il vous faudra continuer à travailler sans relâche, sans doute jusqu'à l'approche de la mort. Pour enfin n'avoir un jour rien à faire, se dire aujourd'hui ça y est j'en ai terminé, il faudrait dès le départ ne rien faire, surtout ne rien entreprendre. Mais si par malheur vous commencez à creuser un trou, par exemple, même en admettant que vous meniez à bien votre projet, une fois terminé votre trou continuera à requérir vos efforts, votre attention, toute votre énergie ; il vous faudra pomper, ne pas cesser de pomper, car vous vous y serez vous-même condamné. Allant même plus loin, porté par mon élan spéculatif, je pris conscience de ce curieux paradoxe qui consiste, alors que nous aspirons tous au repos (ne travaillons-nous pas uniquement pour le gagner ?), en ce que nous entreprenons la plupart du

temps des tâches dont la nature même nous l'interdit à jamais, j'étais bien placé pour le savoir. Paradoxe en totale contradiction, soit dit en passant, avec cette fameuse loi de recherche de l'équilibre et du moindre effort à quoi tendrait paraît-il l'organisation de l'univers. Ce qui éclaire d'un jour nouveau notre situation dans ce même univers et expliquerait que nous soyons si nombreux à nous y sentir mal à l'aise et comme en porte à faux. Lequel univers ne constituait certainement pas pour l'instant, on s'en doute, le centre de mes préoccupations. Il n'empêche que je ressentis pourtant très vivement en quoi ce paradoxe-là m'avait toujours concerné, taraudant ma propre vie sans que je m'en sois jamais rendu compte ; le trou plein d'eau que j'avais devant les yeux m'en fournissait la démonstration implacable.

Tout cela, j'en étais bien conscient, ne faisait pas avancer d'un iota mes problèmes d'assainissement. Le danger, lorsqu'on se laisse aller à de telles réflexions, c'est qu'elles nous conduiraient insensiblement à tout abandonner (quand je dis "tout", j'entends toute occupation qui en vaille vraiment la peine, évidemment) pour nous limiter à une existence purement contemplative, réduite en quelque sorte à une espèce de jouissance passive, dans le sens où l'on parle de résistance passive puisqu'il s'agirait bien là

d'une forme de résistance, tout compte fait, l'ultime et résiduelle résistance que nous opposerions encore à ce qui nous aurait défaits : notre condition d'homme peut-être. A cette résistance-là, si proche de la défaite, je ne m'étais encore jamais résigné, quelles qu'aient été les tentations. On connaît d'ailleurs ma méthode : dans les situations les plus difficiles, au seuil d'un renoncement rédhibitoire, je prenais par avance la décision de ne jamais abdiquer malgré tous les arguments négatifs que je pourrais développer et dont je projetais systématiquement la paternité délétère sur mon vieux démon, feu mon vieux démon, à qui je m'en serais voulu de céder le moindre pouce de terrain. J'avais tenu le coup jusqu'ici de cette façon, grâce à cet amour-propre qui me faisait refuser de jeter l'éponge face à lui. A présent que mon démon était mort (du moins que je ne m'autorisais plus à faire semblant d'y croire) je me retrouvais, de fait, en première ligne, sans défense, exposé pour ainsi dire directement à moi-même, ce qui est bien la plus inconfortable des situations. Je devais donc, pour ne pas flancher, battre le rappel de toutes mes ressources.

Or pour ce qui était de mes ressources, si l'on en faisait le tour, il n'en restait plus que deux. Mon indéfectible capacité de ratiocination tout d'abord qui

m'amenait à me tenir ce genre de discours : « eh bien, puisque ton démon n'était en quelque sorte qu'une façade allégorique pour dissimuler ta méthode, peux-tu me dire en quoi sa disparition affecterait la validité de la méthode elle-même ? Il n'y a aucune raison de ne pas continuer comme avant. » Ma seconde ressource, ensuite, tenait au fait que je venais de me découvrir une alliée, qui n'en savait rien pour le moment mais que je décidai de considérer dès lors comme telle. Il s'agissait de Cynthia. Ne m'avait-elle pas déjà tiré d'un mauvais pas alors que j'abandonnais tout espoir de localiser ma fosse septique ? Du coup je me dis qu'elle pourrait aussi me soutenir cette fois-ci. S'il suffisait de trente centimètres d'eau dans mon trou – pas même de quoi se noyer ! – pour ébranler ma détermination quelle crédibilité aurais-je à ses yeux, dans l'hypothèse où je lui en parlerais ? Pour qui me prendrait-elle ? Un être faible et pusillanime, agité de lubies sans réelle consistance et incapable de mener à bien quoi que ce soit. Oui, sans aucun doute, je ne ferais pas bonne figure à ses yeux et cela m'était particulièrement désagréable. Maintenant, dira-t-on, rien ne vous obligeait à lui en parler et tout d'ailleurs porte à croire que cela ne l'intéresserait pas le moins du monde. C'est exact, mais j'opposerais à cette objection on ne

peut plus raisonnable deux arguments qui ne me le paraissent pas moins : le premier c'est que nous accomplissons tous quotidiennement bon nombre d'actions à quoi rien ne nous oblige et que si nous ne faisons strictement que ce que nous sommes obligés de faire, il ne resterait pas grand chose pour emplir nos journées. Le second c'est que j'avais depuis avant-hier déjà l'intention de parler à Cynthia et n'en avais été empêché que pour des raisons tout à fait contingentes (c'était son jour de congé) ; par conséquent je ne voyais pas pourquoi, dès que ces contingences se montreraient favorables (lorsque elle et moi nous trouverions au PARADISE en même temps, tout simplement), je ne concrétiserais pas cette intention. D'autant plus que je me rendais compte, de jour en jour, qu'il devenait nécessaire de parler à quelqu'un de mon trou. En parler à Jean-Louis et Marianne, mes amis les plus proches, présentait trop d'inconvénients. Marianne, j'en étais sûr, ne se priverait pas de questions, commentaires et jugements péremptoires que je craignais par dessus tout. Quant à Jean-Louis, étant donné que nous étions presque voisins et tel que je le connaissais, je pouvais m'attendre à ses visites sur mon chantier un jour sur deux, histoire de voir où ça en était, de me soutenir le moral, le cas échéant de me proposer un

coup de main. Or s'il était quelque chose dont j'avais le moins besoin, c'était bien d'un coup de main ; le trou que j'avais à creuser, je devais le creuser seul, sinon j'aurais fait appel à une entreprise spécialisée mais cela n'aurait eu aucun sens. C'est pourquoi l'idée d'en parler à Cynthia me semblait des plus lumineuses. Cynthia, je ne la connaissais pas et probablement se fichait-elle pas mal de mon trou et de tout ce que je pouvais faire lorsque je ne commandais pas une bière ou une coupe de champagne au PARADISE. C'était exactement ce qui me convenait : quelqu'un qui accepterait plus ou moins de m'écouter – à condition que je consomme – mais qui ne prétendrait pas intervenir dans mes affaires. Cynthia, qui plus est, je pourrais m'en débarrasser à tout moment, dès que je le désirerais : il suffirait de payer et de partir. On ne peut pas en dire autant de la plupart de ses amis.

Il va de soi que ce raisonnement, qui peut paraître quelque peu alambiqué et oiseux lorsqu'on l'explique ainsi sur le papier, ne me prit pas plus de quelques secondes en réalité, le temps que je me penche à nouveau sur l'eau calme qui reflétait mon image. C'est peut-être la sérénité émanant de ce minuscule lac intérieur qui m'a permis de ne pas perdre pied, de maîtriser une situation qui pouvait paraître

catastrophique (le trou inondé, ces amoncellements de terre tout autour) pour parvenir aux quelques décisions simples et efficaces qui devaient me tirer d'affaire : premièrement, la pompe ; deuxièmement, transporter tous ces gravats dans la fosse ; troisièmement, Cynthia. Du coup, le plan d'organisation de ma journée était fixé et cela soulage toujours de savoir ce qu'on doit faire dans les prochaines heures. Il me faudrait le reste de la matinée pour choisir et acheter une pompe appropriée ; probablement tout l'après-midi pour évacuer les gravats ; et ce soir je retournerais au PARADISE.

Ce qui est agréable, lorsque les choses se combinent aussi bien, c'est qu'il n'y a plus à tergiverser et cela donne une espèce de coup de fouet pour passer à l'action avec un enthousiasme renouvelé. Un peu comme lorsque votre voiture démarre enfin, si vous avez des problèmes d'allumage, après une interminable série de ratés avec force hoquets. Une fois le moteur lancé, et quelques coups d'accélérateur pour lui faire trouver son régime, on a l'impression qu'il tourne aussi bien qu'autrefois, et ça roule. J'y avais pensé parfois quand j'avais moi aussi des redémarrages difficiles et cela me réjouissait de constater qu'une fois de plus c'était bien reparti. Il

y avait pourtant un revers de la médaille à cette métaphore automobile – si tant est qu'on veuille bien jusqu'au bout la considérer comme valable –, c'est que dans le cas présent celui qui avait des ratés dans le moteur, à bien y regarder, c'était moi. Mais, à nouveau lancé comme je l'étais, je tins cet aspect-là des choses pour quantité négligeable.

Bref, le programme de ma journée ainsi arrêté, c'est sans aucun état d'âme que je remontai de ma cave, abandonnant derrière moi le souci des gravats, mon trou inachevé et l'inquiétante menace de la montée des eaux. Je me suis muni de mes papiers, de ma carte bleue, de mes clefs et suis parti en quête d'une pompe. Ma voiture – la vraie – a démarré au quart de tour ; ce qui prouvait une fois de plus qu'on peut toujours faire confiance à une bonne mécanique pourvu qu'elle soit régulièrement entretenue. J'en tirai la leçon in petto.

CHAPITRE ONZE

L'art de temporer.

Je ne fournirai pas de détails superfétatoires quant à l'acquisition de la pompe et de ses différents accessoires (tuyauterie, crépine, clapet anti-retour). Tout cela a fait l'objet de choix strictement techniques qui n'intéresseraient personne. Je dirai seulement que, de retour peu avant midi, j'étais en possession de tout ce qu'il fallait. J'étais en train de décharger cela devant chez moi lorsque j'ai vu Jean-Louis déboucher au coin de la rue. A peine m'a-t-il aperçu qu'il a hâté le pas, commençant à sourire dans sa barbe (je ne sais pourquoi les barbues me donnent toujours l'impression de sourire ; peut-être parce qu'on ne voit plus que leurs yeux). On s'est serré la main et il s'est mis à examiner les achats que j'avais déposés sur le trottoir. C'était gentil à lui de s'intéresser à ce que je

faisais et en d'autres circonstances cela m'aurait fait plaisir de constater que j'avais des amis qui se préoccupaient un peu de moi. Mais j'avais déjà été agacé rien qu'à le voir s'approcher du bout de la rue avec son air jovial, cette cordialité chaleureuse qui ignorait tout de mes véritables soucis du moment. Et lorsqu'il m'a demandé : « Dis donc, gars, c'est quoi, ça ? », alors qu'il voyait bien que c'était une pompe puisqu'il y avait une photo en couleurs (vert et jaune) sur chaque face du carton et que c'était marqué dessus dans au moins trois ou quatre langues, je me suis volontairement limité à la réponse la plus succincte et, pour lui, qui s'attendait évidemment à une explication, la plus frustrante :

« Une pompe... »

Il a ricané à sa manière, tout en hochant la tête et me regardant, histoire de digérer ma petite agression car il avait bien compris, depuis le temps que nous nous connaissons, qu'il tombait mal et me dérangeait. Puis il s'est penché sur le carton pour lire ce qu'il y avait marqué dessus et voir de quel genre de pompe il s'agissait.

« Tu mets une pompe électrique sur ton puits ? »

A partir de ce moment-là tout mon ressentiment à son égard s'est évanoui car il venait de me dispenser

de lui mentir ; je n'avais plus qu'à le conforter dans l'erreur où lui-même s'était mis ce qui, bien que pas tout à fait honnête de ma part, m'évitait tout de même de le mener moi-même en bateau. Sans répondre ni oui ni non, j'ai donc accepté de discuter – puisque nous ne parlions pas de l'essentiel – et de débattre avec lui des différents types de pompes et de la meilleure façon de les installer.

« Tu ne préférerais pas une pompe immergée ? a-t-il suggéré après avoir terminé l'examen de l'emballage de la mienne ; pour toi, ce serait pourtant ce qu'il y a de plus simple... »

Pour un puits, sans aucun doute il avait raison et j'ai dû improviser une justification plausible de mon choix de mettre une pompe en surface ; je n'avais pas confiance, lui ai-je dit, à l'idée d'un moteur électrique, même étanche, qui tournerait sous l'eau, avec le fil qui tremperait et tout ça (en réalité ce qui me dérangeait, dans cette hypothèse, c'était moins le risque de court-circuit que la pensée de quelque chose qui travaillerait au fond de mon trou sans que je puisse le contrôler de l'extérieur ; mais cela je ne l'ai pas dit). Jean-Louis me souriait avec une condescendance amusée, convaincu qu'obnubilé par des préjugés d'un autre âge je me méfiais des

dernières avancées de la technologie. Cela ne l'étonnait pas de moi.

« Foutaises ! reprit-il après m'avoir patiemment écouté ; il n'y a absolument aucun risque ; ça marche parfaitement bien, tu peux me croire : il y a des années qu'on a une petite pompe immergée dans notre puits, on n'a jamais eu le moindre problème. Non seulement c'est moins cher à l'achat, mais tu pourrais te dispenser de tous ces trucs-là. »

Il désignait le gros rouleau de flexible annelé posé près du carton de la pompe. J'en avais pris dix mètres, à tout hasard, ne sachant pas encore où serait placée la pompe par rapport au point le plus bas de mon trou. Comme je n'avais aucun argument sérieux à lui opposer, concernant l'équipement d'un puits, je l'ai laissé dire, me contentant de sourire à mon tour de ses efforts pour me convaincre des avantages d'un système que de toute façon je n'adopterais pas. Il a bien compris la situation – ou plutôt ce qu'il croyait être la situation – et n'a pas insisté. C'est toujours plus ou moins ainsi avec les amis qui vous proposent leurs propres solutions aux problèmes que vous rencontrez et vous prodiguent des conseils : on fait semblant d'en débattre, on discute avec le plus grand sérieux, tout en sachant que chacun va camper sur ses positions, n'en fera finalement qu'à sa tête. Jean-

Louis n'était pas dupe, même s'il ignorait les véritables raisons qui m'avaient fait choisir ce type de pompe et qu'elle n'était pas destinée à extraire l'eau d'un puits. Il m'a flanqué une grande tape amicale sur l'épaule comme à son habitude pour dire au revoir :

« Allez, gars, faut que j'y aille, moi ! En principe j'étais seulement parti chercher le pain, Marianne m'attend pour déjeuner ; tu vois que je n'ai pas trop intérêt à traîner... »

Il a ricané une fois encore, manière de me faire entendre qu'il le savait bien que je savais que Marianne n'était pas le dragon pour lequel il voulait la faire passer, qu'elle ne lui ferait aucun reproche et que c'était justement pour cela qu'il se permettait ce genre de plaisanterie. Je l'ai regardé s'éloigner vers la boulangerie, soulagé de pouvoir reprendre enfin mon déchargement interrompu mais tout de même un peu peiné de le voir partir et de rester seul. Nous ne sommes faits que de contradictions : les travaux qu'il nous faut exécuter seuls, parce que c'est nécessaire, nous souhaiterions tout de même en partager la responsabilité avec quelqu'un, un copain avec qui parler, alors que c'est impossible, nous le savons, et que nous refuserions certainement l'aide que l'on nous proposerait. C'est ainsi et il n'y a pas moyen de faire autrement.

J'ai entreposé tout mon matériel au beau milieu du couloir, en songeant que Jean-Louis rentrait chez lui avec son pain et l'éternel sourire qu'il trimballait dans sa barbe, que Marianne l'attendait. Je me suis pris à penser que j'avais connu cela moi aussi, à l'époque où Mathilde était à la maison. Je n'avais même pas besoin de prendre ma clef alors pour sortir ; je sonnais et elle m'ouvrait ; on n'a pas idée de ce que cela représente de pouvoir sonner chez soi et que la porte s'ouvre. Mais ce temps-là était révolu.

J'ai refermé ma porte. J'ai soulevé ma pompe par la poignée de plastique blanc prévue à cet effet sur le haut du carton et je l'ai descendue à la cave. J'ai dû faire un second voyage pour transporter le reste, le rouleau de tuyau et les différents accessoires. Puis je me suis posé la question de savoir, comme il était déjà plus de midi et demie, si j'allais ou non déjeuner avant de déballer mes achats et j'ai finalement pris la décision de casser d'abord une petite croûte – rien qu'un sandwich, un bout de fromage et un fruit – de façon à être entièrement disponible tout l'après-midi.

Je dois reconnaître que j'aime particulièrement cela lorsque j'ai fait des achats importants : contenir mon impatience au lieu de tout déballer dans la précipitation comme feraient certains ; tout entreposer dans un coin et tranquillement me

préparer, me mettre en condition (manger si c'est l'heure ou enfiler ma tenue de travail), afin de pouvoir ensuite me consacrer à mon nouveau butin l'esprit libéré de toute autre préoccupation. Outre qu'elle écarte tout désordre de ma vie, cette petite stratégie présente bien des avantages secondaires. Dans le cas présent, par exemple, elle allait conférer au pauvre sandwich solitaire que je préparerai sur le bord de ma table la saveur d'un pique-nique que vous pourriez faire en compagnie de votre nouvelle petite amie, c'est-à-dire qu'au lieu de le mastiquer simplement pour me nourrir, ce sandwich, parce que cela nous est nécessaire, je le verrai s'inscrire dans une perspective heureuse, un projet, qui m'inciterait à le dévorer à pleines dents, avec un bel appétit, dans l'impatience de ce qui allait suivre et dont il ne constituerait que les prémices. Il suffit parfois de très peu de choses pour redonner du sel à la vie, parfois seulement de remettre les choses dans l'ordre – celle-ci avant celle-là – de manière à ce que tout soit correctement orienté (comme on parle de vecteurs orientés en géométrie : tous déterminés par une cohérence supérieure). Chaque élément, ainsi, chaque moment, atteint son plein épanouissement tout en s'intégrant harmonieusement à l'ensemble de ce qui va constituer une journée, une semaine ou toute une vie. Ce n'est

là, bien entendu, qu'un idéal, auquel bien peu peuvent prétendre, mais en ce qui concernait mon sandwich – et à l'échelle modeste de l'après-midi qui s'annonçait – ma stratégie donnait entière satisfaction. L'esprit accaparé par le projet d'installation de ma pompe, impatient de descendre la déballer, je mordais avec énergie dans le cylindre spongieux de mon jambon-beurre (datant de la veille, la baguette avait quelque peu ramolli) sans plus penser que Marianne et Jean-Louis déjeunaient tous les deux, au même instant, à quelques centaines de mètres de chez moi ni que Mathilde depuis si longtemps était partie.

Je suis même allé plus loin, après que j'ai eu terminé ce frugal repas, dans l'art subtil de différer ma jouissance : au lieu de descendre aussitôt voir ma pompe, j'ai encore pris le temps de siroter un café (réchauffé de ce matin, il est vrai) et d'aller enfiler ma tenue de travail (le vieux pantalon de velours beige et la chemise à carreaux "Magasin Vert" que j'utilise pour jardiner). Puis je suis descendu à la cave. Et là, sur ma lancée, je suis allé encore plus loin (ce qui confinait à l'héroïsme ou relevait peut-être d'une profonde tendance masochiste, comme on voudra) : je n'ai pas même touché l'emballage de ma pompe, ni la crépine, ni les tuyaux. Puisqu'il n'était pas question

de toute façon de la mettre en œuvre avant d'avoir évacué les gravats, je me suis directement attaqué aux douze seaux de terrassier que j'ai commencé, deux par deux, à remonter.

Le ciel s'était complètement dégagé, avec quelques petits nuages blancs immobiles et un véritable soleil printanier. On ne pouvait rêver journée plus propice. Je remontais mes seaux que je déversais dans la fosse du jardin, redescendais les seaux vides pour en monter deux autres. Si bien que j'en suis assez rapidement venu à bout sans que cela me coûte le moins du monde, dans une sorte d'allégresse que je ne devais finalement qu'à moi-même. Et lorsque les douze seaux furent vidés et qu'il a fallu reprendre la pelle pour les charger à nouveau et les remonter, et les redescendre, et les emplir encore et ainsi de suite jusqu'à ce que le sol de ma cave soit entièrement dégagé, même durant tout ce labeur que j'avais appréhendé comme une véritable corvée ce sentiment de joyeuse facilité ne m'a jamais abandonné ; tant il est vrai, me suis-je dit alors, que le bonheur, tout compte fait, ne tient probablement qu'à une heureuse gestion de nos activités, à d'infimes tactiques comportementales que nous ne savons malheureusement pas, la plupart du temps, mettre en œuvre. Autrement dit – et pour aller au bout de ma

pensée – serait heureux qui veut. Belle formule péremptoire dont j'ai cependant mesuré aussitôt les limites et le caractère excessif et que j'ai corrigée à regret – en quelque sorte à l'arrière-plan de ma réflexion – en ajoutant « et qui peut... » Mais il va de soi que sous cette forme cela n'avait du coup plus grand sens, en tout cas n'apportait rien de bien neuf au problème du bonheur, et je m'en suis trouvé quelque peu désappointé. Ce n'était pas la première fois que, poussant ainsi une idée qui m'avait parue forte jusqu'à ses ultimes conséquences, j'aboutissais à une absurdité, une proposition inacceptable qui me contraignait à un pitoyable retour à la case départ sans que rien ait vraiment avancé. Mais on pense ou l'on ne pense pas ; si l'on pense, autant prendre le risque d'aller jusqu'au bout de sa pensée. Cette fois-ci, pourtant, je n'en avais cure : je poursuivais in petto ces spéculations tout en maniant la pelle et trimbballant mes seaux de terre et tout ce qui m'importait c'était de progresser dans ma tâche. Que la théorie du bonheur que parallèlement je développais s'avère un peu foireuse ne m'affectait pas plus que cela. Un peu comme lorsque vous écoutez la radio en bruit de fond tout en travaillant : vous n'êtes alors pas très regardant quant à la qualité du programme.

Toujours est-il qu'ainsi, de fil en aiguille et de seau en seau en quelque sorte, le temps a passé vite ; plus vite que je ne l'aurais cru. Il était à peine cinq heures que ma cave était parfaitement propre. Là-haut, dans le jardin, le soleil avait déjà beaucoup décliné. Les gravats que j'avais déversés dans la fosse atteignaient presque le niveau de la trappe et cela m'inquiéta un peu pour la suite. A l'aide de la pelle j'ai tenté de les niveler, les repoussant vers les parois de la fosse, et j'ai estimé que cela me permettrait d'y verser encore au moins un mètre cube. Les déblais, cela ne se met pas n'importe où, n'importe comment ; cela aussi se gère. Pour l'instant, j'avais encore le temps de voir venir, peut-être un jour ou deux, cela dépendrait de la façon dont je creuserais et du temps nécessaire à l'installation de la pompe. Ensuite, lorsque la fosse serait pleine, on verrait bien, me suis-je dit, quoique cela me gêne toujours de laisser dans le flou un aussi proche avenir. Mais j'avais une urgence, qui avait été suffisamment différée pour que je ne temporise pas davantage : maintenant que tout était déblayé, net et propre, j'étais en droit de m'occuper du déballage de ma pompe. Si tout se passait bien, si je n'avais oublié aucun accessoire, je pouvais espérer la mettre en service avant le soir – provisoirement, bien sûr –

pour vérifier que cela fonctionnait comme je l'avais imaginé et au moins évacuer l'eau du trou.

Je m'y suis donc mis presque aussitôt, après – ultime et délicieux atermolement – m'être octroyé la pause bien méritée d'un petit café que je suis remonté prendre dans la cuisine. Le soleil se couchait lorsque je suis redescendu mais je n'ai même pas pensé que je n'avais pratiquement pas vu passer cette journée. Je disposais encore de deux bonnes heures avant de prendre ma douche et me préparer à aller au PARADISE pour tenter de parler à Cynthia. C'était plus qu'il m'en fallait, estimai-je en descendant l'escalier de ma cave, mais je n'ignorais pas qu'il est toujours beaucoup plus long que prévu de faire quoi que ce soit et que c'est la raison pour laquelle si souvent le temps nous fait défaut.

Bref, j'ai entrepris de déballer ma pompe, avec tous les égards qu'exigent de nous les objets nouvellement acquis. A l'intérieur du carton, elle était encore enveloppée dans une pellicule de plastique transparent que j'ai déchirée d'un coup de cutter, roulée en boule et mise tout de suite à la poubelle. C'est relativement simple une pompe de ce type : un fil électrique qu'il suffit de brancher ; un orifice pour l'aspiration et un autre pour le refoulement, repérés sur le corps de fonte de la pompe par des flèches –

impossible de se tromper –, auxquels il n'y plus qu'à adapter les tuyaux adéquats. J'ai néanmoins pris la précaution de consulter la notice, où tout ce que je savais déjà m'était expliqué. C'est qu'il y a une satisfaction particulière à lire les notices, à voir confirmé noir sur blanc (à l'aide de schémas, de chiffres et de lettres de renvoi) tout ce que vous aviez déjà compris rien qu'en voyant l'appareil ; la satisfaction, peut-être, de constater que pour une fois le monde réel correspond à ce que vous en aviez pensé ; mais passons. Je n'ai donc rien appris ; rien sinon que la "hauteur géométrique d'aspiration" de ma pompe était limitée à sept mètres – ce qui était pour moi largement suffisant – et qu'il était nécessaire de l'amorcer avant sa première mise en service en la remplissant par un petit orifice que je n'avais auparavant pas remarqué. Rien de bien surprenant là, me suis-je dit, car connaît-on quelque chose, dans quelque domaine que ce soit, susceptible de correctement fonctionner sans avoir été au préalable amorcé ? A plus forte raison lorsqu'il s'agit d'une pompe, dont le principe repose sur les lois les plus élémentaires de la mécanique.

Ainsi assuré de pouvoir procéder à l'installation sans difficulté, j'ai monté la crépine, avec son clapet anti-retour, à une extrémité du tuyau souple

d'aspiration dont j'ai fixé l'autre bout sur le corps de la pompe à l'aide des différents adaptateurs dont j'avais pris soin de me munir. J'ai branché de la même façon le tuyau d'évacuation sur l'orifice de refoulement en m'efforçant, pour chacun de ces raccords, d'en garantir l'étanchéité par de la filasse enduite de pâte dont je garnissais tous les filetages avant de procéder au serrage. Tout cela m'a pris un peu plus d'une heure. Il ne restait plus qu'à immerger la crépine dans l'eau de mon trou, enfoncer l'extrémité du tuyau d'évacuation dans le siphon du tout-à-l'égout et brancher. C'est ce que j'ai fait.

On considérera peut-être avec condescendance et comme une évidente manifestation d'étroitesse d'esprit le fait de s'emballer à l'occasion d'activités aussi techniques et terre-à-terre, mais je dois reconnaître que ce fut un moment exaltant ; ce moment où, sur le point de mettre le contact, j'allais entendre pour la première fois ronronner le moteur de la pompe et verrais, comme par un miracle, rapidement baisser le niveau de l'eau dans mon trou, jusqu'à l'assèchement complet, tandis que résonnerait, dans les cavernes canalisations du tout-à-l'égout, la puissance du jet qu'elle se mettrait à recracher, toute cette eau indésirable qui, du seul fait de mon ingéniosité, se trouverait ainsi évacuée. Un

moment tellement exaltant que j'en avais oublié une procédure essentielle : amorcer le corps de la pompe.

Dès que je l'ai branchée, elle s'est mise à tourner à vide, avec une sorte de ronflement enroué qui sonnait creux. Le niveau de l'eau ne bougeait pas. Rien n'était aspiré.

Je me suis empressé de débrancher.

Quand on est trop sûr de soi, que tout va pour le mieux, c'est alors que l'on commet les erreurs les plus impardonnables et qui ne sont pas toujours sans conséquence. Dans la notice il était bien précisé de ne jamais faire tourner la pompe à sec, sous peine de l'endommager, et me souvenant de cette mise en garde je l'associai, je ne sais trop pourquoi, au danger que courrait pareillement un patient qui mettrait en œuvre sur lui-même un traitement sans avoir aucune maladie à traiter, un traitement qui agirait en pure perte, à vide en quelque sorte. Et quand on dit qu'il faut apporter de l'eau au moulin, ou encore du grain à moudre – deux expressions qui me vinrent inopinément à l'esprit – on ne dit rien, pensai-je encore, qui ne soit en parfait accord avec le succinct mode d'emploi de ma pompe, à laquelle il faut aussi de l'eau pour pomper. Où l'on voit que les enseignements de la technique, remarquai-je non

sans un certain amusement, vont parfois confirmer la Sagesse des Nations.

Malgré cela, j'étais tout de même un peu inquiet pour ma pompe, et peut-être surtout vexé de ce contretemps ridicule. Il ne sera pas vraiment nécessaire de parler de cet incident à Cynthia, me suis-je concédé à titre de consolation sans prendre conscience sur le moment du fait que Cynthia s'en balancerait sans doute complètement que j'aie amorcé ou non ma pompe avant de la mettre en marche. En admettant même qu'elle accepte d'écouter ce que je lui raconterais, ce n'était certainement pas ce genre de détail qui allait l'intéresser. J'ai donc pris la décision sur le champ de ne pas lui en parler, par égard pour elle, afin de ne pas inutilement l'importuner ; et je dois dire que cela m'arrangeait bien. Tandis que je réglais ce petit point d'amour-propre avec moi-même, j'avais débloqué le boulon qui fermait l'orifice de remplissage et fait couler tout le contenu de mon petit arrosoir à plantes vertes dans le corps de la pompe jusqu'à ce que cela déborde. Je remis le boulon en place, sans oublier son joint ; serrai à bloc. Puis je fis une nouvelle tentative. Cette fois-ci tout devait marcher.

Accroupi au bord du trou, j'observais la surface transparente où se reflétait l'ampoule nue de ma

baladeuse. Le moteur de la pompe n'émettait qu'un feulement sourd à peine audible, masqué par d'obscurs borborygmes se propageant tout au long des dix mètres de tuyau annelé (je n'avais pas osé le raccourcir, ignorant combien il m'en faudrait lors de l'installation définitive) jusqu'à la crépine de laiton qui luisait, inerte, à trente centimètres de profondeur. Puis cela se déclencha d'un seul coup : l'infime pellicule de vase jaune se mit à doucement glisser sur le fond, se précipita vers l'embout d'aspiration tandis que j'entendais, à l'autre extrémité de ma cave, le crachotement de plus en plus violent de l'eau rejetée dans l'égout. Et soudain, dans le trou, le niveau se mit à baisser ; il baissait à vue d'œil si bien qu'en deux ou trois minutes, et après un épouvantable bruit de succion que durent répercuter les parois, la pompe n'aspirait plus que de l'air.

Je me précipitai pour couper le courant. Mon trou était vidé. Tout fonctionnait comme prévu.

Je revins sur le bord et contemplai le fond où le pied de l'échelle reposait maintenant sur une glaise luisant d'humidité. Il n'y avait plus aucun reflet d'ampoule, aucune transparence mystérieuse de cité engloutie. Mon visage, de quelque façon que je me penche, n'y rencontrait plus son image. Seul dans la lumière gisait le gros tuyau d'aspiration de la pompe,

comme retourné à la triste flaccidité première d'un pénis au repos. Mon trou était propre, net, salubre, tel que je l'avais souhaité. Demain je pourrais continuer à creuser.

CHAPITRE DOUZE

Deux Blue Birds.

C'est toujours à ces moments-là que ça arrive, lorsque vous êtes installé sous la douche, appréciant les bienfaits de l'eau chaude qui vous ruisselle sur le corps : le téléphone se met à sonner. La plupart des gens alors ne se dérangent pas ; on les rappellera, se disent-ils, on va leur laisser un message. Moi si. Les coups de téléphone que je reçois sont si rares que l'idée de les laisser perdre devient une véritable hantise ; quant à mon répondeur, comme il reste les trois-quarts du temps débranché autant dire qu'il ne m'est d'aucun secours. Ces problèmes-là évidemment ne se posent pas lorsqu'on vit à deux : quoi que vous soyez en train de faire, l'autre est toujours là pour répondre. C'est un des bénéfices de la vie commune que l'on n'envisage pas suffisamment ; pour ma part,

je n'en ai pris conscience qu'après le départ de Mathilde. Dans ces cas-là, par conséquent, qu'est-ce que je fais ? Je peste, je ronchonne le temps que passent les deux ou trois premières sonneries tout en me réjouissant en mon for intérieur que quelqu'un ait enfin la bonne idée de m'appeler ; puis je m'enveloppe dans mon drap de bain en me séchant tant bien que mal et je cours pieds nus au salon. Une fois sur deux j'arrive à temps.

Cette fois-ci j'avais de la chance : cela sonnait encore. Partagé entre contrariété de principe et une curiosité retenue, j'ai laissé passer une nouvelle sonnerie avant de décrocher.

« C'est toi, gars ? Je ne dérange pas, au moins ? »

Qui voulait-il que ce soit ? J'avais aussitôt reconnu Jean-Louis. J'ai répondu qu'il ne me dérangeait pas.

« Bon, a-t-il fait, tant mieux ! Tu sais pourquoi je t'appelle ? »

Comme je ne le savais pas, je n'ai rien dit.

« Eh ! la pompe, pardi ! Je voulais savoir un peu comment ça se passait... Alors, tu l'as installée ? »

C'était la catastrophe : si je lui disais qu'elle était installée, il tiendrait absolument à venir la voir ; si je lui disais qu'elle ne l'était pas, il insisterait pour venir m'aider. Je me rappelai qu'aujourd'hui c'était la veille

du week-end, Marianne et Jean-Louis seraient disponibles le lendemain ; c'était évidemment pour cela qu'il appelait.

« Ça marche, au moins ? reprit-il, trahissant une certaine inquiétude devant mon silence.

— Bien sûr que ça marche, ai-je dit, me demandant si j'avais fait le bon choix et comment j'allais me dépêtrer de cette histoire car je pressentais déjà sa question suivante et ça n'a pas raté :

« Alors, dis donc, on pourrait peut-être venir voir ça ? Demain, tu es là ? »

Il est délicat d'arguer du fait qu'on n'est pas libre lorsqu'on ne travaille pas et qu'en réalité on est là tous les jours. Jean-Louis le savait aussi bien que moi et n'avait posé la question que pour la forme ; de toute façon il était déjà décidé à venir.

J'ai répété : « Demain ? » pour gagner du temps, comme si je consultais mentalement un agenda bien chargé, et lui ai dit qu'en principe, oui, il me semblait.

Il a tout de même perçu ma réticence et s'est cru obligé d'ajouter :

« Si tu as autre chose de prévu, tu me le dis... »

J'aurais pu saisir encore cette perche-là mais il était déjà trop tard et, quoique je fasse, Jean-Louis

viendrait un jour ou l'autre puisqu'il brûlait d'envie de voir ma pompe. J'ai répondu que je n'avais rien d'autre à faire, qu'il le savait bien, et c'est alors que cette idée m'est venue, une idée qui me permettrait de m'en sortir : je lui ai dit que la pompe n'était pas sur mon puits.

« Ah bon ? Qu'est-ce que tu en as fait alors ? (Il esquissa son habituel ricanement, comme s'il envisageait les utilisations les plus saugrenues de cette malheureuse pompe).

— Je l'ai installée à la cave.

— A la cave ?

— Oui ; tu verras ça demain.

— Mais qu'est-ce que tu peux foutre d'une pompe à la cave ?

— Ce sera la surprise... Tu verras ça demain, je te dis.

— Bon... Alors demain en fin de matinée ?

— Comme tu veux.

— Ça marche... Allez, salut, gars ! »

Je n'étais pas mécontent de moi en raccrochant. Sous la douche, j'ai examiné de plus près mon idée ; cela se tenait ; je n'avais plus à craindre les visites de

Jean-Louis, du moins durant cette phase-là de mes travaux.

Mais lorsqu'on est interrompu de cette façon, au beau milieu de n'importe quelle activité, surtout si elle est agréable, on n'a plus le même plaisir à s'y remettre, tout le monde a connu cela, le cœur n'y est plus. Au lieu de traîner comme je le fais d'habitude sous la douche, me livrant au fil de mes pensées, je l'ai réduite au strict minimum nécessaire, le temps de me laver et c'est tout. C'est que Jean-Louis avait perturbé toute la perspective de ma soirée, la fragile ordonnance que j'avais combinée dans ma tête et dont le moindre contretemps suffit à briser l'harmonie. Il m'a fallu prendre sur moi pour retrouver ma tranquillité initiale, me dire que, si la douche n'avait pas été ce que j'avais prévu, au moins il me restait le dîner, que rien pour l'instant ne remettait en cause, puis le départ pour le PARADISE ainsi que je l'avais décidé. Tout le reste de mon temps était intact. C'est ce que je me répétais en préparant mon dîner ; mais le fait même de le répéter indiquait assez qu'il n'en était rien et que si l'on a le malheur d'ébranler le moindre maillon dans la chaîne du temps il serait naïf d'espérer que cela n'aura aucune répercussion sur les autres. C'est ainsi que des journées entières peuvent parfois nous être gâchées, simplement du fait qu'elles

ont mal commencé, parce qu'on s'est comme on dit "levé du pied gauche" ; il n'y a plus alors qu'à prendre son mal en patience, faire en quelque sorte le gros dos, en espérant que l'onde néfaste engendrée par ce maillon initialement perturbé voudra bien s'atténuer.

Elle s'est atténuée en effet, tout au long du repas ; parce qu'il est naturel que tout s'atténue ; et aussi parce que je savais maintenant quoi dire à Jean-Louis – ce qui n'était pas une mince compensation ; je n'avais plus à m'inquiéter de la perspective de sa venue. Lorsque vous dînez ainsi en solitaire sur la toile cirée de votre cuisine, dans une lumière appauvrie par le globe d'opaline d'une suspension néo-rustique qui aurait bien besoin d'un sérieux coup de chiffon, vous n'avez personne d'autre avec qui converser que vous-même et le fait même de mastiquer (ces mouvements réguliers de la mâchoire plus ou moins apparentés à ceux que nécessite la parole), cette simple activité machinale semble favoriser une sorte de rumination intérieure. Ce que je ruminais ainsi, moi, tout au long de mon repas silencieux, c'était le déroulement de ma rencontre prochaine avec Cynthia. Et du coup je cessai de penser à Jean-Louis. J'essayais de mettre au point la façon la plus naturelle d'aborder avec elle le sujet de mon trou. C'était quelque chose à préparer

minutieusement car on ne raconte pas ce genre d'histoire de but en blanc à une serveuse dans un bar, même si, dans le cas d'une boîte comme le PARADISE, j'avais la possibilité de la retenir à ma table. Lorsque j'ai quitté la maison (après avoir tout rangé et laissé la cuisine aussi propre que je souhaitais la trouver en rentrant), j'avais imaginé le biais pour parler à Cynthia, une entrée en matière que je jugeais à la fois amusante et habile et que je peaufinais pour la énième fois si bien que j'étais presque, déjà, en train de converser avec elle.

J'ai pris ma voiture ce soir-là. Je n'avais aucune envie d'y aller à pied après les travaux éreintants de la journée. Je n'avais pas envie non plus de voir des gens dans le tramway. Je préférais pour ainsi dire rester par avance avec Cynthia, sans que rien soit susceptible de me distraire et de me déconcentrer. C'est pour cette raison-là que dans la voiture je n'ai pas non plus allumé la radio. Je roulais dans la ville en silence, parmi les lumières, dans le flux de la circulation nocturne, et tout me semblait aller pour le mieux. J'ai même trouvé facilement une place de parking à la Petite Hollande, sous les arbres. Je suis descendu. J'ai fermé la voiture. Il faisait une douceur étonnante. Au-delà des voies du tramway, l'enseigne verticale du PARADISE baignait de son halo bleu la

façade de l'immeuble voisin. Même de biais, je parvins à la déchiffrer du premier coup d'œil maintenant que je la connaissais. J'ai laissé les deux trams qui se croisaient à ce moment-là à la station Médiathèque repartir puis j'ai traversé.

Il y a pas mal de monde à l'intérieur, toujours la musique habituelle, et la salle du fond est éclairée. Mais la plupart des clients se tiennent debout devant le bar si bien que ma table est restée libre. Je m'y assieds. Tourné vers l'entrée cette fois-ci, pour changer. J'attends qu'un lapin vienne s'enquérir de ma commande.

Au bout d'un moment, tout de même, je commence à m'impatiser. Lorsque c'est avec des amis que vous venez prendre un verre dans un endroit comme celui-ci, peu vous importe que l'on vous serve aussitôt ou pas : chacun allume sa cigarette, on s'installe, on bavarde. Mais lorsque vous venez seul, que de surcroît vous ne fumez pas et que l'on tarde autant à vous servir, vous finissez par vous demander ce que vous faites assis là, si c'est seulement pour ça que vous êtes venu. Non seulement je me sens mal à l'aise d'être ainsi délaissé, sans absolument rien à faire (comme si je n'étais pas à ma place dans ce bar), mais je m'inquiète aussi de ne pas voir la moindre trace des lapins. Julie et Cynthia seraient-elles absentes toutes

les deux aujourd'hui ? Cela expliquerait qu'il y ait une telle affluence devant le zinc, puisqu'il n'y a pas de serveuse en salle... Et le barman, c'est évident, peut difficilement s'occuper aussi des tables, accaparé comme il l'est. Mince, me dis-je, pas de veine : encore un coup pour rien ! Et il n'est pas question de repartir (comme j'en ai la tentation un instant car je ne tiens pas tellement à boire quoi que ce soit, moi, je suis surtout venu voir Cynthia) : Django, du haut de son piédestal assiégé, m'a adressé un léger signe de tête, assorti du sourire forcé de l'homme débordé par la situation. On va s'occuper de vous tout de suite, cela veut dire, patientez un peu.

Je patiente donc.

Il faut croire que la patience porte ses fruits et qu'on devrait toujours se garder de décisions prématurées ; effectivement, il y a tout à coup une fille près de ma table, je ne sais pas d'où elle est sortie. Une grande fille en jean et en pull-over rose à poils longs, ce qu'on appelle du mohair me semble-t-il. C'est elle qui vient prendre ma commande, je le comprends tout de suite rien qu'à la nature de son sourire. Il me faut quelques secondes de plus pour y reconnaître l'éblouissant sourire de star de Cynthia. Si je ne l'avais pas vue sans sa cagoule, trois jours plus tôt, je n'aurais jamais su que c'était elle ; elle n'a plus

sa tenue de lapin. Mais ce sont bien là ses boucles frisées d'angelot, sa frange mutine.

« Alors, on est revenu bavarder ? »

Qu'elle me demande cela aussi gentiment – ce qui prouve qu'elle se souvient de moi et de notre conversation – me fait comme un choc. C'est pourtant bien ce que j'avais secrètement espéré, mais ce n'est pas le genre de chose sur quoi il faut trop compter. Je dis :

« Si c'est possible... »

Elle se met à rire. Dans ce jean ordinaire, ses hanches ne sont pas moulées d'aussi près que par son justaucorps de lapin mais ce n'est déjà pas si mal. J'ai hâte qu'elle s'asseye pour ne plus être obligé de lever les yeux vers elle comme cela en parlant.

« Vous savez qu'il faudra casquer... » plaisante-t-elle. Et lorsque c'est dit de cette façon, je suis tout à fait prêt à casquer cette fois-ci autant qu'elle voudra. Mais pour limiter malgré tout les dégâts je hasarde :

« Pas nécessairement une bouteille de champagne, tout de même ? »

Elle se renfrogne aussitôt, comme si je lui rappelais l'arnaque dont nous avons parlé l'autre fois et lui reprochais d'en être plus ou moins responsable. Mais je me fais sans doute des illusions ; tout porte à croire

qu'elle est simplement déçue que je ne consomme pas sans compter ; je ne suis pas pour elle le client idéal. C'est un peu à contrecœur qu'elle concède : « Une coupe, au moins... Ou alors un cocktail, si vous préférez. » Je me dis que jamais, dans ces conditions-là, elle ne viendra s'asseoir à ma table, ou alors qu'elle ne s'y assiera que du bout des fesses, prête à repartir en salle à la première occasion et que je n'aurais pas suffisamment le temps de lui parler. Je me décide pour le cocktail.

« Vous en prenez un avec moi ?

— Si vous y tenez. Alors deux Blue Birds ? »

Comme je ne sais pas de quoi il s'agit je me contente d'acquiescer, tout en réfléchissant que j'en paierai sans doute un pour rien puisque Cynthia, vraisemblablement, ne boira pas ; mais il faut bien en passer par là.

Elle repart chercher la commande tandis que je m'installe plus commodément sur le velours de la banquette afin d'être le plus à mon aise pour l'accueillir lorsqu'elle reviendra. Les autres clients, pour la plupart, boivent seuls, accoudés au bar, parcourant vaguement des yeux la salle presque vide, à se demander ce qu'ils attendent là. Seuls trois ou

quatre d'entre eux bavardent à mi-voix sur un fond de musique inutile qui semble ne concerner personne.

Les Blue Birds, comme le nom le suggère, sont bleus, translucides. Elle en pose un devant moi et s'assied en posant aussi le sien. Elle arbore l'air content de soi de quelqu'un qui attendrait qu'on le complimente, comme si elle était elle-même l'inventeur de cette boisson limpide dont elle admire naïvement la couleur, ayant repris son verre à la main.

« C'est joli, non ? »

Le fait est que dans la lumière rosée des appliques et sur le plateau, rose lui aussi, de la table encadrée de bois verni, le liquide bleu de nos verres resplendit de façon particulièrement remarquable.

« C'est pour aller avec la déco... » reprend-elle, désappointée devant le peu d'enthousiasme que je manifeste.

— Qu'est-ce que c'est ? fais-je pour ne pas paraître complètement indifférent.

— Du curaçao ; avec du gin et je ne sais trop quoi... Mais c'est joli, vous ne trouvez pas ? »

Je dis « si » et j'en goûte une gorgée, et ce n'est pas mauvais du tout. Elle m'accompagne en faisant semblant de boire à son tour puis fait lentement

tourner son verre dans sa main, avec un vague sourire. La conversation ne s'annonce pas aussi facile que je l'avais pensé. Je dois improviser.

« Vous savez que j'ai failli ne pas vous reconnaître, sans vos oreilles ? »

De sa main libre, elle soulève les boucles brunes sur sa tempe.

« Mais je les ai toujours, mes oreilles...

— Ce n'est pas de celles-là que je parlais.

— Moi, c'est celles-là que je préfère...

— Moi aussi, je vous comprends. » Mais je ne suis pas tout à fait sincère. Je me suis laissé emporter par je ne sais trop quoi, un réflexe inhérent à ce genre de situation peut-être. En vérité j'aurais préféré ce soir qu'elle porte ses oreilles de lapin ; c'est là-dessus que reposait toute ma stratégie. Elle doit s'imaginer que je lui fais du gringue et ne pas trop apprécier les galanteries. Je vois bien qu'elle fait grise mine ; elle lance :

« C'est pour parler de mes oreilles que vous êtes venu ? » Et comme je lui dis que oui, en quelque sorte, oui, pour parler de ses oreilles de lapin et que justement je m'étonne qu'elle ne porte pas sa tenue ce soir parce que j'étais plus ou moins venu pour ça, « Ah ben, vous alors ! » fait-elle d'un air tellement

surpris que j'en suis vexé car je comprends bien qu'elle me prend pour le genre de gogo à se laisser avoir par les peluches d'un goût douteux lorsqu'elles affublent des belles filles, style Disneyland pour adultes.

« Je peux vous appeler Julie, si vous tenez tant que ça aux lapins » propose-t-elle ; et là, j'ai bien peur qu'entre nous les ponts soient coupés pour de bon, qu'elle aille se lever pour chercher sa collègue et que je me retrouve attablé avec une fille déguisée, sirotant mon Blue Bird sans plus aucun espoir de parler de mon trou à Cynthia. J'ai presque crié : « Surtout pas ! N'allez pas croire que c'est aux filles déguisées en lapin que je m'intéresse ! »

La violence de ma réaction la déconcerte.

« Qu'est-ce que vous avez contre Julie ? Vous pourriez tout aussi bien bavarder avec elle, on fait le même boulot...

— Je n'ai pas besoin de bavarder avec Julie, je rétorque.

— Vous étiez tout de même bien content de la trouver, hier soir...

— Elle vous a parlé de moi ?

— Ben, évidemment ! puisque vous lui avez parlé de moi...

— C'est parce que vous m'aviez parlé d'elle, dis-je ; parce que vous m'aviez dit son nom ».

Cynthia réfléchit un long moment avant de reposer son verre sur la table pour conclure :

« Vous m'embrouillez... Je ne comprends pas où vous voulez en venir. »

Je suis en train de déglutir une longue gorgée de mon Blue Bird et il me faut aussi du temps pour répondre :

« C'est pourtant simple : je voudrais savoir pour quelle raison vous n'êtes pas en lapin aujourd'hui.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Rien du tout, je vous assure. Mais ça m'aurait facilité les choses... »

Elle exhale un soupir excédé puis, se souvenant sans doute qu'elle est payée pour satisfaire les caprices les plus saugrenus de la clientèle, se résout à me confier que son costume est au pressing ; un client qui n'avait pas assez bu lui avait renversé l'avant-veille son verre sur les genoux.

« Voilà ! Vous êtes content ? Maintenant, si vous tenez absolument à me voir en lapin, faudra revenir demain... »

Mais je n'y tiens pas particulièrement ; je l'aime autant comme cela ; je le lui dis.

« Je n'y tiens pas... Je vous aime autant comme cela, en civil (c'était l'expression favorite de ma grand-mère à propos des bonnes sœurs et des curés, les bonnes sœurs "en civil" elle n'avait jamais pu s'y faire).

Cynthia ne saisit évidemment pas l'allusion mais retrouve son sourire. Elle doit considérer que je ne suis pas vraiment dangereux après tout, peut-être un peu fêlé mais finalement plutôt gentil et ça l'amuse.

« Alors pourquoi vous me demandez tout ça ?

— Parce que, me décidé-je enfin à lui révéler – en pesant tous mes mots et guettant sa réaction après chacun d'eux – si vous aviez été habillée en lapin, il était plus facile de vous raconter comment je creusais un trou... »

Son expression incrédule se mue bientôt en une moue de répulsion.

« Un trou ? Vous voulez dire que vous creusez un trou comme un rat ? »

C'est le moment que je redoutais, le plus délicat, à partir duquel soit elle acceptera de m'écouter soit se fichera carrément de moi.

« Pourquoi pas comme un lapin, justement ? je plaide ; ou un blaireau, je ne sais pas... Il n'y a tout de même pas que les rats qui creusent des trous...

— Parce que les rats, c'est plutôt dégoûtant, non ? » fait-elle sans vouloir démordre de son idée initiale. Elle fronce le nez avec répugnance comme si, au lieu de moi avec mon verre de Blue Bird, elle avait véritablement un rat devant les yeux.

« Vous trouvez dégoûtant ce que je vous raconte ? Vous me trouvez dégoûtant parce que je creuse ? »

Elle se trouble, rougit tellement que j'ai pitié d'elle qui secoue ses jolie boucles brunes en signe pathétique de dénégation. Elle finit par balbutier :

« Non ; pas vous... pas vous, bien sûr... »

Je lui fais peur, me dis-je, elle me prend pour un fou et, avec toutes ces histoires qu'on entend maintenant, elle est paniquée. C'était une éventualité que je n'avais pas prévue dans mon scénario.

Me faisant aussi rassurant que possible, je lui suggère de boire un peu de son cocktail et elle se met aussitôt à boire ; une gorgée d'abord, puis deux, et puis trois ; à tel point que je dois l'arrêter. Elle m'a souri faiblement, comme pour bien souligner qu'elle s'est docilement pliée à mon exigence. Avec toute la prévenance dont je suis capable, je tente d'apaiser ses

craintes, de lui faire admettre que je n'ai rien à voir avec ces rats auxquels elle tient absolument à m'assimiler :

« Ecoutez, Cynthia, je ne fais que creuser un trou dans ma cave ; il n'y a rien d'extraordinaire à cela, non ?

— Dans votre cave... répète-t-elle. Mais pourquoi que c'est à moi que vous venez raconter ça ?

— Parce que vous m'avez aidé, c'est tout simple. Je vais vous expliquer. »

Elle tourne prudemment les yeux vers le bar où Django domine, d'une presque demi-tête, la foule des consommateurs qui a encore grossi, et doit supputer qu'avec tout ce monde-là elle ne risque pas grand chose à me laisser parler.

« Allez-y, expliquez... »

Ostensiblement appuyée au dossier de sa banquette, les mains jointes entre ses genoux sous la table, elle prend l'air de qui s'apprête à faire montre d'une patience excessive et s'applique à bien le faire sentir. Mais moi, je m'en fiche d'abuser de sa patience, l'essentiel est d'abord qu'elle m'écoute et cette première manche-là je viens de la gagner ; de justesse mais je l'ai gagnée ; je suis parvenu à la rassurer. Je lui raconte donc tout depuis le début : la

dalle de béton, les premiers coups de pioche et le marteau-piqueur ; les gravats qu'il fallait évacuer et comment, lorsque je cherchais la trappe de la fosse septique dans le jardin, c'était grâce à elle que j'avais trouvé le cœur de continuer.

« Sincèrement, je crois que vous vous faites des illusions sur mon compte, m'interrompt-elle à ce moment-là. Moi, à votre place, je pense que j'aurais tout laissé tomber... »

Elle m'avait tout d'abord écouté de mauvaise grâce, en quelque sorte contrainte et forcée par sa situation vis-à-vis de moi, son client, peut-être encore sous l'empire de la crainte. Mais dès que je lui ai révélé la finalité de mon travail, pourquoi je creusais ce trou (ce que je n'avais encore confié à personne, surtout pas à Jean-Louis et Marianne) son intérêt s'est aussitôt éveillé. Un intérêt, je dois dire, qui va bien au-delà de ce que j'avais attendu car non seulement elle est devenue attentive – penchée vers moi, l'air sérieux, les deux coudes appuyés sur la table – mais son attention donne le sentiment qu'elle vit pour ainsi dire de l'intérieur, prend sur elle, toutes les péripéties que je lui relate en détail, mes incertitudes, toutes mes difficultés. J'en reste étonné ; mais, pris par mon récit, je n'ai pas le temps de m'interroger sur les raisons qui amènent une serveuse de son âge à

participer aussi intimement aux extravagances dont l'entretient un consommateur inconnu dans un bar.

« Alors là, y a pas photo, reprend-elle après un court instant de réflexion au cours duquel elle a dû s'efforcer de s'imaginer à ma place ; moi, je n'aurais jamais passé des heures et des heures à retourner tout le jardin pour retrouver votre trappe. Vous étiez certain qu'elle y était, au moins ?

— Évidemment ! Sinon je ne l'aurais pas cherchée.

— Moi, au bout de dix minutes j'aurais déjà abandonné...

— C'est grâce à vous, justement, que j'ai persévéré... En pensant à vous... »

Je la regarde porter le verre bleu à ses lèvres et en boire un long trait. Elle déroge à tous ses principes professionnels, me dis-je, elle va finir par en venir à bout de son cocktail.

« C'est marrant, fait-elle, les yeux perdus dans le restant de son Blue Bird comme si c'était là qu'elle trouvait l'inspiration ; ce qui vous a permis de continuer, en fait, c'est une idée fausse que vous aviez de moi... Parce que moi, je me serais découragée tout de suite, je vous assure, je ne suis pas si tenace.

— Peut-être que vous vous trompez ? »

Elle me jette un regard terne, plein d'un vague désarroi. Le gin commence à faire son effet.

« Ben non, malheureusement... Si j'étais comme vous imaginez je ne me retrouverais pas ici tous les soirs à faire le lapin... Avec Julie » précise-t-elle et cela la fait rire soudainement, de façon un peu folle, attirant l'attention du barman qui, mine de rien, surveillait toute la salle du haut de son mirador. Je vois le moment où il va la rappeler mais il détourne bientôt la tête pour s'occuper de ses clients.

« Cela vous fait rire de travailler ici avec Julie ? »

Elle a déjà repris son sérieux et répond d'une voix excessivement sourde :

« Non, pas du tout... Et c'est pour ça que je ris ! » ajoute-t-elle dans un nouvel accès d'hilarité forcée. Elle reprend une gorgée de son cocktail. « Mieux vaut en rire, non ? »

— Je ne peux pas savoir, lui dis-je ; je ne sais pas de quoi vous voulez parler... »

C'est le fou rire, sans doute, qui lui a fait monter cette larme au coin de l'œil. Elle l'essuie machinalement du bout de son index et me fait son plus éblouissant sourire de star.

« Excusez-moi... C'est votre histoire de trou qui m'a un peu chamboulée.

— Vous ne croyez pas que c'est plutôt le Blue Bird ? Ça m'a l'air assez costaud, ce truc-là.

— Non, c'est votre trou. Vous voir creuser comme ça tout seul...

— C'est ça qui vous fait rire ?

— Je n'en aurais pas le courage, moi... »

Ayant probablement épuisé ce qu'elle avait à me dire, elle retombe dans une vague rêverie. Sur le plateau rose de la table, livrées à elles-mêmes, ses mains enserrant encore son verre vide. Je vois, par-delà son épaule, s'ouvrir sans cesse la porte sur de nouveaux arrivants et la salle à présent est pratiquement pleine. Julie vient d'entrer en action dans sa tenue de lapin et circule avec vivacité entre les tables, faisant osciller à chacune de ses virevoltes ses longues oreilles de peluche grise. J'entrevois un instant son derrière blanc parmi les hommes agglutinés le long du bar où elle se fraye un chemin. Le bruit des verres que l'on choque, le brouhaha des conversations ont monté d'un cran sans que je m'en sois rendu compte si bien que cela masque presque entièrement la musique qui constituait tout à l'heure l'unique fond sonore.

« Maxence ? »

M'entendre appeler par un prénom qui n'est pas vraiment le mien me fait un drôle d'effet. Je reporte les yeux sur Cynthia dans son pull rose à poils longs. Sans doute n'ai-je pas l'air assez convaincu qu'il s'agit effectivement de moi puisqu'elle s'en inquiète :

« C'est bien Maxence, non, que vous vous appelez, d'après ce que vous m'avez dit l'autre soir ? » Je n'ose pas la détromper et mon silence doit lui paraître une confirmation suffisante. « Vous avez de la chance, vous savez » continue-t-elle dès qu'elle voit que je l'écoute. Son ton pénétré suggère qu'il s'agit là du fruit de sa longue réflexion. « Vous avez de la chance, vous... Julie et moi, on n'a même pas de trou à creuser... »

La chance, ce n'est pourtant pas tellement ce qui me favorise à mon avis, après avoir perdu coup sur coup et mon boulot et Mathilde ; évidemment Cynthia l'ignore ; mais je ne tiens pas particulièrement à le lui dire. Je fais dévier la conversation :

« Vous parlez toujours de Julie et vous ; c'est une si bonne copine que ça ? »

Son visage s'illumine :

« Julie est mon amie. »

Je ne cherche pas à savoir ce qu'elle veut me faire entendre. Je dis :

« Alors vous aussi vous avez de la chance : vous avez Julie.

— Ouais mais, toutes les deux, on n'a rien...

— Qu'est-ce que vous voudriez avoir ? »

Elle renverse la tête en arrière, la nuque cassée, pour émettre un drôle de rire léger.

« Je ne sais pas...

— Ah ! Vous voyez... »

Ce qu'elle doit voir, je n'en sais rien ; et elle non plus sans doute ; alors nous en restons là. Moi aussi j'ai terminé mon Blue Bird ; je vide cul sec les dernière gouttes qui restent et lui propose de reprendre quelque chose car j'ai des scrupules, étant donné le temps qu'elle m'a consacré, à ne lui faire commander que deux consommations. Mais elle ne peut pas ; il y a maintenant trop de monde ; il faut qu'elle retourne en salle pour donner un coup de main à Julie.

« Mais, vous, ça ne vous empêche pas de prendre autre chose » suggère-t-elle, retrouvant les réflexes du métier.

J'hésite. Puis décide de commander tout de même un second Blue Bird, bien que je n'en aie pas vraiment envie, surtout pour ne pas faire de tort à Cynthia, afin

qu'on ne puisse pas lui reprocher de perdre son temps avec des clients qui ne rapportent rien.

« Et votre trou, demande-t-elle au moment de se lever, depuis l'histoire de la trappe, ça avance ?

— Je vous raconterai ça une autre fois, lui dis-je voyant bien qu'elle n'a plus le temps. Aujourd'hui je voulais seulement vous remercier.

— Pour ce que j'ai fait...

— Vous en avez fait plus que vous ne croyez. »

Elle me sourit avant de s'éloigner vers le bar ; un sourire qui me laisse sciemment entrevoir qu'elle est maintenant convaincue d'en avoir fait plus qu'elle croyait.

« Apportez-moi aussi l'addition ! » je lui crie, sans être absolument certain qu'elle m'ait entendu.

Mais elle a entendu : en revenant avec mon cocktail, elle pose aussi le ticket sur la table. Je sors deux billets bleus de vingt euros, l'esprit soudain obnubilé par un futile problème pratique : maintenant qu'elle n'a plus la poche de kangourou de son costume, comment va-t-elle me rendre la monnaie ? Et je me rends compte qu'il n'y a pas que les lapins qui ont plus d'un tour dans leur sac ; les serveuses en civil aussi ; quand elles sont en jean, elles portent un sac minuscule sur la hanche – sorte

de version miniature de ces bananes ventrales qu'arborent à l'étranger les touristes – et elles en extirpent la monnaie, parviennent à y insérer vos billets, tout cela au prix d'un certain déhanchement sur lequel je préfère ne pas m'attarder lorsque je m'aperçois que j'ai depuis un moment les yeux fixés sur la taille de Cynthia. Je les relève vers son visage tandis que claquent une à une les pièces qu'elle décompte sur la table et me dis que ce visage-là – paré de ses enfantines boucles brunes mais excessivement maquillé de rouge à lèvres et de fard vert brillant sur les paupières – est le visage de mon alliée, celui auquel j'en appellerai désormais dès que je me trouverai dans l'impasse, au bout du rouleau, découragé. Il est, à tout prendre, bien préférable à celui de mon vieux démon ; je n'ai rien perdu au change.

Je lui dis simplement « merci » en faisant glisser la monnaie dans la paume de ma main.

« Vous reviendrez peut-être un jour me raconter la suite ? » suggère-t-elle.

J'acquiesce d'un hochement de tête sans vouloir trop m'engager.

« Je vous préviens : vous me trouverez probablement en lapin... »

A présent que je lui ai parlé de mon trou, je ne vois plus d'intérêt à ce qu'elle soit en lapin. Je dois même reconnaître que je l'aime mieux telle qu'elle est aujourd'hui. Mais je ne veux pas me montrer trop exigeant :

« Cela ne fait rien... Je n'ai pas pour les lapins l'aversion que vous avez pour les rats, vous savez. »

Elle me gratifie de son vrai sourire, pas celui de la star. Puis me tourne brusquement le dos et s'éloigne.

Je demeure seul à ma table. Devant le breuvage bleu que nous avons partagé et que je n'ai plus envie de boire. La salle est bondée. Je crois même qu'il y a encore plus de monde dans la pièce du fond, que je ne peux voir. Tout cela produit une rumeur bruissante, tel un essaim d'insectes ailés. La fumée d'innombrables cigarettes fait paraître grise la lumière rose bleutée des appliques et, de cette brume bourdonnante, émergent parfois les longues oreilles de Julie, le pull rose de Cynthia, qui circulent tour à tour entre les tables dans d'incessants va-et-vient. Je ne pense pas que Cynthia soit passée près de la mienne ni qu'elle m'ait adressé le moindre signe. J'arrivais à la fin de mon second Blue Bird et deux, pour moi, c'était vraiment trop. J'ai cherché mon imperméable ; puis me suis souvenu que je ne l'avais

pas pris puisque j'étais en voiture. Je me suis levé. Il n'y avait plus trace de Cynthia ou de Julie lorsque j'ai traversé la salle. Je n'ai donc dit au revoir à personne.

Dehors, l'air de la nuit était si vivifiant que je l'ai longuement inspiré avant de prendre la direction de ma voiture.

Cela m'a fait du bien.

CHAPITRE TREIZE

Première visite.

J'ai beaucoup hésité à me remettre au travail ce matin-là. On était samedi, par conséquent en week-end, et moi qui n'avais pas pu profiter de mes samedis pendant des années lorsque j'étais à l'agence (dans l'immobilier, il serait impensable de fermer ce jour-là), depuis que j'avais perdu cet emploi je m'efforçais de ne rien faire les week-ends ; ce qui n'était pas si simple étant donné que je n'avais pas grand chose à faire non plus les autres jours de la semaine. Je tentais pourtant d'en faire encore moins ces deux jours-là, peut-être pour conserver l'illusion de participer tant soit peu au rythme hebdomadaire qui régit l'existence de la plupart des gens, je ne sais pas, pour me sentir moi aussi en week-end en même temps que Marianne et Jean-Louis ou d'autres amis

qui m'invitaient – ou que j'invitais – de préférence le samedi soir parce que c'est alors qu'ils étaient disponibles. C'était donc devenu pour moi une question de principe de ne pas travailler le samedi et le dimanche, principe que je respectais scrupuleusement depuis deux ans lorsqu'il m'arrivait d'entreprendre quelque bricolage – repeindre les volets ou refaire le jardin par exemple.

Cette fois-ci cependant la situation était tout à fait nouvelle et je ne m'étais jamais trouvé devant ce cas. Il ne s'agissait plus de banal bricolage, le genre de petits travaux qu'on peut se permettre d'interrompre lorsqu'on a comme moi tout son temps. Il s'agissait d'une activité importante, essentielle même et que je n'étais pas loin de considérer comme vitale. Or était-on en droit de perdre ainsi deux jours lorsqu'on était engagé dans un travail de cette nature ? Pour la première fois j'avais à me poser la question.

Mais, pour être franc, ce n'était pas seulement ce matin-là une affaire de week-end, même si effectivement le problème se posait sur le plan théorique et qu'il y avait là une décision à prendre. Je crois aussi que les deux cocktails de la veille y étaient pour quelque chose, venant se rajouter à plusieurs heures de manutention de seaux pleins de terre, à cet escalier que je n'avais cessé de monter et descendre.

Pour tout dire je n'avais pas vraiment le cœur à l'ouvrage et de surcroît la perspective de la visite de Marianne et Jean-Louis – même si je savais désormais quoi leur dire et comment leur présenter les choses – continuait malgré tout à me perturber. Je ne tenais pas à ce qu'ils me surprennent en plein travail, un travail qui, à l'étape où j'étais maintenant rendu, risquait fort d'éveiller leurs soupçons. Je me disais que mon histoire serait plus crédible si le chantier en restait au point où il était hier. Et cela, c'était l'argument de poids, qui touchait en quelque sorte au secret défense de ma vie intime, l'un de ces arguments qui ne risquaient pas de vous faire taxer de mauvaise foi, beaucoup plus solide que tous mes états d'âme sur ce principe du week-end qu'en réalité rien ne m'obligeait à respecter. Je m'en tins par conséquent à cet argument-là pour décider de ne rien faire, encore qu'il y ait une dernière difficulté à résoudre : c'était ma conversation de la veille avec Cynthia ; elle avait pris un intérêt tellement inattendu à mon entreprise que je me sentais désormais plus ou moins engagé à son égard et tenu de ne pas la décevoir par un relâchement que je n'oserais lui avouer (ce qui était d'ailleurs bien ce que j'avais souhaité : n'était-elle pas devenue mon alliée ?). Voilà donc les deux termes du dilemme où je me trouvais

enfermé ce matin-là, après avoir pris mon petit déjeuner, me tournant obstinément d'un côté puis de l'autre sans parvenir à entrevoir la moindre issue, tel ce gros lucane noir échoué l'été dernier sur le ciment de la cave, incapable de s'en sortir et qui changeait stupidement de direction chaque fois que j'interposais devant lui la palette de ma pelle à poussière pour essayer de l'aider : ne pas reprendre mon travail pour les raisons stratégiques que je viens d'évoquer, liées à la visite de Jean-Louis, ou m'y remettre au contraire sans tarder afin de rester fidèle à l'idée que Cynthia se faisait de moi et ne pas démeriter à ses yeux.

Je dois avouer que je n'aurais pas su me décider et aurais sans doute perdu toute la matinée à tergiverser si ne s'était imposée tout à coup à mon esprit une évidence qui rendait tout ce débat sans objet, le réduisant au statut de l'un de ces faux problèmes dans lesquels j'avais coutume de m'empêtrer. En effet, ai-je soudain pensé, je ne peux de toute façon pas continuer à creuser sans savoir ce que je vais faire ; et savoir ce que j'allais faire cela signifiait élaborer et mettre noir sur blanc le plan – dimensions, forme, volume, profondeur – de l'excavation que je devais maintenant réaliser ; il était hors de question que je me lance dans cette phase-là sans disposer d'un croquis précis, coté, de l'ouvrage tout entier (et qui dit

cotes, dit choix et justification de ces cotes), un ouvrage, qui plus est, sans doute beaucoup plus complexe que celui que j'avais initialement envisagé du fait des problèmes d'assainissement qui venaient de se poser. Je n'avais donc en fait pas le choix ce matin : l'heure n'était plus à la dépense physique, la sueur, mais à une réflexion dont le succès de toute la suite dépendrait, non plus au terrassier mais à l'ingénieur. Inutile de préciser, à propos de la miraculeuse disparition de ce choix, que je me retrouvais ainsi avec soulagement dans la situation qui a toujours été pour moi la plus satisfaisante : lorsqu'on en arrive à ne plus avoir le choix, c'est-à-dire lorsque s'impose une solution unique, c'est alors le signe indéniable que le problème a été correctement posé et analysé, que cette solution-là est la bonne puisque les autres se sont d'elles-mêmes éliminées. Autrement dit – et pour généraliser un peu avant de passer à l'élaboration de ce fameux plan – le choix, l'alternative, ne révèle jamais qu'un défaut de rigueur de l'entendement ; là où l'entendement serait parfaitement sûr, le libre-arbitre ne serait plus nécessaire. Pour terminer là-dessus j'avancerais que ce n'est sans doute pas lorsque nous choisissons que nous sommes libres mais lorsque nous pensons ; car

si l'on a pensé correctement, alors il n'est plus nécessaire de choisir.

Mais revenons à Marianne et Jean-Louis ; j'allais donc les attendre ici, sans même descendre à la cave ; j'avais de quoi faire dans la maison. Un peu de réflexion, une fois de plus, m'avait tiré d'un mauvais pas. La plupart de mes journées commencent ainsi, dans le doute et l'incertitude, mais cela n'a rien d'inquiétant, il suffit de se faire confiance, de se dire que tout s'arrangera dès qu'on se sera défini un programme (ce que je faisais tous les matins en prenant mon café, comme on sait), dès que l'on saura où l'on va. Se faire confiance, je le concède, ne va pas de soi, ce n'est pas si facile ; c'est probablement la raison pour laquelle de si nombreuses journées, pour tant de gens, se déroulent dans le brouillard morbide d'une indécision déprimante. Mais ce n'est en fait qu'une question de discipline, d'entraînement quotidien qu'il faut accepter de s'imposer et pour lequel je m'étais trouvé, moi, la stimulation de l'affrontement avec mon démon et désormais le soutien de ma nouvelle alliée : Cynthia. On dira peut-être que je ne jouais pas franc jeu, que je tournais la difficulté en me racontant des histoires au lieu de regarder les choses en face... Et quand bien même ? Si ces histoires-là permettent de s'en sortir, d'avancer,

qu'est-ce qui empêche les gens de s'en raconter ? Mais je reconnais que je n'ai pas de conseils à donner et d'ailleurs, dans ce domaine-là, c'est du chacun pour soi, nous le savons tous, à chacun de se débrouiller.

Moi, en tout cas, je m'étais sorti de mon dilemme et j'en étais si ragaillard que je n'ai pas voulu perdre de temps ; la table du petit déjeuner à peine débarrassée, je me suis activé : ouvrir les volets, aérer, me débarbouiller, m'habiller, tout cela m'a pris tout juste un quart d'heure. Comme l'air de cette matinée de printemps était limpide et frais, le soleil déjà haut dans le bleu pur du ciel, je me suis senti d'une lucidité d'esprit on ne peut plus prometteuse pour le travail que j'avais à faire et n'ai pas tardé à m'y mettre. Muni de trois feuilles de papier, de ma règle plate de plastique transparent, d'un crayon bien taillé, je me suis installé sur la toile cirée de la cuisine. Quoique je dispose d'un bureau confortable et même trop luxueux pour l'usage que j'en ai (mais c'était autrefois le bureau de Mathilde qui travaillait le soir à la maison et y recevait même parfois des clients hors des heures d'ouverture de l'agence), je préfère souvent la cuisine pour réfléchir ou pour lire, même pour remplir des papiers ; peut-être parce qu'elle donne sur le jardin. J'ai posé les feuilles sur la table, la règle au-dessus, parallèle au crayon ; je me suis assis.

J'ai pour principe de commencer à gribouiller au hasard, sans hésiter, afin de stimuler mes idées car je me suis aperçu que c'est le premier coup de crayon, le premier trait qui est toujours le plus difficile. Une fois tracé ce premier trait, le reste va s'enchaîner de proche en proche, cela prendra forme presque tout seul, même s'il faut raturer, amender, chiffonner les premières feuilles pour remettre au propre l'ébauche initiale ; mais c'est ainsi que cela avance. Cette méthode de travail, évidemment, ne manquait jamais d'agacer Mathilde, elle qui avait l'esprit tellement organisé, si rigide, que les croquis ou les plans d'aménagement qu'elle réalisait pour les clients elle les avait déjà élaborés entièrement dans sa tête avant de les coucher sur le papier, à la règle et à l'équerre, d'un trait sûr et sec, définitif. Elle ne se privait donc pas de ridiculiser mes tâtonnements, mes ébauches, mes brouillons, méprisant ouvertement ces pertes de temps. « Tu n'aurais pas besoin de cela si tu avais les idées claires » me disait-elle, à moi qui me suis toujours efforcé de les avoir claires, justement, mes idées ! Je lui répondais que si, que j'en avais besoin, qu'elle ne comprenait pas que c'était seulement comme cela que mes idées se clarifiaient, qu'il fallait d'abord que je me jette à l'eau de cette façon. C'est alors là-dessus qu'elle ironisait, m'abandonnant à

mes malheureux gribouillages avec chaque fois son inévitable sentence : « Tant va la cruche à l'eau... » lâchait-elle en retournant s'asseoir derrière l'ordre impeccable de son bureau. Et moi je lui en voulais, vexé, car la cruche en l'occurrence évidemment c'était moi et cela ne fait jamais plaisir que l'on recoure à votre propos à ce genre de dicton. Mathilde, au fond, était dure et cruelle, même dans les plus petites choses elle se plaisait à faire mal ; je ne m'en suis rendu compte que beaucoup plus tard, lorsque l'agence m'a informé qu'on n'avait plus besoin de mes services ; c'est alors que j'ai compris qu'elle prophétisait depuis longtemps mon échec et que si la cruche avait fini par se casser ce n'était pas pour lui déplaire puisque cela ne faisait que confirmer ce qu'elle avait toujours secrètement pensé de moi. Je lui en ai voulu encore davantage lorsque j'ai compris cela, mais il était déjà trop tard, elle était partie. Mathilde était partie avec le patron de notre agence. Quant à moi, qui n'avais rien pressenti, rien deviné, autant dire que je suis tombé de haut. C'est ainsi que je l'ai perdue, à peu près en même temps que mon boulot. De toutes nos années communes il ne me restait plus rien que le mal qu'elle m'avait fait et celui que continuait de me faire son absence. Plus rien sinon cette manie des proverbes et sentences

populaires dont elle appuyait à tout bout de champ ses propos et qui m'est restée, à mon corps défendant, un peu comme un virus que l'on vous aurait inoculé à votre insu et qui se manifesterait plus tard, une fois sa période d'incubation terminée : malgré moi cela me revient, pour ainsi dire inconsciemment, au grand dam de Marianne et Jean-Louis qui ont souvent l'impression d'entendre encore parler Mathilde. Mais qu'y pourrais-je ? C'est tout ce qu'elle m'a laissé.

Bon, ce n'est tout de même pas de Mathilde que j'étais en train de parler. J'étais à la table de ma cuisine, devant les feuilles blanches où j'allais esquisser la forme définitive de mon trou, et c'est autrement important. Heureusement qu'il y avait ce soleil, que je savais quoi faire de ma matinée, que Cynthia, hier soir, avait bien voulu m'écouter, que, en somme, tout allait bien. La chambre que j'allais dessiner (j'appelle cela une « chambre » pour plus de commodité, bien que telle ne soit pas nécessairement sa fonction et que d'ailleurs ce ne soit pas une chambre qu'il y aura mais peut-être deux ou trois), cette chambre devait obligatoirement comporter une sorte de double fond, comme un vide sanitaire où les eaux résurgentes pourraient s'accumuler avant d'être évacuées par la pompe. Il s'agissait là d'un point technique incontournable auquel j'avais déjà réfléchi

hier tout en trimballant mes seaux de gravats : la dalle qui supporterait le sol de cette chambre reposerait sur une rangée de poutrelles de béton (elles-mêmes isolées pour empêcher que l'humidité remonte par capillarité) sous laquelle il me faudrait encore creuser (je venais d'y penser à l'instant en griffonnant un rapide plan de coupe sur mes feuilles) une espèce de puisard suffisamment vaste pour y recueillir tout ce qui viendrait suinter, tous les ruissellements, toute cette sanie insoupçonnée des profondeurs. La crépine qui y serait immergée aspirerait en permanence ces écoulements malsains que la pompe alors rejetterait comme il se doit dans l'égout. Ainsi la chambre demeurerait-elle parfaitement sèche et salubre, tels que tous nos lieux de vie devraient l'être, préservés des inévitables taches noirâtres qu'occasionne la prolifération des champignons et des moisissures. La chambre serait donc parfaitement saine, à condition bien sûr que les murs le soient aussi et je dessinaï donc ces murs sur mon plan de manière à ce qu'ils ne soient nulle part en contact avec les parois du trou.

C'est alors que m'apparut une incontournable évidence : il fallait prévoir un trou beaucoup plus grand que la chambre (je ne l'avais jamais envisagé jusqu'à présent) ce qui m'amena aussitôt à deux types de réflexions. L'un relevait du simple constat et ne

posait pas de problèmes autres que matériels : j'aurais à creuser davantage que je ne l'avais imaginé au départ, il y aurait beaucoup plus de travaux de terrassement, de gravats à déblayer ; mais n'avais-je pas prévu qu'il s'agissait d'une entreprise de longue haleine, qui m'occuperait jusqu'à la fin du printemps ? Le second type de réflexions, par contre, me laissa une impression de trouble, mais peut-être cela ne troublerait-il personne d'autre que moi : j'avais creusé un trou pour y aménager une chambre et voilà qu'il apparaissait que ce trou ne constituerait pas la chambre proprement dite mais ne ferait que la contenir ; s'il était nécessaire à la chambre, il n'était pas en lui-même suffisant ; autrement dit, constatai-je, on ne peut jamais se contenter de faire un trou, encore faut-il y construire quelque chose. Cette remarque semblera peut-être à certains sans intérêt, mais j'eus alors l'intuition qu'elle renouvelait pour moi les données du problème. De quelle manière exactement ? A ce moment-là je l'ignorais et n'avais pas ce matin le loisir de me poser sérieusement la question : Marianne et Jean-Louis arriveraient dans une heure ou deux, j'avais tout juste le temps d'élaborer un projet précis de la chambre. C'est à quoi je me suis attelé pendant les deux heures qui suivirent. Ces deux heures-là, je ne les ai pas vues

passer ; lorsqu'on a sonné, je venais de mettre au propre un croquis de tout l'ensemble, quelques idées nouvelles m'étaient venues et j'avais tout lieu d'être satisfait. C'est donc dans d'assez bonnes dispositions que j'ai ramassé mes feuilles en vitesse pour aller ouvrir.

« Salut, gars ! » m'a dit Jean-Louis, en pleine forme et le teint frais car il avait déjà probablement pédalé ses deux heures dans l'air vif du matin sur les bords de la Loire.

J'ai embrassé Marianne qui, elle, n'a rien dit puisque son mari venait de parler pour eux (comme cela se passe souvent dans les couples, ce qui représente une appréciable économie d'énergie dans les rapports sociaux). Je ne crois pas avoir évoqué Marianne de façon très précise jusqu'à présent. Je dirai seulement qu'elle est plus petite que la moyenne, brune avec les cheveux courts, le visage plutôt rond. Mais ce qui m'a frappé ce matin-là lorsqu'elle est entrée, ouvrant la fermeture éclair de l'anorak rose qui l'emmitouflait, c'est cet air de ressemblance qu'elle avait avec Cynthia, une Cynthia qui aurait vingt ans de plus évidemment et qui viendrait comme cela sonner chez moi à l'improviste vingt ans plus tard. Je crois que cette impression-là tenait surtout à la fraîcheur de ses joues, au désordre des courtes

mèches noires que le vent avait dérangées, peut-être à son sourire. Jean-Louis ne m'a pas laissé le temps d'y réfléchir.

« Alors, cette pompe ?

— Tu vas voir, lui ai-je dit.

— Il est incroyable, a commenté Marianne ; c'est une pompe que tu viens voir ou c'est Greg ?

— La pompe de Greg, tiens ! » a-t-il ricané en se trémoussant d'un pied sur l'autre.

Elle a souri avec indulgence, me prenant à témoin ; on ne le changera pas celui-là, semblait-elle me dire et je lui ai souri en retour car nous étions d'accord ; et Jean-Louis aussi souriait dans sa barbe, content de lui, ne trouvant rien à redire à cet échange muet entre sa femme et moi.

« On va voir ça tout de suite ? » ai-je proposé pour satisfaire son impatience. « Comme ça on aura tout notre temps après pour prendre l'apéro tranquillement ».

Nous sommes descendus à la cave à la queue leu leu ; je leur ai ouvert la porte. Je me faisais un peu l'effet du fellah égyptien guidant des touristes étrangers vers quelque tombe royale inconnue. J'ai allumé.

J'avais sous-estimé la surprise que constituerait pour eux ce spectacle. Ils sont restés figés sur le seuil, comme à l'orée, effectivement, d'une mystérieuse chambre funéraire qui nous imposerait son silence. Il y avait la pompe en plein milieu, avec ses tuyaux serpentant sur le sol ; le trou, béant tout au fond, surplombé de la baladeuse et de la poulie ; les douze seaux encore maculés de glaise jaune alignés en deux rangées sur le côté ; le marteau-piqueur, la pelle, la pioche, une barre à mine, des cordes, tout le matériel nécessaire à un chantier de fouilles. Il a fallu quelques secondes à Jean-Louis pour encaisser le choc. Je ne sais pas s'il s'est rendu compte que c'est presque à voix basse qu'il a demandé :

« C'est quoi, tout ça ? »

Marianne s'était avancée mais n'osait plus faire un pas. Bien qu'elle n'ait pas ouvert la bouche, ses yeux posaient la même question que son mari. J'ai savouré un instant mon triomphe (on aurait tort de ne pas profiter de ces occasions-là lorsqu'elles se présentent) avant de leur répondre :

« Un trou... »

Jean-Louis a réagi au quart de tour :

« Un trou ! T'es dingue ou quoi ? Tu fais des trous dans ta cave maintenant ? Histoire de t'occuper ? »

Je dois reconnaître que cela m'a fait plaisir de le voir s'emporter de cette façon, car je savais bien que c'était sincère et qu'il s'inquiétait réellement à mon sujet. Quant à Marianne, comme privée de voix, elle ne faisait qu'entériner ce qu'il disait d'un air consterné, jugeant sans doute inutile de s'en mêler directement pour encore compliquer les choses ; mais je devinais facilement ce qu'elle pensait, que j'étais vraiment quelqu'un de « biscornu », encore plus qu'elle l'imaginait. Je n'ai pas voulu les laisser davantage sur le gril. Même lorsqu'on prend plaisir à se jouer d'eux, avec les amis il y a tout de même des limites ! Il était temps de ramener tout cela à des proportions raisonnables.

« Je ne fais pas « des » trous, ai-je rectifié. Je creuse une cave à vin tout simplement, de quoi entreposer trois ou quatre cents bouteilles. »

Il n'en fallait pas plus à Jean-Louis pour reprendre son aplomb. Aussi saugrenu que lui paraisse mon projet, il lui fournissait néanmoins des repères sur lesquels il pouvait avoir prise. Il retrouva aussitôt son habituel ton gouguenard.

« Alors toi, tu fais une cave dans ta cave si je comprends bien ? Il n'était pas bien comme ça ton pinard ? »

C'était à moi, maintenant, de lui fournir l'argumentation qui tiendrait ; mais comme j'y pensais depuis la veille je n'eus aucune difficulté à lui expliquer qu'en effet il n'était pas bien ici, il y faisait trop chaud, à cause de la chaudière. Comme s'il avait des doutes sur la réalité de sa présence, il porta les yeux sur la chaudière incriminée qui, juste à ce moment-là et comme pour appuyer mes dires, se mit en route avec une explosion sourde précédée d'un court ronronnement du brûleur.

« Mmouais... m'accorda pensivement Jean-Louis, c'est possible... Il fait combien dans ta cave ?

— Jamais moins de 18°, été comme hiver ; la chaudière produit aussi l'eau chaude l'été, elle tourne toute l'année.

— Ouais, c'est possible ; ça fait peut-être beaucoup pour du vin... Encore que... du moment que la température est constante... »

Renonçant à discuter là-dessus, il s'approcha du trou. C'était d'un œil critique maintenant qu'il allait examiner mon ouvrage. Je ne le sentais pas vraiment convaincu de la nécessité de creuser une nouvelle cave à vin. Ce qui lui occupait l'esprit à présent c'était ce qu'il aurait fait, lui, s'il avait été à ma place et je ne doutais pas qu'il allait bientôt me proposer sa propre

solution, bien meilleure et plus simple, qui m'aurait dispensé de tout ce travail. Cette solution-là, j'y avais pensé aussi, évidemment, et j'avais prévu quoi répondre mais ce fut Marianne qui la suggéra un peu plus tard. Elle nous avait rejoints sur le bord du trou dont elle contemplait la béance d'un air désolé.

« C'est profond ? » demanda-t-elle, se penchant prudemment comme au bord d'un gouffre.

Pour toute réponse je branchai la baladeuse.

« Ah oui, tout de même... fit-elle, visiblement impressionnée. Tu sais qu'on vend maintenant des caves à vin réfrigérées, des espèces de grosses armoires qui maintiennent les bouteilles à la température idéale ? T'aurais largement assez de place pour en installer une. Tu ne crois pas que ça aurait été plus économique, à tous points de vue ? »

Je compris bien que mon trou, en tant que tel, ne l'intéressait guère. Elle ne le considérait qu'avec une curiosité un peu condescendante, étonnée que je me donne pour rien tout ce mal puisqu'une armoire à vin remplirait exactement le même office. C'est ainsi que la plupart des gens – aussi bien vos amis les plus proches – se comportent à l'égard de vos passions si vous avez la faiblesse de les leur dévoiler, en se penchant sur elles avec indifférence car ils ne peuvent

comprendre l'énergie que vous y investissez et n'en voient généralement que l'aspect fonctionnel c'est-à-dire le fait qu'on pourrait obtenir à peu près le même résultat pour un bien moindre coût. Je ne pouvais pas en vouloir à Marianne, elle avait raison de son point de vue ; mais je ne pouvais pas lui dire non plus que la cave à vin n'était pas en réalité mon problème, qu'évidemment j'aurais acheté une armoire si j'avais vraiment voulu conserver du vin. Je lui ai donc fourni sans trop y croire les arguments que j'avais préparés, le premier étant que j'estimais, pour le vieillissement du vin, la fraîcheur « naturelle » d'une vraie cave préférable au froid artificiel de ces armoires réfrigérées ; le second que j'avais tout mon temps pour creuser, alors pourquoi ne pas le faire plutôt qu'acheter une armoire ?

Il va de soi que je n'ai réussi à convaincre ni Marianne ni Jean-Louis sur ces deux derniers points, mon objectif n'étant d'ailleurs pas tant de les convaincre que de tenter de justifier l'existence de ce trou à leurs yeux. C'est pourquoi ils n'ont pas insisté. Après m'avoir écouté sans rien dire, Jean-Louis m'a désigné le fond du trou :

« C'est pour ça, la pompe ? Tu as vu que c'est plein d'eau ? »

Je n'avais pas encore regardé mais il fallait s'y attendre : l'ampoule de la baladeuse brillait tout au fond, entre les pieds noyés de l'échelle. Nous restions tous les trois penchés sur le bord.

« On ne peut pas mettre du vin là-dedans ! » s'est inquiétée Marianne et durant un court instant je lui ai su gré de prendre ainsi à cœur mon projet de cave, bien que ce ne fût pas en réalité mon projet.

« Si ! Grâce à ça... » lui ai-je dit en lui montrant la pompe à deux mètres de là.

— Greg vient d'installer une pompe » a renchéri Jean-Louis, se rangeant manifestement de mon côté (nous les hommes, techniciens) devant l'ingénuité de sa femme qui n'avait apparemment pas remarqué les méandres de tuyaux serpentant sur le sol, ou du moins ne s'était pas demandé à quoi cela pouvait bien servir. Il s'était accroupi devant la pompe rutilante qu'il inclina légèrement pour observer je ne sais quoi. « Alors, finalement, ça fonctionne ou pas ?

— Tu vas voir... »

J'avais beau me donner l'air sûr de moi en allant brancher la pompe, intérieurement je priais pour qu'elle ne se soit pas désamorcée depuis la veille. Passer pour un excentrique est une chose (certains en tireraient même plutôt vanité) mais étaler son

incompétence par une démonstration qui tournerait au fiasco m'aurait au plus haut point mortifié, surtout devant quelqu'un comme Jean-Louis. Par chance, après un démarrage un peu laborieux où cela semblait tourner à vide le temps d'aspirer l'air résiduel des tuyaux, j'ai perçu le premier glougloutement de bon augure et l'eau du trou a commencé à baisser tandis que cela crachait puissamment à l'autre bout, là-bas, dans la bonde de l'égout.

« C'est vide ! » a crié Marianne.

J'ai coupé le contact. Revenu au bord du trou, Jean-Louis approuvait l'expérience de plusieurs hochements de tête.

« Ouais, ouais... Elle a un sacré débit, on dirait ? Ce ne serait pas un peu trop pour ce que tu veux en faire ?

— Qui peut le plus peut le moins » répliquai-je, reprenant une des formules favorites de Mathilde ; mais je crois que cette fois-ci je l'avais fait plus ou moins consciemment, pour contrer Jean-Louis car il me semblait pressentir où il voulait en venir. C'est d'ailleurs de cette façon qu'il l'a pris, feignant de n'avoir rien entendu.

« Si tu veux mon avis, une petite pompe immergée aurait largement suffi. Pour assécher une cave à vin... »

Les poings dans les poches de son blouson, Marianne nous regardait l'un et l'autre tour à tour sans piper mot ; de ce genre de débat technique il n'était pas question qu'elle se mêle, elle n'en avait nulle envie ; maintenant qu'elle avait vu la pompe fonctionner, tout ce qu'elle souhaitait c'était remonter prendre un verre et parler d'autre chose car elle savait, pour en avoir été souvent le patient témoin, jusqu'où pouvait nous entraîner la discussion sur un sujet pareil.

« Parce que là, reprit-il, non seulement le débit me paraît disproportionné par rapport aux besoins, mais qu'est-ce que tu vas faire du groupe en surface ? Le laisser comme ça au milieu de ta cave ?

— Je peux très bien l'installer dans un coin...

— Tu peux... mais ça prendra tout de même inutilement de la place. Tandis qu'avec une pompe immergée... » Il laissa la phrase en suspens, comme soudain conscient de l'inutilité de ses conseils puisque la pompe était déjà achetée et installée, puis se ravisa lorsqu'un nouvel argument lui vint à l'esprit : « T'aurais été plus tranquille : ta pompe, là, risque de

se désamorcer si jamais il n'y avait plus d'eau pendant un certain temps ; l'autre se serait réamorcée automatiquement, t'aurais pas eu à t'en soucier...

— Celle-ci est repartie sans problème, tu as bien vu...

— Ouais, d'accord, parce qu'il y avait de l'eau... Mais si elle avait été à sec pendant plusieurs jours ? Hé, qu'est-ce qui se serait passé ? »

Il ne se doutait pas de la portée du coup qu'il venait de m'asséner. Je sentis un frisson me parcourir le cuir chevelu : il avait raison, effectivement je n'y avais pas pensé, j'avais peut-être fait le mauvais choix ; si la pompe se désamorçait après une longue période d'inactivité ma chambre serait inondée. Il me faudrait donc constamment être vigilant, surveiller le niveau de l'eau, qu'il ne soit ni trop haut ni trop bas ; ce dernier point me donnait à réfléchir. Mais je me dis que c'était finalement dans l'ordre des choses, que sans doute ce n'était pas plus mal : était-il vraiment souhaitable qu'une pompe purge automatiquement l'eau de votre puisard, sans que vous ayez jamais rien à faire, sans même que vous en soyez conscient ?

« Qui vivra verra... » lui ai-je répondu.

Il se mit à ricaner doucement, comprenant que je ne tenais pas à prolonger inutilement ce débat sur les

avantages d'un modèle de pompe que je n'avais pas acheté. Il y mit un terme en me flanquant une grande tape sur l'épaule.

« Hé, hé ! C'est toi qui as raison, gars. Rien ne dit que ça ne marchera pas comme tu veux... »

Je ne criai pas victoire pour autant. Jean-Louis avait une telle manière de faire des concessions, sur un ton tellement conciliant, qu'on aurait parfois préféré qu'il continuât à vous tenir tête plutôt que de faire si manifestement marche arrière dans la seule intention de ne pas trop vous écraser. En fait, il avait réellement semé le doute dans mon esprit et je commençai à regretter d'avoir, un peu à la légère, fait l'acquisition de cette pompe de surface, d'ailleurs effectivement trop puissante, qui risquait de m'attirer des ennuis à cause de ce problème d'amorçage. Ma seule idée, lorsque je l'avais achetée, c'était de pomper l'eau de mon trou et je n'avais pas envisagé les périodes où elle ne pomperait pas. Déjà j'étais en train d'imaginer quelque dispositif qui permettrait de pallier cet inconvénient (une sorte de flotteur, peut-être, qui couperait le contact avant que le puisard ne soit complètement à sec) lorsque Jean-Louis m'interpella depuis l'autre extrémité de la cave.

« Dis donc, tu t'es aussi acheté un marteau-piqueur à ce que je vois... ou c'est une location ?

— Je l'ai acheté. »

Je le rejoignis dans le coin où j'avais entreposé les outils. Il manipulait le marteau-piqueur, le soupesait, le retournait.

« Pas mal... pas mal du tout... Tu défonces comme un rien une dalle de béton avec un engin comme ça.

— La preuve : c'est ce que je viens de faire. »

Il se tourna vers le fond de la cave, en direction de mon trou.

« Il n'aurait pas été plus intéressant de le louer ? pour une si petite surface...

— Je l'ai utilisé aussi pour creuser ; sans lui je ne m'en serais pas sorti.

« Ah... » fit Jean-Louis, l'air de dire « dans ce cas, tu n'as peut-être pas eu tort. » Il était compréhensible qu'à ses yeux – puisqu'il s'imaginait que j'avais fini de creuser – j'avais engagé là une dépense inconsidérée (acheter un marteau-piqueur pour un mètre carré de béton...) mais je ne pouvais pas lui dire que je ne faisais que commencer et que je comptais bien l'utiliser encore longtemps, mon marteau-piqueur.

Pour éviter qu'il ne se pose trop de questions, je lui ai proposé :

« Et puis ça peut toujours servir. Si jamais tu en avais besoin...

— Ça, c'est sympa, gars... Je ne dis pas non, pour mes allées de jardin. »

Les allées cimentées de son jardin étaient devenues une espèce de serpent de mer parmi les copains ; il y avait au moins dix ans que Jean-Louis parlait périodiquement de les faire sauter. Marianne s'approcha en rigolant.

« Ah tiens ! Tu vas te mettre aux allées du jardin ?

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-il car il avait pris la mouche. Si Greg me prêtait son engin j'en aurais à peine pour deux jours... »

Elle ne put s'empêcher de le taquiner :

« Ce serait quand, par exemple, ces deux jours ?

— N'importe quand, du moment que j'ai le marteau-piqueur... Toi maintenant, Greg, tu en as fini avec ? »

Je venais de me mettre dans un sale pétrin. Tout cela parce que j'avais mauvaise conscience devant Jean-Louis d'avoir acheté ce marteau-piqueur et que je ne voulais pas lui révéler la véritable raison de mon

achat. C'est le principe de l'escalade, en quelque sorte, mais à l'envers – peut-être devrait-on plutôt dire « descendance » : au lieu de monter l'on descend, on s'enfonce, on s'enferme et pour se sortir d'une situation gênante on tombe dans une autre encore pire. Si je n'avais rien proposé (tant pis pour ce qu'aurait pensé Jean-Louis), tout cela ne se serait pas enchaîné et je serais libre de continuer mes travaux comme je l'entendais, de profiter de mon marteau-piqueur aussi longtemps que je voulais. Voilà qu'il me mettait le couteau sous la gorge, à présent, tout à fait innocemment bien entendu, sans même s'en douter : comment pouvait-il se douter que je n'avais pas fini de creuser alors que le trou nécessaire à la réalisation d'une cave à vin était là, devant nous, manifestement achevé et que je les avais moi-même plus ou moins conviés, Marianne et lui, à venir l'admirer ?

« J'en ai pratiquement fini, » lui ai-je dit le plus négligemment possible mais avec un sentiment de malaise insupportable car non seulement je mentais (ce que je m'efforce toujours d'éviter) mais je ne faisais que repousser l'échéance à plus ou moins court terme selon la façon dont il interpréterait ce « pratiquement » qui ne voulait rien dire. Et bien sûr, comme il arrive souvent dans ces cas-là – c'est-à-dire lorsqu'on s'est mis dans une situation fautive –, c'est

de la façon pour moi la plus défavorable qu'il a interprété ma réponse. On parierait que le Sort s'évertue parfois à nous punir.

« Donc, le week-end prochain, je pourrais éventuellement te l'emprunter ? »

Je ne pensais pas être mis aussi rapidement au pied du mur. J'aurais pourtant dû m'en douter, connaissant Jean-Louis qui fonctionne par coups de tête et lubies. Il peut laisser pendant des années traîner un projet puis, un beau jour, il faut absolument qu'il s'y attelle toutes affaires cessantes, alors que rien ne le presse et qu'il aurait même plus urgent à faire. Le déclic, cette fois-ci, avait été sans conteste le marteau-piqueur, j'aurais pu le prévoir : il brûlait d'envie de l'essayer, tout bêtement ; c'est ce qui l'avait poussé à cette soudaine décision de casser son jardin. Il m'était difficile de lui reprocher ce genre d'envie que je comprenais si bien. Sans doute l'ironie de Marianne l'avait-elle de surcroît piqué au vif. Bref, tout s'était ligué contre moi pour me mettre dans cette situation inextricable, moi y compris. Qui dira après cela qu'il n'y a pas d'intentionnalité du hasard ? Sur le coup, je n'étais pas loin d'en être persuadé.

Puis j'ai réagi, selon mon habitude, refusant de me laisser abattre. J'ai pensé : que ferait Cynthia si elle se

trouvait dans un cas semblable ? Elle ne s'embarrasserait certainement pas comme moi de scrupules, saurait trancher. Mais je ne pus imaginer pour Cynthia que deux comportements, malheureusement contradictoires : soit elle refuserait carrément de prêter son marteau-piqueur à Jean-Louis, prétextant qu'elle en avait besoin, soit elle préférerait le lui abandonner au plus tôt, dès la semaine prochaine, et différer ses travaux jusqu'au moment où il le lui rendrait pour ensuite être tranquille. Je voyais bien que ces deux hypothèses étaient aussi plausibles l'une que l'autre et qu'elles offraient l'avantage de régler le problème sans bavures. Mais ce que je ne voyais pas, dans l'urgence où je me trouvais, c'était laquelle choisir. Cynthia ne m'est finalement pas d'un grand secours, me suis-je dit avec quelque amertume (et je me suis souvenu qu'elle n'était somme toute qu'une banale hôtesse dans un bar que je fréquentais depuis trois jours ; à quel titre aurais-je pu compter sur elle ? Je ne la connaissais même pas). C'est alors que le secours m'est venu, pour ainsi dire miraculeusement. « Aide-toi, le ciel t'aidera » avait coutume de m'asséner Mathilde si jamais je lui faisais part de mes difficultés ; cette fois-ci je ne m'étais pas beaucoup aidé, le ciel pourtant ne m'avait pas laissé tomber, en

la personne de Marianne qui prit Jean-Louis presque violemment à partie.

« Tu ne vas tout de même pas commencer ça la semaine prochaine alors que ta mère sera à la maison !

— Ah, merde ! fit Jean-Louis ; je ne pensais plus que Maman débarquait samedi ! »

Aussi sincèrement désappointé qu'il parût, je soupçonnai dans son for intérieur un secret soulagement de disposer de ce bon prétexte-là aux yeux de sa femme pour reporter sine die ses grands travaux dans le jardin. Il a tourné vers moi un visage désolé, comme si c'était à lui maintenant de me devoir des excuses pour ce fichu contretemps.

« Bon, ben écoute, ce sera pour une autre fois, gars... Marianne a raison : avec Maman à la maison...

— Elle doit rester quelque temps ? »

Je n'avais rencontré sa mère qu'une fois ou deux et cela ne me faisait ni chaud ni froid qu'elle reste deux jours ou quinze ; je ne la verrais probablement pas. Mais j'étais tellement réjoui de cette nouvelle que je me sentais tout à coup en parfaite empathie avec leur vie familiale.

« Une dizaine de jours, reprit Marianne ; jusqu'aux vacances de Pâques en fait. Comme ça elle repartira

avec les enfants. On fait cela tous les ans depuis quelque temps... »

J'ai pris un air à la fois surpris et intéressé.

« Je ne savais pas... Alors Claire et Denis passent leurs vacances en Savoie ?

— Ils n'attendent que ça, tu parles : leur Mémé, le ski...

— Et surtout les cousins ! ajouta Jean-Louis qui semblait avoir complètement oublié ses grands projets de terrassement. Des vacances comme ça, moi, si on m'en avait proposé à l'époque...

— Tu les passais où, toi, tes vacances ? »

Je n'aurais jamais dû demander cela, d'autant moins que je le savais très bien où il passait toutes ses vacances ; mais j'étais trop heureux de dévier la conversation sur un sujet qui ne risquait pas de lui remettre à l'esprit mon marteau-piqueur. La barbe poivre et sel de Jean-Louis s'est ouverte sur un rictus d'amère dérision et il s'est mis à chantonner en contrefaisant le zézaiement de Pierre Perret :

« *Les... zolies colo-nies de vacan-ces... Merci Papa, merci Maman...* » Puis, reprenant sa voix normale : « La colo, tiens ! C'est là que je les passais ! Chez nous il n'y avait que ça... jusqu'à mes quinze ans. T'as jamais connu ça, toi ?

— Non » avouai-je. Et c'était vrai. Je n'avais connu que le bonheur tout au long de mes vacances d'enfant que je passais, comme Claire et Denis maintenant, dans la maison de campagne de mes grands-parents.

« Moi, je ne suis pas près de les oublier, ces sacrées colos, tu peux me croire...

« Il te croit, Jean-Louis... » Voyant comment tournaient les choses, Marianne venait de s'interposer. Elle lui prit le bras, s'efforçant de le tirer vers la porte. « Allez ! Moi je n'ai pas l'intention de passer la journée dans la cave à écouter tes souvenirs de colo... On n'était pas venus prendre un verre ? »

Jean-Louis se laissait entraîner de mauvaise grâce, mais je savais qu'il ne lui déplaisait pas de se faire brusquer par sa femme, que cela faisait partie de leur contrat à tous les deux ; il jouait le grand enfant qui se fait botter le derrière en rechignant mais chacun prenait cela comme une marque de tendresse.

Toujours est-il que Marianne donna ainsi le signal de la remontée. Je parle de « remontée » comme s'il s'agissait de remonter d'une mine et il y avait effectivement un peu de cela lorsque nous retrouvâmes tous les trois le grand jour, l'impression d'avoir séjourné très longtemps sous la terre, très profondément, dans des ténèbres à peine éclaircies

par mes deux ampoules. D'autant plus que nous fûmes complètement éblouis en sortant, aveuglés telles des taupes, par la brillance d'un soleil que rendait encore plus insoutenable l'étonnante transparence cristalline de l'air. J'ai regretté, sur le moment, d'avoir emmené Marianne et Jean-Louis dans ce voyage-là, dans les profondeurs, car ces profondeurs n'étaient que les miennes et qu'ils n'y avaient rien perçu, probablement, de ce qui m'agitait, rien d'autre que le chantier d'une très prosaïque cave à vin et la démonstration tout à fait ordinaire d'une simple pompe électrique qui par bonheur avait bien voulu fonctionner.

Jean-Louis fit encore une autre tentative, dans le jardin, pour nous faire partager ses rancœurs de gosse de pauvres qui n'avait jamais eu d'autre horizon estival que ces « colos » qu'il ne supportait pas. Je dois reconnaître que je l'ai lâchement soutenu, tellement je craignais qu'il se remette à penser à mon marteau-piqueur et tout à coup me propose une nouvelle date pour l'emprunt, après que sa mère serait repartie. Marianne, elle, s'est montrée intraitable, l'entraînant inexorablement vers la maison, petit à petit.

« Tu ne vas pas encore nous raconter ces histoires qu'on entend pour la n^{ième} fois... Allez ! (elle le poussait) C'est l'heure de l'apéro ! »

La grande carcasse de Jean-Louis se laissait déplacer d'un pas ou deux. Je suivais, pas mécontent de progresser grâce aux efforts de cette petite bonne femme qui s'acharnait, pourtant inquiet malgré tout de ses interventions : et si Jean-Louis allait penser à autre chose qu'à ses souvenirs de vacances ? Mais aucune catastrophe de cette nature ne s'est produite et nous sommes finalement rentrés sans rien dire, Jean-Louis ayant renoncé à parler et Marianne à le tarabuster.

Je leur ai donc servi un pot au salon comme prévu et là, sans que rien l'ait annoncé, Marianne a carrément changé de cap en remettant mon trou sur le tapis, me faisant de nouveau courir un risque auquel je comptais bien avoir échappé.

« Mais tes bouteilles, Greg, tu vas les mettre comment dans ton trou ? Une fois qu'elles y seront tu ne pourras même plus y descendre... »

Elle m'a fait froid dans le dos : moi, tout ce que je souhaitais, c'était qu'on ne parle plus de ce trou et surtout pas du marteau-piqueur. Il y a suffisamment de sujets de conversation comme cela autour d'un

verre entre amis. Puis j'ai entrevu qu'elle m'offrait en réalité sans le savoir un moyen commode de m'en tirer :

« Justement ! Il faut encore que je creuse les parois, d'au moins trente ou quarante centimètres. Comme ça, une fois les bouteilles en place, il me restera le diamètre du trou pour descendre.

— Elles seront dans des sortes d'alvéoles, quoi... précisa Jean-Louis qui avait aussitôt visualisé mon projet.

— Ce ne sera pas l'idéal pour du vin ?

— Peut-être bien... En tout cas je ne vois pas ce qu'on pourrait faire de mieux...

— Excepté l'armoire à bouteilles ! » lança mine de rien Marianne qui, décidément, ne démordait pas de son idée initiale. Mais au petit ton pointu qu'elle prenait je devinai aussitôt qu'elle voulait seulement me faire marcher en relançant ce sujet-là ; aussi n'ai-je pas répondu. C'est Jean-Louis qui a mordu à l'hameçon, qui a marché à ma place, sans d'ailleurs en être vraiment dupe, je suppose ; il avait seulement un petit compte à régler avec elle depuis qu'elle l'avait frustré de ses histoires de colos ; il était décidé à ne rien lui passer.

« Greg vient de creuser une cave à vin, il ne va pas maintenant acheter une armoire ! »

Un sourire serré sur les lèvres, elle le considérait avec malice, tout en faisant tourner le porto dans son verre.

« Et d'ailleurs, il n'est pas certain que ce soit mieux » reprit-il, vexé que l'on puisse le croire tombé dans le panneau et, du coup, soucieux d'avancer un argument technique qui placerait le débat à un niveau tout de même plus sérieux.

Marianne continuait de le regarder, sans toucher à son porto qu'elle ne cessait de faire tourner ostensiblement, comme pour le narguer. Je sentais bien qu'il était furieux de s'être ainsi laissé piéger par sa femme – de cette fureur d'autant plus mauvaise qu'elle est dirigée contre soi et qu'on n'y peut rien, sinon la faire payer aux autres. Il avait voulu se venger de façon puérile en la faisant passer pour une ingénue, une tête en l'air qui disait n'importe quoi mais c'est elle maintenant qui avait le beau rôle. Ils restaient s'observer tous les deux, chacun sur ses positions, se guettant, attendant que l'autre sorte la phrase qui le mettrait en mauvaise posture à mes yeux. Il n'y a qu'une solution pour sortir de ce genre de blocage avant que les choses ne s'enveniment

exagérément ; par bonheur je l'ai trouvée sur le champ : Marianne avait raison, j'achèterai une armoire à vin, ai-je proposé ; et comme j'avais déjà creusé le trou, je la mettrai dedans. Est-ce qu'on ne bénéficierait pas ainsi des avantages des deux systèmes ?

Jean-Louis a sauté sur l'occasion ; il s'est mis à ricaner dans sa barbe.

« Hé, hé... t'es pas con, toi, gars...

— Dans ce cas, il faut agrandir le trou, a renchéri Marianne ; pour au moins pouvoir ouvrir la porte de l'armoire...

— Pas de problèmes, je l'agrandirai.

-Tant qu'à l'agrandir, autant y mettre plusieurs armoires, a suggéré Jean-Louis, tant qu'on y est...

— Pourquoi pas ?

— Une armoire pour le rouge, une armoire pour le blanc...

— Une pour le champagne...

— Hé, hé... ça, ce serait une sacré cave, gars... »

Mais Marianne, qui rigolait avec nous, a soudain mis un coup d'arrêt à notre délire :

« Et le vin, dites donc ? Il ne suffit pas d'avoir les armoires... Comment Greg les achètera toutes ces bouteilles, avec son chômage ?

— Je compte bien sur les cadeaux des copains, tiens !

— Le SA-LAUD ! » s'exclamèrent en chœur Marianne et Jean-Louis qui, du coup, se regardèrent en pouffant de rire.

CHAPITRE QUATORZE

A l'horizontale ou à la verticale.

Il est déjà 23 heures 05. Je suis dans mon trou. J'ai commencé à creuser les parois à l'aide du marteau-piqueur. C'est un travail épuisant. Adossé à la paroi opposée, il faut tenir l'engin à l'horizontale et pousser, avec les trépidations qui se répercutent dans les avant-bras et dans les épaules. La terre s'éboule par gros blocs sur mes bottes ; cela fait un bruit de caoutchouc creux, comme celui d'un ballon crevé. Lorsqu'il y en a trop, je m'arrête pour déblayer. C'est un bon prétexte, la terre, pour se reposer. On se dit qu'on ne peut pas faire autrement ; le trou est trop étroit. Avec la pelle, je m'évertue à charger l'un des seaux de plastique gris. Dans un espace d'un mètre de côté ce n'est pas chose facile ; de quelque façon que je m'y prenne, le manche de la pelle cogne partout. J'ai

le seau presque entre les jambes mais il n'y a pas d'autre solution. Ce qu'il faudrait, dans un trou comme celui-ci, c'est une pelle sans manche ; mais je laisse penser à l'absurdité d'un outil de cette sorte. Pourtant je songe que raccourcir le manche ne serait peut-être pas une mauvaise idée – il suffirait d'un coup de scie – et chaque fois que je remplis un nouveau seau je me dis que je vais le faire pour le prochain ; mais dès que je l'ai remonté sur le bord je reprends le marteau-piqueur et m'y remets. C'est ainsi que les bonnes résolutions sont sans cesse reportées d'une fois sur l'autre ; ça ira encore pour cette fois-ci, se dit-on. En outre je réfléchis qu'arrivera bientôt un moment – lorsque le trou sera suffisamment élargi – où un manche raccourci ne sera plus nécessaire ; peut-être alors me féliciterai-je d'avoir conservé un manche long, avec un bras de levier beaucoup plus efficace. Je m'accommode donc stoïquement de la longueur du manche de ma pelle et de l'étroitesse de mon trou, dans l'espoir d'un avenir meilleur.

Si je travaille aussi tard, c'est pour rattraper le temps perdu, parce que je n'ai pratiquement rien pu faire de la journée. Le matin, comme on sait, j'avais élaboré le plan de la chambre ; puis Marianne et Jean-Louis étaient venus et lorsqu'ils étaient sur le

point de repartir – après que nous avons bu nos deux verres d'apéro – je leur ai proposé impromptu de rester déjeuner avec moi, bien que je n'aie rien d'autre à leur offrir qu'une boîte de pâté et un œuf, un pique-nique sur le pouce, quoi, improvisé comme nous faisons de temps en temps, plutôt qu'un vrai repas. Je m'étonne toujours de la manière dont je fonctionne dans ces cas-là : même lorsque je n'ai pas souhaité voir les gens, qu'ils me dérangent, au moment où ils vont s'en aller j'ai envie soudain qu'ils restent et je leur propose des trucs de ce genre, même si je n'ai rien à manger. Évidemment Marianne et Jean-Louis, eux, avaient prévu tout ce qu'il fallait pour leur déjeuner.

« Viens donc plutôt à la maison, m'avait dit Marianne, on a un cassoulet qui mijote. »

Insister pour les retenir chez moi et les priver de leur cassoulet n'était plus possible. A leur place, moi, j'aurais préféré rentrer manger mon cassoulet plutôt qu'un œuf chez un copain. C'est ce que je préférerais aussi, je dois l'avouer, c'est pourquoi je n'ai pas fait de manières pour accepter. Voilà comment j'ai finalement passé tout l'après-midi chez eux car après le cassoulet il y avait des fromages, et le café, et les mirabelles de la grand-mère, celle qui venait de Savoie. Puis, pour couronner le tout, alors que

Marianne s'excusait d'avoir des courses à faire et que j'allais en profiter pour partir aussi, Jean-Louis n'a rien trouvé de mieux que de m'entraîner au jardin afin de m'expliquer ce qu'il comptait en faire une fois qu'il aurait démoli ses allées. Cela me laissait indifférent, moi, son jardin (qui a jamais pu s'intéresser au jardin des autres ?), d'autant plus qu'il m'en avait déjà maintes fois parlé ; mais j'en tirai tout de même une satisfaction : j'acquis la certitude que ce n'était pas demain qu'il m'emprunterait mon marteau-piqueur ; devant l'ampleur du projet, j'ai compris qu'il n'était pas près de s'y mettre et que cela faisait seulement partie de ces chimères que nous entretenons tous, histoire de se donner un horizon autre que des lendemains identiques au jour de la veille ; nous avons tous nos châteaux en Espagne. Sur ce point-là j'étais donc tranquille, et c'était toujours ça de gagné.

Lorsque je suis rentré, malgré tous ces contretemps j'étais par conséquent de belle humeur et, bien que l'après-midi touche déjà à sa fin, je n'ai pas pu m'empêcher d'aller voir mon trou, un chantier à mes yeux autrement important que celui, très hypothétique, dont Jean-Louis m'avait entretenu pendant près de deux heures. Et là, une fois devant le trou, que je savais désormais comment aménager (le

plan était là-haut, sur mon bureau) j'ai ressenti le besoin de commencer immédiatement à la creuser cette chambre, ne serait-ce que pour me rendre compte de ce que cela représentait comme travail d'attaquer maintenant les parois. Creuser à l'horizontale, cela implique un état d'esprit complètement différent de celui qu'on peut avoir lorsqu'on creuse en profondeur : au lieu de s'enfoncer, on avance en quelque sorte et l'espace peu à peu se structure autour de vous de manière beaucoup plus rassurante ; c'est un espace où l'on s'installe, que l'on aménage, au lieu de toujours descendre vers l'inconnu ; on a pour la première fois sous les pieds un sol stable, un niveau qu'il ne s'agit plus de remettre sans cesse en question. Je crois que si les hommes sont faits pour creuser – certains le pensent et je suis d'accord avec eux – ils ne devraient le faire qu'à l'horizontale, tels ces animaux, blaireaux ou renards pour ne parler que de ceux-là, qui n'aménagent leurs tanières que dans les talus ; c'est la condition, me semble-t-il, pour retrouver sa tranquillité d'esprit et l'espoir de quelque repos. Car creuser à la verticale (j'en suis maintenant certain) ne peut qu'engendrer l'inquiétude, le doute toujours renouvelé, l'angoisse. C'est creuser pour chercher. Celui qui creuse à l'horizontale s'est défait de cette

incertitude, ne cherche plus ; il a trouvé et creuse pour profiter de son acquis, le consolider, s'y établir. J'avais l'intuition d'en être arrivé à cette phase-là et c'est pourquoi, seau après seau, je reprenais le marteau-piqueur de plus belle pour élargir les parois de mon trou, sans me soucier de l'heure tardive ni m'interrompre pour raccourcir le manche de ma pelle tellement il me semblait que j'avais enfin atteint quelque chose – qu'on ne me demande pas quoi – et que le point où j'en étais (en ce qui concerne la profondeur, je veux dire) était celui auquel j'avais toujours aspiré.

Je ne cacherai pas que creuser à l'horizontale ne présente pas que des facilités, bien au contraire, le travail serait même plus pénible : que ce soit au marteau-piqueur (dont il faut alors supporter tout le poids) ou à la pioche (dont la masse, au lieu d'accroître la force de nos coups, se dérobe sans cesse vers le bas) c'est contre la pesanteur tout compte fait que nous avons à nous battre, la pesanteur qui ne nous concède que cette éphémère compensation de faire régulièrement s'ébouler la terre à nos pieds sans effort (encore qu'il faille tout de même la déblayer, cette terre). On en tire néanmoins le sentiment d'une progression plus rapide, l'excavation s'élargit à vue d'œil et l'on gagne constamment de l'espace au lieu de

toujours travailler à l'étroit comme dans un trou creusé à la verticale. Bientôt, effectivement, le manche de la pelle n'a plus constitué de réelle gêne car j'avais suffisamment de recul pour charger mes seaux. Je gravissais ensuite trois ou quatre degrés de l'échelle pour les déposer sur le bord et attraper un nouveau seau vide que je redescendais dans mon antre. Car c'était déjà comme un antre ce que j'avais réalisé dans une des parois du trou, une espèce de caverne dans laquelle je pouvais presque entièrement pénétrer, que l'on pouvait déjà imaginer habitable. Puis je reprenais le marteau-piqueur pour abattre encore quelques blocs de terre grasse, charger le nouveau seau, le hisser.

C'est alors que j'ai dû m'arrêter : il n'y avait plus de seau disponible là-haut ; ils étaient tous les douze alignés au bord du trou, sur deux rangs, leurs ventres de plastique gris déformés par le poids de la terre qui les emplissait à ras bord, lointaine évocation de ces remparts édifiés sur le sable avec nos seaux de plage, quand nous étions enfants, pour protéger la forteresse où nous nous démenions contre les assauts de la marée montante qui viendrait bientôt inexorablement l'envahir. Je n'avais plus aucun seau à remplir. J'ai regardé ma montre : elle indiquait 23 heures 05. Plus de onze heures ! me suis-je dit (car je convertissais

toujours mentalement les indications de ma montre, n'étant jamais parvenu à accepter l'affichage digital de ces horloges et ces montres qui n'ont même plus d'aiguilles). Plus de onze heures ! Il était temps de m'arrêter. Cela faisait au moins quatre ou cinq heures que je travaillais sans relâche, sans une pause ; j'en avais plein les bras. Il n'y avait plus de seau vide et ce n'était pas maintenant, en pleine nuit, que j'allais remonter les verser dans la fosse du jardin. Quelquefois, par bonheur, tout converge – l'heure tardive, la fatigue, le manque de seaux – pour nous amener à prendre la décision qui s'impose, sans quoi nous continuerions sur notre lancée, déraisonnablement, jusqu'aux limites de nos forces, de la même façon que nous continuons à piquer les frites une à une, bien qu'elles soient presque froides et que nous soyons déjà depuis longtemps rassasiés, tant qu'il en reste encore sur notre assiette.

Tout cela tombait bien, par conséquent : quand bien même je l'aurais voulu, il n'était pas question de continuer ; en fait, d'ailleurs, j'étais épuisé. J'ai vraiment senti à quel point peu après que je me suis arrêté, lorsque j'ai gravi l'échelle avec le marteau-piqueur que je préférais ne pas laisser dans le fond au cas où le trou se remplirait d'eau pendant la nuit : l'outil, à présent familier, avec lequel je défonçais

encore la paroi il y avait quelques minutes, à peine pouvais-je en soutenir le poids au bout de mon bras ; sur les barreaux de l'échelle, mes jambes flageolaient. Et tu aurais prétendu aller maintenant vider les seaux ? me suis-je moqué, comme si j'en avais jamais eu l'intention ; j'ai toujours eu cette propension à plaisanter avec moi-même, je crois l'avoir déjà dit, davantage encore depuis que je vis seul.

J'ai jeté un dernier coup d'œil sur le chantier avant d'éteindre. Douze seaux de terrassier, ça prend de la place ; le pourtour du trou en était encombré. J'ignore quelle peut être la densité d'une glaise humide, mais ça en représentait aussi des kilos ! La corde, au-dessus du trou, était inutilement suspendue à sa poulie près de la baladeuse. Si seulement j'avais pu m'en servir pour remonter tous ces seaux cela m'aurait épargné pas mal de fatigue ; c'était ce que j'avais prévu. Mais pour s'en servir, il aurait fallu être deux. A quoi bon hisser des seaux à l'aide d'une poulie s'il n'y a personne en haut pour les recevoir ? Cette remarque m'a un instant laissé songeur ; non parce qu'elle remettait en cause l'achat de la poulie et de la corde (qui serviraient certainement tôt ou tard, je n'en doutais pas) mais parce qu'elle faisait apparaître que même pour creuser un trou mieux valait ne pas être seul. J'ai imaginé alors que Cynthia aurait pu se

trouver au bord du trou et réceptionner les seaux que j'aurais hissés ; elle serait allée les vider dans la fosse du jardin tandis que, moi, j'aurais empli les suivants ; Cynthia, avec toute l'énergie de sa jeunesse, quoiqu'elle en dise ; grâce à elle, ce soir, j'aurais pu creuser deux fois plus. Evidemment, je n'imaginai pas Cynthia en lapin pour faire ce travail-là ; il était impensable qu'elle puisse souiller de cette glaise jaune la peluche de son costume ou la légère fourrure blanche de sa queue ; et rien n'eût été plus incommode (voire dangereux) que ces oreilles démesurées ployant dans tous les sens pour travailler sous des poutres aussi basses, à proximité d'une poulie qui plus est. Je la voyais plutôt dans son pull de mohair rose et le jean qu'elle portait hier soir, encore que – j'en étais bien conscient – ce ne soit pas l'équipement adéquat à ce genre de situation. Mais je ne l'avais connue que dans ces deux tenues-là jusqu'à présent et ne parvenais pas à me la représenter autrement. « De toute façon, me suis-je dit pour couper court à toutes ces divagations, quelle que soit sa tenue, ce n'est même pas la peine d'y penser : Cynthia est une alliée, c'est certain, elle ne s'y est pas refusée, mais de là à venir te donner un coup de main... tu n'oserais même pas le lui demander. » Et il va de soi, effectivement, que jamais je ne lui ai

demandé une chose pareille, ni même suggéré – j’ai malgré tout le sens des réalités – et que si par la suite elle est venue voir mon trou, ce ne fut aucunement dans l’intention de me proposer sa main-d’œuvre.

J’ai donc éteint les deux lampes – l’éclairage central et la baladeuse – puis, presque titubant d’épuisement sur les marches de ma cave, j’ai lentement émergé sous la nuit étoilée.

CHAPITRE QUINZE

Changer son fusil d'épaule.

Dans une entreprise comme la mienne, dès que vous avez atteint une certaine profondeur et que vous commencez à creuser latéralement, un danger insidieux vous menace, dont personne n'a vraiment conscience dans un premier temps : c'est que tout s'effondre. Quand je dis qu'on en n'a pas vraiment conscience, je ne veux pas bien sûr laisser croire qu'on l'ignore, ce serait là pure folie. Je veux dire que, tout en étant prévenu de ce danger, on ne le prend pas suffisamment en compte au début. Parce qu'on creuse et qu'on se laisse emporter par cette impatience d'élargir le diamètre du trou, de progresser dans l'une des parois, d'avancer sans savoir jusqu'où on peut ainsi aller, à partir précisément de quel moment il y aura danger, sans même y penser. C'est exactement ce

que j'avais fait ce soir-là. Mais maintenant que j'étais remonté dans ma chambre, que je m'étais couché, enfoncé jusqu'au nez dans ma couette, et que je pouvais tranquillement réfléchir, je me disais que j'avais déjà creusé une galerie latérale de plus d'un mètre de profondeur et qu'il ne serait peut-être pas prudent de continuer.

J'aurais dû éviter d'y réfléchir à ce moment-là évidemment – c'est-à-dire au moment où, passablement fourbu, je prétendais m'endormir – car j'ai aussitôt envisagé différentes possibilités pour étayer mon ouvrage. Inutile de préciser que je n'avais alors aucune expérience particulière en ce domaine, pas la moindre véritable compétence sur le plan technique, que je ne pouvais donc me fonder que sur le bon sens (dont fort heureusement je ne manque pas, je crois l'avoir prouvé) et le vague souvenir de quelques films, du genre « Le trésor de la Sierra Madre » peut-être bien, où l'on voit des mineurs ou des chercheurs d'or étayer leurs galeries à l'aide de troncs d'arbres. Encore que dans la plupart de ces films on assiste presque systématiquement à des éboulements, ce qui, tout en fournissant de palpitants rebondissements dramatiques, ne constitue guère de référence fiable quant aux normes de sécurité, force est de le reconnaître. Mais n'est-ce pas ainsi que nous

allons tous, me suis-je dit, ne disposant, par la force des choses, que de nos propres ressources et du mince bagage d'une culture amassée on ne sait où ? N'est-ce pas ainsi, plus ou moins à l'aveuglette, que nous progressons tous dans la vie ? Que faire d'autre ?

Quoi qu'il en soit, cette nécessité d'étayer – qui devenait une urgence – m'a tenu éveillé une partie de la nuit, malgré ma fatigue, et dans une disposition d'esprit assez irritante, on l'imagine bien, pour contribuer elle aussi à m'empêcher de m'endormir. Car d'un côté je ressentais impérativement le besoin de me reposer, de reprendre des forces, mais de l'autre j'étais bien conscient de l'importance des projets que j'élaborais dans ma tête et du fait que l'obscurité de la nuit, son silence, l'excès de fatigue même, conféraient à ma réflexion une acuité que je ne retrouverais peut-être pas le lendemain en plein jour. Autrement dit ce que je faisais, à réfléchir ainsi au lieu de dormir comme je l'aurais dû, était à la fois bénéfique et néfaste, bien et pas bien ; être incapable d'en décider de façon définitive m'agaçait au plus haut point et d'autant plus que le temps passait, que je voyais se réduire le lot de mes heures consacrées au sommeil. Tout ce débat, ce dilemme que je savais de toute façon ne pas pouvoir trancher, se déroulait en quelque sorte à l'arrière plan de ma pensée consciente

et contrôlée et n'oblitérait en rien ma capacité d'analyse du problème strictement technique qui m'occupait si bien que je finis par élaborer en quelques heures, et jusque dans le moindre détail, un projet de soutènement de ma chambre qui me parut non seulement facilement réalisable mais aussi des plus astucieux

Je me promis de réexaminer tout cela le lendemain la tête froide. Après quoi, n'en pouvant vraiment plus, je m'abandonnai sans scrupules à l'un des préceptes favoris de Mathilde : « la nuit porte conseil », non sans avoir émis cette réserve (pour ne tout de même pas lui laisser le dernier mot) qu'elle ne portait réellement conseil qu'à la condition de s'y être auparavant préparé. « Rien ne tombe jamais vraiment du ciel, Mathilde ! », lui ai-je dit comme si elle reposait encore à mes côtés. C'est alors que j'ai dû m'endormir.

Le lendemain j'étais moins fatigué que je l'aurais cru, mais cela n'avait rien de surprenant : depuis plusieurs jours que je creusais et charriais des seaux de terre, mes muscles commençaient à s'y accoutumer et quelques heures de sommeil profond leur suffisaient pour éliminer les toxines et faire disparaître crispations et courbatures. Plus on travaille, en fait, plus on est en mesure de travailler,

c'est une loi qui se vérifie dans tous les domaines et à laquelle je me suis toujours fié pour entreprendre quoi que ce soit, sans jamais avoir à le regretter. J'étais donc en pleine forme en me levant, d'autant plus que j'avais résolu le problème qui la veille m'inquiétait ; tout avait été pensé, mûrement pesé, réfléchi ; il ne restait plus qu'à l'exécuter ce qui constitue la phase la plus gratifiante de tout travail ; il ne s'agit plus que d'une dépense d'énergie physique et de temps, c'est-à-dire, contrairement aux idées reçues, de toutes les dépenses celle qui nous coûte le moins. Quelle que soit la pénibilité d'un travail, en effet, lorsqu'on vous dit ce que vous avez à faire – ou lorsque vous le savez avec certitude – cela vous décharge déjà d'un grand poids. Personne n'accepterait ces boulots subalternes, si peu valorisants, ou de simples et fastidieuses tâches d'exécution s'il n'en était pas ainsi. Rien ne nous soulage tant que de n'avoir pas l'obligation de penser, de prendre des décisions ou des responsabilités. En ce qui me concernait, évidemment, la situation était quelque peu différente puisque, si j'allais exécuter un simple travail de manœuvre en réalisant le soutènement de ma chambre, un labeur aussi dur que celui de l'ouvrier sur n'importe quel chantier, j'en étais en réalité non seulement le maître d'œuvre mais

encore l'architecte, et bien plus : en quelque sorte le commanditaire. Mais ce privilège-là, je l'avais payé de quelques heures d'insomnie, pour ne parler que de la nuit dernière.

Se lever ainsi en pleine forme, avec devant soi un programme bien chargé qu'il n'y a plus à discuter, c'est ce que l'on peut souhaiter de mieux, je crois y avoir fait déjà allusion. Moi dont l'unique préoccupation, à l'orée de chaque nouvelle journée, est de savoir comment je vais efficacement l'occuper, je n'avais du coup aucun souci à me faire : ce n'était pas cette journée qu'il me faudrait pour venir à bout de mon programme mais bien deux ou même trois (et je ne parle là bien entendu que de mon programme immédiat, seulement de ce qui serait nécessaire à la préparation de mes travaux de soutènement, car, pour le reste, c'était des semaines qu'il fallait envisager, voire des mois). Je n'avais donc qu'à récapituler les tâches les plus urgentes afin d'établir un ordre de priorité, ce qui se révélait d'ailleurs relativement simple : le plus important était de transcrire noir sur blanc les idées qui m'étaient venues dans la nuit ; ne serait-ce que pour en vérifier la validité, cela va de soi, s'assurer que tout cela était bien cohérent, mais surtout pour établir un métrage précis des matériaux qu'il serait nécessaire de se

procurer car je ne pouvais pas me permettre d'acheter quoi que ce soit d'inutile. Rien que ce travail-là exigerait au moins la journée ; il impliquait que j'aie auparavant me renseigner sur les matériaux disponibles, leurs gabarits et leurs dimensions : je n'allais pas me lancer directement dans l'élaboration d'un plan qui tablerait, par exemple, sur des poutrelles de béton de deux mètres vingt si leur longueur standard était deux mètres cinquante. Aussi admirable soit-elle, capable de concevoir n'importe quoi dans l'abstrait, la puissance de l'esprit ne saurait ignorer la réalité dans ce qu'elle a de plus brut ; et la réalité, en l'occurrence, c'était cela : la nature et les cotes des matériaux dont je pourrais disposer ; n'en pas tenir compte relèverait de la stupidité ou de quelque délire paranoïaque et il n'y a rien dont je sois plus éloigné, comme on a pu le constater. Ce n'est qu'en possession de ces informations qu'il serait possible de me consacrer à la mise au point de mon projet et, à partir de là, dresser une liste exhaustive de tout ce dont j'aurais besoin (les poutrelles, les plaques de béton cellulaire qu'elles servent à maintenir, une quantité suffisante de ciment et de sable, sans doute quelques parpaings), une liste assez précise non seulement pour éviter tout gaspillage, cela va de soi, mais surtout pour que rien ne vienne à me manquer

alors que je serai en plein travail. S'il est deux extrêmes dont j'ai toujours eu soin de me garder, dans ce domaine-là comme dans d'autres, ce sont bien la surabondance et le manque ; non pas du fait des inconvénients qu'ils peuvent entraîner mais parce que tous deux relèvent du même défaut d'appréciation de nos besoins, l'erreur la moins pardonnable à mes yeux.

J'étais en train de me dire tout cela en me brossant les dents (car j'ai omis de mentionner que c'était dans la salle de bains, en faisant ma toilette après le petit déjeuner, que je récapitulais toutes ces tâches), j'étais en train de me dire : « Rien que ça, tu vois, occupera déjà la totalité de ta journée » lorsque je réalisai tout à coup qu'en fait cela ne l'occuperait pas du tout. Obnubilé par l'aspect technique de mon projet, j'avais en effet négligé l'élément essentiel : on était dimanche ; les quelques magasins de matériaux qui ouvraient le dimanche matin fermentaient à partir de midi ; en me pressant, je pouvais à la rigueur essayer d'y arriver (il devait être autour de onze heures) mais je n'aurais certainement pas le temps d'obtenir tous les renseignements et de prendre toutes les notes qui m'étaient nécessaires. Je demeurai un instant indécis, la bouche pleine de la mousse dentifrice, à peser le pour et le contre : cela valait-il la peine de tenter le

coup ? Puis, comme je me regardais dans le miroir et que j'étais encore torse nu et en pantalon de pyjama, je décidai que c'était inutile ; je me remis à frotter mes dents, penché au-dessus du lavabo. Ce n'était pas aujourd'hui que je ferais le plan ; je ne ferais donc pas non plus la liste des achats ; il me fallait changer mon fusil d'épaule.

Changer son fusil d'épaule, cela ne pose pas de problème lorsqu'on a un fusil. A défaut j'avais, moi, plusieurs cordes à mon arc ; je veux dire que j'avais largement de quoi m'occuper ; il suffisait d'inverser l'ordre des opérations et ce genre de chose, du moment qu'on le fait en pleine connaissance de cause et de façon parfaitement maîtrisée, n'a rien en soi de contestable. Mettre la charrue avant les bœufs dénoncerait un certain désordre de l'esprit, un chaos inacceptable dans l'organisation de notre vie ; mais s'il arrive qu'on ne puisse pas dans l'immédiat disposer des bœufs, je ne vois pas ce qu'il y aurait à redire au fait de mettre en place d'abord sa charrue, en toute lucidité, ne serait-ce que pour gagner du temps. C'est pourquoi je ne fus pas le moins du monde perturbé – comme on aurait pu s'y attendre – par cette impossibilité de réaliser mon projet comme prévu. Il y avait douze seaux pleins de terre autour de mon trou dans la cave ; je pouvais toujours les

évacuer, ce serait autant de gagné. Je pouvais même, peut-être, continuer à élargir le trou, à condition d'être prudent ; de toute façon il faudrait le faire. Et demain j'irais repérer les matériaux pour le soutènement, je reviendrais à la maison dessiner en fonction de cela le plan coté de mon ouvrage, dresserais la liste des achats à effectuer et retournerais passer ma commande. Il y en aurait bien pour la journée, je n'avais pas à m'inquiéter pour demain

Ensuite, évidemment, je devrais attendre la livraison car, ne disposant d'aucun moyen de transport adéquat pour une telle quantité de matériaux (pas question d'emprunter sa remorque à Jean-Louis, on le comprendra), je me trouvais dans l'obligation de faire livrer. C'était le seul paramètre que je ne maîtrisais pas : le délai de livraison ; il pouvait s'agir de vingt-quatre heures aussi bien que de trois jours et je risquais donc de me retrouver en situation de chômage technique dès mardi prochain. Mais « qui vivra verra » me dis-je, surpris de constater qu'une des formules de Mathilde me servait pour une fois à quelque chose. Je me remis donc à penser à l'avenir immédiat.

Ce n'est jamais en toute sérénité que l'on pense à l'avenir immédiat – cet avenir qui est en train de

devenir notre présent et dont par conséquent il est urgent de s'occuper – car on néglige du fait même l'avenir à plus long terme, qui est pour le moins aussi important, on en est bien conscient. On conviendra qu'il n'y a rien de plus désagréable que ce sentiment de consacrer à ce qui n'est pas vraiment l'essentiel une énergie et un temps que nous saurions pertinemment comment utiliser avec davantage de profit si nous en avons le loisir. Mais le loisir, justement, nous ne l'avons pas puisqu'il y a cette urgence de ce que nous devons faire dans l'instant, dans le courant de cette heure qui s'écoule. L'idéal, dira-t-on, serait de ne pas faire le distinguo, ne pas dissocier nos deux avènements, de manière à ce que s'occuper de l'un revienne à préparer aussi l'autre, et inversement. J'ai l'impression que la plupart des gens y parviennent tout naturellement et ne s'enferment pas dans cette alternative qui a quelque chose de paralysant ; les gens comme Mathilde probablement. Il n'empêche que dans mon cas il y avait bel et bien séparation, je n'y pouvais rien, il y avait ce que je devais faire aujourd'hui et ce que je devais faire demain ou les jours suivants, ne serait-ce que parce que les magasins étaient fermés et que je me trouvais dans l'obligation de temporiser, de reporter à lundi ce que j'avais décidé de faire dimanche et du coup

réorganiser ce que je devais faire aujourd'hui. Mathilde n'avait jamais voulu comprendre que je sois préoccupé par des problèmes de cette nature qui sont pourtant à mon avis incontournables.

Entre temps je m'étais habillé, sans m'en être vraiment rendu compte ; mais je m'étais mis en « tenue de ville » pourrait-on dire (le pantalon de tweed que j'avais hier chez Marianne et Jean-Louis, une chemise propre et un pull), comme pour aller faire des courses. C'est tout de même étonnant, ai-je remarqué, qu'alors que dans ma tête je prenais la décision d'aller vider mes seaux dans la fosse du jardin mon corps ait continué tout seul à s'habiller comme pour sortir acheter les matériaux. J'ai ressenti comme un malaise, une espèce d'étourdissement passager, en constatant que j'avais en quelque sorte échappé ainsi à moi-même. Puis je me suis repris en mains. J'étais sur le point de me changer pour enfiler ma tenue de travail lorsque je me suis rappelé qu'il fallait prendre du pain et de quoi manger pour la journée ; le frigo était vide, pas même un œuf. « C'est finalement toi qui avais raison, ai-je concédé à mon corps, c'est bien comme cela qu'il fallait s'habiller ». Mon corps ne m'a rien répondu, cela va de soi, il ne l'a jamais fait, mais j'ai perçu de façon diffuse qu'il me savait gré de reconnaître ainsi sa discrète vigilance et

le fait que je pouvais compter sur lui. Lorsqu'on n'a personne d'autre sur qui compter, on se satisfait de trouver un certain réconfort dans l'idée de pouvoir ainsi compter sur soi-même, bien que je me pose parfois la question : compter sur soi-même, comme on dit, c'est compter sur qui finalement ? Voilà le genre de questions qu'on ne peut éviter de se poser mais qu'il serait préférable de ne pas trop approfondir pour la tranquillité de son esprit.

D'ailleurs, fort heureusement, je n'avais pas le temps de l'approfondir si je voulais avoir une chance de trouver encore du pain. Le dimanche, à cette heure-ci, j'allais tomber sur la sortie de la messe – l'église était sur la place, à proximité de tous les commerçants – ce qui se concrétiserait devant la boulangerie par une queue de familles respectables et de personnes d'un certain âge qui s'étaient levées beaucoup plus tôt que moi et maintenant, une fois libérées de leurs obligations religieuses et en paix avec leur âme, allaient non seulement prendre leur pain mais aussi choisir longuement toutes sortes de pâtisseries qu'il faudrait disposer une à une dans ces boîtes en carton que la vendeuse ficellerait avec dextérité à l'aide d'un bolduc coloré – moitié cordelette, moitié ruban de paquet-cadeau – qui permettent de les porter facilement. Et moi, égaré

dans cette festive agitation dominicale, lorsque viendrait mon tour je risquais de m'entendre dire qu'il n'y a plus de pain, monsieur, seulement de la brioche et du pain de mie, ou une dernière petite boule de pain aux noix si vous voulez. Voilà ce qui risquait de m'arriver si je tardais trop. Or, tandis que je m'habillais, les cloches sonnaient déjà la fin de la messe à toute volée – c'est maintenant que je m'en rendais compte : elles venaient seulement de se taire. Une queue s'était probablement déjà formée sur le trottoir devant la boulangerie. Mais faire la queue ne me dérangeait pas du moment qu'il restait du pain.

J'ai donc pour la deuxième fois changé mon fusil d'épaule ce matin-là : au lieu de partir repérer mes matériaux je m'étais vu contraint d'aller travailler, mais au lieu d'y aller aussitôt il fallait maintenant faire les courses. Tout cela relevait d'une certaine logique évidemment ; il m'était néanmoins désagréable que cette logique-là me prenne chaque fois à contre-pied, comme si je ne savais pas ce que je voulais et étais incapable de gérer mon temps convenablement alors qu'il n'en était rien en réalité ; ce que je veux, je le sais mieux que quiconque, et pour ce qui est de mon temps, j'en consacre la plus grande partie à le gérer, justement. Quoi de plus irritant que de passer pour ce qu'on n'est pas – indécis,

velléitaire –, surtout à ses propres yeux et sans pouvoir rien y faire car ce sont les circonstances qui nous y contraignent ?

J'ai mis mes chaussures en vitesse, un blouson, et me suis retrouvé dans l'air frais de la rue. Quelques couples endimanchés du quartier rentraient déjà chez eux, leur paquet de gâteaux à la main ; d'autres avaient des fleurs et ceux-là ne rentreraient que pour repartir déjeuner chez des amis. La plupart de ces femmes ne devaient mettre leurs talons hauts que le dimanche : on aurait dit qu'elles marchaient sur d'invisibles échasses, mal assurées de se sentir ainsi artificiellement grandies. Je n'ai pas pensé à ce que feraient tous ces gens-là de leur journée ; je ne les enviais pas ; je savais trop ce que pouvaient représenter ces repas du dimanche qui s'éternisent autour d'une nappe souillée de taches, devant une tasse de café, alors que le soleil commence à décroître et que l'on comprend qu'il déjà trop tard pour faire quoi que ce soit d'autre de son après-midi. Tout ce qu'il m'importait c'était de trouver encore un demi pain (car je ne prenais le pain que par moitié, afin d'en avoir tous les jours du frais, m'interdisant par principe d'en racheter tant qu'il en restait à la maison) ; un demi pain, c'était tout ce qu'il me fallait, après quoi je rentrerais et remettrais mon fusil sur la

bonne épaule, je veux dire que je reprendrais l'ordre perturbé de mes activités, passerais ma tenue de travail, irais vider mes seaux et alors pourrais me dire que j'avais rempli ma journée – une satisfaction suffisamment rare pour qu'on la souligne – et par conséquent me préparer sans scrupule un bon repas.

C'est en faisant la queue devant la boulangerie que je me disais tout cela, si bien que mon tour est arrivé sans que je m'en aperçoive et que la petite vendeuse (Monsieur ? ...) a dû m'interpeller par deux fois avant que je réagisse. J'ai encore eu le temps de me faire cette remarque que c'est souvent ainsi que les choses adviennent : celles qu'on attend le plus sont soudain là devant vous sans que vous les ayez vues venir (Monsieur ! ...). Je me suis excusé et lui ai demandé mon demi pain, en me félicitant de cette distraction qui avait au moins eu cela de bon que je m'étais rappelé qu'il fallait aussi acheter de quoi manger et donc, à contre courant des chapeaux et manteaux qui attendaient encore d'être servis, je suis sorti pour entrer directement chez le charcutier traiteur à côté où j'ai commandé une part de lasagne et une barquette – non, pas la grande, la petite, s'il vous plaît – de salade piémontaise car c'est finalement là-dessus que je me rabats toujours, après avoir envisagé la plupart des autres plats présentés, tous plus

appétissants les uns que les autres. Je me laisse toujours tenter par ces plats préparés sur lesquels je ne me fais pourtant aucune illusion : je sais que je serai déçu ensuite, en les mangeant, bien que j'aie toujours le même plaisir avant, au moment de les acheter. Mais ce phénomène n'est sans doute pas propre aux seuls plats cuisinés, comme chacun a probablement eu l'occasion d'en faire l'expérience.

Ainsi paré pour la journée je suis rentré chez moi. J'ai refermé la porte. Il ne me restait plus qu'à descendre à la cave et à m'y mettre ; personne ne viendrait me déranger ; Marianne et Jean-Louis étaient déjà venus hier et les Henry – avec eux les seuls amis susceptibles de passer à l'improviste un dimanche après-midi – étaient partis depuis vendredi soir à La Baule, m'avait dit Marianne, dans la maison de la mère de Julie où ils allaient maintenant presque tous les week-ends depuis qu'elle était morte. Dans le jardin le silence était presque absolu puisque les oiseaux (qui m'éveillaient tous les matins depuis quelques jours, probablement des grives) ne chantent pas en plein midi et qu'aucune rumeur de circulation n'était perceptible comme en semaine. Si : je venais d'entendre une voiture, quelque part au loin, peut-être sur le boulevard, la seule.

Je suis d'abord allé voir la trappe de la fosse septique qui béait au centre de plusieurs mètres carrés de gazon retourné, ravagé tel un minuscule champ de bataille. Comment se faisait-il que Jean-Louis, qui avait l'œil à tout, n'ait pas remarqué cela ? Il est vrai que nous ne nous étions pas attardés dans le jardin et que Marianne l'avait littéralement traîné vers la maison en remontant de la cave. Mais je crois surtout que peu de gens sont enclins à prêter attention à nos désordres domestiques, même nos amis les plus proches, et, sur le coup, j'en fus un peu attristé même si cela m'avait dispensé de devoir fournir hier à Jean-Louis des explications auxquelles je n'étais pas préparé.

Je me suis penché sur l'orifice de la fosse pour tenter d'apprécier combien de terre il serait encore possible d'y verser et, soudain, je fus frappé de l'étrangeté qu'il y avait à creuser un trou pour en emplir un autre, à quoi se ramenait somme toute, d'un certain point de vue, ce que j'avais fait jusqu'à présent. Il n'y aurait rien d'absurde à envisager que je sois un jour amené à en creuser un troisième afin de combler celui que je faisais actuellement. Bien que dénuée de tout fondement et relevant plutôt du cas d'école purement théorique – pourquoi creuserais-je ainsi des trous en chaîne ? – cette dernière hypothèse

me fit entrevoir un abîme que je préférerais éluder en revenant à des considérations plus pratiques : oui, je pouvais certainement mettre encore mes douze seaux dans la fosse, en tassant un peu au besoin ; il n'y avait pas à s'inquiéter ; et d'ailleurs qu'attendais-je pour commencer ? Il n'y avait pas à tarder en effet : un ciel de menaçants cumulus gris se formait à l'ouest au-dessus des toits ; bien qu'il n'y ait pas le moindre vent, il y avait fort à parier que dans une heure ou deux je serais sous la pluie.

Mon pronostic était bon : de grosses gouttes commençaient à tomber tandis que je remontais les deux derniers seaux. Mais j'avais terminé. Au lieu de m'en réjouir je m'en trouvais plutôt désemparé. Je redescendis les deux seaux vides à la cave et les empilais sur les autres. Je n'avais plus rien à faire aujourd'hui. Pour quelque obscure raison le trou ne s'était pas empli d'eau dans la nuit ; je ne pouvais même pas pomper. Je descendis les degrés de l'échelle pour aller examiner l'excavation que j'avais réalisée la veille. Elle était large et profonde, vide bien entendu, et me fis l'effet d'être totalement dénuée de sens. J'ai compris alors qu'il était préférable de remonter déjeuner.

La meilleure stratégie, dans ces cas-là, consiste en un repli temporaire, mieux vaut abandonner le

terrain à l'ennemi – une politique de la terre brûlée en quelque sorte. Mais quel ennemi ? me suis-je tout de même demandé en éteignant les ampoules ; serait-il toujours en vie ce vieux démon que je croyais bien avoir exorcisé ? J'ai gagné avec plus de hâte qu'il était nécessaire la trouée lumineuse de la porte afin de laisser derrière moi cette obscurité où il avait, semblait-il, trouvé refuge depuis que je lui avais signifié son congé, tapi tout au fond de l'ancre que je venais de lui creuser. Ce n'est qu'arrivé en haut de l'escalier que je me suis rendu compte que j'avais omis de retirer mes bottes pleines de boue. Mais je n'ai pas fait demi-tour, n'ai même pas hésité : je les ôterais dans la cuisine. Les gouttes crépitaient à présent furieusement sur les dalles de la terrasse ; il pleuvait à torrents.

CHAPITRE SEIZE

Jour de pluie.

Qu'est-ce que j'aurais pu faire de mon après-midi avec une telle pluie ? Pas question évidemment de sortir. Sortir le dimanche, de toute façon, pour arpenter des rues désertes, bordées de magasins aux rideaux de fer baissés, m'avait toujours rebuté. Quant à sortir en famille, déambuler au hasard aux côtés des parents ou d'amis qui font semblant de ne pas trop s'ennuyer, sans autre justification que de tuer le temps après un repas dominical qui n'a déjà que trop duré, j'en avais gardé un tel souvenir depuis l'enfance que cela me paraissait encore pire. Cette dernière solution, quoiqu'il en soit, ne pouvait pas me concerner.

Ce que nous avons aimé, autrefois, avec Mathilde, au cours de ces longs après-midi pluvieux, c'était nous

calfeutrer à la maison. Quand je dis « autrefois » j'entends il y a de cela bien des années, longtemps avant notre séparation, à l'époque où, pour peu que nous nous trouvassions seuls ensemble, le problème ne se posait pas de savoir à quoi nous occuper, on l'imagine aisément. C'est ainsi que nous avons passé bien des dimanche après-midi elle et moi, partagés entre notre lit et le canapé du salon où nous revenions nous installer pour prendre un café et pour lire. Essayer de lire tout au moins car Mathilde, allongée en travers de mes genoux, prétendait au bout de quelques minutes que ma façon de tenir mon livre l'empêchait de voir le sien et trouvait là le bon prétexte pour abandonner sa lecture ; elle tournait son visage vers mon ventre qu'elle inondait de la chaleur de son souffle au travers de mon pull, y enfouissant son nez afin de me chatouiller et me distraire jusqu'à ce que je la caresse à nouveau. Et je la caressais bien sûr... N'est-ce pas, Mathilde, que je te caressais ? et qu'alors c'est tout à fait sciemment que tu remontais les genoux afin de faire glisser ta jupe sur tes cuisses, mine de rien ? Et si le téléphone sonnait avec insistance nous le laissions sonner à ce moment-là car c'était l'époque où je me disais encore qu'on avait qu'à nous rappeler si c'était important. Ce n'était pas vraiment important mais ça rappelait

quand même, car c'était Jean-Louis, qui s'étonnait que nous n'ayons pas répondu tout à l'heure.

« Vers quatre cinq heures, tu dis ?

— Dans ces eaux-là, oui...

— On était partis faire une balade... Il y a tout juste un quart d'heure qu'on est rentrés... (« menteur-eu..., menteur-eu... » Mathilde chantonnait contre mon oreille en faisant non de la tête, avec tout le désordre de ses cheveux qu'elle m'envoyait dans la figure).

— Une balade ? Par ce temps-là ? Vous n'êtes pas bien ou quoi ?

— Si ; très bien même... » Je m'efforçais de garder mon sérieux tout en repoussant Mathilde qui s'était mise à me titiller l'oreille de la pointe de sa langue. Jean-Louis nous proposait de sortir ce soir ; un couscous, ça nous dirait pas ? Marianne n'en pouvait plus d'avoir passé la journée enfermée, on la connaissait. « D'accord pour le couscous ! » criait Mathilde qui avait agrippé le combiné avant que j'aie pu répondre quoi que ce soit. Je plaquais de nouveau l'appareil contre mon oreille pour entendre s'achever le ricanement de Jean-Louis : « Eh ben... elle a le tonus, dis donc, ta minette ! » tandis que la minette en question, dressée sur la pointe de ses pieds nus,

s'éloignait en esquissant un pas de danse qui faisait onduler ses hanches comme j'aimais.

Voilà ce que nous faisons de nos après-midi avec Mathilde, le dimanche, lorsqu'il pleuvait ; en fait rien, sinon rester ensemble ce qui ne nous arrivait jamais dans la semaine.

Mais maintenant, sous cette pluie, qu'est-ce que j'aurais bien pu faire, moi, une fois mon lasagne terminé et le plat qui m'avait servi à le réchauffer mis à tremper sur l'évier ? J'ai bu la tasse de café dont je maintenais malgré tout le rituel après mes repas mais ça ne prenait guère que trois minutes. Que me restait-il à faire ? Je suis allé m'asseoir dans le bureau où Mathilde avait si souvent travaillé et j'ai repris le plan de ma chambre souterraine. Je l'ai examiné le plus scrupuleusement possible. Je n'y pouvais rien changer sans disposer d'informations précises sur les matériaux que j'allais utiliser, et ces informations-là je ne les aurais pas avant demain. J'ai donc abandonné mon plan et les quelques croquis préparatoires qui m'avaient servi à l'élaborer. Cela ne faisait que quatre ou cinq feuilles éparses sur l'épais plateau de verre qui recouvrait le bureau de Mathilde. Je suis allé à la fenêtre. La pluie tombait toujours ; si fort qu'une mince pellicule d'eau avait noyé la terrasse ; il y en avait trop pour que l'unique bonde

d'évacuation parvient à l'absorber. Au lieu d'éclater simplement sur les dalles, les gouttes, du coup, les criblaient d'une multitude de petits cercles concentriques comme à la surface d'un étang. J'ai pensé à la fosse septique que je venais de combler : ce ne devait plus être qu'une cuve pleine de boue ; toute la terre extraite de mon trou devait se transformer en une boue compacte, une boue qu'il me serait difficile désormais de déplacer si jamais l'envie me prenait un jour de débarrasser la fosse. Mais pourquoi voudrais-je la vider alors qu'elle était sans usage depuis des années, sans doute bien avant que nous arrivions dans cette maison Mathilde et moi ? L'excédent de mon trou n'avait fait que remplir ce vide inutile ; tout était par conséquent pour le mieux ; quel intérêt y aurait-il à changer cet état de choses ?

Et les oiseaux, ai-je songé en contemplant les arbres fouettés d'eau, ces oiseaux dont le chant m'avait éveillé ce matin avant l'aube, où donc s'étaient-ils réfugiés par un temps pareil ? Restaient-ils frileusement perchés sur une branche, ruisselants et muets, dans l'attente eux aussi de jours meilleurs ? Leurs nids seraient-ils inondés comme devait l'être mon trou à l'heure qu'il était ? (On remarquera comment vagabondait ma pensée, derrière cette fenêtre, sous les effets conjugués d'une oisiveté forcée

et de ce temps maussade, une pensée qui dérivait paresseusement à la suite de mon regard – lui-même abîmé dans la contemplation de ce triste spectacle du jardin derrière la vitre – de la terrasse à la fosse et de la fosse aux arbres). Comme je n'avais pas de réponse concernant les oiseaux – et qu'après tout ils devaient se débrouiller, ce n'était pas la première fois qu'il pleuvait – je me concentraï davantage sur mon trou, supputant le niveau auquel l'eau avait pu monter depuis quelques heures. Tout compte fait ce n'était pas un mauvais test ce déluge, plutôt un don du ciel (c'était le cas de le dire), cela ne tombait pas si mal (c'était encore le cas de le dire). Je saurais ainsi à quoi m'en tenir, et mieux valait le savoir dès à présent qu'une fois tout terminé, lorsqu'il serait trop tard. Soit il y aurait dix ou vingt centimètres d'eau dans mon trou et je pourrais m'en arranger (la pompe était prévue pour cela), soit ce serait un mètre ou plus et dans ce cas il conviendrait d'aviser, peut-être de tout remettre en question.

En quittant le jour gris de la fenêtre, qui ne m'offrirait de toute façon rien d'autre que le spectacle monotone de cette pluie, je décidai d'aller m'en rendre compte avant la nuit, dès que l'averse aurait cessé.

En attendant je suis allé m'asseoir sur mon canapé. J'ai pris un livre, celui qui était devant moi sur la table et que j'avais délaissé depuis près d'une semaine, depuis que j'avais entrepris mes travaux. Je l'ai ouvert là où je m'étais arrêté (j'insère toujours des marque-page dans mes livres, de manière à pouvoir les rouvrir au bon endroit sans hésitation, sans devoir les feuilleter pour retrouver où j'en étais arrivé la dernière fois car cette incertitude m'est insupportable de soupçonner que je relis peut-être deux fois la même chose ou que j'aurais par hasard sauté un passage, laissant à mon insu comme une béance, pourrait-on dire, là où il ne devrait pas y en avoir, entre autrefois et aujourd'hui ; je préfère être sûr de faire parfaitement la soudure). J'ai donc rouvert mon livre à la bonne page – il n'y avait pas de doute là-dessus – et me suis mis à lire comme autrefois. Je n'ai plus souvenir pour le moment du livre dont il s'agissait (une édition grand format à jaquette bariolée de jaune et de vert, c'est tout ce qui me revient) mais je me vois très nettement là en train de lire, seul sur mon canapé et dans un silence tel – hormis le crépitement continu de la pluie – qu'il m'incitait à relever les yeux de temps à autre pour prêter l'oreille, comme si j'avais guetté une présence, attendu l'arrivée de quelque visiteur que j'aurais

craint de ne pas entendre sonner. Je tendais l'oreille inutilement pendant quelques instants, parfaitement conscient que c'était en vain, avant de me replonger dans la lecture. Je n'avais rien entendu d'autre que le bruit de la pluie sur les dalles et constaté combien le jour s'était encore assombri ; à tel point que j'ai dû finir par me lever pour allumer la liseuse qui a fait basculer d'un seul coup toute la pièce dans un crépuscule prématuré. Je me suis réinstallé sous ma lampe et j'ai continué à lire jusqu'au soir. Jean-Louis ne m'a pas appelé ; ni Jean-Louis ni personne.

Heureusement que les jours ne se ressemblent pas, comme on dit, même s'ils se suivent de façon apparemment identique, du moins en ce qui concerne les conditions météorologiques. Le lendemain il pleuvait encore autant que la veille ; il ventait ; c'était la rumeur de cette tempête qui m'avait éveillé, les soudaines poussées des bourrasques dans les frondaisons, entre les pignons des maisons, et, sur l'appui en zinc de la fenêtre de ma chambre, le roulement intermittent des ondées. Il n'était pas nécessaire d'ouvrir ses volets pour savoir le temps qu'il faisait. Mais j'avais un programme tellement chargé, ce lundi matin, que ce n'était pas cette pluie qui risquait de m'affecter. Il pleut, me suis-je dit, depuis maintenant presque vingt-quatre heures ; si

mon trou à présent n'est pas complètement inondé je n'aurais plus aucun souci à me faire. La veille au soir, profitant d'une accalmie, j'étais descendu faire un tour d'inspection à la cave : il n'y avait que vingt centimètres d'eau dans mon trou. J'avais mis la pompe en marche et tout avait été évacué en moins de deux minutes. Rien de catastrophique par conséquent. Mais maintenant, après toute une nuit ? J'ai décidé d'aller m'en rendre compte après le petit déjeuner, pas avant car je ne dérange jamais l'organisation de mes journées lorsque je peux faire autrement et qu'en l'occurrence rien ne pressait, que ça ne changerait pas grand chose, si le trou était plein, que je descende voir tout de suite et que s'il était vide cela ne changerait rien non plus. En outre cela ne me déplaisait pas de préserver cette incertitude le temps de prendre mon café ; la succession de nos heures est déjà suffisamment dénuée d'intérêt pour que nous ne perdions pas l'occasion, lorsqu'elle se présente, de les pimenter par de petites stratégies comme celle-ci qui entretiennent l'impatience, la curiosité, et transforment une banale occupation quotidienne – comme boire son café le matin – en un exceptionnel moment de vie, riche de l'attente que nous avons différée. Et en effet, malgré la grisaille et la pluie, le vent qui poussait sur les vitres, j'ai préparé mon café

et coupé mes tartines dans une alacrité d'esprit que n'aurait peut-être pas suscitée la plus belle matinée de soleil.

Une bonne surprise m'attendait lorsque je suis finalement descendu à la cave, non sans quelque anxiété tout de même à l'idée que mon trou était peut-être sur le point de déborder : il n'y avait pas davantage d'eau que la veille. On pouvait raisonnablement inférer que, quelle que soit l'importance des précipitations – pour d'obscurs principes d'équilibre hydrologique liés à la nature du sous-sol –, l'eau ne dépasserait probablement jamais ce niveau-là. J'ai eu le sentiment que cela rendait en quelque sorte justice – et peut-être un brin d'espoir – à tous ceux qui, à mon instar, entreprendraient des travaux de cette nature : nous creusons, désespérés parfois de voir des éboulements, d'insidieux ruissellements, venir périodiquement compromettre le résultat de nos efforts et souvent nous serions tentés de tout abandonner ; pourtant, à qui persévère, il est donné de constater que tout ne s'éboule pas vraiment lorsque cela s'éboule, que l'eau qui a suinté dans la nuit pour remplir notre trou n'atteindra qu'un certain niveau et que ces revers-là tout compte fait, aussi décourageants soient-ils sur le moment, comportent eux aussi leur limite qu'ils n'excéderont

pas ; cette limite, il suffit de la connaître, de l'admettre, afin de pouvoir continuer.

L'eau recueillie dans mon trou ne constituait donc pas un obstacle majeur, un incident de parcours tout au plus, dont la pompe viendrait à bout aisément. Je ne serais jamais inondé, c'était là l'essentiel ; et du coup, grand seigneur, je n'ai même pas pris la peine d'évacuer cette eau-là, je l'ai traitée de haut : ne serais-je pas libre de m'en débarrasser dès que l'envie m'en prendrait, dès que cela deviendrait nécessaire, rien qu'en branchant ma pompe ? D'ailleurs, puisqu'elle ne présentait pas de danger, je m'accoutumais à l'idée que cette eau faisait partie intégrante de l'ensemble ; j'aurais même trouvé étrange, voire frustrant, que le fond du trou demeurât parfaitement sec car ce n'aurait pas été alors, me semblait-il, un véritable trou, soumis aux aléas et aux lois inhérents à la nature de la terre où je l'avais creusé, sa capillarité, sa perméabilité. Creusé dans le sol, mon trou se devait d'en recueillir l'humidité, les ruissellements, toutes les humeurs. En remontant de la cave, j'étais au point de m'en féliciter : mon trou n'était pas un rêve, une pure élucubration de mon esprit ; c'était une boue bien réelle que j'en avais extraite et qui constituait désormais l'énorme brique en train de se solidifier dans la fosse ; il était sale,

suintant, souillé sans cesse, inondé, tel finalement que nous étions peut-être au fond de nous-mêmes, et cette impureté-là devenait à mes yeux ce qui en faisait tout le prix, le rendait nécessaire, le gage même de son authenticité.

Mais j'avais aujourd'hui du pain sur la planche, comme on dit, car il ne s'agissait pas de moins que faire de ce cloaque perpétuellement renouvelé un espace qui pourrait devenir habitable, un espace que j'aurais conquis pour ainsi dire doublement à la sueur de mon front – par mon travail et par mon ingéniosité –, gagné sur la caillasse et la terre de mon sous-sol, sur les eaux qui le menaçaient, conquis de haute lutte et dans les pires conditions. Théoriquement je savais comment faire (j'avais là mon plan, que je pliai pour le glisser dans la poche intérieure de mon imperméable), mais était-ce vraiment suffisant ? Comment faire, tout le monde le sait et pourtant bien peu y parviennent. On ne peut être certain de savoir faire quelque chose que lorsque effectivement on l'a fait. C'est pourquoi je ne me suis pas attardé dans la cave, que je n'ai même pas pris le temps de pomper l'eau. J'étais trop impatient de partir à la recherche de mes matériaux afin de pouvoir continuer, puisqu'il n'y a somme toute que cela qui vaille : continuer.

Je ne m'attarderai pas sur les différents magasins que j'ai visités, les notes que j'ai pu prendre concernant les cotes de telles poutrelles, les systèmes d'assemblage de telles ou telles plaques de béton cellulaire ; tout cela n'intéresse que moi en définitive et ne serait d'aucune utilité pour quiconque. Il pleuvait à torrents et j'ai roulé toute la matinée d'un endroit à un autre avec le va-et-vient des essuie-glaces qui chassaient toute cette pluie devant mes yeux. J'ai couru sur des parkings tête baissée pour rejoindre ma voiture et j'ai fini par rentrer vers midi, pas vraiment trempé mais imprégné d'une humidité devenue tiède à force d'avoir séché à la chaleur de mon corps. J'avais tous les renseignements qu'il fallait. Je me suis frictionné les cheveux à l'aide d'une serviette éponge et j'ai fait réchauffer un café bien brûlant.

Assis de biais à la table de la cuisine, jambes croisées, j'ai pris tout mon temps pour le siroter en compulsant la documentation que j'avais rapportée. Il ne restait plus qu'à se mettre au travail. Je disposais de tous les éléments nécessaires à l'élaboration du plan définitif qui me permettrait d'établir la liste précise de ce dont j'aurais besoin.

CHAPITRE DIX-SEPT

L'arrière-salle.

Trois jours plus tard, dès neuf heures, le camion de livraison était devant ma porte. J'ai tout de suite su que c'était pour moi, avant même que le livreur ne sonne ; j'avais entendu le moteur dès qu'il avait tourné le coin de la rue. J'ai ouvert et il était là : un énorme camion blanc, avec une grue hydraulique derrière la cabine, stationné en double file devant l'emplacement que j'avais réservé depuis la veille en disposant le long du trottoir mes fauteuils de jardin.

Son bon de livraison à la main, le chauffeur m'a simplement demandé si c'était ici. Oui, lui ai-je dit, c'est ici, mais il faudrait tout rentrer dans le jardin. Cela l'a fait réfléchir et il a regardé le chargement de son camion dont le moteur tournait toujours au ralenti. « Vous n'avez pas d'accès par derrière ? » a-t-

il encore demandé. Je lui ai dit que non, qu'on n'avait malheureusement jamais d'accès par derrière à quoi que ce soit, mais qu'il y avait un passage le long du pignon – et je lui ai montré l'étroit couloir entre la maison voisine et la mienne, dont j'avais déjà ouvert la porte tôt le matin. Il a semblé contrarié, affairé ; sans doute avait-il d'autres livraisons à faire, ce qui n'avait rien de surprenant pour un chauffeur-livreur, j'aurais dû y penser. A petits pas précipités, il est allé jeter un coup d'œil à l'entrée du passage. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, pas très grand, plutôt trapu dans sa salopette bleue, assez aimable tout compte fait bien qu'il parût débordé. « La grue ne passera pas, m'a-t-il annoncé en revenant de la même allure trottinante, de toute façon le bras ne serait pas assez long ». Je lui ai dit que je le savais mais, qu'à l'aide de la grue, il pouvait tout déposer sur le trottoir et peut-être ensuite me donner un coup de main pour rentrer les matériaux dans le jardin. « Tout seul, je crois que je n'y arriverai pas » ai-je insisté devant son air perplexe, comptant qu'un peu de bonne humeur contribuerait à le décider car effectivement, à considérer le chargement, il semblait évident qu'un homme seul n'y parviendrait pas. L'humour, je ne pense pas qu'il l'ait perçu, mais après un long moment d'hésitation qui m'a laissé sur des charbons

ardents, il est remonté presque en courant dans la cabine du camion qu'il a fait avancer d'un bon mètre. Ce n'est qu'en redescendant qu'il m'a accordé un sourire : « Comme ça, on aura moins à porter » a-t-il expliqué, heureux apparemment de son initiative. Il manœuvrait déjà les leviers de sa grue pour placer le bras au-dessus des piles de poutrelles qui occupaient tout l'arrière de la plate-forme. Il est grimpé les arrimer aux crochets de la grue, est redescendu, toujours de la même allure pressée qui me faisait sentir coupable d'abuser ainsi de son temps, de perturber un planning certainement déjà bien chargé et de contribuer à l'exploitation d'un homme probablement trop peu payé pour la quantité de travail qu'il avait à fournir. « Je peux peut-être vous aider ? ai-je mollement proposé avec un désolant sentiment d'impuissance devant une telle agitation.

— Oh, ça ira... Faites attention ! »

Des poutrelles pivotaient déjà dans les airs au-dessus du trottoir ; je n'ai pu que les orienter plus ou moins de la main pour les mettre dans la bonne position, sans savoir si j'avais réellement servi à quelque chose puisque lui aussi les poussait, et avec précision, tout en manœuvrant ses leviers de commande pour les déposer en douceur. Il a déchargé ainsi les trois paquets de poutrelles sans que je puisse

intervenir sinon pour la forme, m'efforçant de pousser ici ou là, de tirer, pour avoir l'air de me rendre utile.

« Les plaques, maintenant » a-t-il dit (mais j'ai eu l'impression qu'il ne parlait plus qu'à lui-même ; il avait escaladé la plate-forme et glissait les sangles de la grue sous les plaques de béton cellulaire qui furent bientôt enlevées à leur tour). Il ne restait plus qu'une palette de parpaings et il a encore fait avancer le camion pour les déposer un peu plus loin.

Deux voitures bloquées dans la rue, après avoir discrètement klaxonné, attendaient patiemment la fin du déchargement. Sans un mot, il est remonté dans la cabine pour ranger son camion sur le trottoir d'en face. « Comme ça les voitures peuvent passer » m'a-t-il précisé en revenant vers moi ; et il a interrompu son continuel trottement pour s'assurer qu'effectivement elles passaient, au ralenti, avec précaution, entre le camion et les autres véhicules en stationnement. Lorsque la seconde voiture a repris de la vitesse il m'a confirmé que oui, ça passait et il a sorti un cutter d'une des poches de sa salopette pour fendre le film de plastique qui enveloppait les panneaux de béton. Il en a soulevé deux par une extrémité – « Par deux, ça ira... » –, attendant que je les prenne à l'autre bout. C'est quand je les ai soulevés

de mon côté que j'ai compris que ça n'allait pas si bien que ça et qu'il aurait peut-être mieux valu les prendre un par un. Mais je n'avais pas mon mot à dire dans cette affaire, je n'étais pas en situation de dire quoi que ce soit. J'ai pris les deux panneaux qui faisaient cinq centimètres d'épaisseur sur deux mètres cinquante de long (et même dans un matériau aussi peu dense, cela représente un certain poids !) et j'ai suivi tant bien que mal dans le passage entre les maisons, tout en me demandant combien au juste ça pouvait peser, ces trucs-là, et ne parvenant pas à proposer une évaluation tellement c'était lourd et surtout encombrant. Nous sommes arrivés comme cela jusqu'au jardin. « On les met où ? » m'a demandé le livreur. Moi, j'étais prêt à les mettre n'importe où du moment qu'on les posait. « Là..., j'ai dit, le souffle court, sur la pelouse. » Mais on les avait déjà posées car je crois bien que c'était aussi lourd pour lui que pour moi.

On a fait comme cela en tout quinze voyages pour les plaques. Non pas que je les aie comptés – je n'ai rien d'un monomane – mais étant donné que j'avais acheté trente plaques, le calcul n'était pas difficile à faire. Et comme les plaques étaient conditionnées par paquets de dix sur les palettes, chaque fois que nous revenions en prendre deux je

pouvais évaluer d'un coup d'œil combien il en restait. Au début, pour le premier paquet, j'ai eu l'impression que je n'y arriverais jamais. Après avoir transporté les quatre premières plaques, voyant qu'il en restait encore six pour lesquelles se serait aussi dur, et qu'après ces six-là il y en aurait encore deux paquets entiers, j'ai sincèrement regretté de m'être lancé dans une aventure pareille, de ne pas avoir trouvé de meilleure solution pour assurer la sécurité de mon trou. Puis, je ne sais plus à partir de quel moment, je me suis rendu compte qu'il y avait davantage de plaques dans le jardin que sur le trottoir et que, par une curieuse aberration de notre perception, le nombre de celles qu'il restait à transporter diminuait plus vite qu'il ne l'avait fait au début (il n'en restait plus que six, plus que quatre, plus que deux...); si bien que lorsque nous avons soulevé les deux dernières, et malgré la fatigue bien réelle, cela ne m'aurait pas tellement coûté de m'en coltiner dix de plus.

« Les poutrelles, maintenant » a marmonné le livreur sans nous accorder le moindre répit, regagnant la rue toujours aussi affairé. A ma proposition de faire une pause, il a répondu que ça allait. « J'ai encore trois livraisons dans la matinée... » m'a-t-il confié à mi-voix, sans même

reprendre son souffle, comme s'il divulguait un secret qui risquait de compromettre l'avenir de son entreprise ; « mais des bricoles, c'est pas comme vous... » m'a-t-il rassuré. Il s'emparait déjà de l'extrémité de deux poutrelles, une dans chaque main, ne me laissant d'autre choix que de m'y remettre moi aussi.

Nous avons repris notre manège avec les poutrelles mais c'était moins pénible que j'aurais cru : à la différence des plaques, elles offraient une bonne prise et ne présentaient pas les mêmes problèmes d'encombrement. « A côté, hein ? » a-t-il fait très vite, alors que nous étions parvenus dans le jardin et qu'il déposait notre chargement le long des trois piles de plaques qui écrasaient déjà la pelouse. J'ai confirmé : « A côté, oui... » comme si j'avais décidé cela de longue date alors que, dans l'urgence où nous étions, je ne voyais pas où les mettre ailleurs. Nous sommes aussitôt repartis chercher les suivantes.

Il ne restait plus devant la maison que la palette de parpaings et je lui ai dit que je pouvais m'en charger seul. « Vous les rentrerez vous-même, a-t-il fait en regagnant son camion comme si l'idée venait de lui ; ça m'arrange... » Il a démarré pour replacer le camion au milieu de la chaussée. J'avais complètement oublié que j'avais aussi commandé du sable – un mètre cube

– et plusieurs sacs de ciment. Le sable se trouvait dans une sorte de benne que la grue a soulevée jusqu'au trottoir où tout s'est déversé. Quant aux sacs de ciment, il les a pris lui-même un par un sur le bord de la plate-forme pour les empiler contre le mur. J'allais l'inviter à prendre une bière et pensais en profiter pour lui glisser un pourboire conséquent, étant donné le service qu'il m'avait rendu, lorsqu'il a extrait de la poche ventrale de sa salopette un bon de livraison rose en même temps qu'il me proposait son stylo-bille pour signer. Prenant appui sur les sacs de ciment, j'ai signé dans la case « clients », là où il me l'indiquait avec son doigt. Il a séparé les deux feuillets, rempoché celui qu'il gardait, et m'a tendu la main avant que j'aie pu dire quoi que ce soit et en particulier ce que j'avais l'intention de dire, la phrase que je venais de préparer.

« Allez ! Bonne journée ! »

Il avait l'air encore plus pressé que lorsqu'il était arrivé.

« Bonne journée à vous aussi... Et merci pour le coup de main ! »

C'est tout ce que j'ai pu répondre. Il remontait déjà dans sa cabine. Mais juste avant de reclaquer la

portière son visage s'est éclairé d'un sourire. Il a levé la paume de sa main :

« De rien... ça fait partie du métier. »

Le camion a émis quelques soupirs pneumatiques en se balançant sur ses amortisseurs. J'ai entendu s'enclencher une vitesse puis le gros diesel est monté en régime. Et bientôt il tournait le coin de la rue.

Je suis revenu vers mon tas de sable, la pile de sacs de ciment et les parpaings. Il n'était pas question de laisser tout cela sur le trottoir. J'imaginai la tête de Jean-Louis tombant là-dessus lorsqu'il irait chercher son pain ; ce n'était plus une cave à vin qu'il y avait de quoi construire mais une véritable coopérative. Il ne me restait plus qu'à rentrer ça au plus vite ; je considère qu'il n'est pas décent de laisser ses matériaux exposés au vu et au su de tous lorsqu'on entreprend de tels travaux. Il ne s'agissait pas seulement de Jean-Louis mais aussi des voisins, qui n'étaient pas censés savoir ce que je faisais.

Par chance je disposais d'une sorte de diable improvisé – l'armature d'un ancien caddie dont le sac de toile s'était déchiré – que je suis allé chercher pour transporter les parpaings. De deux coups de cisaille je les ai libérés des rubans métalliques qui cerclaient la palette et j'ai pu en empiler trois à la fois sur le

caddie, qui ployait et gémissait sous cette charge imprévue mais m'a permis de tout rentrer sans trop d'effort en quelques aller-retour. J'ai eu recours au même procédé pour les sacs de ciment car il n'y a rien de plus pénible à porter que des sacs de ciment, non seulement à cause de leur poids mais parce qu'ils n'offrent aucune prise confortable, fléchissent dès qu'on les soulève, sans parler de cette poudre grise impalpable qu'ils laissent alors filtrer de partout. Le pauvre caddie, ce coup-là, a vraiment failli rendre l'âme (quarante kilos !) mais, au prix de déchirants grincements chaque fois que je le traînais dans le passage pour gagner le jardin, il a tenu bon jusqu'au bout.

Restait le sable.

Comme je n'avais pas de brouette (je n'aurais jamais pensé en avoir besoin, c'est pourquoi je n'en avais pas acheté), je me suis rabattu sur mes seaux de terrassier – deux pelletées : un seau ; deux pelletées : un second seau ; puis je prenais une anse dans chaque main pour aller les déverser sur la terrasse. J'aurais aussi bien pu utiliser le caddie mais j'ai eu pitié de lui, je ne voulais plus l'entendre gémir ce malheureux caddie ; d'ailleurs c'était aussi commode avec des seaux ; le transport des seaux, ça me connaissait, j'étais rôdé, et du moment qu'on en a un dans chaque

main cela devient aussitôt beaucoup moins pénible ; tout n'est jamais qu'une question d'équilibre finalement.

C'est ainsi que vers midi, côté rue, il ne restait plus aucune trace de ce que je venais de faire livrer. J'avais même balayé le trottoir et soigneusement ramassé, à l'aide de ma pelle de ménage, la poussière de ciment et les ultimes grains de sable. J'ai refermé la porte du passage et j'ai une dernière fois longé la maison.

Côté jardin, c'était une autre affaire. Les piles de plaques de béton et les poutrelles sur la pelouse, les parpaings et le tas de sable sur la terrasse, les sacs de ciment (que j'avais rangés sur la palette afin qu'ils ne prennent pas l'humidité), tout cela donnait plutôt au jardin des allures d'entrepôt de matériaux ; sans compter les alentours de la fosse où le gazon avait été retourné. Mais ce spectacle ne m'a pas abattu. Je dirais même qu'il avait quelque chose de réjouissant car c'était le spectacle même de la vie, d'une activité attestant que se réalisaient ici des projets, un état forcément transitoire par conséquent et gros d'un avenir qui serait tout différent. J'ai d'ailleurs toujours ressenti comme plus ou moins mortifères ces jardins parfaitement entretenus, achevés, où il n'y a plus rien d'autre à faire qu'à s'asseoir ; mais pour faire quoi ? je vous le demande un peu. Ici, au moins, j'étais servi, il

y avait de quoi s'occuper. En contemplant ce chaos je me suis dit que le jour où mon jardin aurait retrouvé son aspect initial mon trou serait enfin terminé. Tout aurait été transporté sous la terre, assemblé, cimenté ; plus rien à l'extérieur ne serait apparent. Dans le jardin, effectivement, il n'y aurait plus alors qu'à s'asseoir (si toutefois je parvenais à me débarrasser des gravats...). Mais j'aurais fait mon trou et peut-être quelque chose d'autre pourrait-il commencer.

A propos de commencer, justement, j'hésitais : fallait-il descendre tout de suite à la cave quelques poutrelles, des parpaings, et voir comment mettre en place le sol de la chambre ou auparavant déjeuner pour avoir tout l'après-midi devant moi ? Lorsqu'on vient de franchir une étape aussi importante que celle-ci (tous les matériaux livrés et entreposés dans le jardin) on a toujours la tentation de continuer, une sorte d'impatience d'aller de l'avant, tel le marcheur qui se propose d'atteindre encore cette colline qu'il aperçoit au-delà des arbres. Mais en même temps on ressent le besoin de prendre du recul, de marquer une pause puisque c'est d'une étape justement qu'il s'agit et qu'à l'étape on mesure le chemin parcouru, que l'on souffle tout en évaluant ce qu'il reste devant soi. De ce point de vue-là il n'y a pas grande différence entre les sentiments du marcheur, ceux de l'aventurier qui

parcourt un désert et ceux de l'individu ordinaire qui, comme moi, a entrepris n'importe quel travail, que ce soit la construction d'un mur, la peinture de sa cuisine ou – moins banale, reconnaissons-le – la réalisation de cette chambre souterraine qui m'occupait depuis déjà plus d'une semaine. Dans tous les cas, à un moment ou à un autre, il faudra trancher entre la tentation d'avancer encore tant soit peu (de brûler les étapes comme on dit si bien) et la nécessité du repos que nous dicte la raison. Ce ne sera jamais qu'une question d'échelle entre le simple randonneur, le grand aventurier et l'individu lambda comme moi-même ; les risques et l'effort à fournir seront bien sûr différents mais au fond l'alternative est la même : il ne s'agit que de faire un choix entre la fascination d'une fuite en avant (que l'on tentera de rationaliser tant bien que mal) et la sage résolution du repos nécessaire, la maîtrise de son temps et de son impatience. Ce choix, qui pourra paraître à certains dérisoire, n'a pourtant rien d'évident si je m'en tiens à ma propre expérience (mais à quelle autre expérience pourrais-je m'en tenir ?) et nécessite bien des débats (comme on a sans doute pu déjà s'en rendre compte) car en y réfléchissant on trouverait autant de bonnes raisons d'un côté que de l'autre. Les débats de cette nature, néanmoins, ne m'ont jamais paralysé au point

que je me laisse mourir entre l'eau et l'avoine, tel l'âne fameux de Buridan auquel on se hâterait peut-être de m'assimiler. Une fois la décision prise, ils renforcent au contraire ma détermination, ces débats, de sorte que je n'ai jamais eu à m'en repentir. Tout ceci pour faire remarquer que ce n'est pas si simple – rien ne l'est, nous le savons tous – et que les grandes questions traversent souvent les plus petites choses ; l'essentiel étant de parvenir à surmonter ces difficultés-là, au lieu de s'obstiner à les nier.

Je me suis tout compte fait décidé pour le repas. Bien que je sois d'une constitution plutôt résistante, tout en nerfs, le rythme de travail imposé par mon livreur m'avait passablement épuisé. J'avais de surcroît transporté dans la foulée une palette de parpaings, une dizaine de sacs de ciment et je ne sais combien de seaux de sable. La suite pouvait attendre et d'ailleurs – j'ai l'impression de l'avoir déjà dit – ce genre de situation transitoire, entre deux phases d'une quelconque activité, n'est pas pour me déplaire et je prends même un certain plaisir à la faire durer. Lorsque j'ai tout rassemblé sous la main et que le véritable travail va pouvoir commencer je trouve une particulière jouissance à temporiser, savourant mieux par avance, en le retardant, le moment de m'y mettre. S'il ne faut certes pas reporter au lendemain ce qu'on

peut faire le jour même (combien de fois Mathilde ne m'a-t-elle pas asséné cette vérité première !) quel mal y aurait-il à le repousser d'une heure ou deux ? Surtout lorsqu'on a de bonnes raisons pour cela ? Les raisons, je les avais : ma fatigue d'abord, indéniable et tout à fait justifiée ; ensuite la nécessité de manger à un moment ou à un autre, donc pourquoi pas maintenant ; et enfin le souci d'organisation de ma journée qui m'inclinait à ne pas perturber toute une après-midi de travail par l'interruption d'un repas. Cela suffisait semble-t-il, d'autant plus que j'aurais pu me fournir encore d'autres arguments que, sur le coup, je n'ai pas pris la peine de formuler.

Me voici donc rentré dans ma cuisine, attablé devant mon assiette, l'esprit soulagé de cette livraison qui me préoccupait depuis trois jours. Encore chargé ce matin, le ciel s'était progressivement dégagé ce qui me laissait tout mon temps pour descendre les sacs de ciment à l'abri, le seul de mes matériaux qui ait à craindre la pluie. Il faudrait le faire avant la nuit, bien entendu, mais rien ne pressait. Je me mis à penser à ce que m'avait dit Cynthia que j'étais allé voir la veille au soir, prévoyant qu'aujourd'hui, le jeudi, serait son jour de congé et que les jours suivants je risquais d'être peu disponible, amené à travailler peut-être très tard et trop fatigué pour sortir.

Elle était déguisée en lapin – ce qui était tout à fait normal, j’aurais dû m’y attendre – mais cela m’avait déconcerté car l’image que j’avais gardée d’elle, depuis la dernière fois, était celle d’une jeune femme comme vous et moi, si l’on peut dire, habillée d’un pull-over et d’un jean. De loin, en entrant au PARADISE, je l’avais confondue avec Julie qui circulait entre les tables. Puis c’était elle qui m’avait reconnu alors que je m’asseyais à ma place habituelle et qu’elle revenait de l’arrière-salle. « Tiens ! Maxence... avait-elle dit ; ça va ? » Je n’avais vu que ses yeux verts, la rondeur de ses joues ; elle s’était déjà éloignée vers le bar pour y déposer son plateau. J’avais trouvé ridicule son accoutrement, avec ces espèces de grandes oreilles (qui évoquaient le rayon des peluches dans quelque grand magasin avant les fêtes de Noël) et cette queue postiche blanche qui ressemblait à un coussin qu’elle aurait eu collé au derrière. Elle ne m’avait pas gratifié de son sourire de star, cette fois-ci, mais m’avait parlé tout naturellement et cela m’avait fait plaisir. Même Django, derrière son comptoir, m’avait adressé un bonjour amical. Du coup, pour la première fois, je m’étais senti à mon aise dans ce bar. Il n’y avait pas foule un mercredi soir, mais suffisamment pour que les filles aient de quoi travailler. J’ai eu l’impression

que la musique était exactement la même que les soirs précédents ; en tant que DJ, Django apparemment ne se cassait pas la tête.

Cynthia est repassée devant moi dans l'autre sens, avec un nouveau plateau et des verres. Je n'ai eu droit qu'à un sourire fugitif de ses lèvres rutilantes et elle a de nouveau disparu. Comme je tournais le dos à l'arrière-salle, je n'ai même pas pu la suivre des yeux ni lui faire le moindre signe pour l'inviter à ma table.

C'est Julie qui est venue prendre ma commande. Elle aussi m'a reconnu ; elle m'a salué, on ne peut plus gentiment, puis s'est plantée devant ma table. Comme je paraissais un peu désesparé, elle a précisé, insistant malicieusement sur le prénom d'un petit ton chantant : « C'est Julie qui est de service en salle aujourd'hui... Cynthia fait le dancing... » J'ai failli lui demander pourquoi elle me disait cela mais, comme je m'en doutais, j'ai préféré m'abstenir et commander simplement une bière ; étant donné les circonstances, je ne voyais pas la nécessité de faire les frais de champagne ou de Blue Bird. « Chat échaudé... » m'entendis-je dire in petto (encore une des foutues sentences de Mathilde) et cela m'a fait sourire malgré moi ; non parce que me revenait encore une des formules de Mathilde mais parce que j'ai imaginé

soudain ce que viendrait faire un chat parmi tous ces lapins.

Julie a dû croire que mon sourire avait été provoqué par ce qu'elle venait de me dire, le fait qu'elle m'ait parlé de Cynthia. Lorsqu'elle revint me servir, elle se pencha vers moi pour me glisser à voix basse – sans doute à cause de la proximité du barman – que si je voulais voir Cynthia je n'avais qu'à changer de table, aller m'installer dans le fond car c'était cette salle-là que Cynthia faisait ce soir. Comme je faisais mine, du coup, de sortir mon portefeuille pour lui régler ma consommation, elle ferma les yeux à demi en secouant ses oreilles : « On s'arrangera, Cynthia et moi, ne vous en faites pas pour ça...

– Vous êtes gentille » lui ai-je dit un peu bêtement, en refourrant le portefeuille dans la poche intérieure de mon imperméable.

Elle me regarda avec un air complice où je crus discerner autre chose que de l'amusement. Je ne savais pas quoi.

« Allez, bonne soirée ! »

Je répondis : « Merci, à vous aussi... » sans penser que la soirée n'offrait guère de perspective agréable à quelqu'un qui allait bosser jusqu'à une heure ou deux

du matin. Mais je n'ai pas eu l'occasion de me reprendre : Julie était déjà repartie ; j'aurais mieux fait de tourner sept fois ma langue dans ma bouche.

Ces deux-là ont certainement dû parler de moi, me suis-je dit. A peine cette idée venait-elle de me reconforter que j'ai eu la conviction que, si elles avaient parlé de moi, ce ne pouvait être que pour se gausser et je n'ai plus du tout eu envie de changer de place. J'étais à deux doigts d'entamer ma bière, le dos à la salle où se trouvait Cynthia, lorsque je me suis ravisé. S'il est à la rigueur encore convenable de changer de table avant d'avoir consommé, après avoir commencé à boire cela me semblait impossible, je n'aurais donc plus aucune chance de voir Cynthia. Le verre que je tenais déjà à la main, je l'ai gardé mais, de l'autre main, j'ai pris aussi la rondelle cartonnée et me suis levé. J'ai évité le regard de Django – qui suivait certainement tous mes gestes – et me suis dirigé comme si de rien n'était vers la salle du fond où j'ai occupé la première table libre. J'ai posé le sous-verre et le verre. Je me suis assis sur la banquette de velours mauve.

La pénombre, dans cette salle, les lumières tournoyantes roses et bleues, conviennent aux évolutions des danseurs sur l'étroite piste centrale. Mais personne ne danse. Dès que ma pupille s'est

adaptée à ces faibles lumières chatoyantes, j'ai discerné Cynthia. Elle est à une table du fond, en compagnie d'un homme nonchalamment affalé sur la banquette, les deux jambes étendues loin devant lui, pieds croisés. Deux seaux à glace argentés renvoient régulièrement des éclats colorés, intermittents comme ceux d'un phare. La peluche blanche de ses oreilles se teinte au même rythme de nuances vineuses ou rosées. Elle a dû lui faire aussi le coup du champagne mais lui en est à la deuxième bouteille, qui d'ailleurs est déjà vide comme je peux le constater lorsqu'il veut se resservir. Qu'il n'ait plus rien à se mettre dans le gosier m'incite à prendre machinalement une première gorgée de ma bière. Elle est fraîche à souhait ; j'apprécie ; j'en prends une seconde aussitôt ; moi, au moins, j'ai sur lui cet avantage que je peux boire à ma guise ; chacun compense comme il peut. Puis je m'avise de Cynthia, une main derrière la tête, qui manœuvre depuis un moment, de droite et de gauche, l'une de ses oreilles, tel un bras de sémaphore qui me ferait de grands signes. Dès qu'elle comprend que j'ai perçu son manège, quand nos regards se croisent, elle pouffe d'un rire retenu que son voisin ne remarque même pas. A mon tour je tente de lui répondre, en me servant de ma main comme elle utilisait son oreille,

mais cela fait un geste beaucoup plus banal, et nettement moins discret. Même à la faveur de cette pénombre je n'ose pas insister. Alors elle plie plusieurs fois son oreille d'avant en arrière, ce qui me paraît signifier – si toutefois j'interprète correctement le code de ce nouveau sémaphore particulier aux lapins – que la communication est terminée ; game over ; tchao pour ce soir. Et effectivement elle remet sa main là où elle aurait dû normalement se trouver : près de sa coupe, sur la table. Je continue à la regarder quelques instants et probablement l'expression que je dois avoir à ce moment-là justifie ce dernier sourire qu'elle m'adresse. Puis je me dis que ce sourire-là peut tout simplement provenir de l'amusement que vient de lui procurer son petit jeu. Tout en recourant de nouveau à ma bière à intervalles réguliers, comme je n'ai rien d'autre à faire, je réexamine longuement ces deux hypothèses sans parvenir définitivement à trancher. Il n'y a qu'un point qui me paraît sûr : ce n'est pas ce soir que je parlerai à Cynthia. Or c'était tout de même avec cet espoir que j'étais venu. A présent que les matériaux sont commandés, que j'ai dessiné le plan de la chambre, on a une idée plus précise de ce que sera l'ensemble et je tenais à lui en faire part ; Cynthia est la seule personne que je tiens au courant de mon

projet. Mais voilà, il faut bien se rendre à l'évidence : elle n'est pas nécessairement disponible quand je le désire. C'est une évidence que nous avons tous plus ou moins de mal à admettre : nous avons envie de voir des gens et nous y allons, sans penser qu'ils ne sont pas à notre disposition, « pendus à un clou ». Ou alors il faudrait s'annoncer, prendre rendez-vous comme on le fait chez le dentiste, pour être assurés qu'au moment où nous arrivons ils n'attendent que nous. Je me vois mal prendre rendez-vous avec une serveuse ; et même, à la limite en admettant que ça se fasse, sur qui serais-je tombé en téléphonant au PARADISE ? Sur Django, bien sûr ; et je lui aurais dit quoi ?

C'est ainsi que je passe le temps (le temps de boire ma bière en fait, car je n'ai jamais pu écluser une bière, selon l'expression consacrée, en deux temps trois mouvements comme la plupart des gens que je connais), à ressasser ces diverses considérations tout en reluquant par moments, sans trop y croire, du côté du lapin-sémaphore au cas où il y aurait quelque nouveau message à mon intention.

Mais rien. Cynthia ne fait rien. Non seulement elle ne fait rien pour moi – ce que je me suis résigné à admettre – mais rien non plus pour son client, pas même lui parler. Elle est assise et c'est tout, les mains

serrées autour du pied de sa coupe de champagne qu'elle paraît vaguement contempler. Elle aussi passe le temps, c'est certain, et cela me rend quelque espoir. Le temps, à force de passer, finira bien par produire quelque chose. C'est ce qui me détermine, au lieu de me forcer à boire au plus vite, à prendre le risque de rester plus longtemps et, du coup, à différer chaque fois un peu plus les recours à mon verre, de manière à le faire durer.

Je regarde autour de moi. Trois autres tables sont occupées sur le pourtour de la salle, par trois couples qui semblent se suffire à eux-mêmes et n'ont besoin ni de moi, ni des insipides mélodies que diffusent maintenant d'invisibles haut-parleurs, encore moins des services d'un quelconque lapin. Le lent ruissellement des lumières colorées glisse sur eux sans qu'ils paraissent concernés, comme pour démontrer leur parfaite imperméabilité à tout ce qui fait leur environnement. L'un des trois hommes fume. Des cigarettes roulées probablement car la flamme de son briquet, de temps à autre, illumine son visage et celui de sa compagne, faisant envier la chaude intimité qu'ils ont su se ménager tout au fond de cette salle presque vide. C'est sans doute à l'un de ces couples que Cynthia tout à l'heure a porté ses consommations. Je tâche de deviner lequel. De

petites bouteilles et des verres luisent sur leurs tables mais, faute d'avoir remarqué ce qu'elle portait sur son plateau lorsqu'elle est passée devant moi, je n'en peux rien déduire. Il m'arrive parfois de regretter de n'être pas davantage observateur, ne serait-ce qu'à propos de ce genre de détails qui peuvent prendre a posteriori de l'importance. Lorsqu'elle est passée tout à l'heure, je n'ai remarqué que son sourire.

Je ne comprends pas tout de suite que le client de Cynthia s'est levé. Le jeu tourbillonnant de ces lumières produit comme une sorte d'hypnose, une anesthésie de notre perception et pourrait faire douter de ce qu'on voit. L'homme a endossé un blouson de cuir noir, ce qui le rend encore plus indistinct. Il reste un bon moment debout, immobile, le regard tourné vers la sortie ; puis soudain démarre tout d'un trait, comme s'il fixait une ligne qu'on aurait tracée pour le guider sur le sol et craignait de s'en écarter. Lorsqu'il passe près de ma table – évidemment sans m'accorder la moindre attention, je doute d'ailleurs qu'il soit en état de le faire – je peux juger de sa taille exceptionnelle (pas loin des deux mètres, probablement) ce qui ne m'avait pas frappé tant qu'il était assis, surtout de la façon dont il se tenait (si l'on peut dire), à demi allongé sur sa banquette. Heureusement que les lapins, ici, n'ont pas

à coucher avec leurs clients, pensé-je (encore que je n'en aie pas la moindre certitude) ; j'imagine mal Cynthia ayant à subir les assauts d'un géant pareil. A part cela c'est quelqu'un de tout à fait banal, au visage même un peu vulgaire – carré et déjà plus ou moins empâté –, avec une mèche noire qui lui retombe en désordre sur le front. La cravate largement fleurie, dont il a desserré le nœud pour entrouvrir le col de sa chemise rose pâle, peut donner une assez juste idée de l'ensemble du personnage. De loin, et dans la demi obscurité, j'avais perçu cette cravate dans un ton plutôt uni et ça arrangeait bien les choses. Il y a des gens qui ne gagneront jamais rien à passer de l'ombre à la lumière ; il en est le parfait exemple.

J'entends déjà certains me taxer de parti-pris, insinuer que je reporte sur ce type une partie de mon dépit de l'avoir vu accaparer Cynthia près de la moitié de la soirée. Je n'admettrais pas qu'on émette de tels soupçons car je le présente tel quel, avec toute l'impartialité de ces mini études psychosociologiques auxquelles je consacre souvent le plus clair de mon temps aussitôt que je me trouve dans la rue, un bar ou n'importe quel lieu public. Je prends soin d'en écarter tout sentiment de sympathie ou d'antipathie pour m'en tenir à la plus stricte observation ; et s'il y a des jugements à porter, ce n'est pas moi qui en prendrai

la responsabilité, laissant cela à d'autres qui sont suffisamment friands de ce genre de choses. Ceci pour préciser que je n'éprouve pas la moindre acrimonie à l'égard de cet homme-là, pas plus qu'à l'égard de n'importe quel autre. Comment le pourrais-je d'ailleurs ? N'est-ce pas lui, ce soir, qui a contribué à faire gagner sa vie à Cynthia ?

A propos de Cynthia, justement, elle vient de s'asseoir à ma table. Absorbé par la sortie de son client, je ne l'ai pas vue approcher. D'une petite voix elle a demandé « est-ce que je peux ? » mais je n'ai pas jugé nécessaire d'acquiescer puisqu'elle était déjà installée. Bien que venu pour cela, et donc intérieurement préparé, cela me fait un effet bizarre d'avoir devant moi ce grand lapin. Les lapins, il faudrait les fréquenter tous les jours pour vraiment s'y accoutumer. Et Cynthia, tout compte fait, je ne l'ai vue qu'une fois dans cet accoutrement. Pour elle, évidemment, ce problème ne se pose pas ; je crois même qu'elle ne se rend plus compte qu'elle est déguisée et peut donc converser tout naturellement. Ce que je lui ai raconté vendredi dernier a dû la marquer car la première phrase qu'elle prononce c'est pour s'enquérir de l'état de mon trou. Je dis simplement : « Ça avance... » pour ne pas lui fournir d'emblée trop de détails et garder des réserves pour la

suite. C'est pour cela que j'ajoute, sans intention bien précise, seulement histoire de nourrir la conversation :

« Et vous, où vous en êtes ?

— Oh, moi, vous avez bien vu : j'en suis toujours au même point... »

Du bout de son index, elle fait machinalement pivoter mon sous-verre ce qui me rappelle que je viens de finir ma bière et qu'il serait peut-être convenable de commander autre chose si je veux pouvoir continuer à lui parler.

« Vous pensez à votre client qui vient de sortir ?

— A celui-là ou à un autre... C'est toujours la même chose de toute façon.

— Lui, au moins, il a casqué sans broncher ses deux bouteilles de champagne... »

Elle sourit un peu tristement à cette évocation de notre première rencontre ; nous avons déjà un embryon de passé en commun.

« Il en aurait pris trois ou quatre, ça me faisait une belle jambe...

— Vous ne touchez pas un pourcentage sur les consommations ?

— Si... Mais il y a des jours, vous savez, où on préférerait ne rien toucher du tout et ne pas être obligées de passer ce genre de soirées-là. Les filles qui sont au fixe et qui se contentent de servir, moi, parfois, je les envie... et puis elles n'ont pas à porter ce genre de truc... (Elle s'est saisie de l'une de ses oreilles et l'agite comme elle l'a fait tout à l'heure). C'était marrant, non ? Il ne s'en est même pas rendu compte.

— Moi j'ai apprécié ; ça m'a fait plaisir... »

Elle reprend, l'air maussade :

« On s'amuse comme on peut... »

— Et avec moi vous vous amusez ? »

Son regard s'est illuminé.

« Je ne dirais pas ça. Mais au moins je ne m'ennuie pas... avec votre histoire de trou... On ne discute pas tous les jours avec des clients qui creusent des trous, vous savez ; qui passent leur temps à ça, je veux dire.

— Alors vous ne me considérez plus comme un rat ?

— Je n'ai jamais dit ça.

— Si... »

Elle doit se souvenir de m'avoir sans doute froissé, la dernière fois, et se met à rire :

« Les rats ou les lapins, tout ça c'est des rongeurs... »

Je ne lui demande pas ce qu'elle veut dire. L'air anxieux, comme quêtant mon approbation, elle a ajouté :

« On est un peu pareils, non ?

— Vous croyez ?

— Des fois, j'aimerais bien pouvoir creuser un trou moi aussi... »

Je ne me sens pas de taille à relever cette demi-confiance. Je me dérobe. Je dis qu'en ce qui me concerne ce que j'aimerais bien, moi, ce serait reprendre une bière. Mue comme par un réflexe, elle se lève aussitôt. Je dis que si elle était disponible elle pourrait peut-être prendre aussi quelque chose avec moi. Elle parcourt d'un regard toute la salle pour conclure sans doute que les trois autres couples n'ont pas besoin d'elle dans l'immédiat. « Mais pas une bière, corrige-t-elle, plutôt un Coca, si ça ne vous dérange pas. »

Je lui sais gré de ne pas en profiter pour tenter de m'imposer du champagne ; je dis oui et elle disparaît dans l'autre salle avec une légèreté de fée, me laissant seul face aux couples d'amoureux qui, si ça se trouve,

ignorent jusqu'à ma présence dans ce monde que nous sommes pourtant censés partager.

Je n'avais pas l'intention de m'étendre trop longuement sur cette troisième soirée passée avec Cynthia et je m'aperçois que je l'ai déjà évoquée en détails bien plus qu'il était nécessaire. Pendant ce temps-là j'avais cessé de manger, le steak et la purée refroidissaient dans mon assiette. Ce n'était certes pas la première fois que ce genre de chose m'arrivait, que je m'égarais ainsi dans mes pensées, oubliant ce que j'étais en train de faire, surtout depuis le départ de Mathilde. Il est vrai que lorsqu'on est deux ce genre d'absence – pour peu qu'on y soit sujet – ne risque jamais de se prolonger de la sorte car la simple présence de l'autre suffit à vous tirer de votre distraction ; il vous parle et vous répondez ; vous demande d'aller baisser le gaz sous les pommes de terre ou de fermer la porte qui fait courant d'air ; si bien que vous avez rarement l'occasion de vous évader bien longtemps. On serait donc davantage ancré dans la réalité immédiate lorsqu'on vit à deux, ce qui est peut-être une bonne chose, je n'en sais rien, je ne sais pas ce qui est préférable ; du reste, le savoir nous importe peu puisque, dans un cas comme dans l'autre, le choix évidemment ne nous a pas été

proposé, nous ne faisons que subir et c'est tout ; c'est ainsi.

En reprenant une bouchée de mon steak avec une fourchetée de purée tiède je me reprochai tout de même de m'être laissé aller de la sorte et du coup de manger froid alors que j'avais pris soin, justement, de préparer un repas chaud après les efforts que je venais de fournir et dans la perspective de tout le travail qui m'attendait cet après-midi (ne serait-ce que descendre le ciment à la cave, par exemple). A qui d'autre pouvais-je donc m'en prendre qu'à moi-même ? En rejeter la responsabilité sur Mathilde serait trop facile et relèverait de la pure mauvaise foi : si Mathilde avait été là, bien sûr, je l'aurais mangée chaude ma purée car je n'aurais pas creusé de trou et n'aurais pas pensé à Cynthia ; Cynthia, je ne l'aurais même pas rencontrée. Si l'on présentait les choses ainsi, alors oui, Mathilde était sans doute responsable mais dans ce cas elle devenait responsable de tout ce qui dorénavant m'arriverait et l'on voit bien que ce n'est pas raisonnable. Non, si je mangeais froid c'était parce que, au lieu de manger, je n'avais fait que penser à autre chose, à ma soirée d'hier au PARADISE et à ce que Cynthia m'avait dit. On objectera qu'il n'aurait tenu qu'à moi d'y penser en mangeant, de continuer à manger tout en évoquant ce

moment-là, c'est faisable. Mais c'est précisément ici que le bât blesse (encore une histoire d'âne, ce bât, je viens de m'en faire la réflexion), ici précisément : pourquoi aujourd'hui n'avais-je pas réussi à le faire (manger en pensant, je veux dire), pourquoi m'étais-je senti soudain transporté là-bas totalement, « corps et âme » en quelque sorte (alors que mon corps, normalement, aurait dû rester ici, à mastiquer) ? C'est la question que je me suis posée en coupant un nouveau morceau de viande. J'avais cherché à me rappeler ce que m'avait dit Cynthia (« rappeler » n'est sans doute pas le mot juste car je m'en souvenais très bien ; je voulais retrouver exactement les paroles qu'elle avait prononcées, les entendre à nouveau) et au lieu de cela je m'étais malgré moi rappelé tout depuis le début : les propos de Julie, l'arrière-salle, les lumières et la façon dont Cynthia avait joué avec ses oreilles pour tromper son ennui, tout jusqu'au moment où elle était venue s'asseoir à ma table.

La voici d'ailleurs de retour, qui, trompant ma vigilance, s'assied de nouveau face à moi avec son Coca et ma bière. Je coupe encore un morceau de mon steak ; je le mâche. Des mouchetures roses et bleues ne cessent de balayer la surface de la table, enveloppant nos deux mains, nos deux verres, sans doute aussi nos visages, d'une fluidité d'aquarium.

Cynthia s'est installée un peu de biais de manière à croiser ses deux cuisses que je ne vois pas à cause du bord de la table, ses deux cuisses dans leur gaine de peluche grise. Depuis qu'elle nous a servis, elle n'a plus rien à dire, semble-t-il, et, ce qui me paraît plus gênant, moi non plus. Il n'aurait pas fallu qu'elle se lève pour aller chercher nos boissons. Nous avons pris nos verres pour boire chacun deux ou trois gorgées. Cynthia a reposé le sien tout au bord de la table et s'est appuyée au dossier de son fauteuil.

« Ah... ça fait tout de même du bien, soupire-t-elle. En fait, je n'aime pas le champagne... »

J'embraye aussitôt là-dessus :

« Vous êtes obligée d'en boire ? »

— Non. On fait semblant. Mais il y a des clients que ça contrarie.

— Et alors ?

— Alors on en boit quand même un peu...

— Pour le Blue Bird aussi, l'autre jour, vous vous êtes forcée ? »

Elle fait une drôle de mimique de petite fille prise en faute.

« Pour le Blue Bird, non... j'adore ça.

— C'est pas un peu trop fort, tout de même ? C'est très alcoolisé, ce machin-là, non ?

— Et ben, tant pis ! Parfois faut ce qu'y faut ! D'ailleurs, la plupart du temps, je ne bois que du Coca... quand c'est possible...

— Alors là, pour la ligne, ce n'est pas ce qu'on fait de mieux, à ce qu'il paraît ! »

Elle considère son verre un instant d'un air perplexe, comme si je venais de lui révéler les méfaits du Coca.

« Décidément, avec vous, il n'y aura jamais moyen de s'en sortir ! Rien n'est jamais comme il faut ! Ici, il y a trop d'alcool, là, ça fait grossir... Vous feriez mieux de rester dans votre trou si vous n'avez que des trucs comme ça à dire...

— Je ne fais que répéter ce que j'ai entendu.

— Et vous avez entendu dire qu'il fallait boire quoi ?

— De l'eau, je pense... C'est encore sans doute ce qu'il y a de mieux. »

Ce coup-ci, ça la fait franchement rire ; mais je sens aussi que je l'ai agacée.

« Et c'est ici que vous venez prêcher ça ? au PARADISE ?

— Je ne prêche rien, c'est vous qui m'avez posé la question...

— Mais c'est parce que vous critiquiez tout : le Coca, le Blue Bird... Alors on ne pourrait jamais se faire plaisir, si on vous écoutait ?

— Ce n'est pas un plaisir de boire de l'eau ?

— C'est sans doute pour ça que vous buvez de la bière... » persifle-t-elle méchamment. Elle est devenue soudain tellement agressive que je vois le moment où elle cherchera le premier prétexte venu pour me quitter. La musique vient de s'arrêter et sa remarque prend un étrange relief dans le silence, avec ces lumières tournoyant en quelque sorte à vide dans la salle et sur nous. On dirait que nous sommes tous les deux seuls au monde, et uniquement là pour nous déchirer. Il me semble qu'elle aussi s'en rend compte.

« Il est vrai qu'il faut bien boire quelque chose, concède-t-elle.

— Et commander de l'eau, ici, ne serait peut-être pas très bien venu... »

Elle rit.

« Sûrement pas ! On ne ferait pas long feu, Julie et moi, si tout le monde prenait de l'eau ; déjà qu'avec la bière...

— Ce n'est pas bien non plus de prendre une bière ? »

Elle dodeline de la tête de droite et de gauche avec une moue dubitative, un mouvement que l'oscillation de ses longues oreilles amplifie exagérément.

« Ben... c'est la moins chère de nos consommations...

— Je suis désolé » lui dis-je, assez hypocritement il faut le reconnaître car je m'en doute que la bière est ce qu'il y a de moins cher.

Django vient de lancer un autre disque ; une musique, genre techno assagie, accompagne de nouveau le tourbillon des lumières dans la pénombre ; et c'est mieux ainsi, tout redevient cohérent.

« Cela n'a pas d'importance, me rassure Cynthia. Regardez : moi j'ai préféré un Coca alors que j'aurais aussi bien pu vous faire payer un whisky.

— Vous n'allez pas vous faire taper sur les doigts ?

— Bof !... J'aime autant ça que de me laisser taper sur les fesses pour trois bouteilles de champagne, vous savez... Du moment qu'on me vire pas... »

Pour appuyer ses propos, elle vide d'un trait près de la moitié de son verre de Coca, tel l'ivrogne qui

noierait ses déboires dans l'alcool ou comme si elle tenait à confirmer son imprescriptible droit à boire ce qui lui convient et non pas nécessairement les whiskies ou les cocktails imposés.

« Vous n'avez pas l'air de déborder d'enthousiasme pour ce boulot... » je constate, après qu'elle a reposé son verre.

Elle demeure tête baissée. Le fard vert outrancier de ses paupières, cette laque rouge trop brillante sur ses lèvres, me font penser au grossier maquillage d'un clown triste.

« Vous l'êtes, vous ? Je veux dire enthousiasmé par votre boulot ? »

Je lui dis que je ne suis plus tellement concerné puisqu'il y a déjà deux ans que j'ai été licencié et je sens bien que ce n'est que par politesse qu'elle fait semblant de s'informer :

« Licencié de quoi ?

— D'une agence immobilière. »

Elle continue de fixer son verre comme si elle n'avait rien entendu ; puis soupire :

« Moi, ce n'est pas exactement ce dont j'avais rêvé...

— Parce que ça rêve, les lapins ? »

J'imaginai détendre l'atmosphère en le prenant sur ce ton-là. Elle a brusquement levé la tête pour planter dans les miens des yeux aiguisés de malice. Cynthia peut ainsi changer d'humeur et passer de l'abattement à l'agressivité presque d'une seconde à l'autre, je ne le savais pas encore.

« Pourquoi pas ? ça rêve bien, les rats...

— Un à zéro ! reconnais-je, presque à mi-voix. Excusez-moi, je ne parlerai plus de lapins.

— D'accord ! Et moi je ne parle plus de rats. C'est mieux, non ? »

Nous nous sommes mesurés du regard avec ce sourire de défi complice par lequel deux adversaires de force égale se reconnaissent une estime mutuelle. « C'est mieux » ai-je admis ; et c'est ce moment-là qui a véritablement scellé notre alliance. Cette alliance était restée jusqu'alors pour ainsi dire unilatérale car c'était moi seul qui l'avais décrétée et, bien qu'elle m'ait déjà soutenu dans des moments difficiles, je ne pouvais pas le solipsisme au point de m'en satisfaire. C'est pour cette raison, finalement, que je revenais si souvent au PARADISE ; il faut tout de même être deux pour s'allier et la fois précédente – vendredi dernier, si l'on s'en souvient – Cynthia s'était plus ou moins dérobée lorsque j'avais voulu la remercier, rien

de très clair n'avait été décidé, aucun accord véritable entre nous. Cette fois-ci, sans que nous ayons explicitement formulé quoi que ce soit, je nous ai sentis sur un pied d'égalité elle et moi, c'était une sorte de contrat que nous venions de passer – même s'il ne s'agissait apparemment que de rats ou de lapins –, un contrat qui stipulait que nous pouvions compter à présent l'un sur l'autre et sous-entendait que nous en avions d'ailleurs bien besoin tous les deux ; un contrat tout ce qu'il y avait d'équitable, autrement dit, répondant également à l'intérêt des deux partis.

C'est ce que je fais remarquer aussitôt à Cynthia, après le court silence qui a marqué cet instant solennel. Bon, nous avons fait la paix, lui dis-je ; elle est mon alliée désormais, je suis le sien. Cet arrangement lui convient-il ?

Je tends en travers de la table la paume de ma main droite ; elle y frappe la sienne et je la referme. Malgré son demi-sourire amusé je comprends qu'elle prend la chose au sérieux et que cela n'est pas qu'un jeu pour elle. C'est d'ailleurs ainsi que je l'entends, quant à moi.

Heureusement qu'il y a cette pénombre dans la salle, l'artifice de ces lumières de dancing susceptibles

d'excuser les pires extravagances, et que les autres clients ont bien mieux à faire qu'à observer leurs voisins car nous offririons un tableau plutôt ridicule en plein jour – elle, jeune entraîneuse accoutrée en lapin, et moi, homme déjà fait en imperméable et pantalon de costume gris – à nous serrer ainsi gravement la main au bord de cette piste de danse désolée afin de nous promettre assistance mutuelle. Je libère vite la main de Cynthia, dès que je nous imagine ainsi, tels que d'autres pourraient nous surprendre (Julie peut-être, ayant quelque chose à dire à sa collègue, le barman ou simplement de nouveaux arrivants qui préféreraient l'intimité de l'arrière-salle pour une conversation plus tranquille). Puis Cynthia tourne la tête vers l'un des couples du fond – un jeune type au crâne rasé, plutôt beau, qui serre contre lui sa compagne sur la banquette. Tous deux se parlent à voix basse et, de temps à autre, se donnent un rapide baiser sur les lèvres.

« Vous croyez qu'ils ont besoin d'alliés, eux ? »

Je réponds que je n'en sais rien, qu'on ne peut pas s'en tenir aux apparences, mais que peut-être ils n'en ont pas besoin car ils sont à eux-mêmes leurs propres alliés.

« C'est comme moi et Julie, alors » déclare-t-elle en continuant à les observer.

L'homme s'est rappuyé au dossier et la fille – qui s'efforce de suivre du bout des doigts, sur la poitrine de son ami, les ocelles roses et bleues glissant sur l'écran immaculé de son tee-shirt – paraît redoubler de ses propres caresses celles du flux continu des lumières. Ils se sont soudain mis à rire. Cynthia se retourne vers moi, tout émoustillée.

« Ça doit le chatouiller, ce qu'elle fait là ? »

Et pour bien vérifier si cela chatouille ou non, elle passe deux ou trois fois la main sur la peluche rase de sa propre poitrine.

Moi, qui ne me préoccupe guère du fait que ça puisse chatouiller, je ne pense qu'à sa dernière remarque à propos de Julie. Je finis par lui demander si Julie est son alliée.

« On pourrait dire ça, oui... Vous, vous avez votre trou, eh bien moi j'ai Julie. »

Je craignais que ma question ne lui semble indiscreète mais c'est presque avec détachement qu'elle y a répondu, sans cesser de caresser avec application la peluche de ses seins.

« Attendez, j'objecte, ce n'est peut-être pas exactement la même chose... »

Elle paraît sincèrement surprise de ma réticence.

« Ben si ! Il vous aide à vivre, votre trou, non ? Eh bien, moi, c'est Julie qui m'aide à vivre... Je ne vois pas de différence. »

Cynthia n'en est pas à une approximation près, le monde doit être simple à ses yeux et elle ne perçoit pas le bien fondé de mes scrupules. Comme je demeure perplexe, elle me regarde avec étonnement.

« Pourquoi ? ça vous choque ? »

Non, cela ne m'as pas choqué, bien que cette révélation m'ait un peu surpris concernant des filles qui font ce travail-là ; au contraire j'ai même envié un instant cette relation privilégiée de Cynthia et Julie avant de me rendre compte que j'imaginai surtout entre elles une sorte de fade intimité de lapins qui n'a certainement rien à voir avec la réalité de leurs vies. Je ne sais pas comment elle interprète mon silence mais elle doit se rendre compte que quelque chose ne va pas car elle éprouve le besoin d'ajouter, soudain pleine de sollicitude :

« Peut-être que vous n'avez pas de Julie, vous ? »

Sur le coup, c'est là que je suis choqué, par la trivialité de l'expression, avant de comprendre qu'elle fait simplement allusion au prénom de sa Julie à elle et me demande sans doute si je n'ai pas quelqu'un

comme Julie. Je lui réponds alors que non, que ma « Julie », autrefois, s'était appelée Mathilde mais qu'il y a belle lurette qu'elle est partie.

« Je suis désolée » s'excuse Cynthia (et son oreille pliée, celle qui pend toujours de manière si lamentable, me fait sentir, par on ne sait quel infime frémissement, combien sa compassion est sincère). Je voudrais donc la rassurer, lui affirmant que cela n'a pas d'importance, plus maintenant ; que je voulais seulement, tout à l'heure, à propos de Julie, savoir si elle n'avait pas déjà une alliée ce qui aurait rendu superflu le pacte que nous venions de passer, en quelque sorte non avvenu.

Elle me considère d'un petit air narquois, si bien que j'ai soudain le sentiment de n'être plus tout à fait le maître du jeu depuis quelques instants, qu'elle le sait et en profite sciemment.

« Vous n'êtes pas un peu exclusif, vous, dans vos relations ? Pourquoi ne pourrait-on pas avoir deux alliés ? Est-ce que vous ne seriez pas plus ou moins jaloux de Julie, par hasard ? » insinue-t-elle, le regard malicieux.

Je me dépatouille de cela comme je peux.

« Ça me paraît difficile » dis-je.

Et là, je la vois monter sur ses grands chevaux :

« Ah bon ? On peut savoir pourquoi ?

— D'abord parce que Julie est une femme...

— Tiens donc...

— Ensuite parce que pour être jaloux...

— Pour être jaloux ?... »

Je sais qu'elle m'attend au tournant mais je n'ai plus d'autre choix que continuer.

« Eh bien... il me semble qu'il faut tenir à quelqu'un pour en être jaloux... »

Elle m'a mené là où elle voulait et je n'en suis pas très fier ; elle, par contre, y prend un plaisir manifeste.

« Et vous ne tenez pas suffisamment à moi, c'est ce que vous voulez dire ?

— C'est un peu ce que je veux dire...

— Un peu ou exactement ? »

Arrivé là, je sens qu'il est temps de remettre les choses au point (les pendules à l'heure n'aurait pas manqué de dire Mathilde) et j'explique calmement que si, bien sûr, je tiens à elle mais seulement en tant qu'alliée, ce n'est pas plus compliqué que ça, et qu'il serait par conséquent aberrant de m'imputer le moindre soupçon de jalousie à l'égard de Julie parce que cela ne relève pas du même ordre, n'a rien à voir,

et que Julie peut bien être son alliée, et même davantage, sans que j'aie motif d'en prendre ombrage.

Elle a écouté ma tirade sans rien dire, comme si je lui faisais la leçon et qu'elle se sentait un peu confuse d'avoir mal compris quelque chose et de s'être ainsi emballée. Tandis que je parlais elle terminait son Coca, l'aspirant cette fois-ci jusqu'à la dernière goutte à l'aide de la paille, avec ce bruit de succion que font les enfants lorsqu'ils ne veulent rien laisser perdre de leur boisson. Elle repose son verre vide d'un geste décidé, comme si elle avait opéré une sorte de retour sur elle-même et abordait maintenant la situation d'un tout autre point de vue. Elle me regarde.

« Vous ne trouvez pas que ça commence plutôt mal ?

— Qu'est-ce qui commence mal ?

— Notre alliance... Y a pas cinq minutes qu'on l'a faite et on est déjà là à s'asticoter. C'est peut-être un peu dommage, non ?

— Et si je vous demande qui a attaqué, qu'est-ce que vous répondrez ?

— Je répondrai que vous êtes en train de continuer et que ça n'arrange rien.

— Bon, alors je ne le demande pas... »

C'est alors qu'on entend crier « Cynthia ! » depuis la salle du devant. Par l'embrasement de la porte Django avait aperçu de son bar les signes que lui adressait depuis un moment le client au tee-shirt blanc (que sa copine avait sans doute fini de caresser). Cynthia, de dos, ne pouvait évidemment rien voir. J'avais bien remarqué, moi, qu'il agitait la main avec de plus en plus d'impatience mais il ne m'était pas venu à l'idée que cela pouvait concerner Cynthia. Et maintenant elle se fait rappeler à l'ordre. Elle se lève précipitamment tout en me demandant de l'excuser. Je suis les oscillations de son postérieur de fourrure jusqu'à la table des deux amoureux. C'est comme une grosse boule, alternativement rose et bleue, qui paraît concentrer tous les effets lumineux de la salle. Le type doit lui passer une nouvelle commande car elle ramasse leurs verres, leurs deux bouteilles, pour disparaître ensuite vers le bar. La démarche rapide et le port assuré, ce n'est plus la même Cynthia que celle qui parlait avec moi ; elle regarde droit devant elle et sa physionomie conserve les vestiges du sourire de circonstance qu'elle a eu pour ses clients. Je comprends que notre soirée est terminée, qu'il serait inutile qu'elle revienne s'asseoir à ma table, quand bien même les nécessités de son service le lui permettraient. J'ai presque fini ma bière. Je l'achève

d'un seul coup. Au retour de Cynthia, lorsqu'elle passe devant moi, je lui indique par un geste que je désire régler ma note. Elle va servir les nouvelles consommations à la table du fond avant de repartir vers le bar, me faisant signe au passage, par un clignement des paupières, qu'elle a compris. Je pense qu'elle non plus, à présent, ne souhaiterait pas prolonger notre entretien. La vie professionnelle l'a reprise, sa vie de tous les jours, et l'insolite parenthèse que nous nous sommes offerte vient de se refermer malgré nous. Un instant plus tard elle est de nouveau devant moi et pose sur la table un minuscule plateau de faux métal argenté avec ma note. Lorsque je lui tends mes billets pour payer, elle plonge la main dans sa poche ventrale de kangourou, en extirpant une pleine poignée de pièces qu'elle compte pour me rendre la monnaie.

« Il faudra que vous veniez me voir un jour dans mon trou » lui dis-je. Et je ne m'autorise à dire cela qu'à cause de la pénombre, de cette giration incessante des lumières et des propos que nous avons échangés quelques minutes auparavant.

Elle égrène lentement ma monnaie dans le petit plateau métallique que chaque pièce, discrètement, fait tinter, m'accordant la grâce de ce sourire

particulièrement malicieux dont j'ai désormais l'expérience.

« Pourquoi pas ? Un de mes jours de congé...

— Quand ?

— Faut que je voie avec Julie. Elle pourrait venir aussi, non ?

— Bien sûr ! affirmé-je, bien que je n'en sois pas tellement enchanté.

— Alors on verra... »

Comme je pressens qu'elle est sur le point de s'en aller, je lance très vite « à bientôt, alors ! », juste au moment où elle tourne les talons.

« A bientôt... au PARADISE » corrige-t-elle avant de disparaître dans mon dos.

J'ai dû me lever tout de suite après et partir ; je n'avais plus rien à faire ici. Tandis que je me frayais un chemin le long du bar (la salle était maintenant bondée et c'était le seul passage pour gagner la porte), perdue parmi les tables, Cynthia ne m'a adressé qu'un discret signe de tête – sans doute pour ne pas trop mettre en branle ses oreilles –, comme elle l'aurait fait à l'égard de n'importe quel autre client qui sortait. Je lui ai répondu de la même façon, pressé de m'en aller et de rentrer chez moi.

Chez moi, j'y étais à présent. J'avais enfin réussi à terminer mon repas, en me forçant à manger mon steak froid tout en pensant à Cynthia ; c'était faisable finalement. J'avais même pelé une pomme, presque sans m'en rendre compte ; il n'en restait plus que la peau en spirale emmêlée sur mon assiette sale. J'allais débarrasser, prendre tranquillement un café puis descendre les sacs de ciment à la cave ; c'était ce qu'il y avait de plus urgent. Peut-être un jour Cynthia viendrait-elle voir mon trou. Cette idée me préoccupait car je ne savais pas comment j'allais la recevoir. Tout compte fait cela me faciliterait peut-être les choses qu'elle soit accompagnée de Julie, bien que Julie ne soit au courant de rien mais je supposai que Cynthia lui en aurait parlé. J'essayais d'imaginer ce qu'elle avait pu lui en dire pour justifier cette visite. Sans doute en avaient-elles ri toutes les deux, en se poussant du coude, telles deux collégiennes excitées, et n'avaient décidé de venir que pour se moquer. On aimerait souvent savoir de quelle façon on est perçu aux yeux des autres mais c'est précisément ce qu'on ne saura jamais. Lorsque je parlais à Cynthia, au PARADISE, c'était un problème qui ne me préoccupait pas du tout ; mais que disait-elle de moi lorsque je n'étais pas là ? Quoi qu'il en soit, il était maintenant trop tard pour faire marche arrière, *alea*

jacta est, comme disait Mathilde ; elles penseraient ce qu'elles voudraient.

J'ai dégusté mon café en tâchant de me concentrer sur ce que j'avais à faire dans l'immédiat, cet après-midi, au lieu de gamberger sur une éventualité qui n'aurait peut-être pas lieu (peut-être Cynthia ne viendrait-elle pas en fait, elle ne m'avait donné aucune assurance, ne m'avait rien promis). Puis je me suis préparé à rejoindre mon chantier ; ce qui importait, c'était de faire avancer les travaux ; il n'y a que cela qui importe réellement lorsqu'on y réfléchit bien.

CHAPITRE DIX-HUIT

Un plancher sous les pieds.

Il n'y avait plus aucun risque de pluie lorsque je suis retourné dans le jardin. On pouvait même dire qu'il faisait singulièrement beau pour un mois de mars : du soleil, du ciel bleu et de longues files de nuages lumineux qu'un vent fort entraînait vers le sud-ouest. Aucun risque de perturbation par conséquent dans l'immédiat. Il faisait seulement un peu froid, un froid sec et vif, revigorant. J'ai retrouvé mes trois piles de panneaux de béton sur la pelouse, les poutrelles, un tas de sable sur ma terrasse entre une palette de sacs de ciment et un alignement de parpaings plus ou moins empilés les uns sur les autres. J'avais presque oublié que le jardin était aussi encombré mais j'ai finalement assez bien réagi ; à peine l'idée m'a-t-elle effleuré un instant que j'aurais

pu ne pas me lancer dans cette entreprise il y a dix jours (ce fameux vingt mars, premier jour de printemps) et ne pas avoir tout cela sur les bras aujourd'hui ; je n'aurais rien eu à faire cet après-midi, j'aurais pu lire tranquillement, mettre un disque ou aller me balader en ville pour profiter d'un si beau temps. Je n'y ai pensé qu'un instant puis me suis dit que j'avais de la chance au contraire d'avoir tout ce travail devant moi. Je ne l'ai même pas dit, en réalité, je l'ai senti ; en même temps que la fraîcheur de l'air, que la cordiale brutalité de ce vent qui chassait les nuages de si bonne humeur ; j'ai senti combien c'était bon pour moi tout ce travail, y compris descendre les sacs de ciment.

C'est pourquoi, bien que la pluie ne menace pas, je m'en suis tenu à ma décision initiale de mettre d'abord le ciment à l'abri. Puisque c'était ce qu'il y avait de plus pénible, autant s'en débarrasser tout de suite. Et du coup je l'ai fait presque avec plaisir, porté par la satisfaction de réaliser mon programme. Faire ce qu'on a décidé de faire – ce qui semblerait pourtant la chose la plus commune – je ne connais rien d'aussi gratifiant. J'ai descendu les sacs un par un, ahanant sur chaque marche de l'escalier, les doigts crispés sur ce gros papier poussiéreux qui n'offre qu'une prise

malaisée, et les ai entassés près de la porte, incapable d'aller plus loin.

A présent je pouvais me consacrer sans arrière pensée à ce que j'attendais depuis trois jours : vérifier comment allaient s'agencer les poutrelles et les plaques qui devaient constituer les parois de mon trou. On a beau avoir tout mesuré, tout prévu, il n'y a rien de tel que « l'épreuve de réalité » pour vraiment trouver sa tranquillité d'esprit ; tant qu'on n'a pas pu juger sur le terrain, dans la pratique, du résultat que cela donnera, on n'est jamais assuré d'avoir correctement pensé. Il fallait donc descendre maintenant au moins deux poutrelles, une ou deux plaques de béton, quelques parpaings et tenter de les assembler à l'intérieur du trou. En principe, j'avais déjà suffisamment creusé pour qu'il soit possible de dresser le départ d'une cloison. Cette perspective-là m'a fourni un regain de forces et je suis aussitôt reparti pour une nouvelle série de manutentions.

« Manutentions », du reste, c'est bien le mot ; on ne pouvait trouver terme mieux choisi que celui-là pour désigner ce que j'étais en train de faire car c'était avec les mains, justement, rien qu'avec les mains qu'il fallait les soulever et les tenir ces poutrelles, les transporter, les descendre, sans aucune possibilité de s'aider de quoi que ce soit – mon malheureux diable,

une brouette –, et seul évidemment (je n'allais surtout pas solliciter Jean-Louis pour me tirer d'embarras !). Mais j'ai finalement réussi. Au lieu de descendre l'escalier avec de telles charges, j'ai contourné la difficulté en les faisant, d'en haut, glisser sur les marches pour ensuite les reprendre en bas, en les soulevant tout de même suffisamment pour amortir les chocs de degré en degré. J'ai descendu quatre poutrelles grâce à cette technique, et trois plaques, avant de jeter l'éponge, au bout du rouleau cette fois-ci. Mais j'avais ce qu'il fallait : si l'on considère que la chambre ferait deux mètres cinquante sur deux mètres cinquante et qu'il s'agissait de plaques de cinquante centimètres de largeur, on voit que j'avais déjà de quoi mettre en place près de la moitié du sol.

Au dernier moment j'ai tout de même hésité à entreprendre cette installation car il ne s'agirait bien sûr que d'une installation provisoire ; il serait nécessaire ensuite de ressortir tout cela du trou afin de procéder à la pose définitive sur des plots de parpaings solidement bétonnés et parfaitement de niveau. Autrement dit, ce que j'allais faire là – et qui me prendrait tout le reste de l'après-midi – ce n'était que pour la satisfaction de l'esprit et cela ne ferait pas le moins du monde avancer réellement mes travaux ; un caprice en quelque sorte, une lubie, mais qui me

coûterait plusieurs heures de travail harassant. Pourtant je m’y suis mis. J’ai de nouveau traîné les poutrelles et les plaques sur le sol ; avec précaution je les ai fait basculer sur le bord du trou ; puis j’y suis moi-même descendu.

C’était un moment important, presque solennel je dirais, puisque j’allais pour la première fois introduire dans ce trou – qui n’était qu’une excavation grossière creusée dans la terre et le caillou – des éléments préfabriqués, formatés pour l’industrie du bâtiment, qui en feraient un ouvrage (« ouvrage d’art » comme on dit dans le métier, et toutes proportions gardées) au lieu de cette espèce de terrier à la fois rudimentaire et démesuré dont personne jusqu’ici n’aurait pu comprendre la fonction. D’un seul coup cela deviendrait plus humain, s’humaniserait par la simple présence de ces matériaux usinés, lisses et réguliers ; cela prendrait sens en quelque sorte et quiconque pourrait reconnaître que l’on construisait là quelque chose – un caveau, un souterrain, un abri – quelque chose qui répondait au projet d’une intelligence et d’une volonté déterminées, pas n’importe quoi par conséquent.

Je suis resté un long moment réfléchir à cette métamorphose de mon trou dont apparaissait enfin la véritable nature. Cela m’a permis de souffler après les

efforts que je venais de fournir. Puis j'ai déplacé une première poutrelle, non sans mal étant donné l'exiguïté de l'espace ; je l'ai posée à plat sur la glaise humide. Le long de cette poutrelle, j'ai traîné une plaque de béton, engageant la feuillure de la plaque dans la rainure de la poutrelle prévue à cet effet. J'ai apporté une deuxième poutrelle que j'ai solidarisée avec la plaque de la même façon, puis j'ai ajouté une autre plaque. Sous la lumière de l'ampoule, mon trou avait à présent un sol de béton, sur lequel pour la première fois j'ai marché et qui résonnait sous le dur caoutchouc de mes bottes. Je l'ai parcouru dans un sens – à peine trois pas –, puis dans l'autre ; j'ai éprouvé la solidité de l'assemblage en tapant du pied prudemment (je ne tenais pas à ce qu'une des plaques, posée en porte à faux peut-être, se brise) ; et je suis resté au milieu de ce plancher provisoire, satisfait de ce premier résultat mais décontenancé quelque peu, à me demander si j'allais encore ajouter une poutrelle et une plaque, si cela en valait la peine. J'ai consulté ma montre : il était 17 heures 30 ; je ne ferais pas grand-chose de plus aujourd'hui ; je n'avais plus qu'à remonter tout cela et préparer le travail pour le lendemain.

La préparation du travail, cela consistait tout d'abord à prendre des mesures afin de vérifier que

j'avais de quoi dresser les cloisons – qui, elles aussi, feraient deux mètres cinquante de hauteur, la hauteur d'une plaque – ; sinon il faudrait creuser davantage. Mais, quoi qu'il en soit, je décidai de ne pas creuser ce soir ; j'étais trop fatigué ; pour ce soir, remonter les trois plaques et les trois poutrelles suffirait. Puis j'irais prendre une douche et me détendre. J'avais ensuite à réfléchir dans mon bureau (celui de Mathilde), à tête reposée, calmement, à ce que serait la meilleure façon de sceller les plots qui supporteraient le plancher ainsi qu'à une procédure d'assemblage des poutrelles et des plaques qui constitueraient le plafond. Ma chambre présenterait en effet cette caractéristique d'être construite comme une boîte, avec les mêmes matériaux, et en nombre égal, pour ses six faces (sol, murs et plafond) ; il s'agirait autrement dit d'un cube et quoique cela m'ait un peu gêné tout d'abord (une question de proportions qui ne correspondaient pas à l'idée que nous avons communément d'un espace habitable), j'ai fini par m'y faire et même par considérer qu'il y avait là comme une sorte de perfection, de perfection géométrique si l'on veut, qui répondait sans doute à quelque nécessité secrète dont je ne détenais pas encore la clef mais qu'il convenait de ne pas contrarier. Un cube, me suis-je dit, c'est après tout

l'équivalent d'une sphère, ce qui, dans le domaine des formes, représenterait la perfection absolue ; une sphère à pans coupés en quelque sorte. La sphère proprement dite, de toute façon, je n'aurais pas eu les moyens techniques de la réaliser mais j'en avais là une approximation à ma portée et cela me suffisait amplement. (Je me fis toutes ces réflexions debout au milieu de mon plancher provisoire avec, raccourcie à mes pieds, la flaque dure et noire de mon ombre que projetait l'ampoule nue suspendue au-dessus du trou et que je mis un certain temps à reconnaître tant elle était tassée, indissociable de ma personne, sur la surface gris clair de ce nouveau sol de béton).

J'ai donc entrepris de remonter les trois poutrelles et les plaques ; c'est alors que ma poulie et la corde ont trouvé leur fonction. Soulever des objets d'un tel poids, à bout de bras du fond d'un trou de près de trois mètres de profondeur, aurait évidemment été au-dessus des forces de n'importe qui. Tandis qu'avec la poulie et la corde, il n'y avait qu'à les attacher, remonter par l'échelle et hisser. Lorsqu'une poutrelle ou une plaque arrivait au niveau du sol je n'avais plus qu'à la faire basculer et glisser sur le bord. C'était plutôt laborieux et pénible mais réalisable. C'est ainsi que j'y suis parvenu et j'en ai d'ailleurs tiré une leçon qui n'était pas sans intérêt pour l'avenir, une double

leçon même, je crois nécessaire d'en parler. Je me suis rendu compte que j'avais descendu ces matériaux dans le trou en étant tout à fait conscient que je devrais les remonter mais sans me soucier de la façon dont j'y parviendrais. Par chance je disposais de cette poulie et cette corde qui m'ont sorti d'affaire mais je dois reconnaître que je n'avais pas au préalable envisagé de m'en servir. J'aurais peut-être pu m'en tirer autrement, sans doute au prix d'incommensurables efforts ; j'aurais pu, par exemple, déplacer l'échelle davantage de manière à l'utiliser comme un plan incliné (pas suffisamment incliné cependant) sur lequel j'aurais poussé chaque poutrelle et chaque plaque, échelon par échelon, jusque en haut, à condition de tenir le coup jusque là. Rétrospectivement, je me suis félicité de n'avoir pas eu à recourir à cette solution et la première leçon que j'en ai tirée, pour y venir enfin, était celle-ci : lorsqu'on est entièrement possédé par un projet, quel qu'il soit, il arrive qu'on se mette dans des situations dont au préalable on n'a pas prévu comment se sortir. C'est peut-être ce qui fait dire que l'amour est aveugle, ai-je pensé, encore que, dans le cas de l'amour, envisager dès le début d'en sortir serait d'emblée tout remettre en cause et rendrait inutile même de commencer. Toujours est-il que ce

phénomène – aussi naturel qu’il soit lorsqu’on est emporté par sa passion – m’a paru comporter un certain danger, surtout, comme c’est mon cas, lorsqu’on est amené à travailler sous la terre ; sous la terre, c’est un peu comme sur la mer ; on ne devrait jamais s’y risquer sans avoir constamment à l’esprit une solution de secours, sans avoir pris le maximum de précautions afin de mettre toutes les chances de son côté. Cela m’a rappelé l’impératif de la prudence, de la plus extrême prudence, dans la poursuite de mes travaux ; la nécessité par exemple d’étayer systématiquement dès je continuerais à creuser. C’est en cela que consistait ma première leçon ; dans la vie courante cela s’appelle tout simplement la sagesse, mais l’on sait malheureusement combien nous sommes sages...

Quant à la seconde leçon que cette expérience m’a suggérée, elle relèverait davantage de ces petites remarques que je me fais à tout bout de champ à propos du moindre détail de ma vie quotidienne ; elle tire moins à conséquence. Ma corde et ma poulie, me suis-je dit, dont je n’avais pas jusqu’à présent eu l’usage, venaient de montrer ici leur utilité ; je ne les avais donc pas achetées pour rien comme un moment je l’avais cru ; il n’y avait pas lieu de se tourmenter par conséquent à propos de ces objets apparemment

inutiles que nous nous reprochons quelque fois d'avoir achetés parce qu'ils trouveront un jour ou l'autre leur utilité et que, même s'ils ne la trouvent pas, le seul fait de les avoir achetés répondait sans doute à quelque dessein dont nous n'avions pas encore une claire conscience mais qui suffit à les justifier ; c'est qu'alors nous en avons besoin, même si aujourd'hui ils ne servent à rien ; c'était probablement là leur fonction, ne servir momentanément à rien.

Cette seconde leçon me parut assez réconfortante car elle balayait ces scrupules et ces remords qui nous empoisonnent parfois la vie des jours entiers à la suite de quelque achat que nous pourrions tenir pour inconsideré si nous n'y réfléchissions pas ainsi et je me promis donc de ne pas l'oublier, moi qui serais plutôt sujet à ces hésitations pour ainsi dire a posteriori dès que j'avais acheté quelque chose ; or il n'y a rien de plus minant, comme chacun sait, que ce genre d'hésitations qui nous viennent après coup, lorsqu'il est trop tard. Je venais de trouver le moyen de m'en débarrasser.

Lorsque j'ai eu tout remonté, j'ai pris mon triple mètre ruban pour mesurer la profondeur du trou et c'était bien ce que je pensais : il ne faisait que deux mètres vingt. J'avais cru cela déjà très profond en

creusant alors qu'en fait il manquait au moins soixante ou soixante-dix centimètres si je voulais y installer la chambre, le calcul était simple : les murs étant constitués des mêmes plaques que le sol, elle aurait deux mètres cinquante de hauteur sous plafond ; à quoi il fallait ajouter l'épaisseur du plancher tout d'abord puis la hauteur des deux parpaings (c'est-à-dire quarante centimètres) sur lesquels il reposerait de manière à constituer l'espèce de vide sanitaire que j'avais prévu pour recueillir les eaux de ruissellement qu'évacuerait la pompe. Cela faisait tout juste trois mètres. En fait, on croit toujours être allé plus loin qu'on est allé réellement, c'est une illusion que nous partageons tous, surtout lorsqu'il s'agit de creuser. Je me rendis compte que ce n'était pas avant un jour ou deux au moins que je pourrais poser définitivement les premiers éléments du plancher et des murs, mais cela ne m'a pas rebuté car finalement tout se passait plutôt bien, correspondait à mes plans, et creuser ne présentait plus pour moi de problème majeur : j'avais le marteau-piqueur et disposais maintenant de suffisamment d'espace dans le trou pour y travailler à mon aise. Qu'il me semblait loin déjà ce jour où j'avais envisagé de raccourcir le manche de ma pelle ! Par bonheur je ne l'avais pas scié car je me retrouverais

maintenant avec un outil complètement inadapté aux travaux de terrassement que j'avais aujourd'hui à réaliser, c'est-à-dire en fait la plus grosse partie des travaux. Comme quoi ce qui un jour paraît pertinent, dans une situation particulière, ne le sera pas nécessairement un autre jour, dans des conditions différentes, et là encore il convient de se garder de décisions hâtives qu'on aurait plus tard à regretter. Même s'il se peut qu'on en bave, à un moment donné, avec l'outil que l'on a sous la main, cet outil-là sera peut-être le meilleur par la suite et l'on aurait tort de s'en débarrasser inconsidérément. Cette remarque s'appliquerait à bien d'autres domaines que le terrassement, ai-je noté.

J'aurais donc à creuser d'abord en profondeur, soixante-dix ou quatre-vingt centimètres comme j'ai dit, avant d'installer la première dalle du plancher. Celle-ci une fois posée, je pourrais mettre en place les deux cloisons latérales correspondantes et, en appui sur ces cloisons, la plaque qui formera le plafond. Je progresserais ainsi de proche en proche – une dalle de plancher, les panneaux de cloison, le plafond –, creusant horizontalement au fur et à mesure, à l'abri de tout risque d'éboulement puisque mon trou se trouverait du même coup étayé ; je pourrais même creuser de la sorte indéfiniment (il suffirait de

racheter des poutrelles et des plaques) une espèce de tunnel qui me mènerait bien au-delà des limites du sous-sol de la maison ; je le pourrais si j'en avais envie mais ce n'était pas là mon projet ; à quoi cela me servirait-il de prolonger la chambre indéfiniment ? Je désirais seulement la terminer, moi, en avoir un jour fini avec cela, ce qui constitue tout de même l'objectif que chacun devrait être en mesure de se fixer. J'écartais donc immédiatement cette idée qui m'ouvrait une perspective par trop abyssale que je préfèrai ne pas envisager.

Pour un peu je me serais mis tout de suite à creuser, sans tenir compte ni de ma fatigue ni de l'heure, poussé par l'impatience d'installer au plus vite les premiers éléments du plancher, mais j'ai aussitôt deviné d'où provenait ce prurit d'activité ; il s'agissait ni plus ni moins de mon vieux démon bien sûr, qui a fait grise mine dès qu'il s'est vu débusqué. « Pas question de s'y mettre dès maintenant, à près de huit heures du soir ! lui ai-je dit. Maintenant je vais aller me laver et me reposer. » Il a encore tenté d'ergoter pourtant, faisant valoir qu'il était non pas huit mais six heures à peine, que je pouvais au moins travailler une heure ou deux, ce que je ferais aujourd'hui ce serait autant de moins à faire demain et ainsi de suite. « Non, inutile d'insister ! lui ai-je

rétorqué ; de toute façon ce n'est plus avec toi que je discute, tu le sais bien (je faisais évidemment allusion à Cynthia), tu n'as plus sur moi la moindre influence, le moindre droit ; allez, couché ! » A ma grande surprise il s'est effectivement retiré tout penaud comme un chien, sans aucune difficulté, il a disparu je ne sais où. J'avais parfaitement compris qu'il cherchait à ce que je m'épuise, que je me tue à la tâche, sans doute pour me décourager ; ce n'était certainement pas ce qu'aurait souhaité Cynthia. Je l'ai remerciée in petto de m'avoir permis de rester ferme à l'égard de moi-même puis j'ai traîné les poutrelles et les trois plaques de béton à l'entrée de la cave où je les ai empilées. J'ai retiré mes bottes ; j'ai éteint ; et je suis remonté avec cette assurance tranquille que procure le sentiment d'avoir fait ce qu'il y avait à faire. Le soir commençait seulement à tomber ; mais je me suis dit que j'avais eu raison d'arrêter ; ma journée avait déjà été suffisamment chargée.

CHAPITRE DIX-NEUF

Dans l'attente d'une visite.

Ce n'est que beaucoup plus tard que Cynthia est venue visiter mon chantier (il ne s'agissait d'ailleurs plus d'un chantier mais de ce que j'appelais désormais ma chambre). Plus tard, je ne saurais dire quand exactement ; probablement début mai si je ne fais pas d'erreur car pour ce qui est de la succession des jours et des semaines il y avait déjà longtemps que j'avais renoncé à tout repère, du moins en ce qui concerne les dates. Lorsque vous creusez ainsi au plus profond d'un trou, sans relâche, jour après jour (sans même tenir compte des week-ends, c'est tout dire), vous avez vite fait de perdre de vue le calendrier qui régit le monde extérieur. Si je savais qu'on était dimanche, c'est parce que j'entendais les cloches sonner à l'église ; le lendemain je savais donc qu'on était lundi,

puis mardi et ainsi de suite ; de sorte qu'il ne m'est pas arrivé une seule fois de me rendre par erreur au PARADISE un jeudi soir qui était le jour de congé de Cynthia. Mais dire si on était le 30 avril ou le 7 mai, ça j'en aurais été bien incapable. Je ne pourrais donc affirmer que c'était début mai que Cynthia était venue et il n'était évidemment pas question de le lui demander. Toujours est-il qu'elle était venue ; c'est cela seul qui importe.

Ce jour-là était un dimanche. Je le sais avec certitude parce que c'est elle-même qui me l'avait annoncé, deux jours auparavant, alors que j'étais allé une fois de plus prendre une bière au PARADISE à la fin de ma journée. J'y allais désormais deux ou trois fois par semaine, c'était devenu comme une habitude, sans savoir vraiment ce que j'allais y chercher, peut-être simplement pour parler – parler de moi, de mon trou –, ou pour écouter Cynthia parler d'elle. Je n'irais pas jusqu'à prétendre qu'elle m'attendait – en vérité qu'en savais-je ? – mais elle ne paraissait pas surprise de me voir, en tout cas, et s'arrangeait, dès que c'était possible, pour venir s'attabler un moment en ma compagnie et bavarder. Je vivais donc ainsi dans la familiarité d'un lapin en quelque sorte, d'une hôtesse de bar de nuit accoutrée en lapin, c'est du moins ce que j'imaginai ; et j'avais tout intérêt à

l'imaginer car cela constituait mes seules sorties à présent, mes seules possibilités de rencontre et de conversation, tellement j'étais accaparé par l'avancement de mes travaux. Et de ce fait nos relations, à Cynthia et à moi, avaient pour ainsi dire progressé parallèlement à l'aménagement de mon trou, ce dont je lui étais secrètement redevable sans doute, sans réellement me l'avouer.

Ce soir-là, donc, elle m'avait annoncé qu'elle me rendrait volontiers visite le dimanche suivant puisque je le lui avais depuis longtemps proposé (« Ça ne vous dérange pas, au moins ? – Au contraire » avais-je dit) ; il n'y avait que le dimanche que c'était possible car tous les autres jours de la semaine elle travaillait, se levait tard et reprenait en fin d'après-midi ; excepté le jeudi bien entendu, son jour de repos, mais le jeudi c'était Julie qui n'était pas disponible et elle tenait absolument à ce que Julie l'accompagne (« Mais elle aussi elle voudrait voir votre trou ! » s'était-elle récriée dès que j'avais suggéré qu'elle pourrait ne pas tenir compte de Julie). En fait je crois que ça la rassurait de venir avec Julie et je le comprenais ; sans doute aussi avaient-elles pour principe de toujours sortir ensemble, je n'en sais rien ; quoi qu'il en soit, c'était à prendre ou à laisser, elle ne viendrait pas sans Julie. Avais-je une raison valable de m'y

opposer ? Aucune qui me soit venue à l'esprit à ce moment-là, sinon que j'aurais préféré qu'elle vînt seule. Et que l'on n'aille pas y voir quelque retorse stratégie de séduction ou d'autres arrière-pensées de ce genre car je crois avoir déjà précisé que je n'étais aucunement amoureux de Cynthia, encore moins depuis qu'elle m'avait laissé entrevoir la nature de ses relations avec son amie. Si je préférerais qu'elle vienne seule, c'est uniquement parce qu'elle était la seule à qui j'avais parlé de mon trou, parce que je ne tenais à en informer personne d'autre. Mais cet argument-là, avant même que je l'ai formulé, Cynthia l'avait préventivement balayé avec son ingénuité habituelle : tout ce que je lui avais dit de mon trou elle l'avait déjà raconté à Julie et celle-ci, cela se conçoit, ne voulait surtout pas rater l'occasion de voir la chose de ses propres yeux. Je ne pouvais plus me dérober. « D'accord, lui ai-je dit, c'est d'accord pour dimanche, venez toutes les deux... ». Et je lui ai donné mon adresse, c'est-à-dire une de nos anciennes cartes de visite sur laquelle j'avais barré le nom de Mathilde ; j'en avais conservé toute une boîte.

Si vous aviez creusé un trou, comme c'était mon cas, vous trouveriez normal d'éprouver une certaine appréhension lorsque quelqu'un pour la première fois viendrait le visiter. Je ne m'inquiétais donc pas outre

mesure de l'anxiété et de l'agitation qui furent les miennes ce matin-là. Ce n'était pas que mon trou ne fût présentable (au contraire : doté à présent d'un sol propre, d'un plafond et de murs de béton, il ne risquait plus de prêter à confusion avec quelque banal terrier, toujours plus ou moins malpropre ; je l'avais même balayé soigneusement pour le débarrasser des derniers gravats et de la fine poussière de ciment qui restait) ; non, il s'agissait plutôt de ses abords, de l'environnement immédiat pour y accéder, et en tout premier lieu évidemment du jardin.

Parler encore de « jardin » me semble d'ailleurs abusif car cela n'avait plus rien à voir avec ce qu'on désigne généralement par ce mot-là. Lorsque la fosse septique avait été comblée, j'avais commencé à verser mes seaux de terre sur les massifs (j'extrayais alors une glaise ocre que, je ne sais trop pourquoi, j'avais estimé pouvoir aisément se confondre avec la terre arable) ; je surélevais donc les massifs les uns après les autres, espérant toujours que ce surplus passerait presque inaperçu jusqu'à ce que les travaux soient terminés. Je me suis vite rendu compte que j'avais largement sous-estimé le volume global de mon terrassement. Malgré tous mes efforts de répartition équitable, tous les massifs s'étaient trouvés tellement surchargés que la plupart des plantations n'en

émergeaient plus qu'à peine. Des petits rosiers buissons que Mathilde avait plantés ne dépassait plus que l'extrémité des rameaux (encore heureux que je ne les ai pas rabattus ce printemps-là...); on n'apercevait plus que quelques feuilles des fuchsias et quant aux bordures de bruyère et à toutes les petites vivaces, dont la végétation aurait dû redémarrer, elles se trouvaient à présent complètement ensevelies ; en réchappaient seuls quelques arbustes plus développés, encore qu'à demi étouffés par cinquante centimètres de terre supplémentaire. Un véritable gâchis, ce jardin.

Malgré tout cela n'avait pas suffi. J'avais dû me résoudre à continuer de déverser mes seaux sur la pelouse, si bien qu'il n'en restait pratiquement rien, rien qu'un champ de boue surélevé maintenant d'au moins dix centimètres par rapport au niveau de la terrasse sur laquelle, à chaque pluie un peu forte, ruisselaient inexorablement des alluvions jaunâtres que je ne tentais même plus de balayer.

Voilà où en étaient les choses le jour où Julie et Cynthia devaient venir. Quand bien même auraient-elles différé leur visite de trois semaines ou d'un mois, je n'aurais rien pu y changer ; c'était tout un programme de sauvetage du jardin qu'il aurait fallu envisager, un véritable plan ORSEC d'évacuation de

ce surplus qui m'aurait mobilisé durant des semaines et des semaines et que de toute façon je n'avais même pas prévu de mettre en œuvre.

C'était donc surtout cela qui me préoccupait ce matin-là ; non pas tant que mes visiteuses découvrent mon jardin en cet état (après tout il n'y a aucune honte à montrer son jardin en plein chantier, ce qui arrive à la plupart des gens qui viennent de faire construire par exemple, et pour ma part je n'avais de surcroît jamais tiré vanité de mes talents supposés de paysagiste), ce qui me préoccupait c'était le sentiment que mon trou n'était pas achevé car pour qu'un trou puisse être considéré comme terminé il me semblait nécessaire d'avoir fait disparaître toutes les traces du travail qu'avait exigé sa réalisation, tout devait avoir été remis en ordre, comme avant. On conçoit combien j'étais loin du compte et du coup c'était un peu comme si j'avais dû me présenter devant Cynthia et Julie en savates et en pyjama, sans avoir eu le temps de me raser et de m'habiller, ce qui, on en conviendra, n'est pas une façon très correcte de recevoir des jeunes femmes, tout le monde est d'accord là-dessus.

De toute façon, je n'avais pas le choix ; il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur, comme disait autrefois Mathilde, et cela m'agaçait – tandis que je tournaillais dans la cave pour tenter tant soit peu de

ranger puisque dans le jardin il n'en était pas question –, cela m'agaçait de ne pouvoir m'ôter cette expression de la tête ; parce qu'il s'agissait encore d'une de ces foutues sentences de Mathilde tout d'abord, mais aussi parce que je ne voyais pas ce que venaient faire ici la « fortune » ou le « cœur » et que cela me semblait donc impropre, sans rapport avec la situation, alors qu'une autre formule qui me venait aussi à l'esprit (je m'en souvenais parce que nous avions eu cette citation de Descartes comme sujet de dissertation en philosophie et que je ne m'en était pas trop mal tiré, au point que le prof avait conseillé aux autres la lecture de mon devoir) me paraissait beaucoup plus pertinente : « Il vaut mieux changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde ». Mais j'avais beau me le répéter, c'était toujours Mathilde qui revenait et qui prenait le dessus sur Descartes ce qui, entre nous soit dit, ne changeait d'ailleurs rien, fondamentalement, à ma problématique. Cynthia et Julie allaient arriver dans quelques heures ; le jardin était pour ainsi dire encore en pyjama ; mais je n'y pouvais rien sinon l'accepter, l'assumer tant bien que mal et faire contre mauvaise fortune... (et voilà : cela vient encore de m'échapper ; là non plus je n'y peux rien).

En principe nous avons convenu qu'elles viendraient en début d'après-midi, pour le café, mais comme je ne savais rien de l'emploi du temps du reste de leur journée, de leurs projets, je n'avais qu'une seule crainte : qu'elles restent traîner chez moi plus longtemps qu'il était nécessaire. La visite de mon trou – je ne me faisais pas d'illusions – ne justifiait pas qu'on y passe plus de quelques minutes, mettons un quart d'heure, le temps de fournir quelques explications techniques ; un trou, ça n'est jamais vraiment intéressant que pour celui qui le creuse. Nous remonterions aussitôt prendre le café et un café, même en bavardant, même avec tout un plateau de réductions à déguster (que j'avais achetées à la pâtisserie sur la place), cela n'excède guère une heure une heure et demie. Et si elles allaient à ce moment-là s'éterniser ? faire semblant de ne pas comprendre qu'il était temps de partir et s'incruster jusqu'au soir ? Qu'est-ce que je ferais d'elles, moi ? Il faut reconnaître que je ne les connaissais pratiquement pas ces filles-là ; elles étaient peut-être du genre à ne pas savoir quoi faire de leur jour de congé et à profiter de l'aubaine que leur offrait ce pauvre gogo en les conviant chez lui soit disant pour voir un trou, tu te rends compte, un truc dingue ? Il y a comme cela des gens qui feraient n'importe quoi de leur dimanche,

trop heureux qu'on leur fournisse un prétexte pour occuper leur temps libre ; il s'en trouve même qui vont en promenade dans les rayons des supermarchés pour peu que ceux-ci soient restés ouverts. Si c'était le cas, je les avais sur le dos jusqu'au soir, moi, à ricaner entre elles telles des gamines en sortie, sans qu'on ait rien à se dire.

Pour être clair, je déteste cela. Même les amis, lorsque je les invite, je m'arrange toujours pour que ce soit le soir, de manière à disposer librement du reste de ma journée ; avec mes meilleurs amis je fais cela (je le fais d'ailleurs désormais sans scrupules depuis que j'ai découvert que la plupart des autres fonctionnaient de cette façon, que chacun se protégeait) ; alors pourquoi ne l'avais-je pas fait avec Cynthia et Julie ? Il aurait suffi de dire à Cynthia que je n'étais pas libre à 14 heures, que je les attendrais plutôt en fin d'après-midi. Au lieu de quoi lorsqu'elle m'avait demandé : « 14 heures, ça vous va ? » j'avais fait comme si c'était ce qui me convenait le mieux ; j'avais sorti de mon portefeuille une vieille carte de visite, « D'accord, lui avais-je dit, dimanche à 14 heures c'est parfait... » Tellement obnubilé par l'idée qu'elle m'imposait Julie, je crois que je n'ai pensé à rien d'autre. Pour être honnête il faudrait ajouter que je suis coutumier de la chose : c'est toujours après

coup que je trouve quoi répondre aux gens, lorsque le mal est fait ; je m'en mords les doigts chaque fois mais c'est ainsi. Je ne sais pas comment les autres parviennent à s'en sortir ; il y en a pourtant qui refusent toute concession et réussissent à imposer ce qu'ils veulent vraiment, je ne sais pas comment ils s'y prennent et j'ai le pressentiment que je n'y arriverai jamais ; c'est d'ailleurs bien ce que me reprochait Mathilde, de toujours me laisser faire ; elle se moquait de moi sans cesse et, sur ce point-là, elle n'avait pas tout à fait tort.

Pour en revenir à ma disposition d'esprit, ce matin-là, il y avait donc ces deux points noirs (alors que j'aurais dû tout simplement me réjouir de cette visite de Cynthia que j'attendais depuis si longtemps) : le déplorable état de mon jardin et l'éventualité que Julie et Cynthia restent me tenir la jambe jusqu'au soir, gâchant tout mon après-midi. Je n'étais donc pas parfaitement détendu, comme je l'aurais souhaité, mais plutôt anxieux et ma fameuse « méthode », qui me permettait de retrouver à volonté la sérénité dans les moments les plus difficiles, paraissait ne m'être ici d'aucun secours. J'ai compris qu'elle avait perdu beaucoup de son efficacité depuis que j'avais congédié mon vieux démon au profit de Cynthia car c'était avec lui que j'argumentais (ratiocinais, diront certains,

mais peu importe) pour venir à bout de mes angoisses ou mes scrupules ; et dans la plupart des cas ça marchait. Avec Cynthia comme alliée, désormais, je m'étais privé de ce recours ; elle me soutenait moralement certes, j'en appelais aux jugements que je lui imputais à mon propos lorsque besoin était, mais elle ne débattait pas avec moi comme faisait avec tant de subtilité mon démon. Je me suis dit que j'étais peut-être encore plus seul depuis que j'avais Cynthia ; j'étais seul avec elle mais elle, puisqu'elle avait aussi Julie, on ne pouvait pas dire qu'elle était vraiment seule avec moi.

Je suis descendu dans le trou pour vérifier le niveau de l'eau.

J'avais à cet effet aménagé une trappe dans un coin de la chambre, de manière à accéder à mon vide sanitaire ; en termes de métier on appelle cela un « regard » ; et je suis allé regarder, justement, s'il y avait suffisamment d'eau dans mon trou. Je voulais faire à Julie et Cynthia une démonstration de ma pompe, un peu comme je l'avais fait pour Marianne et Jean-Louis mais cette fois la crépine et la buse d'évacuation étaient dissimulées sous le sol et l'on ne remarquait même plus la pompe elle-même que j'avais installée dans un coin de la cave. Pour l'instant, je la déclenchais toujours manuellement, n'ayant pas

encore trouvé le temps de concevoir un système de mise en route automatique (mais je leur expliquerais que c'était prévu) ; autrement dit il fallait encore que je surveille, j'avais encore au moins cela à faire : surveiller, prendre garde à ce que l'eau ne vienne pas affleurer mon plancher.

J'ai soulevé la trappe et j'ai constaté qu'il y avait de l'eau (rien d'étonnant après les pluies torrentielles de ces derniers jours), une eau sombre, presque noire car elle ne recevait plus à présent la lumière de l'ampoule ; on n'en distinguait plus le fond comme avant, comme lorsque j'avais commencé à creuser et si je m'y penchais, mon image ne s'y reflétait plus.

J'ai refermé cette trappe afin de retrouver l'aspect réconfortant, propre et lisse, du nouveau sol de ma chambre. Dès que la pompe serait automatisée je n'aurais même plus à y penser et ce serait une nouvelle étape de franchie.

Tout donc était en ordre ; du moins ne pouvait-on y mettre davantage d'ordre qu'il y en avait et c'est ce qui m'a tranquilisé. Il ne restait plus qu'à attendre.

C'est une situation qui ne manque pas d'attrait que l'attente (encore qu'en l'occurrence je n'aie pas été en mesure d'en profiter pleinement si l'on se souvient des deux points qui me turlupinaient) car lorsqu'on

attend on est tout entier orienté vers un avenir proche qui ne manquera pas de nous satisfaire (satisfaire du moins notre attente, je veux dire), on se trouve par conséquent dans une sorte d'état de vacance qui nous dispense d'entreprendre quoi que ce soit (et c'est bien agréable) sans avoir mauvaise conscience pour autant puisqu'on n'aurait pas le temps, de toute façon, de rien faire et que l'on n'aurait pas l'esprit à cela. Ce qui nous donne cet éphémère sentiment de légèreté, l'illusion d'être dispensé des responsabilités habituelles. Et si l'on fait tout de même quelque chose – pour « tromper l'attente » justement – il ne peut s'agir que de petites choses qui ne tireront pas à conséquence et ne nous engagent à rien. Redresser la pile de journaux sur la table du salon par exemple, ranger dans la porte du frigo les yaourts qu'on avait oubliés sur le buffet, remettre en place deux ou trois coussins sur le canapé. On ne peut même pas entreprendre de balayer la cuisine (qui en aurait bien besoin pourtant après tous ces allers et retours dans le jardin dévasté) car si nos visiteuses allaient sonner à ce moment-là, de quoi aurions-nous l'air notre balai à la main ? Elles pouvaient en effet arriver maintenant d'un instant à l'autre : il était plus de 2 heures et il y a des gens qui sont ponctuels, il faut s'en méfier. Pour éviter toute surprise vous avez pris la

précaution de déjeuner vite fait une heure auparavant, afin d'avoir le temps de tout ranger et, comme elles sont conviées pour le café, évidemment vous n'avez pas pris le vôtre. Mais cela fait maintenant trois quart d'heure que vous attendez ; que vous attendez non seulement qu'elles arrivent mais aussi de satisfaire au rituel de ce petit café à la fin du repas dont le manque commence à se faire sentir.

C'est à ce moment-là, juste au moment où les bénéfiques de l'attente que je viens d'évoquer allaient se muer en inconvéniens, que j'ai entendu le coup de sonnette (si l'on peut encore qualifier de « coup de sonnette » ces espèces de carillons à deux tonalités – Di-ling ! Di-ling ! – que l'on trouve maintenant un peu partout). Et en entendant ce coup de sonnette – que pourtant j'attendais depuis trois quart d'heure, ainsi que mon café, en tournant en rond comme on dit – je ne sais pas pourquoi j'ai pensé : « Merde, alors ! Déjà ?... » On a tout de même parfois de bizarres réactions, me suis-je dit en allant leur ouvrir.

CHAPITRE VINGT

De la nécessité de choisir.

Les deux filles qui attendaient là, devant la porte, j'ai bien failli les prendre pour des témoins de Jehova. Ils démarchent ainsi deux par deux, en général, et arborent ce même air de bonté un peu timide, presque coupable, comme s'ils s'excusaient par avance de vous avoir dérangés. Julie, je ne l'avais jamais vue qu'avec sa cagoule de lapin, la silhouette moulée par son justaucorps de peluche grise ; je n'aurais pas imaginé ces cheveux blonds coupés ras, fortement décolorés, ni qu'elle puisse porter l'espèce de duffle-coat démodé, aux formes avachies, qu'on aurait cru récupéré à l'Armée du Salut. C'est elle probablement qui avait sonné car elle affichait encore ce sourire vide, incertain, des gens qui attendent qu'on leur ouvre et n'ont pas eu le temps d'adopter

l'expression adéquate. Un très court instant, une fraction de seconde, j'ai pensé que ce n'était pas elles ; mais il y avait les boucles brunes de Cynthia, l'éclat vert de ses yeux, et j'ai ouvert largement le battant en leur disant d'entrer, tout en me demandant comment les accueillir (les embrasser sur les deux joues comme des amies ? se contenter de les introduire telles des étrangères ? ou leur serrer simplement la main comme à de vagues connaissances ?). Fort heureusement Julie m'a tiré de cet embarras en me tendant une main ferme – « Bonjour ! » a-t-elle dit – que j'ai moi aussi serrée avec énergie avant de prendre à son tour celle de Cynthia, douce et fine, et de refermer la porte sur mes visiteuses.

Nous nous sommes retrouvés tous les trois dans l'entrée.

Je ne sais pas si ça vous est déjà arrivé de rencontrer des gens hors de leur contexte habituel, social ou professionnel, de les voir transplantés tout à coup dans la sphère du privé. En général ils y perdent beaucoup dans un premier temps ; nous aussi sans doute à leurs yeux. J'avais en face de moi deux jeunes femmes, beaucoup plus jeunes, semblait-il, que les hôtesses du PARADISE dont je me souvenais, presque des jeunes filles. Plus de fard, de rouge à lèvres, de Kohl, plus de lumières tournoyantes roses

et bleues, plus de talons hauts, de fumée, de musique, d'éblouissants sourires de star. Ce n'étaient que deux jeunes femmes intimidées, plutôt gênées de se trouver là, dans cette maison inconnue, chez un homme que, somme toute, elles ne connaissaient pratiquement pas. Aussi gênées que moi pour tout dire, mais ce n'est pas cela qui me rendait les choses plus faciles. Nous devrions toujours nous méfier de ce genre d'interférence entre des sphères différentes de notre vie, les éviter tant que faire se peut, car c'est un peu comme si les acteurs fétiches que nous avons tant aimés dans tel ou tel film, nous les recevions soudain chez nous pour, prosaïquement, prendre un pot au salon ; ce n'est plus alors "la comtesse aux pieds nus" que nous avons devant nous mais simplement Ava Gardner, une femme somme toute assez semblable aux autres si ce n'est l'exceptionnelle beauté qui nous l'a fait aimer mais a maintenant perdu beaucoup de son aura. C'est pourquoi je n'ai jamais compris l'enthousiasme de certains fans qui feraient des pieds et des mains pour accéder à la vie privée de leur vedette préférée. Quand bien même y parviendraient-ils, ils n'obtiendraient rien de ce qu'ils cherchent ; ce qu'ils cherchent, ils l'ont depuis longtemps trouvé dans les films qui ont fait de leur star le mythe qui les a fascinés. Telles sont les réflexions que je me ferai,

plus tard, dans le calme de ma solitude car pour l'instant ma seule préoccupation était de trouver quelle contenance adopter face à Cynthia et Julie, quoi leur dire qui puisse briser la glace, selon l'expression consacrée, et faire que cette visite ne devienne pas une véritable torture pour nous trois. Alors j'ai dit :

« Vous n'avez pas eu trop de mal à trouver ? »

« Ben non ! a fait Julie, on a eu le plan sur Internet, avec l'itinéraire et tout : on est arrivées ici direct sans problème. »

Et comme je feignais de m'étonner, du fait de tous les sens interdits dans les petites rues autour de chez moi (alors qu'en réalité pendant des années à l'Agence j'avais passé moi aussi des heures sur le Net à imprimer des itinéraires pour toutes les affaires que nous faisons visiter et n'ignorais pas qu'ils tenaient compte des sens uniques), Julie a jugé nécessaire de m'indiquer toute la procédure – « Suffit d'aller dans « Annuaire », dans les pages blanches » – comme si j'étais complètement néophyte ; mais je l'ai laissée faire parce qu'il fallait bien qu'elle dise quelque chose et que cela nous arrangeait tous les trois qu'elle m'explique de long en large ce que tout le monde savait déjà, que ces itinéraires étaient très bien faits,

tenaient compte évidemment de tous les sens interdits pour ceux qui viendraient en voiture, donnaient même le kilométrage précis et une estimation de la consommation. On n'a plus à s'inquiéter de son chemin désormais lorsqu'on va quelque part, songeais-je tandis qu'elle s'enthousiasmait pour les bienfaits de la technologie contemporaine ; nous vivons dans un monde où il n'y a même plus moyen de se perdre. Je leur ai proposé :

« On va d'abord voir le trou ? On reviendra prendre le café après... »

Elles ont acquiescé, arborant ce demi sourire qui nous vient dans les visites guidées, lorsque notre mentor feint de nous soumettre une activité qu'il a de toute façon déjà programmée, et elles m'ont suivi jusqu'au jardin, première étape incontournable pour accéder à ma cave et la seule que j'appréhendais vraiment comme on sait.

« Whaou ! s'est exclamée Julie en découvrant l'étendue du désastre ; eh ben... » Elle n'a pas pu en dire davantage et Cynthia, derrière elle, qui pourtant était préparée à ce spectacle, n'a rien pu dire non plus. C'était surtout sa réaction que j'attendais. Dans ses yeux qu'écarquillait la surprise j'ai cru deviner une nuance de tristesse, ou peut-être même de pitié à mon

égard (« Que de dégâts ! avait-elle l'air de penser ; c'est dingue tous ces dégâts... ») ; mais j'ai considéré cela comme tout à fait normal, je l'avais prévu, je m'attendais à cette première phase de déception et d'incrédulité ; cela n'avait pas d'importance, ce qui comptait c'était le trou, en bas, l'envers positif de tout ce chantier, et il ne pouvait que susciter l'admiration, ne serait-ce que devant tant de travail et d'ingéniosité, j'en étais sûr. Je les ai donc précédées dans l'escalier de la cave pour leur ouvrir la porte et allumer la lumière.

Elles n'ont d'abord rien vu, comme il fallait s'y attendre. Ce qui caractérise un trou, lorsqu'on est en surface, c'est que rien ne permet de le remarquer ; en cela réside l'intérêt de faire des trous. D'un regard curieux elles ont fait le tour de cet univers qui m'était tellement familier, n'y découvrant finalement rien d'autre qu'une cave ordinaire, comportant tout ce qu'on peut s'attendre à y trouver : la chaudière avec sa cuve de fuel, un établi et des rayonnages, des outils – pelle, pioche, barre à mine – appuyés contre un mur, un vieux placard de cuisine laqué blanc où je stocke mes provisions, un porte bouteilles rouillé à demi dégarni, des balais. Tout ce qui aurait pu leur paraître insolite je l'avais rangé de manière à ne pas attirer l'attention ; mes douze seaux de terrassier, par

exemple, empilés tout au fond dans un coin ; le marteau-piqueur, remis dans son carton sur une étagère. La pompe, elle, était dissimulée dans une pénombre qui permettait à peine d'en distinguer les formes si on ne la cherchait pas. Tandis qu'elles examinaient tout cela, un peu hésitantes et déroutées (je suppose que chez elles, probablement un petit appartement, il n'y a pas de cave de cette dimension), je les ai insensiblement amenées au bord du trou ; et puis j'ai branché la baladeuse.

Elles n'ont pu se défendre d'un involontaire mouvement de recul : à leurs pieds béait un puits de trois mètres de profondeur. Comme lorsqu'on se trouve au bord d'une falaise, elles se sont approchées avec prudence, s'y sont penchées, aussi craintives qu'intriguées. On voyait luire violemment sous la lampe les montants de l'échelle d'aluminium qui s'y enfonçait et, tout au fond, le sol, encore en terre battue à cet endroit, paraissait faire monter un courant d'air froid et humide. Un puits comme celui-là, pour qui n'y était pas habitué, pouvait effectivement donner le vertige. J'ai laissé au silence le temps de nous envelopper. Tendait le cou pour tenter d'apercevoir l'entrée de la chambre, Julie a fait le tour de l'ouverture puis, d'un ton de frayeur incrédule, a demandé :

« C'est vous qui avez fait ça ?

— Qui voulez-vous que ce soit ?

— Vous avez creusé ça tout seul ?

— Évidemment... C'est bien ce que vous vouliez voir, non ? »

Elle a fait une nouvelle fois lentement le tour du trou, comme pour bien mesurer l'ampleur du travail.

« Mais... pourquoi ? »

A cette question-là je n'ai pas répondu. Cynthia, qui jusqu'à présent n'avait pas ouvert la bouche, me désignait la poulie toujours suspendue à sa poutre (j'avais ôté la corde dont je n'avais pour le moment plus l'usage) :

« Et ça, ça sert à quoi ? »

Je leur ai expliqué que cela m'avait permis de hisser les seaux que j'avais emplis de terre, les seaux qui étaient empilés là, dans le coin.

« Alors comme ça vous remontiez l'échelle pour hisser chaque seau ? m'a fait remarquer Julie, assez contente d'elle. Ça n'aurait pas été aussi simple de les remonter à la main ? »

Elle a vraiment l'esprit pratique, cette Julie, me suis-je dit, elle ferait bon ménage avec Jean-Louis si la chose était pensable. Mais son intervention m'a

tout de même fait plaisir car elle me fournissait l'occasion de leur parler du système que j'avais mis au point pour remonter mes seaux sans redescendre à chaque fois dans le trou. J'attendais de les avoir tous remplis, leur ai-je dit, et je les rangeais l'un contre l'autre au pied de l'échelle puis je remontais. A l'extrémité d'une longue perche, j'avais bricolé une sorte de fourche à l'aide de deux gros clous. Cela me permettait, d'en haut, de guider le crochet de mon palan dans l'anse de chaque seau et je n'avais plus qu'à hisser, sans être obligé de redescendre. Grâce à cette technique j'avais gagné un temps considérable lorsque j'avais creusé la chambre et m'étais épargné pas mal de fatigue inutile. Je leur ai décrit ainsi toute la procédure, leur ai même montré la corde avec son crochet, les deux clous au bout de la perche. Julie m'écoutait le sourire aux lèvres ; on n'aurait su dire si c'était sa manière d'apprécier mon ingéniosité ou au contraire de se moquer gentiment de moi, du plaisir – peut-être un peu naïf, je le concède – que je prenais visiblement à leur raconter tout cela. Cynthia, quant à elle, gardait l'air sérieux et suivait mes explications avec la plus grande attention. Je voyais bien qu'elle me comprenait, elle, partageait mes difficultés et mes joies ; Cynthia était véritablement mon alliée.

De nouveau Julie s'est penchée sur le trou, avec plus de curiosité que de crainte à présent qu'elle commençait à se familiariser avec cette béance au fond de ma cave.

« On peut descendre ? »

Bien sûr qu'on pouvait descendre, c'était même pour cela qu'elles étaient venues, me semblait-il. Elle a posé un pied avec circonspection sur le second barreau de l'échelle pour amorcer sa descente ; elle avait hâte de tout voir, on sentait que cela l'amusait ; et moi, cela me déplaisait souverainement qu'elle prenne les choses ainsi, plutôt à la légère, avec ce petit sourire-là ; j'avais l'impression d'être considéré comme une sorte de facteur Cheval qui ferait visiter son univers farfelu sans prendre conscience de ce qu'il a de farfelu justement. A son tour Cynthia a entrepris de descendre et je l'ai suivie.

Nous nous sommes retrouvés en bas tous les trois, dans l'espace exigü d'un mètre carré qui constituait en quelque sorte l'antichambre de ma chambre, espèce de narthex ou de pronaos, vestibule du temple qui s'ouvrait à présent devant nous, parfait cube de deux mètres cinquante sur deux mètres cinquante, lisse et propre, uniformément gris de la couleur du béton. « Allez-y... » leur ai-je dit, les encourageant,

comme elles hésitaient, à pénétrer sur le plancher sonore que j'avais soigneusement balayé et que firent résonner les bottines de Julie qui marcha aussitôt jusqu'au fond, tâtant les parois du bout des doigts comme pour s'assurer de la qualité des matériaux, de la solidité de l'assemblage, de la précision des joints. « C'est vraiment tout petit » a-t-elle commenté après avoir terminé son inspection, ce qui, évidemment, ne lui avait pris que quelques secondes. J'ai précisé assez sèchement :

« Exactement six mètres carrés vingt-cinq...

— Moi, je trouve ça plutôt grand, a corrigé Cynthia qui était restée sur le seuil, se contentant d'explorer l'espace des yeux. Pour un trou, ça me semble plutôt grand...

— Parce qu'un trou devrait obligatoirement être petit, d'après toi ? »

Cynthia m'a consulté d'un regard inquiet ; je devinais qu'elle craignait de me déplaire, se trouvant prise, comme on dit, entre le marteau et l'enclume et sommée de se prononcer sans savoir au juste ce qu'en penserait le marteau. Moi non plus je ne savais pas si un trou devait être grand ou petit, je ne m'étais jamais posé la question (ce n'est pas le genre de question que l'on se pose lorsqu'on creuse, on fait le trou de la taille

qui nous semble nécessaire et c'est tout) mais la voyant dans cette situation je me suis précipité à son secours, c'était la moindre des choses :

« La taille d'un trou, vous savez, ça dépend surtout des matériaux que l'on a sous la main... Moi j'avais des plaques de béton de deux mètres cinquante, par exemple, eh bien ça a donné cela. Les plaques auraient fait trois mètres, j'avais un trou plus grand...

— Vous n'avez pas choisi, quoi... en a conclu Julie.

— Ma foi non, pas vraiment. »

Cela l'a laissée perplexe, visiblement insatisfaite. Je suppose qu'elle attendait, concernant les trous, et de la part d'un spécialiste tel que moi, qu'on ne reste pas dans l'incertitude et l'aléatoire, que je puisse trancher avec plus d'autorité (cela c'est un petit trou, cela c'est un grand) afin qu'elle s'y retrouve ; que je ne sois pas en mesure de le faire semblait beaucoup la décevoir. Après un silence elle a repris :

« Il n'empêche que je trouve ça plutôt petit, moi... » Puis se retournant vivement vers Cynthia, elle s'est mise à rire : « Tu nous imagines là-dedans, toi ? installant notre salon là-dedans ?

— Mais ce n'est peut-être pas un salon, Julie, ce n'est sans doute pas fait pour ça... »

Cynthia essayait de me soutenir tant bien que mal, je lui en ai su gré ; j'ai senti à ce moment-là que nous étions vraiment des alliés. Mais la pauvre n'imaginait pas que sa bonne volonté ne ferait que me mettre davantage dans l'embarras car Julie acquiesçait – « Ouais, t'as raison : c'est sûrement pas un salon, c'est pas fait pour ça », ajoutant : « Mais c'est fait pour quoi, alors ? »

Elle avait beau s'adresser à sa copine, je compris bien que c'était à moi de répondre, qu'elles attendaient toutes les deux ma réponse. Cynthia s'est éloignée tout au fond de la chambre – c'est-à-dire évidemment pas très loin mais dans une zone que n'éclairait plus directement la baladeuse suspendue au-dessus de l'entrée du trou – comme pour récuser toute responsabilité dans ce qui allait suivre. Elle faisait les cent pas dans la pénombre (en réalité, on s'en doute, deux ou trois pas dans un sens et autant dans l'autre), des pas étouffés par les épaisses semelles plastifiées de ses Nike. Julie me regardait de ses yeux clairs, éblouis par la lumière crue de l'ampoule qui rendait ses courtes mèches blondes presque blanches. C'était effectivement à moi que s'adressait sa question, cela ne faisait maintenant plus aucun doute. J'ai lâché :

« C'est un abri anti-atomique. »

Elle a pouffé d'un rire incrédule qui faisait plaisir à voir.

« Un abri anti-atomique ?

— Ou anti n'importe quoi, ai-je corrigé ; anti-avions qui s'écrasent par exemple, ils passent tous au-dessus de la maison...

— Et vous avez peur qu'ils s'écrasent ?

— On ne sait jamais ; regardez les Twins Towers...

— Mais c'était un attentat ! Il n'y en a pas ici !

— Il pourrait y avoir un accident... »

Elle m'a considéré avec un sourire épanoui. Cela ne me dérangeait pas qu'elle ne croie pas un mot de ce que je disais, qu'elle se rende compte que je lui racontais des bobards. D'ailleurs elle y croyait plus ou moins, pensant probablement « il est complètement louf, ce type », ce qui correspondait peut-être à l'image que Cynthia lui avait donnée de moi et en tout cas avait le don de la réjouir. Lorsqu'elle a eu bien pesé le pour et le contre, elle a repris son sérieux :

« Alors comme ça, c'est vraiment un abri que vous vous êtes construit ?

— Que voulez-vous que ce soit ? »

Elle a réfléchi un instant, l'œil amusé.

« Ben, je ne sais pas... Pourquoi pas, après tout ? Il y a plein d'américains qui ont fait ça...

— Vous voyez... »

Je n'avais même pas pensé aux américains, moi, à leur psychose de la menace nucléaire au moment de la guerre froide ; mon histoire devenait presque crédible ; d'autant plus que Julie entraît complaisamment dans mon jeu – ou faisait semblant :

« En tout cas c'est drôlement bien fait... (elle passa une nouvelle fois sa main sur les murs de béton brut). Vous croyez que ça tiendra le coup ?

— On verra...

— Espérons plutôt qu'on n'aura pas l'occasion de le voir... C'est drôlement bien fait, tu ne trouves pas, Cynthia ? »

Elle avait haussé la voix, lassée sans doute d'être seule à soutenir la conversation avec moi. Tout au fond de la chambre Cynthia s'était arrêtée devant le regard que j'avais ménagé dans le sol. On ne savait pas ce qu'elle pensait de ce que je venais de raconter à son amie ; elle faisait comme si elle n'avait rien entendu.

« Cette trappe, là, ça sert à quoi ? »

Je fis deux pas vers elle.

« Ça, leur dis-je, c'est pour le vide sanitaire, il y a un vide sous le plancher, vous allez voir... »

Je leur ai expliqué que le trou se remplissait d'eau, que j'avais donc installé une pompe ; ce regard permettait de vérifier le niveau et d'accéder en cas de besoin à la crépine d'aspiration. J'ai soulevé la trappe et elles se sont approchées. A une quinzaine de centimètres au-dessous, on voyait la surface de l'eau, noire et immobile, telle un sombre miroir sans reflet. Elles l'ont contemplée un moment, en retenant leur souffle. Moi non plus je ne disais rien. Puis Cynthia a demandé : « C'est profond ? » Sa voix avait tremblé légèrement et je les ai rassurées aussitôt :

« Pas plus de quarante centimètres... »

Quarante centimètres, cela devait pourtant suffire à les impressionner car elles sont demeurées silencieuses, se penchant d'un côté et de l'autre pour tâcher d'y discerner quelque chose. L'eau nous fait toujours peur dès lors qu'elle n'est plus transparente, que ce soit la lourde surface limoneuse d'un fleuve ou bien celle de la mer qui prend parfois cet aspect de matière dense et mouvante, impénétrable, si la tempête a remué ses fonds ; à plus forte raison une eau stagnant dans l'obscurité, comme ici, dont on a

toujours l'impression qu'elle recèle quelque sourde menace. C'est sans doute pour échapper à cette vague inquiétude que Cynthia a préféré envisager le pire ; le pire, du moment qu'on l'a clairement identifié, est toujours préférable aux angoisses qu'on ne sait comment formuler. Elle a fait un pas en arrière et s'est tournée vers moi, comme pour s'arracher à la fascination de ce gouffre qu'elle devinait sous ses pieds.

« Mais, si le niveau monte, votre abri risque d'être complètement inondé ?

— Ben, il mourra noyé au lieu d'être écrasé sous les décombres... » a enchaîné Julie, l'air de suggérer que cela revenait au même et n'avait par conséquent pas tellement d'importance.

Cynthia n'a pas relevé ; visiblement elle désapprouvait qu'on prenne les choses sur ce ton-là et je me suis plu à penser qu'elle regrettait maintenant d'avoir autorisé Julie à l'accompagner, qu'elle aurait préféré se trouver seule avec moi. Ostensiblement je me suis adressé à elle seule sans tenir compte de l'intervention de Julie, qui d'ailleurs s'était déjà rendue au pied de l'échelle et paraissait impatiente de remonter.

« Il n'y a aucun risque, l'ai-je rassurée, non sans un certain sentiment de fierté. La pompe dont je vous ai parlé tout à l'heure est justement prévue pour ça. Dès que l'eau atteint le niveau du plancher, je n'ai qu'à la mettre en marche. Bientôt d'ailleurs ce sera automatisé, je n'aurais même plus besoin de m'en occuper. Pour le moment je la mets encore en route manuellement. Restez près de la trappe, vous allez voir. »

Je suis remonté à l'échelle tandis que Julie, de plus ou moins bon gré, rejoignait son amie près du regard. J'ai nettement eu l'impression que ça ne l'intéressait pas tellement de voir fonctionner ma pompe, ou peut-être se trouvait-elle froissée que je ne me sois pas occupé d'elle. Tant pis, me suis-je dit, elle regardera quand même, elle avait qu'à ne pas venir. De toute façon, c'était surtout pour Cynthia que je faisais ma démonstration et Cynthia, elle, attendait au bord du regard, les yeux attentivement fixés sur le niveau de ma nappe souterraine. C'est ainsi que je l'ai aperçue juste avant de remonter et je fus presque attendri par cette docilité un peu naïve qui lui faisait prendre son poste aussi sérieusement, bien avant que j'aie eu le temps d'aller mettre la pompe en marche. Cela ne m'a pas empêché de leur claironner de là-haut, par précaution :

« Je branche la pompe ! Regardez bien... »

J'ai aussitôt perçu le ronronnement familier dans le coin de ma cave et, comme la pompe était déjà amorcée, elle s'est mise à débiter tout de suite. J'entendais cracher la puissance de son jet dans l'égout ; cela pompait à plein débit. Puis il y a eu des cris sous mes pieds, les voix entremêlées de Cynthia et Julie, étouffées et lointaines comme du fond d'un caveau :

« Ça baisse !... le niveau baisse !... Mais c'est super, ce truc !... Ça y est ! Il n'y a presque plus d'eau ! »

Elles forçaient la voix pour que je les entende et j'imaginai, là-dessous, leur émerveillement puéril, l'excitation de voir se retirer peu à peu, puis disparaître tout à fait, l'obscur masse liquide qui les avait impressionnées tout à l'heure, tel un monstre effrayant maintenant en déroute que l'on repousserait à coups de pierres jusqu'aux confins du village dans l'euphorie générale à présent retrouvée.

La tuyauterie a été secouée par d'affreux borborygmes lorsque la crépine, là-bas, au fond, s'est mise à ne plus aspirer que de l'air. J'ai immédiatement débranché la pompe et suis redescendu.

Les deux filles m'attendaient, encore sous le coup de l'enthousiasme qui les avait fait délirer tout à l'heure. J'avais regagné la sympathie de Julie, peut-être même son estime, et ce ne sont pas, malgré tout, des choses auxquelles on reste indifférent.

« Ce n'est pas si profond que ça... » a-t-elle constaté comme si elle venait d'accomplir un exploit redouté – plonger du haut d'un rocher, par exemple – pour se rendre compte que finalement ce n'était pas grand-chose.

« Quarante centimètres, je vous l'avais dit.

— Quand il y a de l'eau, on va s'imaginer je ne sais quoi...

— C'est toujours comme ça dans la vie » lui ai-je répondu ; mais je ne suis pas certain qu'elle ait saisi ce que la vie venait faire là-dedans ; elle m'a considéré d'un regard perplexe avant de se ressaisir.

« En tout cas c'est génial, votre pompe ! Fallait y penser. »

Comme je n'étais pas mécontent de moi, j'ai joué la modestie :

« Vous savez, faut pas être bien malin pour mettre une pompe là où il y a de l'eau à pomper...

— C'est pas si évident... »

Bien campée sur ses jambes, les deux poings plongés profondément dans les poches de son vieux duffle-coat, elle me fixait de ses yeux clairs, d'un bleu si limpide qu'il en devenait insoutenable, comme si elle s'attendait à ce que je saisisse on ne sait quel sous-entendu dont, malheureusement, je n'avais pas la moindre idée. J'ai détourné le regard vers Cynthia : son visage, à contre jour, disparaissait dans l'ombre que faisaient ses cheveux. J'aurais aimé savoir ce qu'elle pensait de ma démonstration bien que les exclamations que j'avais entendues tout à l'heure aient déjà suffisamment témoigné que cela lui avait plu. Mais elle ne dit rien. Peut-être ne disait-elle jamais rien lorsque c'était Julie qui parlait. J'ai une nouvelle fois cru deviner que, passée l'excitation de l'événement, elle se laissait envahir par une sorte de tristesse, comme là-haut tout à l'heure dans le jardin, de triste compassion peut-être à mon égard. La demi-obscurité de ma chambre souterraine, sa position le dos à la lumière, me dérobaient ses yeux et jusqu'à l'expression de son visage, mais je me suis senti alors très proche d'elle car moi aussi j'étais saisi d'un soudain abattement ; j'avais présenté mon trou, fait fonctionner ma pompe et maintenant n'avais plus rien d'autre à leur montrer ; tout ce que j'avais, toute

ma richesse en fait, se réduisait à cela qui n'était tout compte fait pas grand-chose. J'ai proposé :

« On remonte prendre le café ?

— On y va ! » acquiesça Julie ; et Cynthia (qui en était, il est vrai, la plus proche) se dirigea aussitôt vers l'échelle.

Nous sommes donc remontés et je les ai laissées passer devant, songeant qu'il était vraiment plus simple pour tout le monde (bien que je le regrette tout de même un peu) que les filles portent le plus souvent des pantalons à présent car m'était fugitivement revenue à l'esprit une image de je ne sais plus quel film où l'une d'elles grimpait ainsi à l'échelle mais en jupes, une de ces jupes au-dessus du genou, avec du tour — « à godets » comme on disait — qui étaient autrefois à la mode, dans les années soixante.

Julie tint absolument à voir où était la pompe avant de quitter la cave et je dus reprendre la baladeuse pour éclairer le coin où je l'avais installée, à côté du casier à bouteilles. Cela n'a rien d'extraordinaire une petite pompe comme celle-là et je me doutais bien qu'elle serait déçue. Je ne m'attendais pourtant pas à la critique qu'elle allait m'opposer et qui me laissa confondu. Elle avait examiné attentivement toute mon installation, les

tuyaux d'aspiration et de refoulement, leur branchement, pour conclure :

« Ben ouais... c'est très bien tout ça... mais ce n'est pas vraiment ce qu'il faudrait dans un abri. » Et comme je restais sans réponse elle expliqua : « S'il doit servir un jour, votre abri – une bombe, ou plutôt un avion qui s'écraserait comme vous dites – votre pompe ou rien du tout ce sera pareil... vous serez noyé comme un rat. » Et cette perspective-là devait particulièrement la réjouir car elle accompagna cette remarque de son plus large sourire, celui qu'elle réservait d'ordinaire aux clients du PARADISE.

J'ai rétorqué que je ne voyais pas pourquoi je serais noyé (je le voyais d'autant moins qu'il n'avait jamais été question, dans mon esprit, qu'un avion s'écrase sur le quartier et que mon trou serve d'abri).

« Ben... parce qu'il n'y aura plus d'électricité, tiens ! Votre pompe ne marchera plus. Dans ces cas-là, en général, l'électricité est coupée du même coup. »

Force me fut d'admettre qu'elle avait raison, même si je n'étais pas réellement concerné par cette objection puisque mon trou n'avait pas cette fonction d'abri qu'elle imaginait et qu'il y aurait donc

probablement toujours de l'électricité pour faire tourner la pompe.

« Faudrait prévoir autre chose » insistait Julie et Cynthia (qui durant toute cette conversation était restée en retrait) proposa alors : « Maxence pourrait installer une pompe à main, comme dans les bateaux...

— C'est peut-être bien ce que je vais faire... On devrait toujours effectivement prévoir une solution de secours » ai-je concédé pour mettre un terme à cette discussion qui ne menait nulle part. Et, pour bien leur faire comprendre que ce chapitre était clos, je suis allé raccrocher la baladeuse au-dessus du trou ce qui a fait danser leurs deux ombres grotesquement déformées sur les murs de la cave. Il n'était pas question bien sûr que je me lance dans l'installation d'une pompe manuelle comme elles l'avaient suggéré. Je ne me voyais pas pompant seul, à fond de cale, désespérément, pour tenter de lutter contre la montée des eaux. Un trou n'est pas fait pour cela. Je suis remonté au jardin avec l'impression que nous ne nous étions pas compris, elles et moi ; mais que pouvait-on espérer d'autre ?

Cynthia et Julie m'attendaient sur la terrasse, un peu désorientées de se retrouver soudain à la lumière

du jour. L'air était vif et sec, le ciel bleu comme les yeux de Julie et, n'étaient ces amas de terre jaune caillouteuse étalée au soleil sur ma pelouse, tous les problèmes de pompe et de trou inondé m'auraient semblés si loin que j'aurais pu me croire revenu dans un monde presque normal.

J'ai guidé poliment mes invitées jusqu'au salon où elles se sont assises sur le canapé sans avoir fait le moindre commentaire concernant la visite de mon trou. Peut-être étaient-elles déçues (et je reconnais qu'il n'y avait pas grand-chose d'intéressant à voir pour deux jeunes femmes) ou au contraire atterrées d'avoir pris la mesure, de leurs propres yeux, de ce que mon projet pouvait avoir de démentiel, au point qu'elles ne jugeaient même plus nécessaire de dire quoi que ce soit. En tout cas elles restaient muettes toutes les deux, sauf en ce qui concerne les inévitables formules de convenance évidemment – le « pardon » lorsque je me suis effacé pour les laisser passer une porte, un « merci » à peine murmuré lorsque je les ai invitées à s'asseoir –, elles n'ont pas prononcé d'autres mots, pas même entre elles, ce qui a rétabli le climat de gêne et de situation fausse qui s'était une première fois instauré à leur arrivée.

Heureusement pour moi, j'avais le café à préparer. Je les ai donc laissées en plan en leur demandant de

m'excuser et me suis retranché à la cuisine. Tandis que je sortais une casserole du placard pour mettre chauffer l'eau et dosais le café dans le filtre – en faisant suffisamment de bruit pour qu'elles n'aillent pas s'imaginer que je prêtais l'oreille –, je les entendais peu à peu se remettre à parler, puis à rire. Bien que je ne comprenne rien de ce qu'elles disaient cela me soulageait de constater qu'elles avaient retrouvé leurs aises hors de ma présence ; je me sentais provisoirement déchargé de ma responsabilité d'hôte et il faut bien avouer que je me suis arrangé pour que cet état se prolonge autant que faire se peut : j'ai attendu que l'eau frémissse vraiment bien avant de la verser le plus lentement possible sur le café ; j'ai disposé avec soin sur un plat rond les petits fours que j'avais achetés dans la matinée et j'ai préparé le plateau avec les tasses et le sucrier. Julie et Cynthia, parfois, chuchotaient ; puis s'efforçaient soudain de parler normalement afin de ne pas me laisser croire qu'elles redoutaient que je les entende ; puis chuchotaient à nouveau, pouffaient de rire. A mon retour au salon avec le plateau, je fus accueilli par des sourires. Cela nous avait fait du bien, à elles comme à moi, de disposer de ce répit et, comme je m'excusais encore de les avoir abandonnées si

longtemps, « on en a profité pour parler de vous... » a reconnu Cynthia avec son regard plein de malice.

— En mal, j'espère... »

Elle a échangé un coup d'œil avec son amie ; elles ont ri.

« En mal et en bien...

— Tant mieux », ai-je fait sans trop savoir ce que cela signifiait, si je me félicitais qu'elles aient parlé de moi en mal, en bien, ou les deux à la fois.

Puis j'ai servi le café avant de retourner chercher les gâteaux. Il y avait quelque chose d'incongru à voir ces deux filles – que je connaissais seulement en tant que lapins, dans leurs suggestifs collants à poils ras – installées côte à côte sur mon canapé, les genoux sagement serrés et leur tasse à la main, telles deux étudiantes qui se seraient rendues à une visite de courtoisie chez quelque vieil oncle résidant dans la ville où elles venaient d'arriver (pas si vieux que ça tout de même, ai-je corrigé aussitôt : à bien compter, j'avais à peine le double de leur âge...). C'est en pensant à cela que je me suis assis en face d'elles, sur le fauteuil de Mathilde (le vieux fauteuil de cuir craquelé qu'elle avait renoncé à emporter puisque le nouvel homme de sa vie avait tout, tout ce qu'elle

pouvait désirer). J'ai levé ma tasse pour l'approcher de mes lèvres. Avant de boire, j'ai repris :

« Alors, qu'est-ce que vous avez dit de mal ? »

Elles se sont regardées toutes les deux, suspendant le geste qu'elles avaient amorcé pour boire avec moi.

« Ben... que c'était tout de même un peu fou de creuser comme ça un abri dans sa cave » a répondu Julie avec hésitation, cherchant visiblement le soutien de Cynthia. J'en ai déduit qu'elles venaient d'en discuter toutes les deux et n'étaient sans doute pas d'accord sur le degré de ma folie. Aussitôt d'ailleurs Cynthia a éprouvé le besoin de tempérer tant soit peu les propos de son amie ; elle a bu une gorgée de son café.

« On ne veut pas dire que vous êtes fou, a-t-elle corrigé prudemment, soucieuse à son tour de ne pas déformer la pensée de Julie, mais c'est creuser comme ça qui paraît un peu fou, c'est tout de même un peu bizarre, non ? Avec toute cette terre dans le jardin...

— Où vouliez-vous donc que je la mette ? » ai-je demandé, tout à fait conscient que je ne faisais que déplacer le problème pour éviter d'aborder l'essentiel, ce que Cynthia a parfaitement compris (nous nous

comprenions à demi-mot, Cynthia et moi) car elle a enchaîné :

« Ben, vous auriez pu l'évacuer au fur et à mesure... tout transporter dans une déchetterie, par exemple ; ils ont des bennes pour les gravats... » Mais je sentais combien elle manquait de conviction en suggérant cela, se rendant compte elle-même de la naïveté de cette solution. Les choses ne sont pas aussi simples ; lorsqu'on entreprend de creuser, comme je l'avais fait, on a d'autres préoccupations, d'autres urgences qu'organiser ainsi l'évacuation des gravats. Cette solution-là aurait certainement été adoptée par quelqu'un comme Jean-Louis s'il s'était mis à remodeler son jardin, à casser ses fameuses allées de ciment ; il aurait tout évacué au fur et à mesure pour faire place nette et ne pas se laisser submerger. Les choses se présentaient différemment dans mon cas : je le savais, bien sûr, qu'il y avait des bennes dans les déchetteries, que j'aurais pu y transporter le surplus de terre ; mais, d'une part je manquais de bras (j'étais seul pour effectuer tout ce travail) d'autre part j'avais sur place mon ancienne fosse septique à combler, même si je savais d'avance qu'elle ne suffirait pas, et il est toujours difficile d'interrompre une telle procédure une fois qu'on s'y est engagé : au moment où votre fosse est pleine, vous commencez par

déverser deux seaux sur le massif voisin, puis quatre, puis dix, si bien que le jardin finit par être complètement dévasté et qu'arrivé à ce point-là il n'est même plus question de déchetterie ou de benne malgré tous les bons conseils qu'on pourrait vous prodiguer, que vous êtes d'ailleurs capable de vous donner vous-même. En outre, j'étais en train de me demander si je n'avais pas plus ou moins choisi de tout garder ici, si je n'avais pas préféré, au fond, cette solution-ci à l'évacuation dans une déchetterie, indépendamment des problèmes de manutention que cela aurait posé. On ne se débarrasse pas ainsi de ses gravats, pensais-je au moment où Cynthia, désarçonnée par mon silence, se décida à ajouter qu'évidemment elle n'en savait rien mais que c'était peut-être possible, avec une remorque et un copain ou deux pour m'aider.

Je lui répondis que non, que ce n'était pas possible, tâchant de laisser percer dans cette réponse toute ma gratitude pour les efforts qu'elle déployait afin de me venir en aide. « C'était pourtant ce qu'il y avait de mieux à faire » trancha péremptoirement Julie, comme si elle avait longuement pesé le pour et le contre avant de parvenir finalement à cette conclusion.

J'ai dû lui paraître un peu cassant car j'ai simplement répliqué qu'on ne faisait pas toujours ce qu'il y avait de mieux, ce qui lui a fait baisser les yeux sur sa tasse, qu'elle tenait encore à la main, et avaler d'un trait la moitié de son café avant de tourner consciencieusement la petite cuiller pour bien dissoudre le sucre qui restait au fond. Le soleil était déjà suffisamment bas, à cette époque de l'année, pour traverser presque toute la pièce ; il éclairait un pan de son duffle-coat gris, rendant plus pâle encore – on aurait dit plus fragile – son visage aux cheveux trop blonds, rasés court. Cynthia se mit à boire elle aussi, à petits coups rapides, avec des précautions de moineau. Et le silence s'installa entre nous. Pour me rattraper j'ai ajouté que je le savais bien : c'était ce qu'il y avait de mieux, elle avait raison. « Mais je ne pouvais pas tout mener de front, ai-je plaidé, creuser et transporter la terre à la déchetterie ; il fallait faire un choix sinon je n'aurais jamais terminé.

— Ça, c'est vrai » a reconnu Julie. Elle a soudain levé les yeux de sa tasse pour fixer sur moi un de ses regards si intensément bleus. « J'ai toujours fait des choix, moi, sans hésiter. Entre la Fac et le PARADISE, par exemple, eh bien j'ai choisi le PARADISE !

— Et c'était ce qu'il y avait de mieux ? »

Elle a marqué tout de même un silence avant de me répondre :

« Forcément ! Puisqu'il fallait que je gagne ma vie, il n'était plus question de rester à la Fac... »

Je lui ai fait remarquer qu'il ne s'agissait plus d'un choix dans ces conditions-là, mais Cynthia est venue à sa rescousse en ajoutant que si, qu'elle aurait pu, si elle avait voulu, chercher un boulot qui lui permette de continuer ses études :

« C'était faisable, après tout, non ? »

Julie a reposé sa tasse avec précaution sur la table basse et s'est enfoncée dans le canapé, croisant les jambes.

« Ouais... mais je n'aurais pas gagné autant... Et puis tu sais bien que les études, ça me branchait pas tellement, moi... »

— Donc, effectivement, vous avez choisi... »

Elle a redressé le buste pour revenir au niveau de son amie. Elles se sont regardées, comme si à ce moment-là quelque chose que je ne pouvais pas comprendre passait entre elles deux, quelque chose connu d'elles seules.

« J'ai choisi ! » a-t-elle confirmé.

J'ai laissé passer quelque temps puis j'ai dit :

« Eh bien vous voyez : moi aussi j'ai choisi... J'ai choisi de laisser la terre dans le jardin... »

Je n'ai pas su si elle se rendait vraiment compte que je réduisais à néant son objection de tout à l'heure, lorsqu'elle avait suggéré que j'aurais mieux fait de tout transporter à la déchetterie. Elle a surtout paru retenir que nous avons choisi tous les deux, qu'elle et moi faisons partie de ces gens qui n'hésitent pas à choisir et que cela créait un nouveau lien entre nous, une mutuelle sympathie. Elle m'a regardé différemment, les yeux chargés d'une sorte de muette indulgence.

« C'est tout de même dommage pour le jardin, a déploré Cynthia. Vous deviez avoir un beau jardin... »

Je m'apprêtais à répondre qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs mais me suis ravisé à temps pour une fois. J'allais dire autre chose, je ne sais plus quoi, lorsqu'on a sonné. Nous avons tourné la tête vers la porte tous les trois. Je n'attendais personne. J'ai posé ma tasse pour aller ouvrir.

CHAPITRE VINGT-ET-UN

La terre du jardin.

« Alors, gars, ça va comme tu veux ? (Jean-Louis ébauchait un ricanement dans sa barbe). On ne fait que passer avec Marianne... On vient seulement voir si t'es toujours vivant... »

J'ai embrassé Marianne qui se tenait à ses côtés. Il m'a serré la main et on s'est donné fraternellement l'accolade comme ça nous arrive parfois mais sans qu'on puisse jamais savoir quand ; ce qui ne manque pas de susciter une espèce de valse-hésitation plutôt désagréable à chacune de nos rencontres (va-t-on se serrer la main ou s'embrasser ? ou bien les deux ?). Emmitouflés dans leurs anoraks jaune et bleu, Claire et Denis suivaient leurs parents et je me suis penché pour les embrasser aussi. J'ai fait entrer tout le monde dans le couloir.

« Comme tu ne donnais pas de tes nouvelles, on s'est dit... » Jean-Louis a toujours parlé fort mais apercevant Cynthia et Julie au salon il a soudain baissé la voix : « Tu as quelqu'un ?

— Des amies, ai-je dit.

— Ouh ouh... des jeunes filles ? »

J'ai eu droit à un nouveau ricanement suggestif puis Marianne a posé la main sur mon bras :

« Ecoute, Greg, on n'entre pas... On va te laisser... On repassera une autre fois. »

Bien que sa proposition corresponde à cet instant à mon plus cher désir, je ne sais pourquoi j'ai insisté pour qu'ils restent ; nous étions justement en train de prendre le café, ils pouvaient au moins prendre un café avec nous. « Non, non, on repassera... » répétait Marianne ; mais Claire et Denis s'étaient déjà plantés dans l'embrasure de la porte, intrigués et curieux, plus ou moins intimidés.

« Bonjour... » leur a gentiment lancé Cynthia.

Sans se démonter Claire a répondu « bonjour... » tandis que son frère se repliait derrière elle.

« Tu t'appelles comment ?

— Je m'appelle Claire... Et toi ?

— Cynthia... Tu viens m'embrasser ? »

La fillette a jeté un regard interrogateur à sa mère avant de s'enhardir et d'aller jusqu'au canapé, puis jusque entre les genoux de Cynthia. Se trouvant à découvert Denis n'a pu faire autrement que la suivre. C'était Julie maintenant qui cajolait Claire tandis que Cynthia tentait d'apprivoiser Denis.

« Regarde : tu vois bien que vous ne pouvez plus repartir, ai-je dit à Marianne, les enfants sont entrés, ils ont déjà fait connaissance... »

Jean-Louis, quant à lui, hésitait, partagé entre la crainte de gêner et le désir d'en savoir davantage sur les deux filles que je recevais.

« On ne faisait que passer avant d'aller faire une balade... Tu as vu ce temps, dis ? On avait pensé que ça te dirait peut-être aussi... Mais ce sera pour une autre fois. »

J'ai répondu que prendre un café ne les empêcherait pas d'aller se balader ensuite mais que pour moi, effectivement, ce serait pour une autre fois, c'était une bonne idée, pourquoi pas ? Je dus y mettre suffisamment de conviction pour balayer leurs scrupules car je prenais cela à cœur, maintenant, qu'ils restent. C'est vraiment curieux comme on peut se mettre à défendre une cause qui auparavant nous rebutait dès l'instant que cela nous paraît inéluctable

(et c'était le cas : les enfants étaient déjà en train de picorer mon assiette de réductions à l'invite de Cynthia et Julie). Dès qu'on en a pris son parti, on se bagarre pour obtenir ce qu'on aurait, deux minutes plus tôt, fait des pieds et des mains pour éviter. J'ai posé le plat de ma main sur les reins de Marianne pour l'entraîner au salon et Jean-Louis nous a emboîté le pas en se dandinant gauchement. Je crois qu'il était plus ou moins intimidé par mes deux invitées ; il n'avait pas tellement l'habitude de voir des jeunes femmes chez moi. Celles-ci évidemment se sont levées aussitôt en voyant qu'ils entraient et j'ai dû faire des présentations, plutôt succinctes étant donné que je ne connaissais que leurs prénoms. Je n'ai pas éprouvé le besoin de préciser qu'elles étaient serveuses au PARADISE ; cela m'aurait entraîné trop loin, il n'était pas nécessaire que Marianne et Jean-Louis apprennent que je fréquentais ce bar de nuit. Elles étaient simplement des « amies » et cela ne m'a pas déplu d'entretenir un certain mystère sur les raisons de leur présence ici, de constater à quel point cela intriguait Jean-Louis.

Tandis que tout le monde se serrait la main autour de la table du salon, Claire n'arrêtait pas de tirer sa mère par la manche.

« Maman, Maman ! Regarde : Greg, il a des petits gâteaux comme pour des poupées ! Mais regarde !

— Cesse donc ! a fait Marianne, s'asseyant dans le fauteuil que je lui avais avancé. Ce ne sont pas des gâteaux de poupée, ma chérie ; ça s'appelle des réductions... Moi, d'ailleurs, j'appellerais plutôt ça des gâteaux de mémés... Greg a toujours un petit côté mémé quand il reçoit – thé, soucoupes, petits fours... il ne manque plus que le napperon. »

Elle m'a lancé une œillade malicieuse, faisant appel à cette complicité taquine qu'il y avait depuis longtemps entre nous et au reproche qu'elle m'avait toujours fait, lorsque je les invitais, de vouloir mettre les petits plats dans les grands au lieu, comme elle, de recevoir sans se casser la tête, en toute simplicité.

« Je peux en reprendre un, Maman, de la réduction ?

— Tu demandes à Greg, ma chérie... »

J'ai pris le plat et l'ai présenté à Claire – qui en a choisi deux – puis à Denis qui en mourait autant d'envie que sa sœur mais n'osait rien dire. Cynthia et Julie se sont rassises. Jean-Louis a tiré le second fauteuil près du canapé. Et moi, toujours debout, je suis resté la proie de multiples interrogations. J'avais complètement oublié de proposer tout à l'heure des

gâteaux à Cynthia et Julie alors que c'était pour elles que je les avais achetés et que je les avais apportés sur la table ; il n'en restait presque plus. Mais cela encore n'était rien. Je m'inquiétais aussi de la façon dont elles avaient pu prendre la sortie de Marianne qui venait de me traiter de « mémé », de but en blanc, ce qui tout de même peut paraître déroutant lorsqu'on ignore la nature de nos relations et n'était certainement pas à mon avantage. Julie et Cynthia, effectivement, avaient eu l'air abasourdi durant toute cette scène, ne faisant que reporter les yeux de Marianne à moi, de moi à Marianne sans comprendre. Et c'était là le plus grave car ce qu'elles ne comprenaient pas, je l'imaginais bien, c'était pourquoi depuis le début Claire et sa mère n'avaient cessé de m'appeler Greg alors que pour elles j'étais Maxence. Greg peut difficilement passer pour un diminutif de Maxence ou même pour un surnom familial ; je voyais bien qu'elles se posaient des questions mais c'était à moi surtout que cela en posait : comment rattraper cela une fois que Marianne et Jean-Louis seraient partis, comment leur expliquer ?

« Marianne et Jean-Louis sont presque des voisins, ils habitent à cinq cents mètres d'ici, leur ai-je dit

pour terminer les présentations. Mais ce sont surtout de très très vieux copains.

— Pas si vieux que ça, dis donc ! a réagi Marianne au quart de tour.

— Je veux dire « vieux » en tant que copains, Marianne. Tu avais pris ça autrement ? »

Elle m'a fait sa moue grogneuse et je lui ai rétorqué par mon sourire grinçant ; nous avons retrouvé nos repères tous les deux. Comme à son habitude, Jean-Louis savourait nos joutes rituelles, bien installé dans son fauteuil, secoué de son petit rire silencieux. Du temps de Mathilde, c'était avec elle qu'il parlait dans ces moments-là et ils feignaient d'ignorer nos agaceries à Marianne et à moi. Désormais, il ne pouvait plus que s'en amuser tout seul et je crois bien qu'il préférerait cela tout compte fait ; s'il lui plaisait de faire le joli cœur devant Mathilde, autrefois – parce qu'elle était belle et attirante et faisait tout pour cela –, j'ai l'impression qu'au fond il ne la regrettait pas.

Julie et Cynthia ne savaient plus quoi dire ni quoi faire (il aurait été malséant de continuer à boire leur café alors que Marianne et Jean-Louis n'étaient pas encore servis). Aussi bien par leur degré d'intimité avec moi que par leur âge, elles se sentaient en quelque sorte ravalées au statut de personnages

secondaires depuis l'intrusion de mes nouveaux visiteurs. Et il ne fallait pas compter sur Jean-Louis pour les mettre à l'aise en relançant la conversation. Jean-Louis, dans ces cas-là, s'assied et observe, considérant qu'il n'a pas d'autre responsabilité que d'être là, que c'est à cela que se borne sa contribution. C'était à moi seul, du coup, qu'il incombait de rétablir l'équilibre de la situation, moi qui ne souhaitais rien d'autre qu'être tranquillement assis à la place de Jean-Louis. J'ai annoncé que j'allais chercher des tasses, ce qui a résolu provisoirement mon problème même si cela laissait les autres dans l'embarras. Mais n'est-ce pas le privilège du maître de maison cette faculté de s'éclipser à tout moment sous couvert de tâches domestiques ? Je ne voyais pas pourquoi je n'en aurais pas profité. Je suis donc parti chercher des tasses, les laissant tous en plan. Je n'avais que Denis et Claire sur les talons, qui me rejoignirent à la cuisine, mais eux ne me dérangaient pas ; tout ce qui les intéressait c'était le jus d'oranges ; ils voulaient savoir si j'en avais car j'en achète toujours d'habitude quand ils viennent. Mais cette fois-ci je n'en avais pas. « Regarde quand même dans le frigo, a insisté Claire, t'as peut-être oublié qu'il y en a... » On a ouvert le frigo : il n'y en avait pas ; d'ailleurs il n'y avait rien du tout, à part quatre yaourts. Elle a eu l'air tellement

désolé, avec ses petites couettes blondes, que j'ai été presque aussi déçu qu'elle ; moi aussi j'avais été sur le point de croire au miracle : qu'il y aurait malgré tout un pack de jus d'oranges au frigo. Par bonheur j'ai déniché dans le placard un vieux fond de sirop de grenadine qui a fait l'affaire. Ils sont repartis cérémonieusement avec leur verre plein. Denis a même failli tout renverser en se cognant dans le montant de la porte car il ne parvenait pas à détacher les yeux du jardin qui offrait le spectacle que l'on sait ; pourtant il n'a rien dit, ne m'a rien demandé. Je les ai suivis avec mes tasses.

Au salon, cela se passait beaucoup mieux que prévu. Marianne et Jean-Louis avaient évoqué la balade qu'ils avaient l'intention de faire cet après-midi, le long de l'Erdre, en partant du pont de la Tortière ; et Julie, qui connaissait l'endroit pour s'y être souvent promenée du temps où elle était à la Fac, soutenait qu'arrivé à La Jonelière le chemin se terminait, qu'en tout cas il ne suivait plus la berge et qu'il fallait un long détour pour rejoindre la rivière un peu plus loin. Jean-Louis n'était pas d'accord ; Henri lui avait affirmé qu'on pouvait longer l'Erdre sans discontinuer jusqu'à La Chapelle. Ils m'ont pris aussitôt à partie pour trancher ; mais moi je n'en savais rien, je ne m'en souvenais plus, même si j'étais

parfois allé là-bas du temps de nos promenades d'amoureux avec Mathilde ; mais je crois que c'était bien au-delà, en amont de La Chapelle-sur-Erdre, j'ignorais donc complètement ce qu'il y avait avant.

« Mais si ! insistait Jean-Louis. Tu vois bien comment c'est à la Jonelière... »

J'ai dit que non, que je ne voyais pas et je me suis mis à servir le café. Appuyé à l'accoudoir de son père, son verre de grenadine précautionneusement serré entre les deux mains, Denis lui parlait à l'oreille.

« Tu as chamboulé tout ton jardin ? » m'a fait Jean-Louis.

J'avais bien besoin de ça ! In petto j'ai traité le pauvre gosse de sale petit rapporteur. Je ne pouvais pas prétendre que c'était en creusant une cave à vin que j'avais extirpé toute cette terre. J'ai dit que non, que je n'avais pas chamboulé mon jardin ; j'avais seulement fait rentrer de la terre pour surélever les massifs. Jean-Louis semblait plutôt incrédule :

« Pour surélever tes massifs ? Tu avais besoin de toute cette terre ? Denis prétend qu'il y en a partout, que c'est un vrai chantier... »

La situation devenait délicate. Je voyais le moment où Jean-Louis se lèverait pour aller constater de visu ce qu'il en était réellement. Ce coup-là, ni mon vieux

démon ni Cynthia ne me seraient plus d'aucun secours ; de toute façon c'est surtout quand je suis seul que je peux compter sur leur aide, lorsque je n'ai affaire qu'à moi-même et pas à quelqu'un comme Jean-Louis, autrement dit lorsque je n'ai pas vraiment besoin d'eux.

« J'ai l'intention de rehausser tout le jardin, lui ai-je déclaré, et de construire un muret tout le long de la terrasse. Cela me ferait une terrasse plus fermée, davantage intégrée à la maison...

— Ah ouais ? Ce ne serait peut-être pas si mal tout compte fait... Mais tu ne m'avais jamais parlé de ça... »

Comme cela me semblait s'arranger du côté de Jean-Louis, mon explication paraissant vraisemblable, j'en ai profité pour m'asseoir sur l'une des petites chauffeuses ; j'étais beaucoup plus bas que lui mais ne voulais pas, en restant debout, l'inciter à se lever lui aussi. Là n'était pourtant pas le danger pour le moment : amateur de café bien chaud tel que je le connaissais, pour rien au monde Jean-Louis n'aurait laissé le sien refroidir, pas même pour aller voir mon jardin ; il n'y avait donc rien à craindre dans l'immédiat. D'ailleurs mon projet de terrasse fermée lui avait donné des idées, il était déjà parti dans ses

délires personnels. « On pourrait aussi faire ça chez nous, non ? proposa-t-il à Marianne entre deux gorgées brûlantes.

— Dès que tu auras cassé les allées... »

Il s'est retourné vers moi :

« Elle est marrante ! Elle croit que ça se fait comme ça tout seul... »

J'ai confirmé à Marianne qui rigolait :

— C'est un boulot énorme, tu sais, on ne se rend pas compte ».

Je tenais à me ranger clairement du côté de Jean-Louis car ce n'était pas le moment de me le mettre à dos, même pour complaire à sa femme. J'ai eu l'impression qu'elle m'en tenait rigueur car elle a baissé le nez dans sa tasse et ce n'est pas son genre de battre ainsi en retraite lorsque les hommes font front. Il ne restait plus qu'une réduction sur l'assiette, un minuscule éclair à la pistache ; je voyais le frère et la sœur lorgner dessus sans parvenir à se décider. Je l'ai séparée en deux tant bien que mal et leur en ai proposé à chacun une moitié ; ça n'a pas fait long feu mais ces petits imbéciles sont si bien élevés qu'ils m'ont gratifié d'un retentissant « merci, Greg ! », avec un ensemble touchant. Cynthia et Julie m'ont regardé. Les yeux des jeunes femmes sont souvent

d'une limpidité étonnante ; cela m'a gêné. Premièrement elles devaient se demander pourquoi on s'obstinait à m'appeler Greg au lieu de Maxence ; deuxièmement elles venaient d'être témoin de mon incompréhensible mensonge à propos du jardin – alors qu'elles le savaient, elles, d'où provenait toute cette terre – et là résidait désormais le véritable danger, maintenant que Jean-Louis était neutralisé. J'étais à la merci de leur réaction.

Cynthia buvait son café sans rien dire ; j'avais déjà remarqué qu'elle ne disait jamais grand-chose en présence de Julie. Peut-être avait-elle compris les raisons de mon étrange comportement puisque je lui avais confié, au PARADISE, qu'elle était la seule à détenir le secret de mon trou, que je ne voulais en parler à personne d'autre. Elle ne me mettrait donc pas dans l'embarras devant Marianne et Jean-Louis, ne me désavouerait pas, j'en étais certain ; Cynthia prenait son rôle d'alliée au sérieux ; même si sa curiosité en souffrait, elle réserverait ses questions pour plus tard. Je n'étais pas aussi sûr de Julie. Pour Julie, j'étais n'importe qui, je veux dire quelqu'un comme tout le monde (ce qui évidemment n'est pas le cas), quelqu'un qu'elle n'avait aucune raison particulière de ménager surtout lorsqu'elle le prenait en flagrant délit de tromperie à l'égard de ses amis. Si

j'avais pu prier pour qu'elle ne dise rien, je l'aurais fait ; si j'avais pu l'hypnotiser, je l'aurais réduite au silence par mon seul pouvoir de suggestion ; mais je n'étais pratiquant d'aucun de ces deux arts et dus m'en remettre comme tout un chacun à la destinée, sans aucune possibilité d'infléchir le cours des choses.

La destinée cette fois-ci s'est pourtant montrée favorable : Julie s'était mise à questionner Marianne à propos des enfants – s'ils allaient à l'école, dans quelle classe et des trucs comme ça – et Cynthia les écoutait bavarder ; une conversation s'était organisée entre femmes puisque apparemment les hommes ne semblaient pas très loquaces. Quant à Jean-Louis, il terminait son café, réfléchissant sans doute aux problèmes que pose la surélévation des jardins par rapport aux terrasses. De la poche intérieure de sa veste, il avait sorti une vieille pipe de bruyère presque noire qu'il tournait et retournait pensivement dans la paume de sa main, sans la bourrer ni l'allumer. L'envie d'une petite pipe associée au café l'avait sans doute effleuré, mais Jean-Louis fume rarement dans la journée, une pipe le soir et c'est tout. Il a pourtant toujours sur lui cette vieille pipe, qu'il tripote de temps en temps comme les musulmans égrènent leur chapelet, pour s'occuper les mains ou tromper peut-

être son envie de fumer ; c'est un avantage qu'ont les fumeurs de pipe sur les adeptes de la cigarette. Cette habitude-là devait lui stimuler l'esprit car il m'a demandé tout à coup :

« Tu comptes faire comment pour passer de la terrasse au jardin, tu y as pensé ? Tu prévois de ménager une ou deux marches dans le muret ou il faudra enjamber ? »

Je ne sais pas, lui ai-je dit, je n'ai encore rien prévu de précis (et pour cause : je n'avais même pas l'intention de prévoir quoique ce soit). Je pensais m'attaquer au problème du muret ces jours-ci, maintenant qu'il recommençait à faire beau.

« A ta place, moi, je réserverais une ouverture au milieu, avec deux ou trois marches en pierre pour accéder au niveau du jardin ; la terrasse ferait trop fermé autrement, on aurait l'impression d'une piscine à sec, une sorte de citerne. »

J'ai reconnu qu'il avait probablement raison ; je n'y avais pas encore réfléchi, mais oui, bien sûr, je prévoirai sans doute quelques marches pour l'accès au jardin.

« Moi, c'est ce que je ferais, en tout cas », a renchéri Jean-Louis, satisfait de voir que je me ralliais à son idée. Il se mit sa pipe vide dans la bouche pour

en tirer machinalement deux ou trois bouffées imaginaires, convaincu de m'avoir aidé à faire avancer les choses. Il ne pouvait pas soupçonner que ses suggestions n'avaient en réalité pas d'objet, que nous discussions d'un projet qui n'existait pas ; c'était moi qui en souffrais pour lui mais je n'avais pas d'autre choix ; j'aurais plutôt dû me réjouir d'avoir réussi à l'aiguiller sur ce thème-là. Je me suis dit que cela n'aurait rien changé si notre conversation avait eu un enjeu véritable, si j'avais vraiment eu l'intention de remanier mon jardin ; Jean-Louis n'aurait pas pris davantage de plaisir à élaborer des plans dans sa tête, à tenter de me convaincre du bien fondé de ses idées ; il se serait de la même façon laissé aller à d'utopiques perspectives de réaménagement de son propre jardin et n'était-ce pas cela finalement qui comptait pour chacun d'entre nous, l'occasion de se bâtir des châteaux en Espagne ?

Je me suis senti beaucoup mieux en arrivant à cette conclusion car je n'ai jamais aimé tromper les gens, a fortiori les amis, en les invitant à partager des préoccupations qui ne sont pas vraiment les miennes. C'était la deuxième fois que je me trouvais contraint de le faire vis-à-vis de Jean-Louis (je l'avais déjà mené en bateau à propos de cave à vin) et je ne le faisais pas de gaieté de cœur ; mais je venais de me rendre compte

qu'il n'en souffrait pas comme moi, qu'il n'en souffrait pas du tout en fait ; non seulement il n'en souffrait pas mais paraissait même heureux que je lui soumette l'un de ces problèmes concrets qu'il affectionnait sans en avoir lui-même toujours un sous la main auquel s'appliquer. Il était heureux de s'y attaquer, de proposer ses solutions, pour m'aider ou se faire valoir peu importe. Pourquoi aurais-je eu tant de scrupules finalement à me jouer de lui ? Quel mal y aurait-il à cela puisqu'il n'en tirait que du bénéfice ? Souvent tout l'agrément que nous trouvons à nos conversations, me suis-je dit, ne tient qu'à cette sorte de malentendus, au fait que nous entretenons chez autrui l'illusion de nous intéresser à ce qui va le passionner. Et c'est bien là l'essentiel : qu'il y prenne son plaisir. Un plaisir que nous allons parfois nous-mêmes jusqu'à partager, nous prenant momentanément à notre propre jeu. Je n'étais pas loin, pour ma part, d'envisager sérieusement, du coup, de rehausser mon jardin et ne restais pas indifférent à cette idée de muret percé de quelques marches que venait de proposer Jean-Louis.

Je le voyais tripoter sa pipe avec de plus en plus d'impatience, signe indubitable qu'il n'allait pas tarder à se lever, que son idée le démangeait à tel point qu'il lui faudrait absolument la confronter à la

réalité du terrain, la visualiser grandeur nature en quelque sorte. Et c'est effectivement ce qui s'est produit : il est allé se planter devant la porte-fenêtre, sa pipe froide à la bouche, pour contempler le désastre du jardin.

« T'as vu, Papa, t'as vu le jardin de Greg ? » ne cessait de répéter Denis qui lui collait aux basques, tout heureux de voir son père tenir enfin compte de ce qu'il lui avait confié tout à l'heure à l'oreille. Denis, moi, à ce moment-là je l'aurais écrabouillé volontiers.

« Mais oui, mais oui, j'ai vu... » répondait distraitement Jean-Louis sans quitter mon jardin du regard. Vexé, le petit renonça à tirer son père par la manche et partit retrouver sa sœur près des femmes. Je me suis levé pour aller rejoindre Jean-Louis devant la porte fenêtrée.

« C'est vraiment n'importe quoi, ce qu'on t'a livré là », m'a-t-il fait.

J'ai mis quelques secondes à réagir ; je ne voyais pas ce qu'on avait bien pu me livrer, excepté des parpaings et du sable.

« N'importe quoi ? »

— Ce n'est pas de la terre de jardin, ça, ça saute aux yeux...

— C'est de la terre...

— Ouais... mais sûrement pas de la bonne terre... J'appellerais plutôt ça du remblai, moi. Tu ne feras jamais pousser une pelouse correcte là-dessus. »

Il a tiré deux ou trois vaines bouffées de sa pipe, sûr de lui. Le diagnostic était incontestable, il le savait ; moi aussi je le savais et cela m'agaçait d'autant plus que je n'avais jamais eu l'intention de faire pousser quoi que ce soit.

« On a la terre qu'on peut, je lui ai répliqué.

— Tout à fait d'accord avec toi... sauf quand on l'achète ! Quand on l'achète, on peut tout de même s'attendre à avoir quelque chose de correct... »

Là encore il avait raison, excepté sur ce point que, la terre, je ne l'avais pas achetée. Je ne pouvais évidemment pas lui dire que je l'avais sortie de ma cave et que si les profondeurs de mon sous-sol étaient constituées de cette terre-là je n'y étais pour rien. Je n'avais pas payé, certes, mais je n'avais pas choisi non plus. Lui, bien sûr, ne pouvait qu'estimer que je m'étais fait avoir et c'aurait été tout à fait justifié si j'avais fait livrer cette terre-là. A nouveau j'ai été contraint de biaiser, en faisant celui qui s'y connaît tout de même un peu, afin de ne pas passer pour quelqu'un de trop naïf qu'on avait si facilement pu gruger. Je le savais, lui ai-je dit, que ce n'était pas de

la bonne terre ; je ne l'avais prise que pour rehausser le jardin et pourrais ensuite l'amender en l'allégeant avec de la tourbe et du sable, par exemple. Je ne réussis qu'à faire ricaner Jean-Louis mais je n'attendais rien d'autre ; tout ce que je cherchais, c'était à me sortir de ce mauvais pas.

« L'amender, gars ? De la caillasse et de la glaise comme ça ? T'y crois vraiment ?

— Suffisamment pour faire pousser de l'herbe, en tout cas... »

Il a fait non lentement de la tête comme s'il s'apitoyait sincèrement sur mon sort, le sort d'un type décidément irrécupérable mais à qui on ne pouvait pas trop en vouloir.

« Avec un fonds aussi mauvais que celui-là, mon pauvre gars, t'auras beau le retourner et ajouter tout ce que tu voudras, à mon avis ça ne changera pas grand-chose. »

Je me suis bizarrement senti blessé lorsque Jean-Louis m'a dit cela ; non seulement parce qu'il avait l'air de me prendre pour un imbécile, quelqu'un qui ne serait même pas fichu de distinguer la bonne terre de la mauvaise, mais surtout parce qu'il parlait de cette terre-là, que j'avais extraite à grand peine de mon trou, tous les jours, de longues semaines durant.

Jean-Louis ne savait rien de ce que cette terre représentait pour moi, des centaines de seaux de glaise et de cailloux que j'avais remontés de ma cave pour les déverser là. Il n'en saurait jamais rien, quand bien même je lui dirais la vérité à l'instant, car personne ne peut jamais imaginer ce que quelqu'un d'autre a vécu, comment il l'a vécu et pourquoi ; cela restera l'éternel secret de chacun, il n'y a pas de doute là-dessus. Mon trou relevait probablement de cette catégorie de secrets-là puisque je ne pouvais rien en dire, sauf à mon vieux démon (mais on sait ce qu'il vaut, celui-là) et aussi à Cynthia qui elle, peut-être, y comprend parfois quelque chose, encore que je n'en sois pas vraiment sûr. Mais Jean-Louis, non, il ne comprendrait pas. Aussi l'ai-je laissé dire, sans tenter quoi que ce soit malgré ma blessure, sachant bien qu'il serait vain, de toute façon, de prétendre m'expliquer.

Mais c'était ne pas compter sur le fait que Jean-Louis – qui est mon ami – ne pouvait demeurer insensible à ma réserve ; il chercha à tempérer le côté péremptoire de ses propos, leur ton un peu trop sarcastique. Il ne voyait qu'une solution, reprit-il, c'était de garder ça effectivement comme remblai, pour rehausser, et je ferais venir par là-dessus vingt

bons centimètres de terre arable pour mon gazon et mes fleurs ; il ne voyait que ça...

Je lui ai concédé que c'était probablement ce que j'allais faire, un peu gêné de devoir encore mentir mais passablement soulagé. Nous étions finalement satisfaits tous les deux, lui de m'avoir sorti d'une impasse et moi de voir tout cela se terminer sans accroc. Il a glissé sa vieille pipe dans la poche intérieure de sa veste en jetant un dernier coup d'œil au jardin.

« Je ne vois que ça... » a-t-il fait pour conclure.

Nous sommes retournés vers le salon au moment où Marianne commençait à s'impatienter.

« Dites donc, les hommes, appela-t-elle, vous n'avez pas oublié qu'on est toujours là, nous ? » Et, comme Jean-Louis se dirigeait vers son fauteuil pour se rasseoir, elle s'est levée en disant que s'ils voulaient faire leur balade il ne fallait peut-être pas trop tarder. Claire et Denis, qui avaient dû pas mal s'ennuyer, s'affairèrent aussitôt à remonter la fermeture Eclair de leurs anoraks. Au lieu de s'asseoir, Jean-Louis s'est retourné vers moi, son petit sourire crispé dans les poils épais de sa barbe.

« Tu vois comme elles sont, gars : chiantes, mais faut bien reconnaître qu'elles ont parfois raison... »

Marianne secouait la tête d'un air de compréhension amusée, comme devant ces insanités que l'on pardonne aux enfants. Cynthia et Julie aussi s'étaient levées. Je ne crois pas qu'elles avaient pour Jean-Louis la même indulgence que sa femme mais elles n'ont rien dit. Tout le monde s'est serré la main puis j'ai raccompagné Marianne et Jean-Louis dans l'entrée. A peine avais-je ouvert la porte que Claire et Denis se sont précipités dehors. Au moment de sortir à son tour, Jean-Louis s'est encore immobilisé sur le seuil.

« Au fait, et cette cave à vin ? Je ne t'ai même pas demandé où ça en était... »

Marianne l'a poussé avec brusquerie dans la rue.

« Allez ! on en parlera une autre fois. »

Levant le bras pour un dernier geste d'adieu, j'ai crié :

« Je la termine, tu verras ça bientôt ! »

La porte a claqué un peu fort, bien qu'il n'y ait pas le moindre courant d'air. Je suis retourné au salon où, déjà rassises, mes deux invitées m'attendaient

Ce n'est pas très facile de reprendre une conversation qui a été interrompue pendant près d'une heure, surtout lorsqu'elle était déjà suffisamment laborieuse au départ. J'ai eu

l'impression que Marianne et Jean-Louis venaient de m'abandonner à mon sort pour poursuivre égoïstement leur petite vie en famille, une vie qui ne leur avait jamais posé de réels problèmes. Et mon sort, cet après-midi, consistait à recevoir le plus convenablement possible Julie et Cynthia, ce qui avait plutôt mal commencé : j'avais à peine eu le temps de leur offrir le café et les petits gâteaux achetés spécialement à leur intention – mais peut-être n'en avais-je pas acheté suffisamment – avaient en moins de deux été dévorés par Claire et Denis.

« Vous m'excuserez, ai-je commencé, m'asseyant dans le fauteuil que venait de quitter Marianne, je ne pouvais pas prévoir...

– Vous n'avez pas à vous excuser, ce serait plutôt à nous d'être gênées... Si je comprends bien, vos amis venaient vous chercher pour une balade ; on vous a tout gâché. En fait, c'est de notre faute : on n'aurait pas dû...

– Mais non, c'est le contraire ! ai-je tenté de l'interrompre.

– On n'aurait pas dû prendre le café, continua-t-elle. On était seulement venues voir votre trou, on n'avait jamais dit qu'après...

— Mais c'était prévu ! J'avais même acheté des gâteaux, vous voyez... »

Le soleil était descendu suffisamment bas pour traverser à présent toute la pièce ; Cynthia en était inondée et clignait des yeux dès qu'elle regardait dans ma direction.

« On n'aurait pas dû rester si longtemps », ajouta-t-elle et le vert de ses yeux paraissait si limpide, dans cette lumière trop directe, qu'on aurait dit des billes de cristal vivant. Cela lui donnait une expression d'innocence fragile que je ne lui connaissais pas au PARADISE. Je ne savais plus que faire.

« Ecoutez, dis-je à Julie qui faisait mine de se lever, d'abord vous allez retirer votre manteau et vous installer. » Et comme elle protestait, j'allai lui ôter moi-même son duffle-coat des épaules – qu'elle avait douces et tièdes car elle portait un léger pull de mohair bleu pâle – et le déposai sur le dossier de la chaise voisine. « Vous aussi, Cynthia. »

Voyant que son amie venait de se rasseoir, Cynthia se défit docilement à son tour de son anorak.

« Et maintenant je vais refaire du café. On aura ensuite tout le temps de bavarder un peu, même s'il n'y a plus les gâteaux... »

Elles sourirent toutes les deux à cette évocation de la gourmandise des gamins. Quant à moi, je n'étais pas mécontent d'avoir si habilement repris le contrôle de la situation. C'est tout de même étrange, me dis-je en retournant à la cuisine avec la cafetière, ce matin je n'avais qu'une appréhension : c'était de les voir abusivement s'incruster et ne plus savoir qu'en faire ; et voilà que c'est moi, à présent, qui insiste pour qu'elles restent, sans davantage savoir qu'en faire d'ailleurs. Je remis chauffer de l'eau et préparai le filtre. Ce n'était peut-être pas plus mal, après tout ; avais-je un autre programme pour mon après-midi ? Qu'est-ce que je ferais une fois qu'elles seraient parties ? Je n'allais pas me remettre au travail à cette heure-ci (pour une fois je pouvais m'accorder un dimanche) et lorsque je ne travaillais pas dans mon trou, si l'on regarde les choses en face, à quoi occupais-je mes journées ?

Là-bas au salon, j'entendais les deux filles discuter à voix basse mais elles se turent dès que j'entrai. Je servis le café en silence, remplissant à nouveau les tasses que nous venions de vider, comme si Marianne et Jean-Louis n'avaient jamais existé et que nous venions seulement de remonter de la cave. La chose est encore possible lorsqu'il ne s'agit que d'un café : tout recommencer comme si de rien n'était.

A peine avais-je reposé la cafetière que Cynthia mit le problème sur le tapis. Elles avaient dû décider auparavant que ce serait elle qui en prendrait l'initiative.

« Je peux vous demander quelque chose ? dit-elle. Vos amis, là, n'arrêtaient pas de vous appeler Greg... Mais c'est quoi finalement votre prénom, Greg ou Maxence ? »

A la soudaine concentration que manifestait le visage de Julie, je compris qu'elles venaient d'en discuter toutes les deux et que Cynthia avait été chargée de mettre les pieds dans le plat ; mais, étant donné que je m'y attendais et que ma réponse était toute prête, je ne fus pas pris au dépourvu par l'attaque. « Les deux, fis-je comme s'il n'y avait rien de plus facile que de satisfaire leur curiosité. Maxence est mon second prénom. » Maintenant que le plus gros était fait, ce fut Julie que revint sur le devant de la scène ; je m'en doutais que c'était elle qui avait voulu savoir.

« D'accord, mais pourquoi vous n'en gardez pas qu'un seul comme prénom usuel ? Moi, par exemple, je m'appelle Julie Alexandra, mais tout le monde m'appelle Julie !

— Parce que ça vous va mieux...

— Maxence, ça ne vous va pas ?

— Pas pour eux ; pour eux j'ai toujours été Grégoire. Même pas Grégoire, d'ailleurs : Greg ; il n'y avait que ma mère qui m'appelait Grégoire. »

Les yeux plissés dans le rayon du soleil, Cynthia nous écoutait avec attention. Elle demanda soudain :

« Et pour nous alors, Greg ça n'allait pas ?

— Maxence c'est mieux, lui répondis-je (mais j'aurais été bien en peine de lui expliquer pourquoi). Il n'y a que pour vous que je suis Maxence, ça devrait plutôt vous flatter, non ? »

Elles ébauchèrent un sourire ambigu, se demandant sans doute si je me fichais d'elles, si on pouvait vraiment considérer comme un privilège que je leur aie réservé ce prénom-là. Il y eut un silence assez long puis Julie dut décider que tout compte fait ce n'en était pas un ; elle fit remarquer que c'était peut-être aussi une façon de les exclure de ma vie privée, que je ne tenais pas à les voir partager mon vrai prénom avec mes amis, que du coup je leur en avais fourni un autre, pour elles deux seulement. Evidemment je me suis récrié ; pas du tout, au contraire ! c'est aussi parce qu'elles étaient mes amies que je leur avais réservé ce prénom-là, elles étaient mes amies du PARADISE.

« Ben ouais, c'est ça : serveuses dans une boîte, quoi ! » fit Julie qui décidément s'ingéniait à me donner du fil à retordre. Et je ne pouvais pas prétendre lui donner tort puisque c'était vrai, plus ou moins vrai, que c'était effectivement par prudence, parce que je ne voulais pas lui donner ma véritable identité, que j'avais dit à Cynthia que je m'appelais Maxence. « Nous par contre, reprit-elle, me voyant dans l'embarras et en profitant pour enfoncer le clou, on vous a tout de suite donné nos vrais prénoms... »

Cynthia déglutit la gorgée de café qu'elle venait de boire et se porta heureusement à mon secours :

« Ça n'a pas d'importance, Julie... (elle tourna les yeux dans le soleil). Pour moi vous êtes Maxence, point barre ; je ne veux pas savoir comment les autres vous appellent. Greg ou Maxence, ça change quoi ? Il est toujours le même, non ?

— Si on veut... » concéda Julie avec une moue réticente. La façon dont Cynthia éludait le problème ne l'avait visiblement pas satisfaite et je la comprenais : un nom, ça signifie tout de même quelque chose. Mais elle acceptait que son amie ne tienne pas à s'étendre sur ce sujet et cela me suffit. Dans ce genre de situation, il n'est pas inutile d'avoir devant soi un café ; c'est peut-être même la raison

pour laquelle on en sert à ses invités. Julie commença à faire tourner dans sa tasse le sucre qu'elle n'y avait pas encore mis. Je lui tendis le sucrier où elle prit un morceau qu'elle cassa en deux pour offrir l'autre moitié à Cynthia. Nous bûmes chacun deux ou trois gorgées, échangeant de ces regards qui laissent entendre que l'on aurait à se dire beaucoup de choses mais que l'on est trop occupés à boire pour le moment et qu'il faut donc remettre ça à plus tard. Les tasses à café, malheureusement, ne sont pas inépuisables. Julie reposa bientôt la sienne sur la table basse.

« Et une fois que votre trou sera fini, qu'est-ce que vous ferez ? »

Pour rigoler je répondis que j'en ferais sans doute un autre ; alors elle me fixa de ses yeux clairs, d'un bleu si pâle, dans le rai du soleil qui venait de l'atteindre, qu'on les aurait pu croire presque gris.

« Un autre ? Mais pour qui, puisque vous aurez déjà le vôtre ? »

Je n'hésitai pas une seconde ; les questions de Julie commençaient à sérieusement m'agacer ; je rétorquai du tac au tac, un peu durement peut-être :

« Pour personne. Ce genre de trou, vous savez, on ne les creuse que pour soi...

— Donc vous n'en ferez pas d'autre...

— Non. Les gens ne creusent jamais qu'un trou dans leur vie. »

J'ai dû dire cela d'un tel ton qu'elles en sont toutes les deux restées songeuses. J'ai eu l'impression qu'elles me prenaient jusqu'à présent pour quelque doux maniaque, de ces gens dont il faut tolérer la manie avec une sorte de condescendance amusée, sans chercher à la contrarier. Mais il arrive parfois, parmi tout leur fatras délirant, que certains propos de ces gens-là nous donnent soudain à réfléchir. C'était ce qui avait dû se produire. C'est pourquoi Julie préférait prendre cela à la légère. Lorsqu'on se met des petits pulls mohair bleu layette, comme celui qu'elle avait, enveloppant des seins si menus qu'à peine en distingue-t-on la forme, cela ne porte peut-être pas à la réflexion, pas sur des sujets tels que celui-ci en tout cas.

« C'est marrant, remarqua-t-elle, c'est tout de même marrant de creuser un trou comme ça dans sa cave...

— Je n'allais pas le creuser dans la cave d'un autre... »

Cela les fit rire, de manière un peu complaisante je l'avoue, mais j'aimais autant ça. On prétend toujours qu'il faut faire rire les femmes ; quant à moi, je ne

vois pas pourquoi il faudrait les faire rire davantage que les hommes mais le fait est que cela simplifie parfois les choses, du moins ces choses-là qu'on appelle faute de mieux les relations humaines. Elles ont ri, donc, se forçant un peu, nous nous en rendions compte tous les trois, puis Julie ajouta :

« Je suppose que personne ne serait d'accord... »

Alors, très doucement, Cynthia a déclaré :

« Je ne vois pas pourquoi... Moi, par exemple, je serais d'accord... »

Nous l'avons considérée avec stupéfaction.

« D'accord pour qu'on vienne creuser dans ta cave ? s'étonna Julie.

— Ben oui... (elle marqua une longue pause, préparant son effet). Seulement je n'ai pas de cave ! »

Nous n'avons pas trop su comment réagir, Julie et moi, car ce n'était plus tout à fait le ton de la plaisanterie. Cynthia nous regardait avec une sorte de sourire ingénu, comme si elle nous mettait devant une évidence dont nous n'aurions pas jusque là pris conscience.

« Bon, fit Julie avec brusquerie, alors dans ce cas-là le problème ne se pose même pas ; ce n'est même pas la peine d'en parler ! »

CHAPITRE VINGT-DEUX

De la nécessité de respirer.

Ce lundi matin, d'après ce que je pouvais estimer au travers des persiennes, le jour pointait à peine lorsque je me suis éveillé ; il était beaucoup plus tôt que d'habitude. Les deux tourterelles qui depuis des années vivent dans le jardin voisin ne cessaient de roucouler ; c'était sans doute elles qui m'avaient tiré du sommeil ; à part une vague rumeur de circulation, très lointaine, on n'entendait que cela. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais l'impression d'avoir eu un dimanche ; la semaine reprenait son cours après la pause dominicale. Pour un peu je serais moi-même parti au boulot, le cœur léger, plein d'une ardeur nouvelle. C'est à cela que ça sert les week-ends, à repartir travailler. J'ai pensé que Mathilde prendrait bientôt son petit déjeuner et qu'elle aurait

quelqu'un en face d'elle à regarder. J'imaginai Mathilde, dans son pyjama de soie rouge (celui que nous avons acheté ensemble à Paris), le cheveu ébouriffé, prostrée devant son bol de thé ; elle n'était pas à prendre avec des pincettes à ce moment-là de la journée. Elle et son type partiraient ensuite à l'Agence mais cela me laissa complètement indifférent, j'ai très vite cessé d'y penser ; c'était leur vie après tout, qui n'avait plus rien à voir avec la mienne ; cela ne me concernait plus. Elle ne connaîtrait jamais mon trou et je n'avais aucune envie qu'elle le connaisse. Je n'avais aucun regret. Ce n'était pas pour elle que je l'avais creusé ; il y a une incompatibilité totale entre ceux qui creusent des trous et les gens comme elle et lui.

Je me suis sorti du lit et j'ai préparé mon café. Je me suis d'abord assis d'un côté de la table, dos tourné à la porte-fenêtre, puis, comme un pâle soleil commençait à entrer, j'ai changé de côté, laissant tirée la chaise en face de moi, une manière comme une autre de me tenir compagnie. Pour moi aussi on aurait pu dire que la semaine allait recommencer : j'avais une tâche assez délicate à réaliser, à laquelle je pensais depuis déjà plusieurs jours ; dans ma tête du moins, tout semblait au point, il n'y avait plus qu'à s'y mettre ; j'avais hâte de m'y mettre ce matin.

On pourrait penser qu'après tous ces travaux – des semaines et des semaines d'un véritable labeur de terrassier – j'éprouvais quelque lassitude, voyais quelque peu s'émousser mon enthousiasme initial, que je ne désirais plus rien d'autre qu'en finir avec tout cela au plus vite. Eh bien c'était exactement le contraire : plus j'avais, ces derniers jours, et plus je mettais de cœur à l'ouvrage malgré la fatigue et les multiples difficultés rencontrées (il y en avait eu des difficultés ces temps-ci lorsqu'il s'était agi de mettre en place les ultimes plaques de béton qui allaient fermer le cube parfait de ma chambre ; tous ceux qui en ont fait l'expérience savent que ce sont les dernières pièces de l'assemblage qui sont toujours les plus délicates à positionner). Le courage, malgré cela, ne m'avait jamais fait défaut ; à tel point qu'il m'était rarement arrivé ces jours-ci de faire appel à Cynthia ou à mon vieux démon ; je n'avais plus besoin d'eux. Et si j'allais au PARADISE un soir sur deux comme j'en avais pris l'habitude, ce n'était plus pour y chercher le moindre secours mais seulement me détendre en compagnie de Cynthia lorsqu'elle était disponible ou déguster simplement une bière fraîche dans un lieu agréable qui m'était devenu familier, noyé dans un brouhaha de conversations étrangères dont je n'avais pas à me soucier, me laissant porter

par les rythmes lénifiants qui émanaient de la salle du fond où de temps à autre on dansait. Même Django désormais me saluait ; du haut de son comptoir il lui arrivait fréquemment de m'indiquer d'un geste ma place et je n'avais plus alors qu'à m'asseoir pour observer les diligentes évolutions des deux lapins géants en plein travail entre les tables et qui, en attendant de pouvoir prendre ma commande, m'adressaient gentiment des sourires au passage sous leurs oreilles postiches. Je me reposais. J'étais bien. Je n'avais besoin de rien d'autre.

Pour revenir à la tâche que je m'étais assignée ce matin, cela ne posait pas de problème particulier, du moins sur le plan théorique : il ne s'agissait que de couler une petite dalle de béton armé, d'un mètre sur un mètre, qui devrait parfaitement s'adapter à l'ouverture de mon trou ; et c'est sur ce dernier point précisément que l'opération devenait délicate. On se souvient que j'avais au départ décidé que cette ouverture ferait un mètre carré, mais il va de soi qu'on ne travaille pas au millimètre près lorsqu'on découpe le sol de sa cave au marteau-piqueur et que la réalité ne peut pas exactement correspondre à ce qui avait été prévu dans l'idéal. C'est là, essentiellement, que résidait la difficulté car pour le reste – la technique du coffrage et la préparation du

béton, la découpe et l'assemblage de la ferraille pour l'armer – je ne me faisais pas de souci. En ce qui concernait les dimensions précises du coffrage à réaliser, par contre, je n'avais pas droit à l'erreur. Une fois coulée, une dalle de béton comme celle-là (je lui prévoyais une quinzaine de centimètres d'épaisseur) devient quelque chose de définitif, qu'il n'est plus question de modifier comme lorsqu'on travaille le bois par exemple. Avec le bois, il est toujours possible de s'arranger, de raboter ou limer, voire de coller un rajout si l'on avait calculé trop juste. Le béton, lui, ne pardonne pas ; il faut que ce soit bon du premier coup ; on ne triche pas avec lui. Il importait donc de mesurer avec la plus grande précision l'ouverture du trou (ce qui est encore à la portée de tout le monde) mais surtout (ce qui l'est moins et c'était cela qui m'inquiétait le plus) de tenir compte du fait que ce qui aurait dû être un carré ne l'était pas tout à fait, les côtés de mon trou n'étant pas parfaitement d'équerre ainsi que j'avais pu le constater. Ainsi, au lieu de ce que j'avais imaginé, je me trouvais devant un carré légèrement déformé, qui tendait imperceptiblement vers le losange irrégulier ; un pseudo losange d'un mètre carré (si l'on pouvait encore dire cela) dont mon coffrage devrait reproduire très précisément la figure ; là résidait toute la difficulté.

C'est cela qui me préoccupait en prenant mon petit déjeuner et c'est pourquoi j'avais hâte de m'y mettre : tout le reste ne serait que routine, un jeu d'enfant au regard de ce problème-là ; il fallait d'abord réaliser ce coffrage dans lequel j'allais couler la dalle, un coffrage sur mesures (l'expression ne saurait être mieux adaptée) mais dont les mesures non seulement requéraient la plus grande précision (ce qui va de soi pour des mesures) mais paradoxalement relevaient aussi de l'intuition en ce qui concernait la très légère déformation à lui appliquer et, je ne me le dissimulais pas, en tout dernier lieu de la chance puisque je risquais d'être amené à couler deux ou trois dalles successives avant de réussir celle qui conviendrait. Cette perspective-là – qui était fort probable compte tenu des données du problème que je viens d'exposer – n'avait évidemment rien pour me réjouir, qu'on se mette à ma place ! Mais quoi ? me suis-je dit ; tout cela n'est finalement qu'à l'image de la vie, soumise elle aussi à divers alea malgré tous nos efforts pour la contrôler, l'orienter, tout prévoir, malgré la rigueur de toutes les « mesures » que nous croyons prendre. Il y a un risque, c'est bien évident, mais la seule façon, ici comme ailleurs, d'affronter les risques ne consiste-t-elle pas justement à les prendre ? Plus tôt on s'y attelle mieux c'est ; et

lorsque tout est fini – c'est toujours ainsi que cela se passe – on s'étonne une nouvelle fois d'avoir réussi, sans trop savoir comment, à surmonter ce qui auparavant nous semblait une montagne et qui, tout bien considéré, n'avait vraiment rien d'impossible. C'est généralement ce qui se produit.

Je soliloquais donc de la sorte devant mon bol de café, non pas à voix haute il va de soi – je n'en étais pas encore là – mais en mon for intérieur comme on dit, ce « fort » (ainsi que je l'entendais naïvement lorsque j'étais enfant) où se côtoyaient à l'insu de tous, bien à l'abri dans leur retranchement, à la fois mon vieux démon et Cynthia, moi-même et parfois Mathilde, et encore quelques autres, toute ma garnison pour ainsi dire. C'est là que j'organise ma défense, élabore toutes mes stratégies, tire la leçon de mes replis ; de là aussi que je passe à l'attaque le moment venu, une fois les choses bien pesées et longuement mûries comme aujourd'hui.

Je me suis levé, j'ai repoussé ma chaise sous la table, porté mon bol sur l'évier (repoussant aussi au passage l'autre chaise qui n'avait aucune raison de rester tirée) et je suis allé revêtir ma tenue de travail avant de sortir dans le jardin. Arrive un moment où il faut cesser de tergiverser et passer à l'action. La

limpidité du nouveau jour qui s'annonçait m'a paru de bon augure.

Ma cave était propre et rangée puisque j'avais tout mis en ordre pour la visite de Julie et Cynthia ; cela sentait la fin de quelque chose, la fin de ces travaux probablement, ce qui est à la fois gratifiant, puisque l'on touche au but, que l'on a des raisons objectives d'être content de soi, et toujours un peu déprimant comme tout ce qui se termine. Je connaissais cette impression-là et ne m'en inquiétai pas outre mesure. Dans certaines circonstances, il est nécessaire de passer vite, d'éviter de se complaire dans la délectation de ses propres sentiments, de même que lorsqu'on traverse des sables mouvants : que l'on s'attarde, que l'on hésite un instant, et c'est aussitôt l'enlèvement, chacun sait cela.

J'ai tout se suite pris mon mètre ruban pour vérifier une fois de plus les dimensions de l'entrée de mon trou. Bien que je les sache par cœur, j'ai préféré vérifier avant de les reporter sur les planches que j'avais prévues pour le coffrage, des planches de bois brut, non raboté, larges de quinze centimètres, l'épaisseur de ma future dalle. J'ai scié, j'ai assemblé ; j'ai superposé ce grossier cadre de bois à l'ouverture de mon trou et l'ai forcé délicatement jusqu'à ce qu'il en prenne la forme exacte. J'ai alors cloué aux quatre

angles des équerres de contreplaqué, prenant garde à ce que rien ne bouge au cours de cette opération.

En principe mon coffrage était bon. Je n'avais plus qu'à le déposer à côté sur une bâche de plastique, préparer les tiges de fer pour l'armer et couler une première couche de béton afin de les y noyer. Restaient à régler deux détails : l'anneau, au centre, qui servirait à soulever la dalle ; il faudrait le fixer sur la ferraille ; et puis un trou à proximité, dans lequel une corde pourrait coulisser ; je réserverais ce trou en insérant verticalement un morceau de tube de PVC avant de couler le béton. Tout était donc prêt.

J'ai commencé à gâcher le béton – ciment, sable, gravier – et j'en ai rempli mon coffrage ; en une demi-heure la dalle était faite. J'en ai précautionneusement lissé le dessus à la taloche, prenant bien soin de dégager l'anneau central et le petit tube de PVC. J'ai passé à l'eau mes outils, les ai rangés. Il n'y avait plus qu'à attendre que cela sèche ce qui demanderait au moins vingt-quatre heures. Ce ne serait donc que demain, après avoir décoffré, que je saurais si la dalle était réussie. Il y a comme cela un certain nombre de choses pour lesquelles le sort en est jeté sans qu'on puisse immédiatement savoir de quel côté, je veux dire si le résultat sera favorable ou non. L'issue pourtant en est déjà décidée, il n'est plus possible de

faire mieux ou de faire autrement, nous sommes désormais impuissants à intervenir en quoi que ce soit ; l'échec ou la réussite sont déjà irrémédiablement inscrits quelque part, peut-être quelqu'un le sait-il ; mais nous, nous n'en savons rien et ne pouvons qu'attendre. J'ai été tenté un instant, devant ma dalle, d'entreprendre l'inventaire de ce genre de situations, beaucoup plus courantes qu'on ne le croit (le passage d'un examen ou d'un concours, par exemple, cela vient tout de suite à l'esprit ; mais aussi, beaucoup plus tragiquement, l'embarquement à bord d'un avion qui doit s'écraser ; et bien d'autres...) puis j'y ai renoncé car cela m'aurait entraîné trop loin ; sans doute ne tenais-je pas à me rappeler qu'il en était toujours ainsi et que nous avons finalement si peu de maîtrise sur nos propres destinées. J'ai laissé tomber cet inventaire qui ne mènerait à rien pour le moment, d'autant plus que j'avais pas mal de problèmes plus urgents à régler d'ici demain, ne serait-ce qu'installer l'électricité dans la chambre (l'ampoule suspendue au-dessus du trou n'avait plus aucune utilité) et prévoir la possibilité de mettre en marche et d'arrêter la pompe d'en bas (un simple câble avec un interrupteur, mais cela prendrait au moins une heure ou deux) ; descendre, enfin, le minimum de mobilier nécessaire. Rien que cela

occuperait le reste de ma journée et me permettrait de ne pas sentir le temps passer jusqu'à demain.

On ne sent généralement pas le temps passer lorsqu'on sait s'organiser de la sorte, qu'on parvient à se ménager ces sauts de puce dans la journée, dans la semaine (faire ceci, puis cela, et encore cela), de manière à ne plus subir le sentiment d'attendre. Du coup, lorsque ce que vous attendiez finit par arriver, forcément (comme le moment où ma dalle serait sèche, par exemple), vous avez l'impression que cela ne fait qu'advenir tout naturellement, tel un saut de puce supplémentaire inscrit dans la série précédente, sans avoir eu le moins du monde à supporter l'attente. C'est à mon avis ce qu'on peut faire de mieux pour affronter ce problème du temps ; en tout cas, c'est tout ce que j'ai trouvé, même si ce n'est pas toujours très facile à mettre en œuvre car il faut encore parvenir à y croire et, quoiqu'on en dise, il n'y a rien de plus malaisé à tromper que soi-même. Mais ce serait là un autre débat, qu'il n'était pas opportun de développer ce matin si je voulais venir à bout de mon programme : éclairage, pompe, mobilier, il y avait de quoi faire, ce n'était pas le moment de rêvasser.

J'ai jeté un dernier coup d'œil à ma dalle qui reposait sur le sol de ma cave, massive et molle

méduse qui n'aurait demandé qu'à s'étaler hors des limites de son carcan de bois ; lisse et sombre, sa surface, où remontait une fine pellicule de lait de ciment, me renvoyait le reflet de la lampe suspendue au-dessus du trou. C'était cette lampe-là, justement, qu'il fallait maintenant que j'installe au fond. De quelle manière, je ne m'étais jamais posé la question. Au regard des travaux titanesques que je venais d'accomplir, la façon de faire descendre un simple câble électrique ne m'avait jamais paru primordiale. Il est vrai que j'avais toujours raisonné dans la perspective d'un trou ouvert, avec une ouverture de un mètre de côté ; on pouvait y faire descendre tout ce qu'on voulait. A présent que j'avais réalisé cette dalle pour le fermer – une dalle que j'espérais aussi bien ajustée que possible – les données du problème apparaissaient sous un jour différent. Fallait-il percer la dalle elle-même ? Mais alors il serait plutôt malaisé, avec ce câble qui la traverserait, de la déplacer. Fallait-il prévoir une gaine en dehors de la dalle (solution plus professionnelle et de loin beaucoup plus satisfaisante) ? Mais cela impliquait de percer le plafond de ma chambre, c'est-à-dire d'abord le sol de la cave, puis les cinquante centimètres de mâchefer et de caillasse que je trouverais dessous et enfin de découper les plaques de béton cellulaire qui

constituaient le plafond de mon trou ; pas mal de travail, autrement dit, et des dégâts probables alors que je pensais en avoir terminé. On comprendra que cela n'avait rien d'excitant ; et pourtant, plus j'y réfléchissais, plus il apparaissait que je devrais m'y résoudre. Je n'ai jamais aimé les solutions bâtardes, les demi-mesures (ce n'est pas pour rien qu'on les appelle des « solutions de facilités » !) ; si quelque chose doit être fait, qu'au moins ce soit bien fait, tel a toujours été mon principe, quoiqu'il en coûte. Bien faire les choses, c'est une des dernières satisfactions qui nous restent si l'on y réfléchit bien, cela justifie qu'on y attache toute son énergie, je n'ai eu aucun mal à m'en convaincre.

Du coup, évidemment, ce n'était pas demain que je pourrais décoffrer ma dalle, pas demain matin en tous cas. Mais, comme disait Mathilde, toujours pragmatique, portée à prendre la vie du bon côté : « Il faut faire d'un mal un bien. » J'avais l'occasion une fois de plus de vérifier le bien fondé de ses préceptes : ce travail supplémentaire imprévu allait certes me retarder, c'était indéniable, mais ma dalle aurait d'autant plus le temps de sécher, ce qui ne serait que mieux. J'ai donc opté pour la gaine de service à creuser dans le sol. Elle permettrait non seulement de faire venir l'électricité mais remplirait aussi de

multiples fonctions que je n'avais peut-être même pas envisagées ; l'installation du téléphone, par exemple, je pourrais y faire passer le fil (encore que je visse mal la nécessité de disposer du téléphone dans un trou) ; le passage du tuyau de refoulement de ma pompe en tous cas (actuellement il pendait à l'entrée et m'empêcherait de poser la dalle le moment venu) ; et surtout (je venais seulement d'y penser) la ventilation. Si je fermais mon trou, effectivement, il devenait indispensable de l'aérer ; la gaine aurait aussi cette fonction et d'ailleurs j'en vins à me demander si ce serait suffisant, s'il ne conviendrait pas de percer aussi une seconde bouche d'aération. Bien que ne possédant aucune connaissance technique sur ce point (et n'ayant plus guère le temps de rechercher de la documentation sur les normes de ventilation des locaux souterrains) cela me semblait tomber sous le sens : il fallait prévoir au moins deux bouches d'aération, ne serait-ce qu'afin que l'air circule, en admettant que la convection naturelle suffise à le faire circuler.

Je n'en revenais vraiment pas d'avoir négligé ce paramètre essentiel : la ventilation. Dire que, pendant des semaines, j'avais creusé ce trou, que j'en avais prévu l'aménagement dans les moindres détails (jusqu'à envisager d'y installer le mobilier qui le

rendrait habitable), sans avoir pensé un instant qu'il faudrait tout d'abord y respirer ! Et c'était seulement maintenant, au moment de poser la dernière pierre (c'est le cas de le dire), cette dalle qui viendrait le clore définitivement et couronner l'ensemble, que je me rendais compte qu'il ne serait même pas vivable ! Une telle erreur de conception m'a soudain fait frémir, au point que j'ai senti se hérissier les poils sur mes bras et un étrange picotement me chatouiller le cuir chevelu. Ce n'était pas seulement le cas de mon trou qui me faisait réagir de la sorte (en ce qui concernait le trou, il n'était pas trop tard pour intervenir, je pouvais encore les réaliser ces bouches d'aération) mais l'idée qu'on pouvait engager des mois de labeur – parfois une vie entière – sur un projet qui serait vicié dès le départ sans qu'on s'en soit aperçu et travailler ainsi pour rien finalement, ou pour quelque chose qui était voué dès l'origine à l'échec. Cela donnait effectivement froid dans le dos. Et qui plus est je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même, il n'y avait personne sur qui j'aurais pu reporter la responsabilité de cette imprévoyance, de cette impardonnable légèreté, car mon vieux démon du doute, on s'en souviendra, je l'avais depuis belle lurette congédié, il aurait été injuste de lui adresser la moindre remontrance (je l'entendais d'ailleurs

ricaner, quelque part dans son coin : « Ah, ah ! tu as cru te passer de moi, tu te croyais sans doute assez fort pour te débrouiller seul ! ou tu comptais peut-être sur cette petite du PARADISE pour me remplacer. Tu vois où ça t'a mené... »). Evidemment il avait tapé juste car ce n'était certainement pas Cynthia qui m'aurait apporté le moindre conseil concernant cette histoire de ventilation, cela va de soi, pas davantage que sur la plupart des problèmes techniques que j'avais rencontrés. C'est pourquoi je n'ai rien répondu, faisant celui qui n'entendait pas. Mais l'autre enfonçait le clou, fort d'une revanche si facile (« Qu'est-ce que tu imaginais qu'elle allait t'apporter, celle-là ? De toutes façons elle n'y connaît rien » susurrerait-il) et il n'y a rien de plus agaçant que de prétendre faire la sourde oreille à une voix qui parle ainsi en vous, pas moyen de lui échapper sauf à lui clore le bec une fois pour toutes. C'est à quoi finalement je me suis résolu ; je lui ai rétorqué, à mon vieux démon, que ce n'avait jamais été des conseils techniques que j'avais attendus de Cynthia, sur ce point j'avais toujours été lucide ; ce que j'avais attendu d'elle et qu'elle m'avait apporté, n'était rien d'autre qu'un soutien moral, un soutien contre lui, justement, qui ne faisait que dénigrer tout ce que je tentais d'entreprendre, cherchait par tous les moyens

à me déstabiliser. C'était grâce à Cynthia que je lui avais résisté ; sans elle – qui m'avait redonné du cœur à l'ouvrage dès le premier jour – je n'en serais pas là aujourd'hui, mon trou ne serait même pas terminé. Cette argumentation-là, je la savais imparable, je savais qu'elle lui ferait le plus de mal possible. La voix de mon vieux démon s'est aussitôt tue ; j'avais frappé juste et fort. « Alors tu me laisses travailler, maintenant ? ai-je ajouté, profitant de mon avantage ; tu me les laisse percer tranquillement ces bouches d'aération ? » Mais il avait déjà disparu, s'était honteusement recroquevillé quelque part, me laissant le champ libre. J'ai eu tout de même un peu de remords de l'avoir aussi brutalement rabroué (nous sommes compagnons de si longue date) puis cela s'est très vite dissipé dès que je me suis mis au travail.

Le travail, de fait, ne manquait pas si je voulais ne pas prendre trop de retard sur mon précédent programme et m'assurer dès demain comme prévu que j'avais coulé une dalle adéquate. J'ai donc ressorti mon marteau-piqueur (encore une chance que je ne l'ai pas prêté à Jean-Louis !) et j'ai décidé rapidement de l'emplacement de mes deux bouches d'aération (dans deux angles diamétralement opposés de la chambre afin d'obtenir la meilleure circulation de l'air). J'ai tout de suite attaqué le sol de ma cave, avec

la tranquille détermination de celui chez qui la routine a désormais banni toute surprise, toute impatience ; je savais en effet exactement à quoi m'attendre : le béton, le mâchefer puis les cinquante centimètres de glaise jaune et de cailloux ; pour les deux conduits que j'avais à percer cela remplirait à peine quatre ou cinq de mes seaux de terrassier ; ces gravats-là ne poseraient pas de problème. Je travaillais donc avec méthode et efficacité, sans atermoiements ni états d'âme inutiles, ainsi qu'on devrait toujours le faire et cela progressait on ne peut mieux.

On n'insistera jamais assez sur l'intérêt de creuser des trous car lorsqu'on a une fois creusé un trou (comme je l'avais fait, avec toute la difficulté que cela implique), percer des bouches d'aération ou quoi que ce soit d'autre devient un jeu d'enfant, ce n'est plus qu'une question de temps et de disponibilité ; on bénéficie d'un atout considérable pour la suite et par conséquent le jeu en vaut largement la chandelle comme n'aurait pas manqué de le souligner Mathilde. A propos de Mathilde d'ailleurs, j'ai regretté pour une fois qu'elle ne soit pas à mes côtés afin de constater par elle-même combien j'étais devenu efficace quoiqu'elle ait toujours prétendu. Si elle avait pu me voir aujourd'hui percer ces bouches d'aération, avec

quelle rapidité je l'avais décidé et comment je m'y prenais, ç'aurait été pour elle une bonne leçon, me semble-t-il.

Mais j'étais devenu tellement efficace que je ne me suis même pas attardé à cette évocation de Mathilde : quelques coups de marteau-piqueur et j'extrayais la terre à la truelle pour la verser dans un seau ; encore quelques coups de marteau-piqueur et ainsi de suite. En moins d'une heure j'avais percé le premier conduit et atteint la plaque de béton cellulaire qui constituait le plafond de ma chambre. Il n'y avait plus qu'à découper proprement cette plaque à la dimension adéquate et j'ai procédé pour cela comme l'aurait fait n'importe qui doté d'un minimum de sens pratique : d'en haut, à la perceuse, j'ai perforé la plaque de plusieurs trous correspondant au pourtour du conduit ; puis, descendu dans la chambre, il m'a été facile en me guidant sur ces trous de la découper à la scie égoïne ; de la sorte le conduit extérieur correspondait exactement à la découpe intérieure.

C'est un moment de grande satisfaction, dans ce genre de petits travaux, que celui où l'on parvient à faire ainsi parfaitement coïncider l'intérieur et l'extérieur – ce qui n'arrive pas tous les jours dans la vie, on peut me croire ! – et je dois dire que, dans le cas présent, c'était une indéniable réussite. J'avais

réalisé dans le plafond de ma chambre une espèce de cheminée circulaire d'une vingtaine de centimètres de diamètre, à peu près ce qu'il fallait pour y glisser un de ces gros tuyaux de PVC gris, de ceux qu'on utilise habituellement pour les évacuations de tout-à-l'égout, et l'idée me vint alors que je pourrais faire descendre l'un de ces tuyaux jusqu'au sol tandis que je couperais l'autre au ras du plafond ; ce qui me permettrait d'avoir une bouche d'aération haute et une basse, de manière à faciliter la circulation de l'air par simple convection.

C'est incroyable comme les idées peuvent vous venir dans le plein feu de l'action et comme n'importe quel projet peut s'améliorer dès lors qu'on s'y attelle. Il n'y a finalement que les gens qui ne font rien qui n'ont pas d'idées, il faut en avoir fait soi-même l'expérience pour en être convaincu et cette constatation a quelque chose de réconfortant, comme s'il y avait tout de même quelque part une justice. Enfin, voilà l'idée qui m'est venue après avoir percé ma première bouche d'aération et j'ai commencé l'autre aussitôt, avec encore plus d'entrain car j'avais l'impression de mieux savoir à présent où j'allais.

Tout en perçant ce deuxième trou (avec la même facilité que le premier) je tendais l'oreille sans me l'avouer à d'éventuelles remarques de mon vieux

démon ; mais je n'entendais rien du tout ; il n'avait manifestement rien à dire. J'en ai donc conclu que j'étais dans la bonne voie, qu'il n'y avait pas de meilleure solution pour l'aération de mon trou et, la conscience tranquille, j'ai poursuivi mon travail. D'aucuns pourraient imaginer que c'est là une situation idéale, travailler la conscience tranquille, mais j'ai bientôt compris qu'il n'en était rien : c'est peut-être vrai dans un premier temps – puisque tout se passe pour le mieux et qu'on avance vite – mais on s'aperçoit peu à peu qu'on paie cela d'une solitude absolue que ne vient plus traverser aucun scrupule, aucun doute, pas l'ombre d'une critique ou d'une discussion, ne serait-ce qu'avec soi-même. Le travail avance, certes, mais l'on s'ennuie parce qu'il ne présente plus le moindre obstacle, la moindre difficulté à résoudre. Il ne s'agit plus que de réaliser méthodiquement un programme sans surprise, faisant appel à des savoir-faire que l'on maîtrise parfaitement, dénué de tout parfum d'aventure ; vulgaire travail de tâcheron, autant dire, que l'on mène à bien sans penser, comme une bête. Autant ma première bouche d'aération m'avait procuré de satisfaction, autant percer celle-ci me paraissait fastidieux et répétitif. Plus besoin de Cynthia, plus besoin de mon démon, je n'avais besoin de personne

et loin de me rendre les choses plus faciles cela devenait pesant au contraire, on aurait dit que je poursuivais machinalement ces travaux bien qu'ayant perdu de vue toute raison de terminer ; comme si j'avais perdu la foi en quelque sorte.

J'ai persévéré cependant car on n'a guère d'autre choix dans ces cas-là ; arrêter serait encore pire ; ce serait non seulement sanctionner un échec mais surtout priver de sens tout ce qu'on avait pu réaliser jusque là. Et le sens – si l'on y réfléchit bien – il y en a si peu, dans l'ensemble, qu'il ne faut surtout pas laisser passer l'occasion d'en grappiller une parcelle ici ou là, encore moins y renoncer lorsqu'on en a déjà par bonheur sous la main.

C'est dans cet étrange état d'esprit, par conséquent, que j'ai terminé ma seconde bouche d'aération ; à laquelle il n'y avait rien à redire car elle correspondait parfaitement à ce qu'il fallait, était percée on ne peut plus proprement et avec précision, sans occasionner aucun dégât au plafond de ma chambre. Grâce à ces ouvertures, non seulement je pourrais faire passer le tuyau d'évacuation de ma pompe et un câble d'alimentation électrique, mais surtout je pourrais respirer dans mon trou, ce qui est tout de même indispensable. Contemplant le travail que je venais d'accomplir, je me suis une nouvelle fois étonné

d'avoir négligé de prendre en compte cet aspect essentiel. Mais la chose est plus courante qu'on ne le pense, à la réflexion ; sans parler de la situation, reconnaissons-le un peu particulière, de ceux qui creusent des trous, combien ne sommes-nous pas en vérité, ici et là, à nous construire laborieusement des mondes dans lesquels nous ne pourrions qu'étouffer ?

J'ai rangé mes outils et remis le marteau-piqueur dans son carton d'emballage. Serrée dans son coffrage, ma dalle de béton commençait à sécher ; la surface avait déjà pris un bel aspect gris souris, dénué de ces luisances humides et sombres rappelant qu'elle n'était faite que de poudre de ciment mélangée à de l'eau. Elle devenait un bloc solide et lourd, qui bientôt sonnerait clair sous le marteau et le burin pour peu qu'on s'avise d'essayer de l'entamer. Le béton « avait pris » comme on dit, comme on le dit aussi du mortier ou du plâtre, ou encore de la confiture, de tout ce qui met du temps, en fait, à acquérir sa consistance définitive. J'avais cinq seaux de gravats à remonter ; ce n'était pas cela qui risquait de me poser des problèmes ; le jardin se trouvait dans un tel état que je pouvais les déverser n'importe où.

C'est juste devant la terrasse que je les ai vidés, sans faire l'effort d'aller plus loin ; un modeste terril supplémentaire qui paraissait ridicule au regard d'une

dévastation presque totale. Je ne me suis même pas soucié de l'étaler. J'avais encore une course à faire aujourd'hui avant la fermeture des magasins : il fallait acheter le tuyau de PVC qui servirait de gaine à mes conduits. On remarquera sans doute que l'aération se ferait aussi bien sans cette gaine et que j'aurais pu par conséquent m'en dispenser. C'est exact et j'ai même songé un moment à en rester là. Mais, outre que je n'avais rien d'autre à faire en cette fin d'après-midi (aller jusqu'à Castorama ou Point P. prenait des allures de sortie, de détente, m'offrirait une occasion de distraction), il n'est pas pensable, de mon point de vue, de laisser quelque chose inachevé (c'est ce qui m'a finalement déterminé à y aller) quand bien même cela serait tout aussi fonctionnel en l'état. Je dois avouer que j'ai un tel besoin du « fini », du travail mené à son terme et proprement fait, qu'il m'est maintes fois arrivé de consacrer davantage de mon temps à des « finitions » justement, que je savais superflues, qu'à la réalisation de l'essentiel, et cela en toute connaissance de cause. Ce n'était donc pas maintenant, on le comprendra, parvenu au terme d'un ouvrage d'une telle ampleur, que j'allais renoncer à l'achat d'un malheureux tuyau de PVC afin que tout soit vraiment parfait.

Je suis remonté et j'ai pris ma douche, réfléchissant à la façon dont j'allais installer ces tuyaux. J'ai bu rapidement un café debout dans la cuisine et je suis parti. Demain je n'aurais plus qu'à les couper et les mettre en place, à décoffrer ma dalle de béton pour vérifier si elle s'adaptait à l'ouverture de mon trou et tout serait enfin terminé.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Une ramette de papier.

Il y a quatre semaines que je n'ai pas revu Cynthia, depuis sa visite à la maison, et je crois qu'on peut désormais tenir pour certain que je ne la verrai jamais plus. Elle est au PARADISE, affublée de ses oreilles de lapin, s'asseyant à la table de n'importe quel client qui le lui demande, s'efforçant de lui faire commander une bouteille de champagne pour vingt fois le prix qu'elle vaut. Moi je suis dans mon trou.

Il y a maintenant exactement quatre semaines que je suis dans mon trou. Il n'y a plus ni jour ni nuit ; seulement la lumière de ma lampe que j'éteins lorsque je m'endors, que j'allume dès que je suis éveillé. Mais je sais que cela fait quatre semaines parce que j'ai conservé ma montre et que je coche sur une feuille de papier chaque journée qui s'est écoulée,

chaque révolution de vingt-quatre heures ; il n'y a ainsi aucun risque d'erreur.

Je dispose de tout le confort dans mon trou ; en tout cas du minimum de confort nécessaire : j'y ai descendu un divan (un simple sommier à lattes, très léger, et son matelas de mousse, un oreiller et des couvertures), une petite table en bois et une chaise. Au lieu d'une ampoule suspendue au plafond, j'ai préféré mettre une lampe de chevet sur la table, avec un abat-jour de tissu rose ce qui fait une lumière agréable (et lorsqu'on ne dispose plus que d'une lumière, autant qu'elle soit agréable) ; dans l'ensemble je serais plutôt assez bien installé. Mes deux conduits d'aération remplissent parfaitement leur office ; l'un au ras du plafond, l'autre descendant jusqu'à cinquante centimètres du sol. Par celui du plafond j'ai fait passer comme prévu le câble d'alimentation électrique et le tuyau de refoulement de ma pompe. Je pourrais crier, si je voulais, par celui qui descend jusqu'au sol, appeler, mais qui m'entendrait ? Il n'y a personne dans la cave et de toute façon je n'en aurais plus la force à présent. Je passe la plupart de mes heures allongé sur le lit, à somnoler ou dormir ; j'ai de plus en plus de mal à me tenir à la table pour écrire. Il est donc temps de terminer, bien que je sois loin d'avoir épuisé les deux

ramettes de papier dont j'avais fait provision (mieux valait prévoir large que manquer, m'étais-je dit, quelle que soit la situation : aurais-je manqué de papier, je n'avais plus aucun moyen de m'en procurer).

L'opération la plus délicate, avant de m'installer, a été de refermer mon trou de l'intérieur. Bien que j'aie tout minutieusement préparé, ce n'est jamais qu'au dernier moment qu'on peut s'assurer que cela va marcher. Je tiens à expliquer comment j'ai procédé car on pourrait s'interroger par la suite sur le fait que j'y sois parvenu seul et conjecturer inutilement sur d'éventuelles complicités, mettre en cause je ne sais qui ; or évidemment il n'en est rien. J'ai tout simplement fixé à l'anneau de ma dalle la corde qui m'avait servi à hisser les seaux. L'autre extrémité de cette corde, je l'ai fait passer dans la gorge de la poulie suspendue au-dessus du trou avant de lui faire traverser la dalle elle-même par le petit tube de PVC que j'y avais laissé. D'en bas, il n'y avait plus qu'à haler cette corde pour que la dalle se soulève et vienne se positionner d'elle-même au-dessus de l'entrée du trou. Monté sur la table, je l'ai guidée afin qu'elle se mette en place comme il faut ; puis je l'ai laissée doucement descendre.

J'avais fait du bon travail : elle s'adaptait parfaitement à la forme de l'ouverture. Il y avait un gros fil de nylon attaché à la corde, à peu près à l'endroit où je mettais mes mains pour hisser ; il courrait tout le long de la corde, traversait la dalle de béton avec elle, passait aussi dans la poulie avant de revenir dans la chambre par la bouche d'aération haute. En tirant sur ce fil, je pouvais faire remonter la corde. J'ai tiré : tel un serpent s'enfuyant dans une anfractuosité de rocher, elle a disparu par le petit orifice de la dalle ; il n'était donc plus possible de soulever celle-ci de l'intérieur ; j'ai pu me dire que tout était définitivement réglé.

J'ai remis la table à sa place contre la paroi opposée au lit. J'ai repris par terre les deux ramettes de papier, la lampe, et les ai posées dessus. J'ai poussé la chaise devant la table. J'étais chez moi, libre d'occuper à ma guise mon nouvel espace. On éprouve un sentiment de cette nature après un déménagement, lorsque les copains qui vous avaient donné un coup de main viennent de s'en aller : délivré de toute cette agitation et de ces tracas, vous vous retrouvez enfin seul, seul pour organiser votre nouvelle vie.

Ma nouvelle vie se réduisait en l'occurrence à peu de choses, dira-t-on, dans une chambre souterraine

de moins de trois mètres sur trois, meublée seulement d'un divan, une table, une chaise et ma lampe. Mais c'est justement lorsqu'on n'a presque plus rien qu'il est difficile de s'organiser. Lorsque, déjà accaparé par un travail, il faut de surcroît trouver le temps de faire ses courses, préparer ses repas, de sortir et de voir ses amis ou de s'occuper de son intérieur, on peut dire que l'organisation se fait d'elle-même ; nos diverses activités se mettent en place les unes par rapport aux autres sans qu'on ait tellement le choix, il n'y a qu'à se laisser emporter par le tourbillon. Plus on a de choses à faire, finalement, moins il est difficile de les faire et ces gens qui se prétendent constamment débordés – j'en connais quelques-uns – sont loin de gagner à mes yeux tout le mérite qu'ils souhaiteraient qu'on reconnaisse à leur hyperactivité. C'est lorsqu'il ne nous reste quasiment rien en revanche – peu d'espace, peu d'objets, aucune contrainte extérieure – , que se pose de façon cruciale le problème de l'organisation de notre temps ; et c'est là précisément où j'en étais.

Il ne me restait pas tout à fait rien cependant puisque j'avais encore un projet : relater l'expérience qu'on vient de lire. Non pas que je la tienne en quoi que ce soit pour exemplaire (il n'y a que la jeunesse pour se nourrir de cette illusion que nous sommes

uniques et il y avait beau temps que j'étais convaincu du contraire), mais parce qu'elle était si commune, justement, qu'elle trouverait peut-être quelque écho chez l'un ou l'autre d'entre nous, autrement dit pourrait au moins servir (sait-on jamais ?) à quelque chose. C'était tout ce que je pouvais espérer. Et puis tant qu'on a un projet, m'étais-je dit, rien n'est encore tout à fait perdu... Qu'aurais-je fait d'autre, de toute façon, en attendant ?

J'ai déchiré l'emballage de la première ramette de papier (la seule que j'aurais à utiliser, je le sais maintenant : il restera une autre ramette intacte, cinq cents feuilles de papier vierge) et j'ai disposé toute la pile à ma droite sur la table. Autant s'y mettre aussitôt, ai-je décidé (on connaît sur ce point mes principes : à quoi bon remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même ?) et j'ai donc commencé tout naturellement par le commencement ; tout en haut de la première feuille j'ai écrit : « Le jour où ces travaux ont vraiment commencé... » C'était il y a quatre semaines de cela.

Il a dû pleuvoir abondamment au cours des quinze premiers jours. Je ne peux pas savoir exactement quand car, au fond de mon trou, ne me parvient plus aucun bruit du monde extérieur mais j'ai vu monter de façon alarmante le niveau de l'eau dans mon vide

sanitaire, jusqu'à presque affleurer le plancher de ma chambre. J'ouvre plusieurs fois par jour le regard de mon vide sanitaire ; pas tant pour surveiller le niveau (je ne suis pas à ce point obsessionnel) que pour y puiser un peu d'eau à l'aide de la cruche de grès que j'ai aussi descendue. Filtrée par le sol et bien décantée comme au fond d'un puits, cette eau limpide et fraîche me paraît tout à fait propre à la consommation, en tout cas j'en bois énormément ; quoi qu'il en soit je n'en ai pas d'autre. Les gens que leur esprit pratique – comme c'est le cas de Julie ou Jean-Louis, par exemple –, porte à s'arrêter au moindre détail matériel, ne manqueront pas de s'inquiéter de ce que je fais de toute cette eau, je veux dire des abondantes mictions qu'elle doit inévitablement susciter. Qu'ils sachent donc que j'ai pris la précaution de me munir d'un seau hygiénique (malheureusement pas le modèle en métal émaillé qu'utilisaient encore nos grands-parents, mais sa version plus moderne, en simple plastique bleu plutôt laid, le seul que j'aie trouvé) et que lorsque ce seau est plein il me suffit d'y plonger la crépine d'aspiration de ma pompe laquelle, en quelques secondes, envoie tout cela directement à l'égout ; je replace ensuite la crépine dans le vide sanitaire et le tour est joué.

L'eau avait donc tellement monté, ces quinze premiers jours, que j'avais dû à plusieurs reprises actionner longuement la pompe, obsédé chaque fois par la mise en garde de Julie (« Vous finirez noyé comme un rat » avait-elle dit, une prédiction que je ne tenais pas à voir se réaliser). Fort heureusement tout fonctionnait à merveille. J'avais fixé au mur, au-dessus du regard, un interrupteur sur lequel je n'avais qu'à appuyer pour éloigner en quelques minutes la menace de l'inondation. Percevoir le ronronnement assourdi de la pompe, quelque part au-dessus de ma tête dans un coin de la cave, dès que j'appuie sur ce bouton me procure toujours une étrange impression. Outre la satisfaction de constater que ça marche, que c'est moi qui ai conçu et fait fonctionner tout cela, j'ai le sentiment d'agir sur un monde très lointain, que j'aurais quitté depuis longtemps mais avec lequel je resterais pourtant en communication rien que par le biais de cet interrupteur : j'appuie dessus et cela ronronne là-haut, dans un univers qui n'est déjà plus le mien ; j'appuie de nouveau et tout s'arrête, je retombe dans le silence absolu de mon trou. Je dois confesser que j'y ai pris goût et qu'il m'arrive de faire ainsi tourner la pompe quelques secondes sans nécessité aucune, rien que pour le plaisir de l'entendre et pour m'assurer que le contact n'est pas

encore tout à fait coupé avec le monde, même s'il ne tient plus – c'est le cas de le dire – qu'à un fil, un simple fil électrique.

Pour en revenir au niveau de l'eau, j'ai constaté qu'il n'a pratiquement plus varié ces derniers temps. Je suppose par conséquent qu'il fait beau, ce qui n'aurait rien d'anormal à l'approche de l'été. Le remblai qui envahit mon jardin doit commencer, j'imagine, à se couvrir de verdure – chiendent, pissenlits, saponaires et toutes sortes de mauvaises herbes apportées par le vent. Cette terre et ces gravats, enfouis depuis tant d'années dans mon sous-sol, se révèlent à nouveau fertiles et il n'y aura bientôt plus, devant ma terrasse, qu'un minuscule terrain vague, tout bosselé et caillouteux, où parmi l'herbe folle fleuriront çà et là des digitales sauvages et des plants de chardon bleu. Mathilde en serait malade quand j'y pense ; mais pourquoi y penserais-je ? Il fait beau là-haut, certainement, grand soleil depuis des jours et des jours ; et après de si longues pluies tout ce qui doit pousser pousse sans doute à qui mieux mieux. Moi, je ne verrai pas ce soleil-là, ni le jardin parsemé de fleurs des champs. Je suis dans mon trou et nous avons une telle aptitude à conformer nos besoins à nos conditions de vie, à les restreindre aux seules limites de nos possibilités actuelles, que je n'en

souffre pas le moins du monde et considère tout cela – le soleil et les fleurs, le jardin – comme quelque chose qui existe, certes, je le sais, quelque chose que j'ai autrefois connu moi aussi mais qui n'appartient plus désormais à mon environnement et, par voie de conséquence, ne me concerne plus. Je n'en ressens ni le manque ni la moindre nostalgie. Moi j'ai ma table et mon lit, ma chaise, la lampe, mes ramettes de papier dont j'ai déjà presque entièrement épuisé la première ; j'ai ma pompe, que j'actionne de temps à autre afin de garder les pieds au sec. C'est à cela que mon univers s'est réduit à présent et je ne ressens le besoin de rien d'autre.

Il n'en a pas toujours été ainsi à dire vrai, pourquoi chercherais-je à le cacher ? Au tout début j'ai tenté par deux fois de soulever la dalle que j'avais refermée sur mon trou. J'y ai été poussé par la faim, je suppose, car la faim est un besoin complètement indépendant de notre volonté et j'avais probablement sous-estimé ce paramètre. Elle m'a tellement tourmenté au début que par deux fois, à quelques jours d'intervalle, j'ai tenté désespérément de sortir. J'avais placé la table sous l'entrée, posé dessus la chaise et, grimpé sur cet échafaudage, je m'étais efforcé, à bout de bras, de soulever la dalle de béton. Elle n'avait pas bougé d'un millimètre ; elle était bien trop lourde, trop

parfaitement ajustée. Il aurait fallu s'arc-bouter, peut-être, pousser avec l'épaule, avec le dos, mais je n'étais pas assez haut. Lorsque j'ai reconnu qu'il n'y avait rien à faire, j'ai remis la table et la chaise à leur place et me suis allongé sur le lit. Contemplant cette dalle fatale, j'ai senti que mes yeux s'emplissaient de larmes (contrecoup sans doute de l'effort intense que je venais de fournir). Cette dalle, qui avait pourtant été coulée par mes soins, qui me devait en quelque sorte son existence, se montrait néanmoins totalement réfractaire à ma volonté. « Tu aurais dû le savoir, m'a fait mon vieux démon d'un petit ton narquois – et c'est la dernière fois que je l'ai entendu –, tu aurais tout de même dû le savoir que tout ce que nous faisons nous échappe à jamais, qu'il est impossible de revenir en arrière... » Son stupide triomphalisme m'a tellement agacé que je lui ai répliqué qu'il aurait tort de s'en réjouir car j'allais peut-être mourir d'inanition, effectivement, au fond de mon trou, mais lui mourrait avec moi, je ne voyais pas ce qu'il avait à gagner. Je crois qu'il se l'est tenu pour dit ; il ne s'est plus jamais manifesté et à partir de ce moment-là je suis resté complètement seul. C'était il y a très longtemps, il me semble qu'il y a de cela très longtemps. Je n'ai plus jamais essayé de soulever la dalle depuis et je suis persuadé que c'est

ainsi que j'ai finalement trouvé la paix, lorsque j'ai renoncé à toutes ces dérisoires tentatives pour exclusivement me consacrer à la relation de ce qui m'est arrivé ces derniers mois.

Si jamais on trouvait ce témoignage – qui est là, proprement empilé sur ma table, tout au fond de mon trou (et il faudra bien que quelqu'un le trouve un jour, que ce soient Marianne et Jean-Louis, peut-être très bientôt, qui se seront inquiétés de mon silence, ou des gens qui me sont inconnus, les pompiers par exemple, qu'on aurait alertés, quelqu'un ouvrira forcément cette trappe un jour), lorsqu'on trouvera ce témoignage donc, c'est à toi que je désirerais qu'il revienne, Cynthia, au lapin qui aurait souhaité creuser avec moi. Tu n'y apprendras rien de nouveau, bien sûr – ou si peu –, puisque de l'histoire de mon trou je t'ai déjà relaté l'essentiel lors des quelques soirées où tu m'as tenu compagnie ; il n'y a que la fin que tu découvriras ici car je ne pouvais pas te la raconter au PARADISE ; qu'en savais-je moi-même à ce moment-là ? Ceux qui entreprennent de creuser, comme je l'ai fait, s'imaginent ne pas savoir où ils vont, ou du moins s'entretiennent dans l'illusion qu'ils ne le savent pas, se donnant de faux objectifs, des prétextes, pour ne pas voir vraiment les choses en face. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils

comprennent qu'en réalité, depuis le début, ils sont toujours allés vers ce point auquel ils sont à présent parvenus, que c'était là leur véritable projet, le seul, sans qu'ils l'aient auparavant reconnu. Toi, tu ne connaissais que mes prétextes, Cynthia, ceux dont je t'ai si souvent entretenue ces derniers mois parce que tu paraissais les comprendre, peut-être les partager. Tu sauras tout désormais (si tu ne l'avais pas déjà plus ou moins deviné) lorsque te parviendra ce récit. Mon dernier souhait aura été qu'il te parvienne.

C'est pourquoi je prends ici la précaution de te le dédier, en insistant pour qu'on veuille bien te remettre ces feuillets (quelle que soit la personne qui les trouve, qu'elle veuille bien te les faire parvenir), qu'on veuille bien les faire parvenir à

Mademoiselle Cynthia X. (j'ignore toujours ton nom...)

Hôtesse de bar de nuit

Adresse : **Le PARADISE** (car je n'ai pas d'autre moyen de te joindre...).

FIN

Georges-André Quiniou - Le Paradise

"Était-il possible que je passe à ce point inaperçu tandis que je marchais dans les rues, moi qui voyais tout le monde normalement et me sentais disposé à tant de sympathie, prêt à répondre à la moindre manifestation d'amabilité? Était-il possible que les autres n'aient même pas idée que je puisse être l'un des leurs?" se demande Grégoire. C'est alors qu'il entreprend de creuser un trou dans le sol de sa cave. Ni à ses amis les plus proches, Marianne et Jean-Louis, ni à la jolie Cynthia, l'entraîneuse qu'il a rencontrée dans un bar de nuit, il ne confiera la raison de ce comportement insolite; et pour cause: la connaît-il vraiment lui-même?

Dans ce roman étrange et attachant, dont la lucidité désespérée ne se départit jamais d'humour et d'ironie, l'auteur nous fait partager le cheminement intérieur d'un homme à la recherche de sa vérité la plus profonde, celle qu'aucun d'entre nous ne veut connaître, la seule qui vaille la peine qu'on lui sacrifie tout.

Né en 1946, licencié de Philosophie et agrégé de Lettres, Georges-André Quiniou a enseigné d'abord la littérature puis, pendant vingt ans, le cinéma. Le Paradise est son cinquième roman. Il vit actuellement à Nantes.

Illustration : Adam, cloître de San Juan de La Peña (XIIème siècle).

